SERMONS
DE
M. MASSILLON.

MYSTERES.

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MYSTERES.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { JEAN-TH. HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire,
ET
Les Frères ESTIENNE, à la Vertu.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS
AU LECTEUR.

NOus n'avons rien de particulier à dire ſur les Sermons qui compoſent ce Volume. L'on y retrouvera le P. Maſſillon toujours ſemblable à lui-même, malgré la différence des ſujets qu'il entreprend de traiter; l'on y admirera ſur-tout cette fécondité de génie qui ne s'épuiſe jamais, & qui paroiſſant avoir tout dit ſur une matière, ſait la repréſenter ſous une forme nouvelle, toujours également intéreſſante. L'Inſtruction *ſur les œuvres de miſéricorde*, & le petit Diſcours *ſur le renouvellement de la ferveur des premiers Chrétiens*, n'ont été placés à la ſuite des Myſtères, que parceque nous n'avions point d'autre place plus convenable à leur donner. D'ailleurs nous étions bien-aiſes de groſſir un peu ce

Volume, qui, réduit aux huit Discours *sur les Mystères*, n'eût point eu assés de proportion avec les autres.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier les Sermons ſur les Myſtères, & les Panégyriques, prêchés par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les ſujets de morale ne ſont pas les ſeuls où ce grand homme a excellé; ſes Diſcours ſur les Myſtères, & ſes Panégyriques, ne ſont pas moins capables d'inſtruire, d'édifier & de plaire, que les premiers qui ont enlevé les ſuffrages du Public avec un ſuccès auſſi intéreſſant pour la Religion, qu'il eſt honorable à la mémoire de leur illuſtre Auteur. A Paris, ce 26 Février 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

Le Privilége eſt à la fin du Volume de l'Avent.

SERMON

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
LA PURIFICATION
DE LA Ste VIERGE.

Sur la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

Poſtquàm impleti ſunt dies purgationis Mariæ ſecundùm legem Moyſi, tulerunt Jeſum in Jeruſalem, ut ſiſterent eum Domino.

Le tems de la Purification de Marie étant accompli, ſelon la loi de Moyſe ils portèrent l'Enfant à Jéruſalem pour le préſenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

LA ſoumiſſion à la volonté de Dieu eſt la grande vertu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, dans le myſtère que l'Egliſe propoſe à la pieté des Fidèles.

Quoique toute la vie de cette Vierge ſainte ait été une conformité continuelle aux ordres du Ciel, un acquieſcement univerſel aux vûes & aux deſſeins de Dieu ſur elle : il ſemble cependant que c'eſt cette diſpoſition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de ſon Fils au Temple ; & que c'eſt dans ce myſtère, que le ſacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ſes lumières eſt plus entier & plus héroïque : & c'eſt cette vertu principale que nous allons vous propoſer pour modèle.

En effet, ſans elle la vertu n'eſt plus qu'une humeur, ou une recherche continuelle de nous-mêmes : ſans elle les illuſions de notre eſprit deviennent notre ſeule loi ; les inconſtances de notre cœur, notre ſeule régle ; la bizarrerie de nos deſirs, notre ſeul frein, & l'unique reſſort de notre conduite ; nous devenons en un mot, notre divinité nous-mêmes.

C'eſt la conformité à la volonté de Dieu, qui fait tout le prix de nos ſacrifices ; qui donne du mérite à nos ſouffrances ; qui ſanctifie nos joies ; qui ôte à nos afflictions leurs amertumes, à nos proſpérités leur venin ; qui fixe nos irréſolutions ; qui calme nos craintes ; qui ſoutient nos découragemens ; qui régle nos eſpérances ; qui fait la ſûreté de notre zèle, la conſolation de nos dégoûts ; en un mot, qui aſſure toutes nos vertus, & qui nous rend uti-

fes nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils ; qui nous répond du succès de nos entreprises ; qui nous rend maîtres des événemens ; qui sanctifie tous les états ; qui régle tous les devoirs ; qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des Empires, la majesté des Souverains, la fidélité des Sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique ; & qui fait que chacun à sa place, ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui, & ne pense qu'à remplir & sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est elle, SIRE (*a*), qui fait régner les Rois avec piété & avec justice ; & qui corrige en eux, & l'orgueil des prospérités, & l'amertume des disgraces, en leur faisant adorer dans la volonté du souverain dispensateur des événemens, la source commune d'où ils partent.

D'où vient donc, mes Frères, que cette soumission si nécessaire & si consolante, est si rare parmi les Fidèles ? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avoit point d'Etre souverain audessus de nous, qui en fût le modérateur ; comme si le hazard étoit le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées ?

(a) *Louis XIV.*

Souffrez donc qu'en vous propofant aujourd'hui l'exemple de la foumiffion de Marie, je vous entretienne fur une matière fi importante. Comme par les fuites de votre rang, de vos places & de votre naiffance, vous tenez la plupart aux plus grands événemens qui fe paffent ici-bas; fouffrez que je vous apprenne à les ramener à leur fource, & à reconnoître un Dieu dans l'univers feul difpenfateur des bons & des mauvais fuccès.

Premiérement, quelles font les fources fecrettes de notre révolte contre la volonté de Dieu? Secondement, quels font les avantages qui accompagnent la foumiffion à fa volonté fainte?

C'eft-à-dire, d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut? d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur & de confolation à ne vouloir que ce que Dieu veut? Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LES principales fources de notre révolte contre la volonté de Dieu, font: premiérement, une vaine raifon qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de fes propres lumières; qui veut approfondir ce qu'elle devroit adorer, & qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fonds d'amour propre, qui fait que nous ramenons tout à

nous-mêmes ; que nous nous regardons comme ſi nous étions ſeuls dans l'univers, & que tout fût fait pour nous, de ſorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan de nos vûes & de nos paſſions, nous révolte.

Troiſiémement enfin, une fauſſe vertu qui ſous prétexte de chercher Dieu, ne ſe cherche qu'elle-méme ; & ſubſtitue toujours les deſirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous, aux devoirs que ſa volonté ſainte nous impoſe. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à ſacrifier aujourd'hui aux ordres du Ciel.

Premiérement, une vaine raiſon : que de doutes, que de difficultés, dit ſaint Bernard, ne pouvoit-elle pas oppoſer à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir ſe purifier dans le Temple ? que de raiſonnemens ſpécieux ? rien d'impur n'avoit ſouillé ſon enfantement ; elle étoit même devenue plus pure en devenant mère : qu'étoit-il beſoin d'aller ſe purifier d'une ſouillure qu'elle n'avoit pas contractée, & racheter par une vile offrande, celui qui venoit racheter tous les hommes de la ſervitude du démon & du péché ? Cependant elle obéit ; & ſacrifiant ſes lumières aux raiſons éternelles & toujours juſtes de la ſageſſe divine, elle nous apprend que c'eſt au Seigneur à vouloir, & à la créature à obéir & à ſe ſoumettre.

Cependant, mes Frères, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de fa conduite. Vaines créatures, nous ofons fans ceffe appeller le Seigneur en jugement avec nous; nous voulons être fages contre Dieu même: & foit qu'il s'agiffe de fes voies générales fur le falut de tous les hommes, ou de fes deffeins éternels fur nos deftinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raifon; & nous oppofons toujours nos foibles raifonnemens aux abîmes profonds de fa fageffe & de fa raifon éternelle.

Je dis, foit qu'il s'agiffe de fes voies générales fur le falut de tous les hommes. Eh! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde, que des réflexions infenfées fur les voies de Dieu? on lui demande fans ceffe raifon de la fageffe incompréhenfible de fes confeils, & des profondeurs de fa Providence: pourquoi il laiffe tant d'infidèles fur la terre? pourquoi tous les hommes ne font pas fauvés? pourquoi il a rendu le falut fi difficile? pourquoi il a fait les hommes fi foibles? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement fur la plupart des chofes que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événemens fi funeftes à la Foi & à la gloire de fon Eglife? que fai-je? des queftions éternelles, où l'on voit l'homme fe jouer de Dieu; le vil efclave vouloir faire rendre compte au Maître fouverain, le vafe de boue demander à l'ou-

vrier ſouverain, pourquoi il l'a fait ainſi? le ver de terre rampant dans cet exil, où un abime immenſe le ſépare de ſon Dieu, oſer lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y paſſe; donner des conſeils au Seigneur; fournir à ſa ſageſſe de nouvelles vûes; condamner l'œconomie de la Religion; s'en former un plan ſpécieux & plus plauſible; oſer réformer ce grand ouvrage, qui eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu; & lui ſubſtituer les chimères de ſon propre eſprit, & un ouvrage de confuſion & de ténébres.

Et certes, mes Frères, ſi les Princes eux-mêmes dans la conduite des affaires publiques, & dans les reſſorts infinis qui font mouvoir tout le corps des Etats & des Empires, ont des ſecrets que nous ne ſaurions approfondir; voulons-nous que Dieu dans ſes voies éternelles ſur le ſalut & les deſtinées de tous les hommes, n'en ait point pour ſes créatures? ſi le gouvernement d'un Etat ſeul demande des conſeils cachés, & des meſures inconnues, qui ſouvent nous révoltent, parceque nous n'en voyons pas les raiſons & les utilités ſecrettes: quoi! nous voulons que le gouvernement de l'univers; que la conduite univerſelle de tous les hommes & de tous les ſiécles, depuis la naiſſance du monde juſqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains ſecrets, & des obſcurités dont les raiſons éternelles échappent à nos foibles

lumières? s'il y a des myſtères dans les conſeils des Souverains, ſelon l'expreſſion des Livres ſaints, n'y en auroit-il point dans les conſeils de Dieu? & s'il faut, dit l'Ecriture, reſpecter le ſecret des Rois dans la conduite de leurs peuples, & ne pas faire de vains raiſonnemens ſur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs; le ſecret du Roi des Rois dans la diſpenſation des choſes humaines, feroit-il moins reſpectable; & ſerions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ſes conſeils éternels, dont les cauſes profondes ſont toujours cachées en lui ſeul, & dont nous ne connoiſſons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifeſter lui-même?

Adorons les ſecrets de Dieu, mes Frères. Si ce que nous connoiſſons de ſes œuvres nous paroît ſi divin & ſi admirable; pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connoiſſons point, l'eſt auſſi? s'il eſt ſi ſage lorſqu'il agit à découvert, pourquoi ſe démentiroit-il lorſqu'il ſe cache? ſi la ſtructure du monde que nous voyons eſt un ouvrage ſi plein d'harmonie, de ſageſſe, & de lumière; pourquoi l'œconomie de la Religion, que nous ne ſaurions voir, & qui eſt le chef-d'œuvre de tous ſes deſſeins, ſeroit-il un ouvrage de confuſion & de ténèbres? & s'il a réglé avec tant de poids & de meſure les choſes viſibles, qui doivent périr; comment auroit-il laiſſé dans le

déſordre les choſes inviſibles, qui dureront autant que lui-même ?

J'ai dit encore, ſoit qu'il s'agiſſe de ſes deſſeins éternels ſur nos deſtinées particulières : car non-ſeulement nous condamnons ſa conduite dans ſes voies éternelles ſur tous les hommes, mais encore ſa conduite à notre égard. Nous nous en prenons à ſa Providence de nous avoir placés en certaines ſituations, où notre foibleſſe trouve des écueils inévitables : nous le blâmons de nous avoir fait une deſtinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impoſe : nous nous plaignons que la Cour, que les armes, que les emplois où notre rang & notre naiſſance nous attachent, nous éloignent du ſalut, & nous le rendent comme impoſſible : il nous ſemble que nous nous ſerions ſauvés dans une vie privée & loin des grandes tentations : nous réformons le plan éternel de ſa Providence à notre égard ; & nous nous formons une deſtinée plus ſûre à notre gré, que celle que ſa ſageſſe adorable nous a formée.

Nous ne penſons pas que Dieu proportionne les graces aux états ; que toutes les ſituations où ſon ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de ſalut pour nous ; que la plupart des dangers & des occaſions, dont nous nous plaignons, ſont plus dans nos paſſions que dans nos places. Nous ne penſons pas

que la même foibleſſe qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de la Cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même; que nous portons par-tout avec nous la ſource de nos crimes & de nos malheurs; & qu'ainſi il ne faut pas attendre notre ſûreté des dehors & de la ſituation, mais de la ſeule vigilance que nous devons avoir ſur nous-mêmes. Nous ne penſons pas que tous les états ont leurs dangers; que les Saints, dans quelque ſituation qu'ils ayent été, à la Cour ou dans les déſerts, ne ſe ſont aſſuré le ſalut que par des violences inouies; que c'eſt une erreur de croire qu'il y ait quelque ſituation ſur la terre, où le ſalut ne coûte pas de grands efforts; que notre imagination ne nous promet une ſûreté dans les états où nous ne ſaurions être, que pour nous calmer ſur les infidélités où nous vivons dans notre état préſent; que l'amour-propre nous donne ſans ceſſe le change; & que pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre ſituation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin, nous ne penſons pas que ſi les périls ſont plus grands dans l'élévation où nous ſommes nés, les biens que nous pouvons y faire ſont auſſi plus étendus & plus conſidérables; que s'il y a plus d'occaſions de chûte, il y a auſſi plus d'occaſions de mérite & de vertu; que les objets ſédui-

ſans & les grands ſpectacles qui nous environnent, ſont bien moins des piéges que des inſtructions; que la Cour, où notre deſtinée nous attache, nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en déſabuſer & nous en déprendre; que ſes dégoûts arment le cœur contre ſes périls; que ſes amertumes détrompent de ſes plaiſirs; que ſes inconſtances & ſes révolutions refroidiſſent ſur ſes eſpérances; que le vuide & l'ennui de ſes amuſemens, nous rappelle comme de lui-même à une vie plus ſérieuſe & plus ſolide; que la perfidie & la fauſſeté de ſes amitiés, nous fait chercher en Dieu ſeul un ami éternel & fidèle: en un mot, que nous trouvons le reméde dans le mal même; & que la ſageſſe de Dieu a pourvû avec une diſpenſation ſi admirable au ſalut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compenſations, & fourniſſent, pour ainſi dire, les ſûretés; & que les mêmes objets qui font la plaie, ont pour nous des retours qui la guériſſent.

O mon Dieu! vous êtes un Juge ſi patient & ſi miſéricordieux de nos œuvres, & nous ſommes les cenſeurs ſévères & éternels des vôtres! nous vous appellons ſans ceſſe en jugement, & vous ſuſpendez le nôtre! nous vous demandons tous les jours compte de vos deſſeins adorables, & vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos inten-

tions & de nos démarches! O mon Dieu! que deviendroit l'homme, ſi vous preniez à ſon égard les mêmes diſpoſitions qu'il a pour vous; ſi vous vous faiſiez un plaiſir de le trouver coupable, comme il ſemble s'en faire un de vous condamner; & ſi vous examiniez ſes fautes avec cet œil de ſévérité avec lequel il examine vos merveilles? Première ſource de notre révolte contre la volonté de Dieu; une vaine raiſon.

La ſeconde, c'eſt l'amour exceſſif & déréglé de nous-mêmes; & c'eſt ici le ſecond ſacrifice de ſoumiſſion à la volonté de Dieu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne conſulter que les ſentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour ſe ſouſtraire à la volonté du Dieu de ſes pères. Les intérêts de ſa maternité divine; le prodige de ſon enfantement; la honte même de ſa pauvreté, & de la médiocrité de ſon offrande: tout ſembloit révolter ſon cœur contre la ſoumiſſion que Dieu demandoit d'elle; mais elle n'écoute point la voix du ſang & de la chair, perſuadée que le premier ſacrifice que Dieu demande de nous, c'eſt le ſacrifice de nous-mêmes, & que ce qui nous coûte le plus à offrir, eſt d'ordinaire la ſeule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes Frères, d'où vient en ſecond lieu ce fonds de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à

nous-mêmes, car c'est le vice des Grands sur-tout; que nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout étoit fait pour nous; que nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous: en un mot, que nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, & que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour propre; qu'il n'agît que pour nous seuls; qu'il rapportât tout à nous seuls; qu'il ne disposât des choses d'ici-bas, que par rapport à nous seuls; & qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers, & le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions & de nos caprices. Ainsi, mes Frères, nous, qui malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls desirs; que tous les événemens s'accommodassent à nos vûes; que le soleil ne se levât & ne se couchât que pour nous seuls; enfin, nous voudrions être la fin de toutes les voies & de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies & de tous nos projets sur la terre.

Et de-là, premiérement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la

prospérité ; & nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes, de tous les événemens qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets & de nos espérances, nous aigrit & nous révolte ; le plus léger contretems nous accable : nous nous plaignons de Dieu ; nous croyons qu'il a tort à notre égard & qu'il nous maltraite : nous, mes Frères, qui dans l'élévation & l'abondance où nous sommes nés, ne souffrons presque rien ; nous, dont les peines légères sont compensées par tant d'endroits capables de contenter l'amour-propre ; nous, qui ne connoissons pas, comme dit le Prophéte, les travaux & les amertumes qui affligent le reste des hommes, & dont les momens les plus tristes seroient ces momens de félicité pour mille malheureux. Ah ! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'est que Dieu ne mêle pas assés d'amertume à tous les plaisirs qui nous environnent ; c'est qu'il permette que nous soyons trop heureux sur la terre ; c'est qu'il nous laisse jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés, & qu'il ne daigne pas nous visiter quelquefois par des afflictions dans sa grande miséricorde. Il faut que Dieu soit bien irrité contre nous, lorsque tout favorise nos passions ; que nos plaisirs ne trouvent point d'obstacle ; que

tout rit à nos panchans; & que les desirs seuls de notre amour-propre, semblent décider de tout ce qui nous regarde. Qu'il est terrible alors à notre égard, mes Frères! il nous traite comme des victimes qu'on engraisse & qu'on orne de fleurs, parcequ'on va bientôt les conduire sur le bucher, & qu'on les destine au sacrifice.

De-là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos desirs, nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places: nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons; nous nous épuisons en vûes, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement de ce que la Providence nous offre. Ce qui nous manque nous inquiéte plus, que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déja fait: *Notre orgueil monte toujours*, comme dit le Prophéte: semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vûe, de nouveaux

Ps. 73. 23.

pays & des eſpaces immenſes, qui raniment nos prétentions: plus nous nous élevons, plus nos vûes s'étendent; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos deſirs, quand nous y ſommes arrivés, n'eſt plus que la voie qui nous conduit à d'autres: notre état préſent n'eſt jamais celui qui nous plaît: la deſtinée que Dieu nous fait, n'eſt jamais celle que nous nous faiſons à nous-mêmes: nous ſommes ingénieux à nous rendre malheureux; nous conjurons ſans ceſſe contre notre propre repos; nous ne ſaurions vouloir ce que Dieu veut; & pour nous dégoûter d'un bien que nous avons long-tems deſiré, il ſuffit enfin que la Providence nous l'accorde.

De-là, troiſiémement, comme notre amour-propre s'eſt emparé de tout l'univers, & que nous regardons tout ce que nous deſirons comme notre partage; les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité, & qui ſe répandent ſur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenoient, & qu'on nous ravit injuſtement. Tout ce qui brille au-deſſus ou à côté de nous, nous éblouit & nous bleſſe: nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos Frères; leur proſpérité nous inquiéte, leur fortune fait notre malheur, leurs ſuccès forment un poiſon ſecret dans notre cœur, qui répand l'amertume ſur toute notre vie: les applaudiſſemens

plaudiſſemens qu'ils reçoivent ſont comme des opprobres qui nous humilient; nous tournons contre nous tout ce qui leur eſt favorable : nous ne ſaurions vouloir ce que Dieu veut ; & peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous faiſons encore une infortune du bonheur de nos frères.

De-là enfin, comme nous croyons ſeuls avoir la ſageſſe en partage, tout ce qui ne s'ajuſte pas à nos vûes & à nos lumières dans l'arrangement des choſes d'ici-bas, trouve auprès de nous ſa condamnation & ſa cenſure. Nous voudrions que les places & les dignités fuſſent diſpenſées à notre gré; que nos vûes & nos conſeils réglaſſent la fortune publique; que les faveurs ne tombaſſent que ſur ceux à qui notre ſuffrage les avoit déja deſtinées; que les événemens publics ne fuſſent conduits que par les meſures que nous aurions nous-mêmes choiſies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres; nous ne trouvons perſonne digne des places qu'il occupe ; nous ne reſpectons pas aſſés l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde viſible, ni ſa volonté ſainte dans la volonté ou le caprice même des Souverains, qui n'ont en main la puiſſance & l'autorité, que pour être les premiers Miniſtres de ſa Providence. Nous ne ſaurions vouloirce que Dieu veut ; nous trouvons de l'injuſtice, de l'humeur, de l'imprudence dans la diſpenſation des

places & des faveurs; il se peut faire que les hommes ayent tort, & fassent des choix injustes; mais Dieu a toujours raison, & il se sert de leurs méprises, pour accomplir les desseins éternels de sa Providence sur les peuples & sur les Empires.

Que le monde est grand, mes Frères! qu'il est magnifique! que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure; sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes; par la volonté de qui tout se fait; qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens; qui donne au monde des Princes & des Souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vûes de sa sagesse sur ses Elus & sur son Eglise; qui donne aux Rois des Ministres sages ou corrompus, des Amans ou des Mardochées, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de ses serviteurs; qui dispense les bons ou les méchans succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui regle le cours des passions humaines; & qui par des ménagemens inex-

plicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes!

Que le monde, mes Frères, considéré dans ce point de vûe, & avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie, & de magnificence! que c'est un spectacle digne de la Foi! Mais si vous en séparez Dieu; mais si vous le regardez tout seul; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement; si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, & qui donne le mouvement à tout: ah! ce n'est plus qu'un cahos, un théâtre de confusion & de trouble; où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où le Juste a souvent pour partage, l'abjection & les peines du vice; où les passions sont les seules loix consultées; où les hommes ne sont liés entr'eux, que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hazard semble décider des plus grands événemens; où les bons succès sont rarement la preuve & la récompense de la bonne cause; où l'ambition & la témérité s'élévent aux premières places, que le mérite craint, ou qu'on refuse au mérite; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parcequ'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret & l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu: &

voilà comme nous le regardons. Nous n'y voyons pas une ſageſſe ſouveraine qui ſe joue, pour ainſi dire, dans l'univers, en renverſant les Etats & les Empires, & en élevant d'autres ſur leurs ruines; en changeant ſans ceſſe les noms & les fortunes des hommes, & laiſſant les choſes d'ici-bas dans une inconſtance & une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui ſeul, qui ne paſſe point, & qui ſeul eſt toujours le même.

Il eſt vrai que ſouvent nous réſiſtons à Dieu, ſous prétexte de le chercher. Dernière ſource de notre révolte contre la volonté de Dieu, une fauſſe vertu; & dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, ſi elle n'eût conſulté que ſon zèle pour la gloire de ſon Fils, les intérêts de ſa naiſſance divine, & les obſtacles que ſa purification ſembloit mettre au fruit de ſon Miniſtère, en confirmant l'incrédulité de ſon peuple, & le faiſant paſſer pour le ſimple Fils de Marie & de Joſeph; ſi elle n'eût conſulté que ces frayeurs nées de ſa piété même, Marie devoit, ce ſemble, ſe ſouſtraire à la loi commune, & ne pas venir dans le Temple donner à ſon Fils un caractère de ſouillure & de péché, qui le confondoit avec les autres enfans de Juda. Mais elle ſe défie d'un zèle qui n'eſt pas dans l'ordre de Dieu: elle ne veut le ſalut des hommes, & la gloire de ſon Fils,

qu'autant que Dieu le veut lui-même ; & rien ne lui paroît ſûr, même dans la vertu, que de ſe conformer à ſa volonté ſainte.

Oui, mes Frères, rien n'eſt bon pour nous que ce que Dieu veut ; toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à ſa volonté ſainte, eſt une fauſſe vertu ; eſt bien moins un culte de Dieu, qu'une recherche ſecrette & dangereuſe de nous-mêmes. C'eſt par-là cependant que la piété manque preſque toujours : nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que ſa main même nous a frayées ; & nous faiſons conſiſter la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous ſuivre & nous écouter nous-mêmes.

Premiérement, les devoirs de notre état ne nous plaiſent jamais : nous leur ſubſtituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Eſt-on engagé dans le lien ſacré du mariage ? on prieroit avec goût ; on courroit avec plaiſir à toutes les œuvres de miſéricorde ; on paſſeroit les jours entiers, ſans s'ennuyer, dans la retraite & à des lectures ſaintes ; on aimeroit à ſoulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'eſt la ſoumiſſion, la complaiſance, la douceur mutuelle ; cette déférence qui unit les cœurs, & ſi recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes ; cette condeſcendance qui rapproche les humeurs, &

qui lie les efprits ; cette patience qui défarme la férocité, & qui fe concilie l'eftime & la tendreffe ; ces foins & ces attentions domeftiques, qui établiffent l'ordre dans les familles, confervent la paix, préviennent les déréglemens & le fcandale des diffenfions, & font que Dieu habite au milieu d'une race fidèle. On aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous ; ce qu'il veut, on ne l'aime point ; & fouvent la piété de la femme fidèle, qui devroit être la fource de la paix, de la douceur, de la confolation d'une maifon fainte, & ramener le mari infidèle, l'éloigne & l'aigrit, faute d'égards & de complaifance, devient la fource des antipathies & des divifions, & fait craindre la vertu, dont la paix eft le fruit, comme fi elle étoit le fignal infaillible des aigreurs & des troubles dans les familles.

Secondement, fi Dieu nous laiffe dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur, & de nos infidélités dans le fervice de Dieu : nous nous figurons qu'avec une fanté mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété aufquelles nous nous trouvons inhabiles : nous ne faurions comprendre que fe foumettre à Dieu, & faire un ufage faint de l'état où il nous laiffe, c'eft prier, c'eft fe mortifier, c'eft opérer des œuvres de miféricorde ; qu'en ce point tout eft renfermé ; que le Seigneur fait mieux ce

qui nous convient que nous-mêmes ; que ce n'eſt pas à nous à nous choiſir notre voie ; & que ne vouloir que ce que Dieu veut ; c'eſt toute la perfection de la Foi, & toute la ſûreté du Fidèle.

Troiſiémement, nous ſouffrons impatiemment nos propres imperfections : nous nous ſommes à charge à nous-mêmes : les infidélités où nous nous ſurprenons tous les jours, nous jettent dans des inquiétudes d'amour-propre, & nous dégoûtent de la vertu : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher ; vivre contens de nous-mêmes ; nous applaudir en ſecret de notre vertu, & jouir du témoignage flateur de notre conſcience : nos fautes nous inquiétent, & nous rallentiſſent dans les voies de Dieu, parcequ'elles troublent cette paix toute humaine ; qu'elles humilient cet orgueil ſecret qui chercheroit au-dedans de nous une vaine complaiſance : nous ne ſaurions regarder nos fautes dans l'ordre de Dieu, & en tirer l'utilité que ſa ſageſſe ſe propoſe. Dieu veut que nous opérions notre ſalut avec crainte & tremblement, & nous voudrions l'opérer avec une ſécurité entière : Dieu veut nous conduire par la Foi, & nous voudrions aller à lui par la lumière : Dieu veut que nous vivions toujours incertains, ſi nous ſommes dignes d'amour ou de haine ; & après quelques foibles démarches de pénitence & de piété, nous voudrions être aſſurés qu'il s'eſt rendu à nous : Dieu

veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui ; & nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au-dedans de nous : Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains ; nous voudrions le tenir dans les nôtres : en un mot, Dieu veut que notre salut dépende de lui ; & nous voudrions qu'il dépendît uniquement de nous-mêmes.

Quatriémement, si les pécheurs, revétus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, suscitent des contradictions à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux : nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions ; de découvrir leurs vices ; de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien & de toute justice. Sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes ; & loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur cœur, & laisser entre ses mains les intérêts de son Eglise, qu'il saura bien protéger malgré la malice & la puissance des hommes, nous nous persuadons que le titre de protecteurs de la piété, nous autorise à violer les régles de la piété même.

Enfin, les déréglemens de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables. Nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, de les aigrir : nous

nous nous plaignons de notre destinée, qui nous unit par des liens de devoir & de société, avec des personnes qui vivent comme des payens, & sans aucun sentiment de religion & de piété; il nous paroîtroit bien plus doux de vivre avec des ames fidèles qui penseroient comme nous; & par nos aigreurs & l'amertume de notre société, nous leur rendons la piété aussi odieuse que nous-mêmes. Nos censures leur rendant nos exemples inutiles, ils se figurent la vertu faite comme nous sommes; c'est-à-dire, dure, fâcheuse, impitoyable, pleine de fiel & de présomption; & loin de les attirer en les supportant, nous les éloignons en les méprisant, & paroissant plutôt triompher de leurs vices, que compatir avec douceur & avec religion à leurs foiblesses.

La conformité à la volonté de Dieu, mes Frères, nous rend, si l'on peut parler ainsi, les pécheurs respectables: elle nous fait entrer dans les desseins de sa sagesse sur eux, laquelle sait les rendre utiles au salut de ses Elus, & les mener souvent à la pénitence & au salut, par la voie même de leurs déréglemens. Ainsi la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même; les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, & qu'ils sont utiles aux desseins de sa Providence; attend pour eux les momens de la grace;

adore les vûes éternelles de celui qui a marqué des bornes aux paſſions des hommes, comme à l'impétuoſité des flots de la mer. Vouloir ce que Dieu veut ou permet à l'égard des autres, comme à l'égard de nous-mêmes, eſt inſéparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger; mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainſi, mes Frères, rien n'inſpire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes, que de conſidérer ſans ceſſe la volonté de Dieu ſur eux. Ils ſont ſans doute haïſſables en eux-mêmes, dès qu'ils ſont pécheurs; mais dans l'ordre de Dieu, ils ſont toujours dignes de notre amour & de notre reſpect. Ils ſervent à ſon ouvrage; ils ſont peut-être deſtinés pour y entrer un jour: nous devons donc voir leurs paſſions avec douleur, mais avec patience; les reprendre s'ils nous ſont ſoumis, mais les ſouffrir avec charité; ſouhaiter leur converſion avec ardeur, mais l'attendre ſans inquiétude; & ne pas faire conſiſter notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le deſir ſincère de leur pénitence.

Telles ſont les trois ſources de notre révolte contre la volonté de Dieu, & les trois ſacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple: mais après vous avoir marqué les obſtacles qui s'oppoſent en nous à notre ſoumiſſion à Dieu, il faut vous expo-

ſer les avantages & les conſolations qui nous facilitent la ſoumiſſion à ſa volonté ſainte.

II. PARTIE.

TRois ſources fécondes de chagrins forment tous les malheurs & toutes les inquiétudes de la vie humaine, les vaines prévoyances ſur l'avenir; les agitations infinies ſur le préſent; & les regrets inutiles ſur le paſſé. L'avenir nous inquiéte par ſes craintes & par ſes eſpérances: le préſent nous agite par ſes embarras & par ſes contre-tems: enfin, le paſſé même nous tourmente, en rendant comme préſens, par un fâcheux ſouvenir, des maux que le tems devroit avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes qui ne vivent pas de la Foi, & dans la dépendance de Dieu, malheureux ſur la terre.

Or, la ſoumiſſion ſeule à la volonté de Dieu, nous fait attendre l'avenir ſans inquiétude; nous fait voir le preſent avec tranquillité; rappelle le paſſé avec fruit; & dans toutes ces ſituations, nous fait trouver en Dieu & dans une conformité continuelle à ſes ordres, la paix & la conſolation, que le pécheur ne ſauroit jamais trouver dans ſes paſſions & dans lui-même.

Je dis premiérement, que cette ſoumiſſion nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir ſans inquiétude. Car, mes Frères, quelles allarmes la prédiction du vieillard Siméon ſur la deſtinée future de ſon Fils, ne devoit-elle pas jetter

dans ſon ame ſainte? On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ſes entrailles maternelles; que cet Enfant ſera expoſé, comme un but, aux traits des méchans & à la contradiction de ſon peuple; & qu'il eſt établi pour la perte, comme pour le ſalut de pluſieurs: quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devoient alors troubler la paix de ſon cœur! Cependant elle jette, comme le Prophéte, toutes ſes penſées & toutes ſes frayeurs dans le ſein de Dieu: elle ne voit l'avenir que dans l'ordre ſage & immuable de ſes volontés éternelles: elle adore par avance les deſſeins du Père céleſte ſur cet Enfant: elle s'y ſoumet, ſans vouloir les approfondir & les connoître; & s'en remettant à Dieu ſeul de tout ce qui la regarde, ſa tranquillité eſt parfaite, parceque ſa ſoumiſſion eſt entière.

Oui, mes Frères, les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine; & les hommes ne ſont malheureux, que parcequ'ils ne ſavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis; ils vont chercher dans l'avenir de quoi ſe rendre malheureux, comme ſi le préſent ne ſuffiſoit pas à leurs inquiétudes: ils ſe forment des chimères pour ſe faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas aſſés de chagrins réels: ils ſe tourmentent ſans ceſſe ſur le lendemain, comme ſi à chaque

jour ne ſuffiſoit pas ſa malice : ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour ſe former plus d'inquiétudes : ils ne voyent plus loin, que pour voir plutôt leurs malheurs : ils ne ſont plus ſages que pour être plus inquiets & plus timides : ils ne ſont plus prévoyans, que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudens & les inſenſés. A ces traits, vous vous reconnoiſſez, mes Frères ; car qu'eſt-ce que la vie de la Cour ? qu'une agitation éternelle ſur l'avenir ; qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'eſpérances ? De craintes : tous les événemens nous offrent preſque de nouvelles terreurs : l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre diſgrace : la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme aſſurée : un air moins gracieux du maître nous fait déja entrevoir notre oubli & notre ruine. De précautions ; nous prenons ſans ceſſe des meſures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront. Enfin, d'eſpérances ; un avenir pompeux nous flate toujours ; mais pour y parvenir, il faut ſacrifier le repos & toutes les douceurs du préſent : la félicité n'eſt jamais que dans l'idée, qui ſe la promet ; les aſſujettiſſemens & les peines ſont dans le cœur, qui les ſent & qui les dévore.

Mais une ame ſoumiſe à Dieu n'éprouve

point ces troubles, ces frayeurs, ces foucis, qui agitent les enfans du ſiécle. Elle ſait que l'avenir eſt arrêté dans les conſeils éternels de la Providence; que nos inquiétudes & nos ſoucis, ne pouvant changer la couleur même d'un ſeul de nos cheveux, ne changeront pas à plus forte raiſon, l'ordre de ſes volontés immuables; qu'on ne riſque rien en ſe confiant à lui ſur tout ce qui doit arriver; qu'il eſt même conſolant de ſavoir qu'un Dieu daigne ſe mêler de ce qui nous regarde; encore plus conſolant de lire dans les Livres ſaints, qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui ſeul; & qu'enfin, il ſe charge de l'avenir, & ne nous commande que de ſanctifier par la Foi l'uſage de préſent.

Ce n'eſt pas que la Religion autoriſe la pareſſe ou l'imprudence; & que pour être ſoumis à Dieu ſur l'avenir, il faille tellement s'en rapporter à lui, qu'on abandonne tout ſoin, & qu'on mépriſe toute prévoyance. Le Fidèle ſe confie en Dieu; mais il ne le tente pas: il travaille comme ſi tout dépendoit de lui; il eſt tranquille ſur l'événement, parceque tout dépend de Dieu: il ſait que la raiſon doit fournir les précautions & les meſures; mais il ſait encore mieux que la Foi en attend le ſuccès de Dieu ſeul: il eſt prudent dans le choix des moyens; mais il eſt ſimple & ſoumis dans l'attente des événemens: en un mot, la prudence eſt commune au Fidèle & au

mondain; la paix & la tranquillité n'eſt que pour le Fidèle.

Et quand je dis, commune, mes Frères, c'eſt le nom ſeul de prudence qui leur eſt commun; car d'ailleurs, quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne & ſoumiſe à Dieu, & les caractères d'une prudence toute humaine! c'eſt l'Apôtre S. Jacques qui nous les marque.

Premiérement, la prudence du Fidèle, dit cet Apôtre, eſt chaſte & innocente: *Primùm quidem pudica:* il ne connoît de meſures légitimes, que celles que la conſcience permet & que la Religion approuve: le crime ne lui ſert pas de voie pour arriver à ſes fins; & toute prudence incompatible avec le ſalut, lui paroît la dernière des folies. Celle du pécheur au contraire, eſt corrompue & criminelle; il trahit ſa conſcience pour arriver à ſes fins: il ne compte pour rien les crimes, ou les démarches obliques, qui lui répondent du ſuccès: il cherche à réuſſir aux dépens même de ſon ame; & tout ce qui peut lui être utile, lui paroît bientôt innocent.

Ep. Jac. 3. 17.

Secondement, la prudence du Fidèle eſt tranquille & amie de la paix: *Deinde quidem pacifica:* ſes meſures ſont toujours paiſibles; parcequ'elles ſont toujours ſoumiſes à la volonté de Dieu: il ne ſouhaite le ſuccès qu'autant que Dieu même le ſou-

haite; & dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu qui les demande de lui, qu'à se satisfaire lui-même. Celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parcequ'elle n'est jamais soumise: il attache son bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au succès de ses mesures: il attend la paix de l'événement, & non de sa soumission; & sa prudence est elle-même la source de ses chagrins & de ses inquiétudes.

Troisiémement, la prudence du Fidèle est modeste: *Modesta:* il s'interdit les projets ambitieux; il n'a que des vûes conformes à son état: il sait mettre des bornes à ses desirs: il pense moins à s'élever, qu'à se rendre utile: & sa modération est le trésor, d'où il tire la source de la paix, & la sûreté de son innocence. Celle du pécheur est insatiable; il prend toujours de nouvelles mesures, parcequ'il forme toujours de nouveaux projets: sa cupidité ne connoît point de bornes: tout ce qui le flate, lui convient: les postes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraye; les périls qui l'élévent cessent d'être des périls; le mauvais succès de ses mesures est l'unique danger qu'il craint; & il ne compte pour rien d'exposer son salut, pourvu qu'il assure sa fortune.

Quatriémement, la prudence du Fidèle est humble & docile: *Suadibilis:* il se défie toujours de ses propres lumières: il

compte plus ſur le ſecours du Ciel, que ſur toutes les meſures de la prudence humaine ; & en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu ſeul. Celle du pécheur, au contraire, eſt pleine d'orgueil : il ne compte que ſur l'habileté de ſes meſures : il ſe confie en ſa propre ſageſſe : il n'attend le ſuccès que de ſes ſoins, & agit tout ſeul, comme s'il n'y avoit point de Dieu qui ſe mêlât des choſes humaines.

Cinquiémement, la prudence du Fidèle n'eſt point ſoupçonneuſe : *Non judicans :* il ne cherche point ſa ſûreté dans la défiance continuelle de ſes frères : il croit difficilement le mal ; & aime encore mieux tomber dans leurs piéges, que juger témérairement leurs intentions & leurs penſées. La prudence du pécheur ne trouve ſa ſûreté que dans ſes ſoupçons & dans ſes défiances. Comme ſon cœur eſt corrompu, tout lui paroît corruption & duplicité dans les autres : il regarde tous les hommes comme ſes ennemis : il ſoupçonne le mal, où il ne le voit pas : il ſe perſuade que pour juger ſûrement, il faut toujours juger mal de ſes frères ; & toute ſa prudence ſe réduit à ſuppoſer dans tous les hommes, tout ce dont il eſt capable lui-même.

Sixiémement, la prudence du Fidèle n'eſt point diſſimulée : *ſine ſimulatione :* il ne met point ſon habileté dans ſes artifices : comme il ne veut tromper perſonne, il n'a

que faire de se déguiser ; & toute son adresse est dans sa candeur & dans sa sincérité. Celle du pécheur au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle : ses lévres démentent toujours son cœur : son visage est toujours la contradiction de ses sentimens : il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux : toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse & de mauvaise-foi ; & sa prudence est toujours pénible, parcequ'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du Fidèle est pleine de miséricorde & des fruits des bonnes œuvres: *Plena misericordiâ, & fructibus bonis:* il joint aux moyens humains, les pratiques de la vertu & les secours de la prière : il assure le succès de ses mesures, par l'abondance de ses largesses & par les mérites de la miséricorde ; & trouve dans les devoirs de la Religion, les principales ressources & le seul appui de sa fortune. Le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation ; il fuit les maximes de la Religion comme incommodes à sa fortune ; & s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser, & y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il desire.

Aussi, continue l'Apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du Fidèle est une semence & une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justitiæ in pace seminatur, facientibus pacem.*

Ibid. v. 18.

Mais la prudence du ſiécle qui ne vient point du Ciel, mais de la corruption du pécheur & du fonds de ſes paſſions, eſt une révolution éternelle de craintes, de deſirs, de chagrins; & comme elle eſt l'ouvrage de ſes paſſions, elle ne ſauroit être plus tranquille que ſes paſſions mêmes: *Non eſt iſta ſapientia deſurſum deſcendens à Patre luminum, ſed terrena, animalis, diabolica.* v. 15.

La ſeconde ſource des inquiétudes humaines, ſont les événemens préſens, & ce qui ſe paſſe tous les jours à nos yeux. Rien n'arrive preſque jamais ſelon nos deſirs: ce que nous aimons, nous échappe; ce que nous ſouhaitons, nous fuit; ce que nous craignons, nous arrive. Nous ne ſommes jamais heureux de tous points: ſi la fortune nous rit, la ſanté nous abandonne; ſi nous jouiſſons de la ſanté, la fortune nous manque: ſi la faveur du maître nous éléve, l'envie du courtiſan nous flétrit & nous dégrade; ſi l'envie nous épargne, & que nous puiſſions compter ſur les ſuffrages publics, le maître nous néglige: enfin, dans quelque ſituation que nous ſoyons, il manque toujours quelque choſe à notre bonheur. Et ce qu'il y a de triſte pour l'homme, c'eſt qu'un ſeul chagrin l'emporte pour lui ſur mille plaiſirs; & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puiſſe être, empoiſonne toujours tout ce qu'il poſſéde.

Mais une ame fidèle trouve, comme au-

jourd'hui Marie, dans une ſoumiſſion entière aux ordres de Dieu, une reſſource toujours prête aux embarras de ſa ſituation préſente. Tout étoit incompréhenſible dans les deſſeins de Dieu ſur elle; la baſſeſſe de ſon Fils, & la grandeur future qu'on lui annonce; le glaive qui doit percer ſon cœur, & toutes les nations qui doivent pourtant l'appeller heureuſe; l'abjection qui l'environne, & les grands événemens qui l'attendent: mais la volonté de Dieu eſt le ſeul dénouement de ſes doutes, & la grande conſolation de ſes peines.

Oui, mes Frères, ce qui rend la ſoumiſſion à la volonté de Dieu ſi conſolante dans les ſituations les plus difficiles où il nous place, c'eſt premiérement, que c'eſt la volonté d'un Dieu tout-puiſſant à qui tout eſt aiſé; maître des événemens; qui d'un ſeul regard peut finir nos peines; auprès de qui tout trouve des reſſources; qui n'a qu'à dire, & tout eſt fait. Ah! les hommes auſquels nous nous livrons, ne ſauroient nous tirer des embarras & des périls où ils nous engagent. On voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs, & avec ces appuis de chair & de ſang, en qui ils mettoient une vaine confiance: ſemblables, dit le Prophète, à ceux qui vont chercher un foible ſoutien contre la muraille de boue déja panchée & prête à tomber, ils ſont tôt ou tard écraſés, & enſevelis ſous ſes ruines:

Tamquam parieti inclinato, & maceriæ depulsæ. Il eſt mille ſituations où les hommes avec toute leur puiſſance, ne peuvent rien pour nous : ils ne ſauroient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouiſſent ; & comme ils ne ſont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils faſſent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Pſ. 61. 3.

Mais la grande conſolation d'une ame ſoumiſe à Dieu, c'eſt de ſe pouvoir dire à elle-même : Dieu eſt aſſés puiſſant pour me ſoutenir : je ne riſque rien à le laiſſer faire ; il a des reſſources pour tous mes beſoins : ce qui paroît déſeſpéré aux hommes, eſt facile à ſa puiſſance : il veut qu'on eſpère contre l'eſpérance même ; & plus les ſecours humains paroiſſent inutiles, plus il vient à notre ſecours, pour nous accoutumer à attendre tout de lui, & à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'eſt à la volonté d'un Dieu ſage que nous nous ſoumettons ; qui a ſes raiſons éternelles dans les événemens qu'il nous ménage ; qui voit les différentes utilités des ſituations où il nous place ; qui ne fait rien au hazard, & qui connoît les événemens avant même de prendre des meſures. Hélas, nous pouvons nous inquiéter ſur les ſituations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parceque nous ne

nous connoiſſons pas aſſés pour décider ſur ce qui nous convient; & que d'ordinaire dans nos choix, nous conſultons plus les intérêts de nos paſſions que ceux de notre ame: mais ce qui conſole l'ame fidèle ſoumiſe à Dieu, c'eſt la ſageſſe de celui en qui elle met ſa confiance. Dieu a ſes raiſons, ſe dit ſans ceſſe l'ame fidèle, dans les ſituations où il me place; & quoiqu'elles me ſoient inconnues, elles n'en ſont pas moins juſtes & adorables: je ne dois pas meſurer ſes vûes incompréhenſibles ſur mes lumières foibles & bornées. Je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me méne; mais puiſque c'eſt ſa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher ſans rien craindre: il méne ſouvent à la terre de promeſſe, par les circuits pénibles & arides du déſert, & nous cache preſque toujours ſes voies, pour nous laiſſer tout le mérite de la ſoumiſſion & de la confiance.

Enfin, non-ſeulement, parceque c'eſt à la volonté d'un Dieu puiſſant & ſage, que nous nous ſoumettons; mais encore d'un Dieu bon, tendre & miſéricordieux, qui nous aime, qui ne veut que notre ſalut. Les hommes cherchent ſouvent à nous nuire, en faiſant ſemblant de nous favoriſer: nous ne leur ſommes chers qu'autant que nous leur ſommes utiles; & ils veulent plutôt nous faire ſervir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre ſalut en vûe : tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous : nos intérêts éternels ſeuls réglent ſes démarches à notre égard : s'il nous frappe, c'eſt pour nous ſauver : s'il nous humilie, il ne ſe propoſe que notre ſalut ; s'il nous éléve, c'eſt notre ſalut encore qui le fait agir ; enfin, en quelque ſituation qu'il nous place, c'eſt toujours un Père qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous ſoutient, un guide qui nous précéde & qui nous montre les voies. Hélas ! mes Frères, nous nous croyons ſi fort en ſûreté, quand nos intérêts & notre fortune ſont entre les mains d'un ami fidèle depuis long-tems éprouvé, & ſur lequel nous comptons comme ſur nous-mêmes : nous ne daignons pas même nous informer des raiſons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y ſouſcrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la conſolation d'une ame fidèle qui a mis ſon ſort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raiſons que ſa bonté paternelle a pu avoir dans les ſituations qu'elle lui ménage : il lui ſuffit de ſavoir que c'eſt un Dieu qui n'a que des vûes de bonté & de miſéricorde pour ſa créature ; un père qui ne ſe propoſe que le ſalut de ſon enfant ; un ami tendre & fidèle, & qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de

ce qu'il aime. Quelle ſituation, mes Frères ! en eſt-il ici-bas même de plus deſirable pour la créature ? & quand la Religion n'auroit que ce ſeul avantage, le parti du Juſte & du Fidèle, ne ſeroit-il pas le plus heureux & le plus ſenſé, que l'homme pût choiſir ſur la terre ?

Enfin, les regrets ſur le paſſé forment la dernière ſource des inquiétudes humaines. Nous ne rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoiſonnent le ſouvenir : nos pertes paſſées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles ſur les meſures qui auroient pu nous les épargner : nous nous reprochons ſans ceſſe d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune : nous nous rediſons éternellement qu'une telle précaution priſe nous eût épargné bien des larmes & des chagrins : nous ajoûtons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences : nous nous repréſentons après coup, les moyens de les éviter très-faciles, comme pour ſentir plus vivement le déſagrément d'y être tombés ; & loin d'y voir la ſageſſe & la volonté de Dieu, qui ont tout conduit, & qui ſeules devroient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos mépriſes, qui augmentent nos regrets, & qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'eſt encore ici que la ſoumiſſion de Marie eſt pour nous un modèle. Elle ne

ne voit que Dieu ſeul dans tous les événemens de ſa vie paſſée, dans l'ambaſſade de l'Ange, dans le prodige de ſon enfantement, dans la foi des Paſteurs, dans l'adoration des Mages : elle compare, dit l'Evangile, & conſerve dans ſon cœur toutes ces merveilles, & toute la conduite paſſée de Dieu ſur elle : l'attente & le langage prophétique de la veuve Anne & du juſte Siméon, lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait juſqu'ici de grand pour elle & pour cet Enfant : *Conferens in corde ſuo :* elle n'y voit rien d'humain ; tout y eſt de Dieu ; & ne pouvant douter que la main du Très-haut ſeule ne l'ait juſqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à ſe perſuader que c'eſt lui-même qui la conduit au Temple, & à ſe ſoumettre au ſacrifice & à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Luc. 2. 19.

Voilà, mes Frères, la grande ſcience de la Foi : le paſſé devroit être pour nous une inſtruction continuelle, où nous devrions étudier les ménagemens & les volontés adorables du Seigneur, ſur les deſtinées des hommes. Nous devrions rappeller ſans ceſſe tout ce qui s'eſt paſſé à nos yeux, à la Cour ſur-tout, où nous vivons, & qui eſt comme le théâtre des révolutions humaines ; tant de changemens ſoudains ; des morts ſi terribles, & ſi peu attendues ; des accidens ſi funeſtes ; les proſpérités ou les malheurs de l'Etat ; l'é-

lévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places : que sai-je ? tant de variation dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chûte ou l'agrandissement des familles : nous ne devrions, dis-je, le rappeller que pour y voir la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, & qui éléve ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, & nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-tems, & qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, & ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Nous rappellons la décadence de ceux que nous avions vû à la tête de tout & les arbitres de la fortune publique; & ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vû fondre & s'éclipser en un instant, & nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition, par les obstacles qu'avoit toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui en un clin d'œil l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part; tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux. Un nouveau monde s'éléve insensiblement sur les débris de

celui que nous avons vû en y entrant: une nouvelle Cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vûe: de nouveaux perſonnages ſont montés ſur le théâtre: de nouvelles ſcènes occupent tous les jours l'univers: nous nous trouvons preſque ſeuls & étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vû naître, ſéparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement ſe précipiter dans le néant; & au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu ſeul, qui ne paſſe point, paroît ſi grand; où Dieu ſeul, qui changeant ſans ceſſe la face de l'univers, demeure toujours le même, paroît ſi digne de nos hommages; nous ne le voyons pas: nous ne nous élevons jamais juſqu'à lui: nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'eſt déja à demi écroulé entre nos mains: nous rappellons même par l'imagination ce qui nous en eſt échappé: nous donnons de la réalité à ce qui n'eſt plus: nos premières années ſouillent encore notre cœur par des ſouvenirs laſcifs & injuſtes: nous faiſons ſans ceſſe revivre nos jours paſſés, en ce qu'ils ont eu de criminel: il ſemble que la vie eſt trop courte pour offenſer Dieu: nous revivons ſans ceſſe par des images qui renouvellent nos iniquités paſſées; c'eſt-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un inſtant pour la vertu. Ainſi

le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper & de nous instruire: nous n'y voyons que les révolutions humaines; nous ne remontons pas plus haut, & nous vivons comme si le hazard conduisoit l'univers, & qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Ah! mes Frères, les Patriarches dont la vie étoit si longue sur la terre, n'avoient point d'autre occupation que de méditer, dans les grands événemens qui avoient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur, & l'ordre de ses volontés adorables. Ils repassoient sur les différentes voies par où sa sagesse les avoit conduits; ils y admiroient les ménagemens ineffables de sa providence: c'étoit-là le livre où ils étudioient sans cesse les grandeurs de Dieu, & ses miséricordes envers les créatures: c'étoit la plus douce consolation de leur pélerinage. Ils voyoient Dieu par-tout: l'invisible étoit comme visible pour eux dans tous les accidens divers & merveilleux, qui avoient partagé leur vie: ils ne voyoient que Dieu dans l'univers; & ne comptoient pour rien les hommes, dont sa sagesse se servoit pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes Frères, la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que

les hommes : ce ſont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des Villes, qui ſubjuguent des Empires, qui détrônent les Souverains, qui s'élévent eux-mêmes à la ſuprême puiſſance : Dieu n'y paroît nulle part ; les hommes en ſont les ſeuls acteurs. Mais dans l'hiſtoire des Livres ſaints, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout ; Dieu ſeul qui fait régner les Rois, qui les place ſur le trône, ou qui les en dégrade ; Dieu ſeul qui combat les ennemis, qui renverſe les Villes, qui diſpoſe des États & des Empires, qui donne la paix, ou qui ſuſcite les guerres : Dieu ſeul paroît dans cette hiſtoire divine ; il en eſt, ſi je l'oſe dire, le ſeul héros ; les Rois & les Conquérans, n'y paroiſſent que comme les Miniſtres de ſes volontés ſaintes ; enfin, ces Livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu, qui ſe cache dans les autres événemens rapportés dans nos hiſtoires, paroît à découvert dans ceux-ci ; & c'eſt dans ce Livre ſeul, que l'Eſprit de Dieu a laiſſé à la terre, que nous devons apprendre à lire les hiſtoires que les hommes nous ont laiſſées ; à ſuppléer par la foi ce que l'eſprit humain a omis ; & à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'hiſtoire des deſſeins & des volontés du Seigneur ſur les hommes.

Telles ſont les inſtructions que trouve une ame fidèle dans le ſouvenir du paſſé.

Auſſi une des plus grandes conſolations des Saints dans le ciel, ſera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie paſſée: l'énigme ſera alors dévoilée; ils verront comment tout ici-bas ſe rapportoit à leur ſalut; avec quelle bonté & quelle ſageſſe adorable, Dieu faiſoit tout ſervir à la ſanctification des ſiens; c'eſt-à-dire, tout ce qui ſe paſſoit ſur la terre; toute l'hiſtoire de leur ſiécle; la piété ou le déréglement des Princes; le gain ou la perte des batailles; le bonheur ou l'infortune publique: ils verront comment tout cela, par des rapports ſecrets & merveilleux, qui leur feront alors clairement connus, devoit contribuer à la conſommation des Elus; & comment, juſqu'à leurs chutes mêmes, tout devoit être utile à leur ſalut.

Au contraire, la ſurpriſe la plus déſeſpérante des pécheurs, ſera de voir, que dans le tems même qu'ils croyoient vivre ſans joug, & ſans Dieu dans ce monde, ils étoient entre les mains de ſa ſageſſe, qui ſe ſervoit de leurs égaremens mêmes pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels; qu'en croyant vivre pour eux ſeuls, ils n'étoient entre les mains de Dieu, que des inſtrumens utiles à la ſanctification des Juſtes; qu'ainſi leurs actions les plus éclatantes étoient utiles aux deſſeins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes; que les grands

ſpectacles qu'ils ont donnés à l'univers, & qui flatoient ſi fort leur vanité, n'avoient aucun rapport avec eux; qu'ils n'ont vécu que pour les Elus; & qu'ils ſont les ſeuls à n'avoir aucune part à tous les grands événemens dont ils ont été les principaux acteurs, & qui rendoient leur nom célébre dans les hiſtoires; en un mot, qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers, mais que c'étoit Dieu qui ſe glorifioit par eux, & qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes: ſemblables au tonnerre qui donne un grand ſpectacle à la terre, & fait ſentir aux hommes la grandeur & la puiſſance de Dieu; mais qui n'eſt lui-même qu'un vain ſon, & ne laiſſe après lui que l'infection de la matière dont il étoit le ſeul ouvrage.

Et c'eſt cette réflexion, mes Frères, qui devroit rappeller tous les hommes à une ſoumiſſion continuelle aux volontés du Seigneur. Car enfin, qu'ils ſe ſoumettent ou non à ſa volonté ſainte, il eſt certain qu'ils agiſſent toujours ſous la main de Dieu; qu'ils ne font que ce que permet le ſouverain Diſpenſateur; qu'ils ne viennent à bout de leurs deſſeins, qu'autant que le trouve à propos ſa ſageſſe adorable; qu'ils ne peuvent ſe ſouſtraire aux ordres de ſa puiſſance; & qu'en ſe révoltant contre lui, ils ne changent pas les événemens, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le Fidèle dans ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu.

Non, mes Frères, tournez-vous de tous les côtés; il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette consolation solide, se soumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut: c'est-là le grand secret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la Foi, & la grande science du Fidèle. Hors de-là, mes Frères, qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse & agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, & où chaque instant change notre situation, & nous donne de nouvelles allarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées, & de la vicissitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée. Chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, & sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, & cependant toujours emportés par le tourbillon: ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens; ni

ni le monde qui le caufe, ni leur confcience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils fe révoltent. Ils boivent jufqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verfer d'un vafe dans un autre vafe, dit le Prophéte ; fe confoler d'une paffion par une paffion nouvelle ; d'une perte par un nouvel attachement ; d'une difgrace par de nouvelles efpérances : l'amertume les fuit par-tout : ils changent de fituation, mais ils ne changent pas de fupplice. *Et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fæx ejus non eft exinanita.* *Pf.74. 9.*

Grand Dieu ! pourquoi mon ame ne vous feroit-elle donc pas foumife ? *Nonne Deo fubjecta erit anima mea ?* *Pf.61. 2.* Etes-vous donc un maître fi cruel, qu'on rifque de laiffer fa deftinée entre vos mains ? que puis-je craindre, grand Dieu ! en me repofant fur vous feul de tout ce qui me regarde ? ah ! tandis que j'ai voulu être moi-même l'arbitre de ma deftinée, je me fuis confondu dans mes propres projets ; les événemens n'ont jamais répondu à mes fouhaits & à mes mefures ; je n'ai réuffi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras & de nouveaux chagrins : en voulant chercher des fûretés, je me creufois des précipices : ce que je regardois comme mon appui, fe tournoit enfuite contre moi-même : vous vous plaifiez, grand Dieu ! à renverfer l'édifice à mefure que je l'élevois : vous vouliez m'apprendre qu'en vain

la main de l'homme édifie la maison ; & que si votre main adorable ne la soutient & ne l'éléve, il ne se prépare que de tristes ruines ! qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu ! de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que sous vos ordres ! que d'inquiétudes je me serois épargnées, si j'avois été fidèle à ce devoir ! ma destinée auroit été semblable ; mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes ; & j'aurois trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte, la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur ; & ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre, que l'accomplissement de vos volontés éternelles.

Ainsi soit-il.

SECOND

SERMON

POUR LA FÊTE

DE

LA PURIFICATION

DE LA STE VIERGE.

Sur les dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu par une nouvelle vie.

Postquàm impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le tems de la Purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moyse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

CE n'est pas seulement pour satisfaire à la loi qui consacroit au Seigneur tous les enfans premiers-nés, que Jesus-

Chriſt paroît aujourd'hui dans le Temple: c'eſt auſſi pour en accomplir la figure: il ne vient pas ſeulement ſe ſoumettre à une ordonnance qui n'avoit pas été faite pour lui; il vient encore développer les myſtères d'une cérémonie qui ne ſe rapportoit qu'à lui.

Pourquoi en effet, mes Frères, le Seigneur avoit-il ordonné que les premiers-nés des hommes & des animaux lui fuſſent offerts, comme pour racheter par cette offrande la vie & la ſervitude de tous les autres? pourquoi ces prémices des fruits de la terre, que la loi de Moyſe lui avoit réſervés? n'eſt-il pas également maître de tous nos biens? & le ſacrifice du ſoir lui eſt-il moins dû que celui du matin? pourquoi ces figures? c'eſt parceque Jeſus-Chriſt le premier-né d'entre ſes frères, devoit s'offrir un jour pour les délivrer tous de la condamnation d'Adam: c'eſt encore parceque Jeſus-Chriſt, ce fruit ſublime de la terre, comme l'appelle un Prophéte, devoit être préſenté dans le Temple; par cette oblation ſanctifier toute la nature, & rendre à l'homme le droit d'uſer des biens qu'elle produit, dont un abus injuſte l'avoit privé.

Ce n'étoient donc là que les ombres de l'avenir: voilà pourquoi les Prophétes ne ceſſoient de nous annoncer, que l'éclat de l'ancien Temple céderoit à la majeſté du nouveau. Ce ne ſont plus en effet des nuées

de gloire qui defcendent du ciel pour couvrir le fanctuaire; elles y enfantent aujourd'hui le Jufte: ce n'eft plus l'Ange du Seigneur, qui du fond du propitiatoire annonce fes volontés au peuple; c'eft le Seigneur du Temple lui-même, qui vient en perfonne inftruire les hommes des vérités éternelles du falut: ce ne font plus des Princes & des conquérans profanes, qui attirés par la majefté & par la réputation de ce lieu faint, viennent y adorer le Dieu des armées, & charger fes autels d'offrandes magnifiques; c'eft le Prince de la paix, le Roi immortel des fiécles, le conquérant de Juda, revétu des dépouilles des nations, qui vient les offrir toutes à fon Père, comme le trophée de fa victoire: ce n'eft plus la fumée des encenfemens, qui monte avec majefté vers le trône célefte; ce font les prières & les fupplications du Chrift, toujours exaucé à caufe de fon excellence: ce n'eft plus le fang de mille victimes qui coule fur l'autel; c'eft l'oblation fanglante du Rédempteur d'Ifrael qui s'y accomplit par avance: enfin, ce n'eft plus un premier-né offert par la Synagogue & racheté en même-tems, comme incapable de la purifier de fes fouillures; c'eft l'Eglife elle-même, figurée dans Marie, qui va offrir fon Chef, fon premier-né, les prémices de ceux qui dorment dans le fein d'Abraham, pour être par cette oblation fainte rendue fans tache

& ſans ride, & préparée à jamais au Seigneur, comme une Vierge pure, & ſeule digne d'entrer avec lui dans le ſanctuaire éternel.

Or, comme c'eſt ici la première marque publique de culte, que Jeſus-Chriſt donne à ſon Père, ſans doute il veut nous y apprendre les diſpoſitions dans leſquelles il faut entrer pour ſe conſacrer à lui par une vie toute nouvelle. Recueillons donc les circonſtances principales de ce myſtère, & nous y trouverons un eſprit de ſacrifice dans Jeſus-Chriſt qui s'offre à ſon Père, & un eſprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or, voilà les deux diſpoſitions qui rendent la converſion ſincère & durable, & l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu : un eſprit de ſacrifice qui ne réſerve rien en s'offrant ; un eſprit de fidélité qui ne ſe dément plus ſur rien en le ſervant. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LE premier hommage que l'ame ſainte de Jeſus-Chriſt entrant dans le monde, rendit à la juſtice & à la grandeur de ſon Père, fut une oblation d'elle-même, dit l'Apôtre ; & le ſein de Marie devint comme le premier temple, où cet holocauſte pur fut d'abord immolé. Mais il manquoit à ce ſacrifice inviſible l'appareil des cérémonies ſenſibles : il falloit que la victime parût ſur l'autel ; que le prix qui l'avoit rachetée, fût porté dans le temple ; qu'elle

fût livrée entre les mains du Pontife de la loi ; que les Justes & les saintes femmes se trouvassent à ce nouveau Calvaire ; que Marie elle-même fût présente au sacrifice ; que le glaive de douleur qui devoit percer son cœur y brillât par avance : en un mot que tout y retraçât aux yeux de son Père, les circonstances de la Croix, & l'histoire anticipée de ce grand sacrifice.

Il semble en effet, mes Frères, que son heure n'étant pas encore venue, Jesus-Christ ne paroît aujourd'hui dans le Temple que pour se hâter d'y aller tracer en attendant, les préludes & les ressemblances de son immolation sanglante ; & que comme avant son union à notre chair, il prenoit plaisir, dit Tertullien, à se manifester aux Patriarches sous une forme sensible, pour satisfaire, ce semble, l'impatience de son amour, par ces essais & ces symboles d'incarnation ; de même avant d'expirer sur la croix, il se plaît à donner à son Père des représentations anticipées de ce grand sacrifice, comme pour contenter par avance le desir qui le presse d'être batisé de ce batême de sang, & de le glorifier par sa mort.

Mais quoique ce ne soit ici qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard ; première condition que nous proposerons pour modèle, la réalité de l'offrande. Les autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains du Pontife, on les présentoit au Temple, plu-

tôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur : ce n'étoit-là qu'une offrande simulée & apparente ; des victimes de parade qui ne mouroient jamais à l'autel ; & qui remplacées à l'instant par un vil animal, ne retenoient pour elles que les dehors & tout l'appareil du sacrifice.

Mais, Jesus-Christ entrant aujourd'hui dans le Temple, livré entre les mains du Pontife, & placé sur l'autel ; Me voici, dit-il à son Père : les hosties de la loi n'étoient pas dignes de vous ; mais vous m'avez formé un corps, & la loi de mort que vous avez prononcée contre moi, est le desir le plus ardent de mon cœur. Dès-lors il accepte & souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père : déja se présentent à lui tous les travaux futurs de son ministère ; les humiliations de sa vie cachée à Nazareth ; les courses pénibles de sa vie publique ; l'inutilité de ses prodiges & de sa doctrine ; les calomnies des Prêtres & des Pharisiens ; tout le détail d'un supplice infâme : déja il voit dans le Temple le lieu d'où sera tiré le prix de sa mort : déja il démêle dans la foule des Prêtres qui environnent l'autel, les pères de ceux qui seront assis un jour pour le juger comme un criminel : déja porté dans les rues de Jérusalem entre les bras de Marie, il entend ce peuple séditieux demander sa mort avec des cris affreux : déja il voit le chemin fatal, où ses traces sanglantes seront

empreintes, & par où chargé de la croix, & couvert d'épines, il montera ſur le Calvaire; & quoiqu'il ne ſoit pas encore livré à ſes ennemis, ſon amour commence le ſacrifice que leur fureur conſommera ſur la croix.

Première inſtruction: Dieu devroit ſans doute exiger de nous le ſacrifice de notre vie, puiſque tout pécheur eſt indigne de vivre, & que nous devenons enfans de mort, dès que nous devenons enfans de péché; mais ſa clémence a remplacé cette peine; & le ſacrifice continuel de la vie des ſens, eſt devenu la loi de mort impoſée à tout Fidèle. C'eſt cette loi que nous avons tous acceptée ſur les Fonts ſacrés, lorſqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le Temple: c'eſt cette hoſtie qu'on nous a ordonné d'immoler à notre place, pour être déchargés de la malédiction commune, & acquérir le droit d'être aſſociés au peuple de Dieu: c'eſt-là ce martyre de la Foi, que nous avons tous voué; ce martyre, dit ſaint Cyprien, qui n'attend pas des tyrans & des ſupplices; & qui trouve dans la tranquillité du culte, par les violences continuelles faites aux paſſions, une paix plus amère même & plus douloureuſe que le trouble de ſes perſécutions & de ſes ſouffrances: c'eſt-là le grand témoignage que nous devons tous rendre à la Foi chrétienne, en confeſſant la vérité de ſes promeſſes, par le ſacrifice continuel que nous

leur faifons de nos fens & de nos paffions ; & c'eft en ce fens que tout Chrétien eft le témoin, c'eft-à-dire, le martyr de Jefus-Chrift : *Eritis mihi teftes.* *Act.* I. 8.

Voilà, mes Frères, la vie chrétienne ; une vie de renoncement & de facrifice : cependant fe confacrer à Dieu, pour la plupart des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le fervir, c'eft fimplement étaler des dehors plus religieux ; fe faire des liaifons plus faintes ; ne plus fuir le commerce des gens de bien ; aller quelquefois loin du monde refpirer l'air de la retraite ; ne pas rougir des œuvres publiques de miféricorde ; fe choifir un guide facré, & ne plus vivre dans un oubli entier des Sacremens. Mais fi vous n'êtes, ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins fenfuel, ni moins fenfible, ni moins jaloux, ni moins vain ; vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Ifrael : c'eft-à-dire, vous vous mettez entre les mains du Pontife, vous paroiffez aux pieds de l'autel ; mais vous ne devenez pas le partage du Seigneur ; vous n'offrez à votre place qu'un vil animal, que des œuvres extérieures, que des apparences de la piété ; vous fuppofez que Dieu fe contente de cet échange, & qu'il acceptera au lieu de votre cœur & de vous-même, une offrande étrangère.

Cependant la plupart des converfions, à la Cour fur-tout, font de ce caractère,

& fubfiftent encore avec toutes les paffions moins marquées à la vérité, mais toujours auffi réelles. On s'eft donné au Seigneur: mais les foins les plus vifs & les plus périlleux de la fortune ne font point rallentis; mais les envies, les animofités, les concurrences, les liaifons humaines ne nous trouvent pas plus infenfibles; mais l'eftime, l'amitié des Grands, les diftinctions publiques, les applaudiffemens des hommes, la faveur du maître fur-tout, n'a rien perdu de fon prix dans notre cœur, & eft peut-être entrée pour beaucoup dans le plan de notre nouvelle vie. On s'eft donné au Seigneur: mais on fait de la piété une vie douce & tranquille, exemte feulement des foucis & des inquiétudes des grandes paffions: une fimple indifférence pour les agitations des plaifirs, où il entre plus d'indolence que de vertu; une vie renfermée dans un certain cercle d'occupations, innocentes à la vérité, mais aifées & paifibles; une vie d'ailleurs toute naturelle, fouvent oifeufe, où l'on ne refufe aux fens que les excès groffiers, & où fouvent plus de féparation du tumulte & des grands plaifirs, ne fait que laiffer plus de loifir aux attentions & aux délicateffes du corps & de la fanté. On s'eft donné au Seigneur: mais quoiqu'on foit revenu des défordres d'un engagement criminel, on n'en a pas encore rompu le lien fatal; on cultive encore les triftes reftes

d'une paſſion qu'on croit éteinte, parce-qu'on en a fini les emportemens; on aime encore à voir ces objets, ces lieux où l'on a tant de fois péri: ſemblables à Rachel, on ne rend plus à ſes idoles des honneurs publics; mais on ne peut ſe réſoudre à s'en ſéparer, ni à les perdre de vûe. En un mot, on s'eſt donné au Seigneur: mais tout ce qui plaiſoit, plaît encore; on n'a point fait de ſacrifice: on s'eſt contenté d'ôter la peau de la victime, de changer les dehors, de dépouiller un extérieur laſcif & profane; mais on n'a pas touché au reſte: on n'a pas coupé la victime, comme la loi l'ordonnoit; & le glaive de la Foi n'y a fait aucune ſéparation douloureuſe: *Detractâque pelle hoſtiæ, artus in fruſta concides.*

Levit. 1. 6.

Cependant, comme on perſévère dans l'uſage des choſes ſaintes, comme on vit exemt de grands crimes, comme on ſuit preſque les mêmes routes que les Juſtes, peu s'en faut qu'on ne ſe croye Juſte comme eux: ce n'eſt pas ici une hypocriſie; on eſt dans l'erreur de bonne-foi. Au commencement & dans les premiers tems de la converſion, plus frappés alors du ſouvenir encore récent de nos déſordres, & des réparations de pénitence dont ils nous rendoient redevables à la juſtice divine; nous ſentions que nous n'avions encore rien fait pour Dieu; nous ne prenions qu'avec une ſorte de confuſion le nom de

ferviteurs de Jefus-Chrift : & tandis que le monde trop prompt fouvent à donner aux plus légéres démarches de changement, le nom de vertu & de fainteté ; tandis, dis-je, qu'il nous méconnoiffoit, nous ne nous méconnoiffions pas encore nous-mêmes. Mais infenfiblement nous nous fommes familiarifés avec cet état ; les dehors de la juftice nous ont caché notre véritable mifère ; les louanges des hommes fur notre prétendue vertu, nous ont perfuadé qu'elle étoit véritable, & que le Seigneur n'en demandoit pas davantage de nous : à force de nous regarder avec les yeux d'autrui, nous avons réuffi à nous prendre pour ce que nous ne fommes pas ; & fans jamais avoir fait à Dieu aucun facrifice réel & douloureux de nos fens, de nos panchans, de nos efpérances, de nos incommodités, de nos antipathies, de nos haines fecrettes, de notre orgueil, de notre ambition, nous croyons nous être confacrés au Seigneur, avoir renoncé au monde, & fait le facrifice que Dieu demandoit de nous.

La piété, mes Frères, n'eft donc que le facrifice de notre cœur : mais ce n'eft pas affés que l'offrande en foit réelle, il faut encore qu'elle foit univerfelle ; feconde condition. Jefus-Chrift, dit faint Bernard, facrifie aujourd'hui à fon Père tous fes titres, toute fa gloire, fon innocence même ; il ne réferve rien, pour nous appren-

dre, dit ce Père, que l'intégrité du ſacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite : *Offerentes illi utique quod ſumus noſmetipſi.* *S. Bern.*

Or, on veut bien retourner à Dieu & commencer une nouvelle vie ; mais on ne veut pas tout d'un coup faire un divorce univerſel avec le monde : on ſe figure que ſi l'on vouloit tout entreprendre d'abord, on ne feroit rien ; qu'il faut ſe gagner peu à peu ſur certains points avant que d'en venir aux autres ; que dans de foibles commencemens, le Seigneur ne déſapprouve pas qu'on accorde encore bien des choſes à la foibleſſe ; qu'il faut s'eſſayer ſur de moindres ennemis, pour attaquer plus heureuſement les plus forts ; & que David vainquit les lions & les ours, avant que d'oſer attaquer Goliath.

Ainſi on ſe retranchera ſur un jeu outré ; mais on ne veut pas encore toucher aux autres plaiſirs : on rompra un engagement de crime ; mais on ne veut pas d'abord bannir les ſpectacles, les entretiens dangereux, les liaiſons inutiles & ſuſpectes, les ſoins exceſſifs de la parure. On ſe dit à ſoi-même que chaque choſe aura ſon tems ; qu'il faut inſenſiblement accoutumer le monde & s'accoutumer ſoi-même : on craint de trop ſe preſſer, & l'on donne à ſa foibleſſe le nom de prudence. Mais des commencemens ſi ménagés ne ſont jamais heureux & ne vont jamais loin : il n'en eſt pas de la converſion, comme des ouvra-

ges des hommes : elle n'eſt point, lorſqu'elle n'eſt pas entière ; & tout eſt encore à faire, tandis qu'il en reſte encore un ſeul point : toutes les paſſions n'en forment qu'une dans l'ame : en vain les attaquez-vous ſéparément ; vous coupez les têtes de l'hydre qui renaiſſent, & la grace ne connoît point de victoire partagée.

Il eſt vrai que la piété a ſes progrès ; qu'elle ſe perfectionne de jour en jour ; & qu'il fallut le travail de quarante années, pour relever & mettre dans ſa perfection les murs & le temple de la ſainte Jéruſalem, figure de l'ame fidèle. Mais le monde, & tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur ; mais tout ce qui eſt incompatible avec la vie chrétienne, doit ceſſer tout d'un coup ; & dès que le Seigneur a fait retentir ſa voix dans un cœur, la criminelle Jéricho doit tomber toute entière à ſes pieds, & ne plus rien conſerver de ce qu'elle étoit, que ſes débris & ſes ruines.

Et certes, mes Frères, Jeſus-Chriſt pouvoit ſans doute, en venant s'offrir aujourd'hui à ſon Père aux pieds de l'autel, comme le maître du temple, y laiſſer briller quelque rayon de ſa gloire & de ſa puiſſance, comme lorſqu'il en chaſſa les profanateurs : mais tout partage bleſſe ſon amour. Il eſt le Pontife éternel d'une nouvelle alliance ; lui ſeul a droit d'entrer dans le ſanctuaire véritable ; & il ſacrifie cette

auguſte qualité, en venant acheter le droit d'entrer dans le temple figuratif: il eſt le Rédempteur de Sion; & lui-même eſt racheté comme une victime vulgaire: c'eſt le légiſlateur des peuples; & il vient ſe ſoumettre à une loi dont il eſt lui-même l'accompliſſement: enfin, il eſt le Libérateur tant de fois promis; & il ne refuſe pas d'être délivré de la ſervitude commune par l'offrande d'un vil animal: il fait un ſacrifice univerſel à ſon Père de tous les titres dont ſon Père même l'a revétu.

Mais c'eſt ici ſur-tout, où il eſt rare de ne pas uſer de réſerve, & de faire au Seigneur un ſacrifice ſincère de toutes ces vaines diſtinctions qui nous élévent aux yeux des hommes. Lors même que déſabuſé du monde, on revient des égaremens des paſſions, on ne revient guères de la vanité, & de l'entêtement du rang & de la naiſſance: & l'on veut que ſes titres entrent, pour ainſi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on conſacre des dons au temple, les marques ſuperbes du nom & des dignités en immortaliſent la mémoire: ſi l'on éléve des aziles de miſéricorde, ces maiſons deviennent des monumens publics de la grandeur de celle de leurs bienfaiteurs; & les ſignes de la vanité ſont preſque toujours la première choſe qui paroit dans les œuvres ſaintes. Telle eſt la foibleſſe des Grands ſur-tout: les hommages obſcurs ne plaiſent pas; les œuvres de Religion qui nous

nous confondent avec la foule, ne font jamais de notre goût : il faut que tout ce que nous faifons pour le ciel porte le caractère de ce que nous fommes fur la terre. On entre dans des œuvres de miféricorde; mais on en veut les premiers honneurs : on s'abaiffe jufques aux miniftères les plus vils de la charité; mais on s'abaiffe avec fafte; & dans cet abaiffement même on fait fentir qu'on eft grand : on fe trouve dans des lieux fecrets, confacrés aux exercices humilians de la miféricorde; mais on s'y fait annoncer par des diftinctions de vanité, & il femble qu'on ne veut pas courir le rifque de l'humiliation, fans s'être préparé le dédommagement des éloges.

On ne connoît plus cette humilité ingénieufe, dont des Saints diftingués dans le monde, nous ont laiffé tant d'exemples. Quelle joie pour eux, lorfque pouvant fe dérober aux regards publics, & fe dépouiller pour un tems du poids de leur grandeur, ils alloient inconnus, ou foulager leurs frères, ou s'expofer à des outrages, ou honorer le Seigneur dans quelqu'autre œuvre obfcure de Religion ! quelle fainte induftrie pour trouver ces momens heureux ! c'eft alors qu'ils fe croyoient véritablement grands : c'etoit dans ces momens d'humiliation, qu'ils fe regardoient avec une fainte complaifance, parcequ'ils retrouvoient en eux les traits les plus reffemblans de leur divin Maître, dépouillé aujourd'hui

de tous ses titres devant la grandeur de son Père, & confondu par une cérémonie honteuse avec les autres enfans d'Israel : c'est alors que se trouvant comme soulagés du fardeau de leur élévation, ils marchoient avec plus d'ardeur & de légéreté dans les voies de la justice : c'est alors enfin, que le Seigneur se communiquoit à eux plus abondamment, & qu'ils goûtoient des douceurs que le cœur humain ne peut comprendre. Ainsi dès que Moyse s'est dépouillé du titre fastueux de fils de la fille de Pharaon, & est venu dans le désert, comme un homme obscur & inconnu, garder les troupeaux de Jéthro : c'est alors que le Seigneur se montre à lui dans le buisson, & verse dans son ame des consolations ineffables, qui le dédommagent avec usure de toute la pompe de l'Egypte, qu'il vient de sacrifier à l'opprobre de Jesus-Christ.

Mais non-seulement Jesus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père toute la gloire de ses titres : afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice, il lui en fait un même de son innocence. Il paroît dans le Temple comme un pécheur ; il y est racheté comme un esclave & un enfant de colère ; il prend sur lui toute la honte du péché dont il est exemt : & dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence & de probité que nous avons perdue.

Vous craignez qu'en reſtituant des biens mal acquis, vous n'informiez le public de vos injuſtices ſecrettes. Mais vous vous trompez, ſi vous avez cru juſqu'ici votre réputation là-deſſus hors d'atteinte: depuis long-tems on dit tout haut dans le monde, que ces équipages pompeux, ces édifices ſuperbes, cette opulence domeſtique eſt le bien de la veuve & de l'orphelin; que vous avez élevé votre fortune ſur la miſère publique; & qu'une proſpérité ſi prompte n'a pu être innocente: le monde lui-même eſt bleſſé de vos profuſions, & ne vous regarde plus qu'avec une ſorte d'indignation & de mépris; & loin que des démarches publiques de repentir miſſent votre réputation en danger, il ne vous reſte plus que cette voie pour recouvrer celle que vous avez perdue. Vous dites que ſi vous rompez bruſquement ce commerce, l'éclat fera penſer qu'il n'étoit pas innocent. Mais depuis long-tems le public murmure ſur ces aſſiduités que vous croyez ignorées: c'eſt un ſcandale, & vous vous flatez que c'eſt un ſecret; les gens de bien en gémiſſent; le monde, loin d'y donner des interprétations favorables, va peut-être encore au-delà de la vérité; car ſes erreurs ſur ce point ſont toujours plutôt des erreurs de malignité que de bonté; & une rupture ſoudaine n'eſt plus pour vous un éclat à craindre, mais une démarche auſſi néceſſaire à votre honneur qu'à

votre ſalut : vous reſſemblez à Saül, qui exigeoit de Samuel des ménagemens & des honneurs publics qui conſervaſſent ſa gloire & ſa réputation dans l'eſprit du peuple ; lui, dont les infidélités avoient déja ſi fort éclaté dans tout Iſrael ; mais d'ailleurs, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, il ne faut plus craindre les démarches les plus humiliantes, que le ſalut rend indiſpenſables.

Enfin, mes Frères, l'offrande de Jeſus-Chriſt eſt une offrande toute volontaire ; dernière condition. C'eſt un hommage de ſurcroît, pour ainſi dire, qui ne trouve pas ſes motifs dans l'obligation de la loi, mais dans le ſeul amour de celui qui l'offre ; & l'ouvrage du ſalut des hommes, dont ſon Père l'avoit chargé, pouvoit être conſommé, ſans qu'il ajoûtât aux opprobres & aux travaux futurs de ſon miniſtère la honte de cette première démarche.

Mais il vouloit accomplir toute juſtice, & nous apprendre qu'une ame, qui revenue des égaremens du monde ſe conſacre à Dieu, ne peut d'abord ſe refuſer à elle-même de ſaints excès ; ne s'aviſe pas de compter avec ſon Seigneur, pour ſavoir au juſte ce qu'elle lui doit ; ne trouve rien de trop pour ſa douleur, & pour la vivacité de ſon repentir ; & loin que la tiédeur de ſon zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle ſe fait un devoir de tout ce qu'un zèle ſaint lui inſpire.

Or, mes Frères, où sont les ames de ce caractère? Lorsque touché de la grace, on veut revenir à Dieu; le premier soin est de chercher, de toutes les maximes de le servir la plus douce, & la moins dure à l'amour propre: loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuses; on se fait d'abord un plan de vertu, où le monde entre presque autant que l'Evangile: loin de se proposer les plus gens de bien pour modèles, on déclare d'abord qu'on ne veut pas pousser les choses à l'extrémité comme eux; qu'on ne veut pas donner dans le ridicule de la singularité, & dans les travers d'une piété outrée: loin de chercher dans leurs exemples ce qu'on doit imiter, on y cherche ce qu'on doit fuir; & l'on veut être à Dieu en commençant à condamner ceux qui le servent. Ainsi on ne donne à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuser; & l'on traite avec lui, non comme avec un père irrité qu'on veut appaiser, mais comme avec un ennemi, envers qui on ne se relâche qu'à regret de ce qu'on est forcé de lui accorder.

Oui, mes Frères, qu'on aime peu son Dieu, quand on peut se prescrire à soi-même la mesure de l'aimer! qu'on est peu touché de ses crimes, quand on peut d'abord chercher des adoucissemens à sa pé-

nitence! que la converſion eſt ſuſpecte, lorſque l'on commence par y mettre des bornes! & que le cœur eſt peu change, lorſqu'il a encore le loiſir de ſupputer les premières démarches de ſon changement! Les commencemens de la pénitence ne ſauroient être ſi languiſſans & ſi ménagés; le cœur alors ne pouvant preſque porter les premières impreſſions du Dieu qui le remplit, ne cherche qu'à ſoulager ſa douleur: les larmes ne coulent jamais avec aſſés d'abondance; la componction n'eſt jamais aſſés vive. Quelles inquiétudes ſur l'état déplorable où il a vécu, la grace n'opère-t-elle pas dans l'ame d'un véritable pénitent! quelle ſainte indignation fait-il paroître contre les diſſolutions de ſes premières mœurs, & le ſcandale de ſa vie paſſée? quelles raiſons n'a-t-il pas à nous oppoſer, lorſque nous voulons modérer l'excès de ſon zèle, & conſoler l'amertume de ſa douleur! quelle crainte de ne pas trouver auprès de Dieu toute l'indulgence que nous lui promettons! quel deſir de réparer le tems perdu dans les erreurs du ſiécle, de mettre à profit ce qui lui reſte de vie, & de ne plus perdre de vûe le bienfait ineſtimable qui vient de l'appeller à la connoiſſance & à l'amour de la vérité! quelle ſainte jalouſie envers ceux de ſes frères qui ont eu le bonheur de ſe donner à Dieu avant lui! & qu'il lui paroit triſte d'avoir aimé ſi tard celui qui ſeul eſt digne de notre

amour! quel zéle à venger ſur ſa chair les iniquités dont elle s'étoit ſouillée, & à faire ſervir à la juſtice les membres qui avoient ſervi au péché!

Voilà, mes Frères, les converſions que la ſuite ne voit jamais ſe relâcher, ni ſe démentir. Mais ce jeune homme de l'Evangile, qui, appellé par Jeſus-Chriſt, commence par diſputer s'il eſt obligé de renoncer à tout pour le ſuivre; mais cet autre, qui, en ſe donnant à lui, veut encore ſe réſerver le droit d'aller rendre les derniers devoirs à ſon père; mais toutes ces converſions mitigées & imparfaites; mais tous ces ſacrifices où l'on commence par mêler du miel contre l'ordonnance de la Loi, le Seigneur les rejette; & pour être dignes de ſes regards, il faut que la réalité de l'immolation en ſanctifie l'offrande; que l'intégrité la perfectionne; & enfin, que la ferveur & la ſurabondance de zéle la conſomme, & la faſſe monter en odeur de ſuavité juſqu'au trône de la Majeſté ſainte: telle eſt la Loi du ſacrifice: *Hæc eſt Lex Sacrificii.* *Levit.* 6. 14. Mais ſi le défaut de ces conditions rend la plupart des converſions peu ſincères, le défaut de fidélité les rend auſſi peu durables; & c'eſt ſur quoi l'exemple de Marie va nous inſtruire.

II. PARTIE.

LES infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches du ſalut que Dieu demande de nous, ont leur ſource,

ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvéniens aux desseins de la grace sur notre ame ; ou dans un orgueil & une complaisance secrette, qui trouve dans les dons mêmes de l'Esprit saint, l'écueil de la vertu ; ou enfin, dans un découragement dangereux, qui, à la vûe des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, & fait de sa foiblesse la mesure de ses devoirs.

Or, la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes régles, pour éviter ces trois écueils : docile, elle ne raisonne pas ; humble, elle ne s'éléve pas : généreuse, elle ne se décourage pas. Suivez, s'il vous plait, cet ordre, & m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas : car, que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même, pour se dispenser de la Loi commune de la Purification ? Quand les raisons tirées de sa propre gloire, n'auroient pas été capables de la toucher, pouvoit-elle être indifférente à la gloire de son Fils ? en se confondant avec les autres méres, par sa soumission à une cérémonie honteuse, ne sembloit-elle pas le confondre aussi avec les autres enfans d'Israel ? & pouvoit-elle se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, sans dérober à son Fils la gloire de son éternelle origine, & préparer de loin des preuves à l'incrédulité,

&

& aux blaſphêmes de ſes ennemis ?

Mais elle avoit appris dans ſa retraite de Nazareth, que l'œil de la grace eſt ſimple ; que trop de raiſon, quand il s'agit des voies de Dieu, eſt un excès de lumière, qui éblouit, & qui égare ; que la vie de la Foi laiſſe toujours des ténèbres & des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juſte le mérite de ſa docilité ; & qu'il y a un œil de ſcandale qu'il faut arracher, & jetter loin de ſoi, de peur de regarder trop avant dans les voies où la grace nous appelle. Elle ſe ſoumet avec ſimplicité, & adore dans l'ordre de Dieu les deſſeins éternels d'une démarche qui ſembloit n'offrir à la raiſon que des inconvéniens inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux même qu'on regarde comme juſtes, & qui vivent dans la pratique de la vertu ! Oui, mes Frères, nous prenons preſque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous diſpenſer de ſa Loi ſainte ; & nous trouvons le ſecret de nous déguiſer à nous-mêmes nos paſſions ſous le nom de la piété. Ainſi, on ſe retrancheroit ſur bien des choſes que la Loi de Dieu demande de nous ; mais on ne veut pas rendre la piété odieuſe, par des ſingularités auſquelles le monde ne manqueroit pas de donner du ridicule : on feroit certaines démarches qui reſtent à faire, pour n'avoir plus rien à ſe reprocher ; mais les inconvéniens qu'on en

craint paroiſſent plus dangereux, que le mal même qu'on eſt obligé de ſe permettre; on ſeroit moins ſenſible à une injure; mais on eſt revêtu d'un caractère ſacré, dont on eſt obligé de venger l'honneur: on ſouffriroit la calomnie ſans ſe plaindre; mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéreſſée; & ſi l'on ne démaſque l'impoſteur, la crédulité publique ſera ſéduite, & une entrepriſe de miſéricorde renverſée: on garderoit contre cet Ecrivain les régles de la charité, & de la politeſſe même Chrétienne; mais le zèle de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juſte modération; & contre l'erreur, il ne faut pas ſimplement adoucir & changer ſa voix, comme autrefois l'Apôtre en écrivant contre les abus d'une Egliſe fidèle, mais ſonner de la trompette comme les Prêtres de la Loi contre Jéricho. Ainſi, la Religion elle-même ſert ſouvent d'azile & d'appui à des paſſions injuſtes.

Mais laiſſons à Dieu, mes Frères, le ſoin de venger ſa gloire: défendons la vérité avec les armes de la charité; combattons l'erreur avec cet eſprit de douceur & de modeſtie, ſeul capable de ramener ceux qui errent: découvrons le mal ſans aigrir le malade; & n'ajoûtons pas au ſcandale des doctrines perverſes, celui des emportemens qui les combattent. N'intéreſſons pas la gloire de Dieu à nos tranſgreſſions; accompliſſons la Loi, qui eſt claire. Que les inconvéniens douteux que

nous croyons appercevoir de loin, ne nous retardent plus: c'eſt l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir; & puiſque ces raiſons ne l'ont pas encore obligé de changer ſa Loi, elles ne doivent rien changer auſſi à la fidélité de notre obéiſſance.

D'ailleurs, vous qui paroiſſez ſi ſenſible aux intérêts de la gloire de Dieu, & qui peut-être confondez ce ſentiment de la Foi avec une vivacité toute humaine ſur votre gloire propre: ſavez-vous où le Seigneur la trouve, ſa gloire? Vous croyez que c'eſt dans le ſuccès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confuſion & dans le décri d'un ennemi de la vertu; vous vous trompez. C'eſt ſouvent dans la patience d'un Juſte perſécuté; c'eſt dans le ſilence d'une ame fidèle que l'on calomnie: ces actes pénibles & ſecrets de la Foi ont quelque choſe de plus grand à ſes yeux, & de plus digne de ſa gloire, que les honneurs les plus pompeux rendus à la vertu; & peut-être que ceux des Iſraélites devenus fidèles & fervens dans la captivité, l'honoroient davantage le long des fleuves de Babylone, par les gémiſſemens ſecrets, par les deſirs ſaints & ardens, par les triſtes Cantiques qu'ils faiſoient monter ſans ceſſe vers le Trône du Dieu de leurs Pères, par la patience avec laquelle ils ſupportoient les rigueurs de leur ſervitude & le joug des incirconcis, que n'auroit pu faire la ruine entière des ennemis d'Iſrael,

la gloire de Jérusalem rebâtie, & la magnificence de son Temple & de ses Sacrifices. Ce n'est pas toujours en attirant des honneurs à la vertu; c'est le plus souvent en exerçant le Juste par des opprobres, que le Seigneur fait se glorifier lui-même.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au dégré le plus sublime de la grace, unie à Dieu par les dons les plus excellens de l'Esprit saint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles, & plus parfaites. Car cet écueil est à craindre pour la piété; souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée, & de meilleur goût, en laissant au Peuple simple & grossier, ou aux ames moins instruites, tout ce qui ne paroît établi que pour le culte extérieur, & les pratiques les plus communes de la Religion, que la piété publique a autorisées, & dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante: on néglige ces secours innocens, comme si une Foi plus éclairée pouvoit s'en passer: on croit en donnant moins aux sens, & à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout: on se relâche sur mille usages saints & sensibles, qui répandoient au commencement de notre pénitence, une onction secrette dans nos cœurs, & soutenoient la fidélité de notre piété naissante: on se per-

ſuade qu'il y a une voie plus excellente ; & cependant, depuis qu'on eſt infidèle à ces uſages, on eſt tombé dans le relâchement & la ſéchereſſe ; on ne ſent plus ces conſolations ſaintes, qui étoient la récompenſe & le ſoutien de la vertu ; en négligeant ces œuvres ſi peu utiles, on a peu à peu négligé les plus eſſentielles ; & l'on eſt devenu tout charnel depuis qu'on n'a plus voulu ſe conduire que ſelon l'eſprit.

Ainſi, mes Frères, tout aide à la véritable piété ; tout réveille ſa foi, tout perfectionne ſon amour, tout conſole ſon eſpérance ; rien n'eſt imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur ; & les pratiques les plus ſimples lui paroiſſent auſſi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des Séraphins, dès qu'elles en ont l'amour & le zèle. La perfection de la vertu ne conſiſte pas dans la ſublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi, qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne ſe croit plus avancé, que parcequ'on vacque à des fonctions plus relevées, à des lectures plus ſpirituelles, à des méthodes plus parfaites. Mais ſi vous portez à ces méthodes ſublimes les défauts des foibles & des imparfaits, vous êtes, comme les Apôtres, monté ſur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur ; mais vous y conſervez encore, comme eux, un goût de chair & de

ſang, & penſez encore à vous bâtir ſur la terre un Tabernacle, & une Cité permanente.

En ſecond lieu, humble, Marie ne s'éléve pas. Car, mes Frères, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'enhaut ſur toute la ſuite du miniſtère de ſon Fils, elle qui en avoit développé les merveilles d'une manière ſi ſublime dans ſon divin Cantique; & que l'élévation de ſes lumières ne répondît à celle de ſa grace & de ſa dignité? Cependant elle veut bien recevoir les avis du juſte Siméon; elle ne dédaigne pas d'être inſtruite par le ſaint Vieillard ſur les ſuites de ſa deſtinée & de celle de ſon Fils: elle paroît apprendre ce qu'une plénitude d'eſprit & de grace lui avoit déja appris: elle ne s'empreſſe pas de raconter à ſon tour les grandes choſes que le Seigneur avoit opérées en elle, & tout ce que l'Ange lui avoit révélé dans ſa retraite de Nazareth: & comme ſi le cantique du Vieillard Siméon, lui eût découvert ſur cet enfant, des myſtères qu'elle eût juſques-là ignorés; elle écoutoit ſes paroles, dit l'Evangile, avec une admiration de reſpect & de ſurpriſe: *Erat Pater ejus & Mater mirantes ſuper his quæ dicebantur de illo.*

Luc. 2. 33.

Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette ſage & modeſte retenue, qui va à cacher ſes propres dons, & à manifeſter ceux des autres. Souvent enflés de quelques foibles lumières, qu'on croit avoir

puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connoissance, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assés éclairé pour se conduire : tout paroît au-dessous de ce qu'on croit être soi-même : il faut des Pauls descendus du Ciel ; encore ne parlent-ils pas assés la sagesse des parfaits : la simplicité, l'onction, la plénitude de l'Esprit de Dieu ne paroissent plus que des talens destinés à sauver les ames vulgaires : on veut pour soi un certain goût, des lumières rares, des dons éclatans, & quelque chose de plus que la science des Saints ; & la vanité paroît jusques dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne.

Souvent encore on conserve dans un ministère saint, comme ces Fidèles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse : tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables : que Jesus-Christ en soit plus glorifié, si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos Frères : nous n'avons de zèle que pour les ministères éclatans ; nous laissons aux autres les plus utiles aux Peuples ; nous fuyons en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces soins obscurs & pénibles, qui ne font que préparer les voies

en fecret, & qui laiffent aux autres la gloire publique du fuccès, & tout l'honneur de l'ouvrage: peu femblables à David, qui fe contenta d'avoir amaffé avec des foins incroyables, tous les matériaux du Temple, & laiffa à fon fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé, & tout l'honneur de cet ouvrage célébre. Cependant, tout eft à craindre lorfque l'orgueil & la vaine complaifance fe mêlent avec les talens, & les dons extérieurs de l'Efprit faint: c'eft une rouille qui les infecte, & qui en anéantit le fruit & l'ufage: vous arrofez, & le Seigneur ne donne pas l'accroiffement: vous travaillez, & vous femez du vent: Dieu ne bénit pas un inftrument qui n'agit pas fous fa main; & vous devenez coupable, & des dons que vous avez reçus, & des fruits que le Seigneur avoit attachés à l'ufage faint que vous en deviez faire.

Enfin, généreufe, Marie ne fe décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera fon ame; que cet enfant qu'elle vient offrir, fera expofé comme un but aux traits de la contradiction & de la calomnie; on ne préfente à fon efprit que des images triftes & effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs, dont la penfée feule fait frémir fa tendreffe: cependant à des préfages fi funeftes, elle offre une foi généreufe & foumife. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité & le courage; elle voit déja la montagne fainte,

le bucher fatal dreſſé, & le véritable Iſaac prêt à être immolé, ſans que ſon amour arréte le bras qui va frapper. Elle entre dans les diſpoſitions divines de ſon Fils, uniſſant ſa ſoumiſſion à la ſienne; elle tire de lui toute ſa force; & comme ils offrent la même hoſtie, ce n'eſt, pour ainſi dire, que la même obéiſſance qui en conſomme & en ſanctifie l'oblation.

Or, c'eſt ici où l'exemple de Marie eſt peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens, l'amour charnel & déréglé des enfans; & l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premières eſpérances de ces talens qui font réuſſir dans le monde; s'il paroît plus propre que les autres à ſoutenir la gloire de ſon nom & l'eſtime publique, on le ſépare pour la terre; on le regarde comme conſacré & deſtiné au ſiécle par ſa naiſſance; le Seigneur n'a plus de droit ſur lui. En vain mille traits d'une vocation ſainte paroiſſent déja ſur ſa perſonne; en vain mille deſirs de ſéparation & de retraite, que la grace opère déja dans ſon ame, laiſſent comprendre les deſſeins de Dieu ſur lui; en vain, comme Moyſe, préférant l'opprobre de Jeſus-Chriſt aux richeſſes de l'Egypte, ſe dérobe-t-il peut-être même pour s'enfuir au déſert: on réſiſte à l'ordre de Dieu; on

regarde les plus ſaints mouvemens de la grace comme des légéretés de l'enfance ; on ne le croit pas encore capable de ſe choiſir une voie, & on lui offre celle du ſiécle : on ne veut pas le détourner ouvertement d'un deſſein louable ; mais ſous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre ; on exige qu'il connoiſſe le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé : on veut laiſſer mûrir la raiſon, & on laiſſe flétrir l'innocence & fortifier les paſſions : on ſe perſuade qu'il faut l'engager dans des plaiſirs qui éprouvent ſa réſolution ; & on le met dans des occaſions qui corrompent ſon ame ; & comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoye ſi ſouvent ſur une terre inondée d'iniquités, cette chaſte colombe, pour eſſayer ſi elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reſte, & ne revient plus dans le ſaint azile où le Seigneur l'avoit appellée.

Ce n'eſt pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne ; mais je blâme les vains prétextes de la chair & du ſang. Et en effet, lorſque vous trouvez les mêmes deſirs de retraite dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naiſſance, ou par la médiocrité de leurs talens, ſe trouvent moins propres au monde, & à ſeconder la vanité de vos projets ; êtes-vous ſi difficiles & ſi circonſpects ? prenez-vous tant de meſures, pour éprouver ſi c'eſt le bon eſprit qui les pouſſe ?

mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses ? Ah ! loin de vous défier de leur âge & de leur enfance, vous en abusez : loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, vous le leur inspirez : loin de leur faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre grande attention est de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur présenter avec neutralité le siécle & la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire : vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins ; sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux, devant lesquels vous craignez qu'il ne paroisse trop aimable : vous ne les traînez pas, comme des victimes infortunées, à l'autel ; mais peut-être vous leur rendez la retraite un azile souhaitable, par les sévérités & les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établissement de votre famille. Vous êtes heureux ; mais vos enfans le sont-ils ? & pouvez-vous appeller un bonheur pour vous, leur infortune, & l'inhumanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition ?

Mais de plus, la honte de vos familles devient aussi le partage du Seigneur. Ainsi

les vases de rebut, que vous n'avez pas trouvés dignes d'être placés dans votre maison, vous les choisissez pour être les vases d'honneur du Temple du Dieu vivant! ainsi ces pierres inutiles, que vous rejettez, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de votre fortune, vous les réservez pour être les pierres de l'angle, & les colomnes de la Maison du Seigneur! Eh quoi! mes Frères, l'art des arts, le gouvernement des ames demande-t-il moins de talens, que les occupations frivoles & les inutilités de la terre? Quoi! l'interprétation des mystères de la Foi, la défense de la vérité & de la doctrine, l'instruction des peuples, la dispensation des graces de l'Eglise; des devoirs si sublimes, ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, & à des esprits vulgaires & médiocres? Quoi! la force, pour résister à l'erreur; la lumière & l'élévation, pour la découvrir & la confondre; le zèle, pour combattre le monde, avec ses abus & ses maximes; la sainteté, pour le corriger; la plénitude de l'Esprit de Dieu, pour le toucher; l'éloquence sainte, pour le convaincre; l'intrépidité, pour ne pas le ménager; la grandeur d'ame, pour être au-dessus de ses menaces & de ses promesses; sont-ce-là des ministères vulgaires & rampans? & faut-il, pour des fonctions si élevées, être nés moins heureusement, que pour les amusemens du monde, & les

agitations puériles qui en font les plus férieufes occupations ?

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares & fublimes : vous voulez que nos mœurs foient irrépréhenfibles, & que nous brillions par la fainteté de notre vie, comme des aftres, au milieu des ténébres & de la corruption générale du monde : vous voulez que nous éclairciffions vos doutes, que nous redreffions vos égaremens, que nous foutenions votre foibleffe, que nous confolions vos afflictions : vous voulez que nous foyons les dépofitaires de la doctrine & de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raifon de notre foi, & à humilier toute hauteur qui s'éléve contre la fcience de Dieu. Mais c'eft vous-mêmes, mes Frères, qui nous avez donnés à l'Eglife ; c'eft de vos mains que le Seigneur nous a reçus. Et fi vous ne préfentez au Temple, que ce que vous avez de pire & de plus défectueux, comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent fur la terre ?

Vous faites après cela vous-mêmes, mes Frères, du déréglement ou de l'ignorance des perfonnes confacrées à Dieu, le fujet le plus ordinaire & le plus agréable de vos dérifions & de vos cenfures : mais n'eft-ce pas l'ouvrage de votre orgueil & de vos intérêts fordides, que vous trouvez fi digne de rifée ? ne font-ce pas les

mains de votre cupidité, qui ont placé ſur l'autel ces Idoles mépriſables que vous inſultez ? S'il n'y avoit point dans l'Egliſe de parens avares, ambitieux, injuſtes, y verroit-on beaucoup de Miniſtres mondains, ſcandaleux, ignorans ? ſi le Seigneur ſe choiſiſſoit lui-même ſes victimes, ſeroient-elles ſi indignes de lui ? & les aziles ſaints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foibleſſes & de murmures ? Eh ! pleurez plutôt ſur des déſordres, dont vous êtes les ſeuls auteurs, & que la juſtice de Dieu vous imputera un jour : couvrez plutôt du voile du ſilence, des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Egliſe : tournez contre vous-mêmes vos propres cenſures : que les ſcandales du Sanctuaire vous rappellent uniquement l'injuſtice de vos deſtinations ſur vos enfans : nos égaremens ſont toujours ou la peine, ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs, que pourroit-il vous arriver de plus heureux, que de conſacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureuſement né dans vos familles ? de fournir à l'Egliſe des Miniſtres éclairés, des ouvriers puiſſans en œuvre & en parole ; qui raménent les pécheurs, qui conſolent les Juſtes, qui fortifient les foibles, qui ſoient établis, comme aujourd'hui Jeſus-Chriſt, pour le ſalut de pluſieurs, pour être la gloire de leur peuple, la lumière des nations, la conſolation de l'Egliſe, le ſoutien de leurs frè-

res? & quand même le Seigneur vous demanderoit, comme autrefois à Abraham, & aujourd'hui à Marie, le ſeul héritier des promeſſes, le ſeul ſucceſſeur de vos titres & de votre nom, ne ſeroit-ce pas une grace nouvelle dont il vous favoriſeroit? Le monde l'auroit infecté; & le Seigneur le mettra à couvert dans le ſecret de ſon Tabernacle; vous euſſiez été peut-être le père infortuné d'une poſtérité maudite; & vous aurez la conſolation d'y voir un Elu, que Jeſus-Chriſt vous rendra dans le ciel. Peut-être même conſacré au Seigneur, & revêtu d'un caractère de dignité dans l'Egliſe, recevra-t-il vos derniers ſoupirs ſur la terre; ſera-t-il l'Ange tutélaire de votre mort; vous fortifiera-t-il dans cette dernière heure par les paroles de la Foi, & les derniers remédes des mourans: peut-être baiſſerez-vous ſous ſa main ſacrée, devenue l'inſtrument de votre réconciliation, votre tête déja défaillante; & comme le vieillard Jacob mourant, aſſiſté de ſon fils Joſeph élevé en dignité dans l'Egypte, vous aurez la conſolation, comme lui, d'adorer le bâton de ſa puiſſance paſtorale, & la marque ſacrée de ſon autorité: *Adoravit faſtigium virgæ ejus.* Eh! que vous ſert d'avoir ſur la terre des ſucceſſeurs de votre nom, lorſqu'une fois vous dormirez dans la pouſſière du tombeau? Il n'y a pour nous, dit ſaint Ambroiſe, de véritable poſtérité, que celle qui nous ſuivra dans le

Hebr. 11. 21.

Ciel : ceux de notre race, que la juſtice de Dieu aura ſéparés de ſes Saints, & attachés aux flammes éternelles, feront pour nous comme s'ils n'avoient jamais été, dit l'Eſprit de Dieu : *Nati ſunt quaſi non nati* ; & nous ne devons compter parmi nos neveux, que ceux qui nous feront unis dans la ſainte Jéruſalem, par les liens immortels de la charité : *Illa enim vera poſteritas, quæ non in terris, ſed in cœlo eſt.*

Eccli. 44. 9.

S. Amb. de interp. c. 3.

Voilà les conſolations temporelles, dont Dieu récompenſeroit ici-bas même votre ſacrifice : au lieu que ces vocations ménagées de loin, inſinuées, inſpirées, commandées ; ces ſacrifices forcés de la cupidité, portent d'ordinaire ici-bas même, la calamité & la déſolation dans les familles, en éteignent le nom, font ſécher la racine d'une orgueilleuſe poſtérité, voyent périr la gloire & la deſcendance des maiſons dans les débauches d'un emporté, auquel on avoit ſacrifié tous ſes frères, & ſont une ſource de chagrins amers, & de confuſions éclatantes. On voit ces enfans, que la chair & le ſang avoient placés ſur l'autel, deshonorer leur miniſtère, devenir l'opprobre de l'Egliſe ; que ſai-je ? tomber quelquefois dans l'abîme, ſecouer le joug & perdre la foi, après avoir perdu la pudeur & l'innocence. Et ſi les intérêts de l'Egliſe & de votre ſalut, ſont trop foibles pour vous inſpirer de l'horreur d'un abus ſi déplorable & ſi barbare, du moins que vos

vos propres intérêts, & le soin de votre gloire & de celle de votre nom, vous arrêtent; & sous un Prince sur-tout si religieux sur le choix des sujets qu'il place dans le Sanctuaire; si peu touché du nom, des titres, de la naissance, des services rendus à l'Etat, & de tous les autres genres de mérite, si celui de la doctrine, des talens & de la piété, ne les assortit; & qui est si attentif à ne pas donner à l'Eglise des Ministres qu'elle rejette, & qui ne se sont pas donnés eux-mêmes.

Telles sont les instructions que la Foi découvre dans ce mystère. Consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jesus-Christ, mais consacrons-nous sans réserve; ces offrandes défectueuses, ces conversions imparfaites, forment quelquefois un état plus dangereux que le crime même. Répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous; soutenons-nous, comme elle, dans la voie où la grace nous a fait entrer; ne traversons jamais par des cupidités injustes, cachées sous des prétextes saints, les vûes de la Providence sur nos destinées. Vivons sous la main de Dieu; & joignons au sacrifice de notre cœur, cette fidélité qui le renouvelle sans cesse, qui l'étend à tout ce que Dieu demande de nous, & qui conserve jusqu'à la fin le trésor de la justice, pour en trouver la consommation dans le Ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'INCARNATION.

Loquimur Dei ſapientiam in myſterio, quæ abſcondita eſt, quam nemo Principum hujus ſæculi cognovit.

Nous annonçons la ſageſſe de Dieu cachée dans ſon myſtère, que nul des Princes de ce monde n'a connue. 1. Cor. 2. 7. 8.

SI les voies de Dieu ſont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme, & ſi dans ſes deſſeins, la ſageſſe éternelle ſe plait toujours à confondre les vains préjugés de la ſageſſe humaine, c'eſt principalement dans le Myſtère que l'Egliſe honore en ce jour. Oui, mes Frères, un Dieu qui deſcend de ſa gloire pour nous y élever: qui ſe charge de nos infirmités & de nos ſouffrances, pour nous en ſoulager; qui s'unit à l'homme, pour réconcilier l'homme à Dieu; a été dans tous les tems un

ſcandale, ou une folie, à la prudence de la chair; & encore aujourd'hui, la ſageſſe de Dieu dans ce Myſtère, eſt tout-à-fait inconnue au ſiécle: *Loquimur Dei ſapientiam in myſterio, quæ abſcondita eſt, quam nemo principum hujus ſæculi cognovit.*

En effet, le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les ſens: le monde ne compte de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaiſirs & dans l'abondance: le monde croit avoir ſeul la raiſon en partage, & rappelle toujours au jugement de ſes propres lumières, les œuvres du Seigneur.

C'eſt ſur ces trois erreurs que rouloit toute la ſageſſe des hommes, avant qu'il plût au Très-haut de les viſiter dans ſa miſéricorde. Les Juifs ne ſoupiroient qu'après la gloire & la grandeur temporelle d'un Meſſie charnel, qui devoit ſubjuguer tous les Empires, & rendre toutes les Nations tributaires de Jéruſalem: les Philoſophes n'attendoient le remède de leurs maux, que des vains efforts d'une raiſon malade: les Princes, les puiſſans & le peuple, cherchoient dans les plaiſirs des ſens, ce que l'Auteur de la nature n'y a point mis, & la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel eſt encore, après l'accompliſſement du grand Myſtère de piété, l'état déplorable du monde.

Mon deſſein donc aujourd'hui, eſt de montrer comment la ſageſſe de Dieu, ca-

chée dans ce Myſtère, confond ces trois erreurs principales, qui forment proprement toute la ſageſſe humaine. Premiérement, le Verbe s'y anéantit; & cet anéantiſſement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation ſans injuſtice. Secondement, le Verbe s'y charge de nos douleurs & de nos ſouffrances; & ce miniſtère nous découvre que l'homme ne peut plus aimer les plaiſirs ſans crime. Enfin, le Verbe s'y unit à notre chair; & en nous propoſant cette union incompréhenſible, comme l'objet de notre culte & la ſeule reſſource de nos maux, il nous laiſſe comprendre que l'homme ne peut plus compter ſur ſa raiſon ſans témérité. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables: un Dieu chargé de nos douleurs, rend les ſouffrances aimables: un Dieu uni à l'homme fait taire la raiſon, & rend la Foi méme raiſonnable. Développons ces trois vérités; elles renferment toute la doctrine du grand Myſtère de piété. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. L'Orgueil a été de tout tems la plaie la plus dangereuſe de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conſervé au dedans de lui ces premières impreſſions de ſon origine. Trouvant ſans ceſſe dans ſon cœur, je ne ſai quels ſentimens ſecrets de ſa propre excellence, que ſa chute n'a point effacés, il

se prêta d'abord à des panchans si doux : il ne chercha plus qu'à s'élever de dégré en dégré ; & ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une ame, laquelle n'avoit été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées, & se plaça à côté du Très-haut. De-là l'homme se fit rendre les honneurs divins ; l'homme se rendit à l'homme même, & l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vû naître, & qui étoient venus tant de siécles après lui.

Cependant l'homme, depuis le péché, n'est plus qu'un vil esclave : tout ce qui l'éléve, le tire de sa situation naturelle, puisque l'honneur n'est dû qu'à l'innocence, & que l'abjection doit être le partage du vice ; & s'il lui reste encore quelque espoir de recouvrer sa première grandeur, ce ne peut être que dans l'humble aveu de sa bassesse.

Mais comment persuader au monde une vérité si nouvelle, démentie par la doctrine de toutes les Sectes, par les préjugés de toutes les Nations, & par les sentimens les plus vifs du cœur humain ? Les Justes dans ces tems reculés, qui précédèrent l'avénement du Libérateur, en avoient, je l'avoue, laissé de grands exemples aux hommes. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! s'écrioit un saint Roi, que vous daigniez vous abaisser jusqu'à lui, & le

visiter? avez-vous oublié que je suis devant vous comme une bête sans raison, & que le néant est le seul appui sur lequel toutes mes forces se soutiennent?

Mais ce n'étoient là que des instructions, & il falloit à l'homme des remédes: ces modèles étoient insuffisans. Car outre que les hommes ne pouvoient pas inspirer l'amour d'une vertu, dont ils étoient eux-mêmes touchés; un coupable qui s'humilie, peut à la vérité faire haïr ses crimes, mais il ne fait pas aimer ses humiliations: l'orgueil humain avoit donc besoin d'un exemple, qui fût en même-tems son reméde; il falloit l'instruire & le guérir tout à la fois. Et voilà, mes Frères, le grand Mystère que la sagesse de Dieu, après l'attente de tant de siécles, les vœux de tant de Justes, les oracles de tant de Prophétes, opère aujourd'hui à Nazareth dans le sein de Marie.

Or, souffrez que pour tirer de ce Mystère adorable les instructions importantes que la sagesse divine y a cachées, je vous fasse remarquer quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain, & l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu, dans son union avec notre nature.

Le premier caractère de l'orgueil, est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes; & que pour nous étourdir sur le sentiment inté-

rieur & humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous; dans les biens, les titres, les dignités, la réputation, l'éclat de la naissance, une gloire dont la source ne devroit être que dans nous-mêmes.

Or, mes Frères, les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette première erreur. En effet, ne sembloit-il pas qu'un Mystère, dont les figures mêmes avoient été si pompeuses, les préparatifs si augustes, les promesses si magnifiques, les ombres, pour ainsi dire, si brillantes, auroit dû s'accomplir dans la plénitude des tems, avec encore plus d'éclat qu'il n'avoit été promis; & que puisque des signes si illustres avoient annoncé depuis tant de siécles aux hommes, que le Très-haut devoit les visiter, sa venue auroit dû être accompagnée de tant de gloire & de majesté, qu'on n'eût pu le méconnoître.

Cependant rien de plus obscur aux yeux des sens, que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. La sainte Fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, & dans le sein de qui s'opère le secret ineffable de l'abaissement d'un Dieu, n'a rien qui la distingue dans sa Tribu, que sa pudeur & son innocence. L'éclat du sang qu'elle tire de David, est obscurci par la bassesse de sa fortune: son obscurité a presque fait

oublier ſon origine. Les Cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois ſur le Mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui deſcend ſur la terre: les Anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes ſon avénement au bruit des éclairs & des trompettes; les montagnes ne retentiſſent pas: des nuées de gloire ne s'abaiſſent pas pour enfanter le Juſte: la maiſon même de Marie ne s'ébranle pas juſqu'aux fondemens, comme un autre Cenacle, pour marquer la ſainte horreur dont elle eſt ſaiſie en la préſence du Dieu qu'elle reçoit. Un ſeul envoyé du Ciel, inviſible à tous les hommes, apparoît à Marie dans le ſilence, ſous la ſimplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant ſa gloire, l'anéantiſſement du Dieu dont il eſt le Miniſtre. Nazareth, la plus mépriſable ville de Juda, & d'où l'opinion publique étoit, qu'il ne pouvoit rien ſortir qui fit honneur à la Judée; Nazareth, dis-je, où ce Myſtère ſe conſomme, n'en eſt pas plus inſtruite que Jéruſalem. Joſeph lui-même ignore le ſecret de l'Ambaſſade céléſte; & le réduit, où Marie eſt cachée, eſt le ſeul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres Myſtères, les abaiſſemens du Verbe ſont mêlés d'éclat & de grandeur: ici tout eſt obſcur; rien ne parle aux ſens, parcequ'ici le deſſein de la Sageſſe divine eſt d'en corriger

riger les erreurs, & de ſubſtituer les nouvelles vûes de la Foi, aux anciennes illuſions de la ſageſſe humaine.

En effet, mes Frères, juſques-là les hommes avoient cru que les proſpérités temporelles étoient des faveurs du Ciel; que la réputation étoit un bien ſolide; que les grands talens étoient d'heureux regards d'un Dieu favorable; que les diſtinctions du rang & de la naiſſance, avoient un éclat véritable, & n'étoient pas indignes des ſoins & de l'eſtime des hommes. Mais dans ce Myſtère, la ſageſſe de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choſes: elle étale à nos yeux un monde nouveau tout ſpirituel; de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle: & réformant nos jugemens, elle nous apprend que l'innocence & la vertu ſont les ſeules richeſſes de l'homme; que tout le mérite de l'ame fidèle eſt caché dans ſon cœur; qu'un ſeul dégré de charité éléve plus haut le Chrétien, que l'empire du monde entier; que la patience, l'humilité, la douceur, ſont les plus grands talens d'un Diſciple de Jeſus-Chriſt; que ſe vaincre ſoi-même ſous les yeux de Dieu ſeul, eſt une gloire plus ſolide & plus immortelle, que la conquête des Provinces & des Royaumes; & qu'enfin, la grandeur qui eſt hors de nous, n'eſt qu'un preſtige qui nous joue, & qu'on n'eſt grand qu'autant qu'on eſt ſaint.

Or, mes Frères, n'eſt-ce pas-là encore aujourd'hui une ſageſſe inconnue au ſiécle? *Dei ſapientiam, quam nemo principum hujus ſæculi cognovit.* Où ſont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain ſpectacle de la gloire humaine, & qui réſervent toute leur admiration pour les dons de la grace & le mérite de la ſainteté? Qui s'attire plutôt nos hommages; ou un ambitieux, qui à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires, & remplit l'univers du bruit de ſon nom & de ſa vanité; ou un Juſte environné de ſa ſeule innocence, qui ſait ſouffrir une injure, ſoutenir une humiliation, étouffer un reſſentiment; qui ſait combattre & vaincre pour le Ciel? Par où cherchons-nous à nous diſtinguer nous-mêmes de nos frères? eſt-ce par une charité plus vive; par une foi plus abondante; par une conſcience plus pure; par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs? Hélas! nous nous elevons d'une naiſſance illuſtre, comme ſi la gloire de nos ancêtres nous appartenoit, & qu'elle ne devînt pas un opprobre & une roture pour nous, dès que nous portons un nom vuide de leurs vertus. Nous comptons nos titres & nos exploits militaires, comme des diſtinctions glorieuſes, qui nous élévent au-deſſus des autres hommes; & nous ne voyons pas que le hazard, la faveur, la témérité, les conjonctures, ont eu plus de part à ces

honneurs, que le devoir & la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple ; & nous ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, & qu'elles multiplient nos devoirs, sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumières & de nos talens ; & nous ignorons que les connoissances les plus vastes de l'esprit humain sont des lumières puériles, si elles se bornent aux choses présentes, & nous font perdre de vûe les éternelles. Oui, mes Frères, les grandeurs & les distinctions de la grace & de la Foi, ne touchent personne ; ce qui est éternel, nous le regardons comme s'il n'étoit pas. Mais qu'importe au Chrétien d'être obscur ou de briller aux yeux des hommes, puisqu'il n'est réellement que ce qu'il est devant Dieu, & que la Foi nous dépouille de tout ce qui est hors de nous, & ne voit de nous que nous-mêmes.

Cependant, le second caractère de l'orgueil humain, est cette foiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, & qui ne hait du vice que la confusion & l'opprobre; comme si le vice & la vertu n'étoient que des opinions, & que l'homme ne pût être grand ou méprisable que dans l'idée des autres hommes.

Or, l'anéantissement du Verbe dans ce

Myſtère confond cette vaine attention aux jugemens humains. Et certes, le Fils de Dieu ne deſçendoit ſur la terre, que pour glorifier ſon Père, & reprendre dans le cœur des hommes, les hommages que les créatures lui avoient ravi. Ce deſſein demandoit, ce ſemble, qu'il ſe montrât à eux dans toute ſa gloire, reſplendiſſant comme ſur le Thabor, & qu'il leur parût auſſi glorieux & auſſi digne de leurs hommages, qu'il ſe laiſſa voir alors aux Diſciples enchantés de la douceur de ce ſpectacle. C'eſt alors qu'il eût tout attiré après lui; & que Jéruſalem incrédule n'eût pas vû ſes Citoyens ſe partager ſur la vérité de ſes prodiges, & ſur la ſainteté de ſa doctrine & de ſon miniſtère.

Néanmoins, ce n'eſt pas par l'éclat & la majeſté, qu'il veut triompher de nos cœurs; c'eſt par les humiliations & les opprobres: il cache tout ce qu'il eſt: il ne donne pas ſa gloire à un autre; mais il la dérobe, pour ainſi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avoit de grand dans le ſein de ſon Père, ne l'accompagne aux yeux des ſens dans celui de Marie; ſa puiſſance ſe change en foibleſſe; ſa ſageſſe infinie n'eſt plus qu'une raiſon naiſſante & enveloppée; ſon immenſité paroît renfermée dans les bornes d'un corps mortel; l'image de la ſubſtance du Père eſt cachée ſous la vile forme d'eſclave; ſon éternelle origine commence à compter des tems & des momens;

enfin, il paroît anéanti dans tous ſes titres.

Auſſi, dès qu'il paroîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui diſputer la ſuprême autorité de ſon Sacerdoce : *Quel eſt celui-ci*, dira-t-on, *qui vient remettre les pêchés ?* La crainte des Puiſſances de la terre refuſera de le reconnoître pour Roi ; & on lui fera payer le tribut comme à un eſclave. La prudence de la chair prendra ſa ſageſſe divine pour une folie ; ſes proches eux-mêmes le regarderont comme un inſenſé : *Quoniam in furorem verſus eſt.* L'envie le dégradera de ſa naiſſance divine ; & ſes Citoyens vont publier qu'il n'eſt que le Fils de Marie & de Joſeph. Enfin, un faux zèle lui ravira l'éternité de ſa durée ; & il ſera preſque lapidé, pour avoir oſé dire ſeulement qu'il étoit avant Abraham.

Luc. 7. 49.

Marc. 3. 21.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien à l'obſcurité apparente de ſon miniſtère. Il ſe manifeſtera aſſés à la vérité, pour être connu des Juifs ſpirituels & fidèles ; ſes œuvres, ſa doctrine, Moyſe, les Prophétes, les divines Ecritures rendront témoignage de lui ; & à qui aimera la vérité, il ne ſera pas poſſible de le méconnoître. Mais il ne ſe manifeſtera pas aſſés pour éviter le mépris des Juifs charnels : l'éclat de ſon miniſtère ſera ſenſible à un cœur humble & innocent ; l'obſcurité de ſon miniſtère révoltera l'orgueil & l'incrédulité : il y mêlera aſſés de ténébres,

pour récompenser la Foi de ceux qui croiront, & affés de lumières pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes Frères, une conduite si surprenante? Après s'être caché durant tant de siécles, Dieu ne se montre-t-il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux? Que ne venoit-il dans toute sa gloire, s'il vouloit nous sauver en se découvrant à nous? Laissons-là les autres raisons de l'obscurité de son ministère, qui ne sont pas de notre sujet: mais celles qui nous regardent ici, c'est premiérement, qu'il vouloit nous apprendre à nous, qui sommes chargés de la dispensation de son Evangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole, les suffrages des hommes; à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes; à ne pas intéresser le Seigneur, pour ainsi dire, dans notre propre cause, & nous persuader qu'il a attaché le succès de son Evangile, aux applaudissemens qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le Ministre, sont souvent toute la gloire & tout le succès de son ministère. Annonçons les vérités que l'Eglise nous a confiées; n'y mêlons ni nos opinions, ni nos propres pensées. Plantons, arrosons, & laissons au Sei-

gneur l'accroiſſement ; ſa parole ne retournera pas à lui vuide, & elle ſera toujours où la condamnation de l'incrédule, ou la conſolation du Fidèle.

Secondement, il vouloit vous apprendre à vous, mes Frères, que les jugemens des hommes ne doivent jamais décider de nos devoirs ; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le ſervice de Dieu, à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous ; que les cenſures & les dériſions ſont toujours la récompenſe de la piété véritable ; qu'il n'eſt pas poſſible de plaire aux hommes, & d'être ſerviteur de Jeſus-Chriſt ; que le zèle qui voudroit concilier les ſuffrages publics à la vertu, n'eſt qu'un orgueil déguiſé, qui cherche à ſe les concilier à ſoi-même ; que l'injuſtice du monde envers les gens de bien, fait ici-bas toute leur ſûreté ; que l'obſcurité eſt le plus ſûr azile de leur vertu ; que ce n'eſt pas ici le tems de leur manifeſtation ; & qu'ils n'auront droit de paroître à découvert, que lorſqu'ils paroîtront avec Jeſus-Chriſt dans ſa gloire.

Cependant, ſi nous y prenons garde, quelque juſtes que nous ſoyons d'ailleurs, nous comptons les hommes pour beaucoup : nous ne vivons preſque que pour les autres : ce que nous ſommes à nos yeux & aux yeux de Dieu, nous intéreſſe peu ; nous ne paroiſſons touchés, occupés que de ce que nous ſommes aux yeux des

hommes : & moins ſenſibles au ſoin de notre perfection, toute notre attention ſe borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui eſt dans l'eſprit des autres. Auſſi il ne nous arrive guères de nous demander à nous-mêmes, ce que nous ſommes réellement ; mais nous nous demandons ſans ceſſe ce qu'on croit que nous ſoyons : ainſi, toute notre vie eſt imaginaire & fantaſtique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne ſommes pas, flate notre orgueil : nous nous laiſſons toucher par des louanges que notre cœur déſavoue ; nous nous faiſons honneur de la mépriſe publique ; & nous ſommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fauſſes vertus, que nous ne ſommes humiliés par la vérité, qui nous fait ſentir nos défauts & nos miſères véritables.

Auſſi le dernier caractère de l'orgueil, eſt cette impoſture de vanité, qui cherche la gloire dans les humiliations même ; & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudiſſemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit deſcendue. Et certes, mes Frères, il n'eſt preſque point d'humilité ſincère : on ne ſe cache, que pour être découvert ; on ne fuit l'éclat, qu'afin que l'éclat nous ſuive ; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré ; on ne ſouffre le mépris, que lorſqu'il nous eſt

glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes ; & rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or, voilà l'écueil que les anéantissemens du Verbe dans ce mystère, nous apprennent à éviter. Il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte : il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime : il veut passer pour un Samaritain & pour un ennemi de la Loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur : enfin, il se cache lorsqu'on veut le reconnoître pour Roi, mais c'est pour mourir comme un esclave. Les outrages les plus honteux vont être la récompense de ses anéantissemens : les hommes le méconnoîtront jusqu'à la fin ; & il mourra avec tout le mérite de son humilité.

Pour nous, mes Frères, si la calomnie nous trouve patiens, c'est parceque nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent, que parceque notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissions ; nous aimons les opprobres passagers, & où notre vanité voit des ressources promptes ; & aux ames les plus fidèles, il faut quelqu'autre attrait qui leur adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne,

mais en faiſant ſentir qu'on eſt l'offenſé, & qu'on ſe relâche de ſon droit: on fait une avance de réconciliation; mais on n'eſt pas fâché qu'on ſache que la piété toute ſeule a part à cette démarche: on dit du bien de ceux qui nous calomnient; mais c'eſt pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il eſt difficile de ne pas ſe chercher ſoi-même, & encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parceque plus l'homme ſemble s'oublier, plus l'orgueil eſt attentif à faire enſorte qu'il ſe retrouve.

Rougiſſons de notre foibleſſe, mes Frères; jettons ſouvent les yeux ſur notre modèle: adorons les premières diſpoſitions de l'Ame ſainte du Verbe incarné, dans ſes nouveaux anéantiſſemens: penſons quelquefois que l'orgueil eſt preſque notre ſeul crime; & que ſi nous pouvions une fois nous oublier tout-à-fait nous-mêmes, nous ſerions exemts de mille taches ſecrettes, que nous ne connoiſſons pas, & qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous ſans ceſſe cette alliance monſtrueuſe de nos miſères avec nos vanités; cette ſource de corruption que nous ſentons en nous, avec ces deſirs de gloire, qui entrent dans toutes nos œuvres; cette loi de la chair qui nous humilie, avec ces ſentimens d'élévation qui nous enflent; en un mot, ce que nous ſommes, avec ce que nous voudrions paroître. Et après être convenus que depuis l'anéantiſſement

d'un Dieu, rien n'eſt plus injuſte pour l'homme que de vouloir s'élever; écoutez comment depuis qu'un Dieu anéanti s'eſt chargé de nos douleurs & de nos infirmités, rien n'eſt plus honteux à l'homme, que de chercher une vie douce & heureuſe ſur la terre.

II. PARTIE.

L'Homme innocent devoit mener une vie heureuſe & tranquille. La terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ſes chaſtes délices; ſes ſens n'étoient deſtinés qu'à le porter à la conſervation de ſon être, par des impreſſions douces & agréables. Toutes les créatures devoient ſervir à ſa félicité; puiſque dans le deſſein de leur Auteur, elles avoient été toutes rapportées à ſon uſage; & ſous un Dieu juſte, rien ne pouvoit le rendre malheureux, ni troubler ſes plaiſirs, tandis que rien ne donneroit atteinte à ſon innocence. Mais l'homme pécheur eſt né pour ſouffrir: tout plaiſir dans la vie, eſt interdit à un coupable, qui ne mérite pas même de vivre; la douleur eſt l'état naturel du déſordre; & c'eſt une injuſtice, que les créatures ſervent au bonheur d'un infortuné qui en a abuſé, & qui s'eſt révolté contre le Souverain à qui elles appartiennent.

Cependant, le plaiſir eſt encore le panchant dominant de cet homme criminel: malgré ſa tranſgreſſion, il veut vivre heureux; & la faute qui lui en a fait perdre le

droit & l'espérance, n'a pu lui en faire passer le desir : les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime, n'ont pu devenir le choix libre de son amour ; & condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendit aimable, ce qui lui étoit devenu nécessaire, & qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît & aimât à souffrir pour appaiser son Dieu.

Aussi le ministère du Verbe incarné, est un ministère de croix & de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvoit jouir, dit l'Apôtre, & embrasse la croix que la justice de son Père lui présente : dès-lors, victime de nos péchés, il baisse son chef sacré sous la verge de la colère divine, & sent les premiers coups de la sévérité dûe à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumière, qu'on en verra déja couler des larmes précieuses ; ses travaux croîtront avec ses années ; la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime, deviendront l'exercice de son amour ; il n'annoncera que des croix & des tribulations ; il ne promettra son Royaume qu'à la violence ; il maudira les plaisirs ; il n'appellera heureux que

ceux qui souffrent ; & de peur que dans la suite des tems, les hommes toujours ingénieux à se flater, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour propre, il expirera entre les bras de la douleur, & sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or, je dis, que depuis que le Verbe incarné, pour nous montrer la voie du Ciel, & satisfaire pour nous à la Justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste & souffrante ; le Chrétien ne peut plus sans crime vivre au gré de ses sens, & se flater d'arriver au salut par des routes douces & aisées. En effet, depuis que par ce mystère, Jesus-Christ est devenu nouveau Chef d'un Peuple saint, & source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jesus-Christ : c'est-à-dire, comme faisant une portion de ce corps mystique & divin, qu'il est venu former sur la terre ; car ce corps mystique tout seul, pénétrera les Cieux, dit l'Apôtre, entrera avec son Chef & son Pontife dans le véritable Sanctuaire. Or, mes Frères, qu'est-ce qu'être membre de Jesus-Christ ? c'est être animé de son esprit ; c'est vivre de sa vie ; c'est n'agir que par ses impressions ; c'est ne former au-dedans de soi que ses desirs & ses sentimens : *Hoc sentite in vobis quod & in Christo Jesu.* C'est, en un mot, suivre la destinée du Chef, & lui être con-

Philipp. 2. 5.

formes ; mourir à tout avec lui, être crucifié avec lui ; ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Or, je vous demande, mes Frères, languir toute la vie dans des mœurs indolentes & sensuelles ; se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvû qu'ils n'offrent point de crime ; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine, par la variété des plaisirs & des spectacles agréables aux sens, & couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même & de l'abondance, est-ce être membre de Jesus-Christ, & animé de son esprit ? Eh ! qu'a de commun l'esprit de Jesus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même la mollesse des mœurs ; qu'à condamner l'obligation des souffrances, comme une invention humaine & une loi injuste ; qui réduit toutes les maximes de l'Evangile à n'être ni impie, ni ravisseur, ni fornicateur, ni adultère ; qui confond la nature avec la grace, & regarde la Croix de Jesus-Christ comme un objet étranger à la foi & à la piété ?

Ah ! ce n'est pas ainsi que ces hommes Apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jesus-Christ à nos Pères, leur en parlèrent, mes Frères : *Non ita didicistis Christum.* L'esprit de Jesus-Christ est une sainte avidité de souffrances ; une attention continuelle à mortifier l'amour propre, à

Ephes. 4. 20.

rompre ſa volonté, à réprimer ſes deſirs, à retrancher à ſes ſens tous les adouciſſemens inutiles: voilà le fonds du Chriſtianiſme & l'ame de la piété. Si vous n'avez pas cet eſprit, vous n'appartenez pas à Jeſus-Chriſt, dit l'Apôtre: en vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques & de ces ſacriléges, qui n'auront point de part à ſon Royaume; vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui; vos ſentimens ne ſont pas les ſiens; vous vivez encore ſous la nature; vous n'appartenez pas à la grace du Sauveur: vous périrez donc, puiſque c'eſt en lui ſeul, dit l'Apôtre, que le Père a mis le ſalut de nous tous.

On ſe plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante & impratiquable, en interdiſant mille plaiſirs que le monde autoriſe. Mais, mes Frères, que vous diſons-nous? Permettez-vous tous les plaiſirs que Jeſus-Chriſt lui-même ſe fût permis; la Foi ne vous en permet point d'autres: mêlez à la piété tous les adouciſſemens que Jeſus-Chriſt lui-même y eût pu mêler; l'Evangile ne pouſſe pas plus loin la condeſcendance: ſuivez tous les uſages que Jeſus-Chriſt lui-même eût pu ſuivre; la Religion n'a point d'autre régle: tout ce qui n'eſt pas expreſſion des mœurs de Jeſus-Chriſt, tout ce qui n'eſt pas impreſſion de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, n'eſt pas toujours, à la vérité, une œuvre qui donne la mort; mais ne ſauroit être auſſi une

œuvre de vie, & eſt du moins toujours une démarche étrangère à ſes membres, de laquelle il leur fera rendre compte.

Voilà, mes Frères, le fondement de toute piété; l'Evangile du Courtiſan, comme du Solitaire; du Prince, comme du peuple: voilà la ſource principale des régles des mœurs, & où il faudroit remonter pour trouver le point fixe, qui réſout toutes les difficultés que vous nous propoſez ſans ceſſe pour autoriſer tous les abus de la vie mondaine. C'eſt par votre conformité avec Jeſus-Chriſt, qu'il faut décider ſi votre état eſt chrétien ou profane, innocent ou criminel: toute autre régle eſt fauſſe pour vous, puiſque Jeſus-Chriſt ſeul eſt votre voie; les uſages, les changemens des mœurs & des ſiécles, les opinions des hommes ne changent rien à cette régle, puiſque Jeſus-Chriſt étoit hier, eſt aujourd'hui & ſera toujours le même. Mon Dieu! que les déciſions du monde ſur les devoirs ſeront un jour étrangement renverſées! & qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui raſſure ici-bas tant d'ames abuſées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorſqu'on les placera à côté de Jeſus-Chriſt crucifié, qu'on y cherchera ſa reſſemblance, & qu'on les jugera ſur ce modèle!

Il eſt vrai que ce qu'il y a ici de conſolant pour nous, mes Frères, c'eſt que Jeſus-Chriſt en nous faiſant une loi, par le caractère

caractère seul de son ministère, de la violence & du renoncement, nous rend en même-tems aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable ; mais sans lui, l'homme eût souffert sans consolation & sans mérite : il vient donc adoucir & sanctifier nos souffrances ; & loin de nous imposer un nouveau joug, il vient rendre doux & léger celui sous lequel nos pères gémissoient depuis tant de siécles.

Premiérement, son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'abject & d'humiliant : il est beau de souffrir après lui ; il est glorieux de marcher sur ses traces. Jesus-Christ a pleuré ; les larmes sont donc honorables à ses disciples : Jesus-Christ a souffert la faim & la soif ; les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidèle : Jesus-Christ a été humilié, calomnié, méprisé ; les saintes humiliations des disciples de la Croix sont donc devenues des titres d'honneur ; & il est des ignominies souffertes pour la Justice, plus glorieuses même devant le monde, que toute la gloire du monde même.

Secondement, l'onction de sa grace adoucit ce que la violence & le renoncement avoient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même ; se disputer tout ce qui flate ; régler par la loi rigoureuse de l'esprit, les desirs les plus innocens de la chair ; être né vain, magnifique,

faſtueux, & ſe réduire à une modeſtie ſimple & chrétienne; aimer la joie, les plaiſirs, les amuſemens de la ſociété & des commerces, & renfermer la vivacité de ces panchans dans le ſilence, dans la prière & dans la retraite; avoir reçu de la nature un caractère mou, indolent, ennemi de la contrainte, exceſſivement amoureux de ſoi-même, & aſſervir une chair qui ſe refuſe au joug, aux devoirs les plus gênans & les plus triſtes: je conviens, dis-je, que cette ſituation eſt pénible; & que cet état de violence, s'il n'étoit mêlé d'aucun adouciſſement, laſſeroit bientôt la foibleſſe de l'homme.

Mais la ſource des plaiſirs véritables n'eſt pas dans les ſens; elle eſt dans le cœur: or, c'eſt-là que Jeſus-Chriſt porte le reméde & la douceur de ſa grace. Tandis qu'au dehors tout paroît triſte, rebutant, douloureux pour l'ame fidèle, un Conſolateur inviſible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, & lui dit ſans ceſſe au fond du cœur, comme autrefois le père de Samuel diſoit à ſon épouſe affligée: Pourquoi vous laiſſeriez-vous abbattre par des maux qui ne ſont qu'apparens? retenez vos ſoupirs, & eſſuyez vos larmes: ne puis-je pas moi ſeul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque? & ma tendreſſe pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez, *Anna, cur fles? numquid non ego melior tibi ſum,*

1. *Reg.* 1. 8.

quàm decem filii? En un mot, les plaiſirs des ſens la laiſſoient toujours triſte, vuide, inquiéte; les rigueurs de la Croix la rendent heureuſe; les pointes de la pénitence qui percent ſa chair, portent avec elles leur remède; & ſemblable à ce buiſſon myſtérieux, tandis qu'elle ne paroît offrir aux yeux des hommes, que des ronces & des épines, la gloire du Seigneur eſt cachée au dedans, & avec lui il n'eſt plus rien qu'elle ne poſſéde. Saintes douceurs des larmes & de la triſteſſe de la pénitence! divin ſecret de la grace, que n'êtes-vous plus connu de l'homme pécheur!

Troiſiémement enfin, les promeſſes de Jeſus-Chriſt ôtent aux ſouffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile & de déſeſpérant. Avant ſa manifeſtation dans notre chair, on ſouffroit pour la gloire, pour la patrie, pour la fortune, pour l'amitié; mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les ſouffrances, pour l'homme ſur-tout qui veut être heureux: les applaudiſſemens publics pouvoient charmer la douleur dans ces premiers momens, où l'ivreſſe & la nouveauté de la gloire & d'un vain héroïſme ſurprend l'ame, & la tire comme d'elle-même; mais l'ivreſſe paſſée, l'homme ſentoit bien ſon malheur & ſa folie: loin des regards publics, tous ces héros de parade, ces martyrs de la vanité, retomboient ſur eux-mêmes, & cherchoient d'autres adouciſſemens à leurs maux, que ceux de

la réputation & de la gloire : ainſi l'homme ſouffroit alors ſans reſſource, parce qu'il ne ſouffroit que pour les hommes.

Mais le fidèle qui ſouffre, qui ſe punit lui-même, qui porte ſa croix, qui mortifie ſes ſens & réprime ſes deſirs, a un avenir éternel pour lui. Quand même ſes peines ſeroient ici-bas ſans conſolations, l'eſpérance ſeule, qui eſt cachée dans ſon ſein, les adouciroit : un coup d'œil ſur les années éternelles, rend à l'inſtant la joie & la ſérénité à ſon ame affligée : un Dieu manifeſté en chair, eſt le garant de ſa confiance : en Jeſus-Chriſt, ſes ſouffrances trouvent un prix & un mérite digne de Dieu : par Jeſus-Chriſt, elles ſont préſentées comme un ſacrifice de bonne odeur au Père céleſte : avec Jeſus-Chriſt, elles ont déja reçu en ſa perſonne la gloire & l'immortalité qu'il leur a promiſe.

Que ces vérités conſolantes vous ſoutiennent, vous, mes Frères, qui êtes entrés depuis long-tems dans les voies de la juſtice & du ſalut : ne laiſſez point rallentir votre foi ſous la péſanteur de la Croix que vous avez embraſſée : ne vous découragez pas des rigueurs & de la durée du chemin : ne vous laſſez pas dans ces routes ſaintes. Ah ! les jours de votre pélerinage vont bientôt finir : vous touchez déja à la couronne immortelle : ces momens rapides de tribulation paſſeront comme un éclair : attendez encore un peu ; le Seigneur ne tardera pas,

& il va paroître : vous le voyez aujourd'hui descendre dans notre infirmité ; ah ! vous le verrez bientôt venir dans sa gloire. Qu'est-ce que le court espace de quelques jours de larmes & de deuil, qui vont aussitôt se perdre & s'anéantir dans l'abime de l'éternité ? mais que dis-je, se perdre ? se changer en une vie nouvelle, en un jour serein & éternel, où les larmes seront essuyées & le deuil consolé ? Rien ne périt pour le Juste : vivez donc de la Foi : attendez l'Invisible comme si vous le voyiez déja : pensez que toutes vos violences les plus secrettes, sont remarquées par le Témoin fidèle que vous avez dans le ciel ; que toutes vos œuvres les plus légères sont comptées ; que toutes vos peines sont mises en dépôt dans les Tabernacles éternels, & que vos soupirs fervens sont conservés parmi ces parfums précieux, que les Vieillards présentent autour de l'autel. Ainsi plus vous avancez vers le terme, plus vous sentez votre ardeur croître & vos forces se renouveller. Quel bonheur, de voir dans peu, & comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité disparoître, & le jour de l'éternité commencer !

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes Frères, qui vivez encore selon la chair : il seroit inutile de vous montrer des biens à venir, que vous ne goûtez pas, que vous ne connoissez pas, que vous ne croyez peut-être pas.

Il auroit donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la Foi, & finir, en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu dans ce Mystère, confond la raison humaine, & rend la Foi, non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable : mais j'abrége.

III. PARTIE. En effet, mes Frères, ce n'étoit pas assés que la sagesse de Dieu dans ce Mystère, eût confondu l'orgueil de l'homme, en ne lui faisant trouver son salut que dans les humiliations & l'abaissement; qu'elle eût mis un frein aux desirs déréglés de sa chair, en ne lui laissant pour partage que les croix & les souffrances : il falloit encore pour remédier à toutes ses plaies, qu'elle captivât sa raison, (qui depuis tant de siécles l'avoit fait si tristement égarer dans ses pensées,) en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science & de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair; c'est-à-dire, Jesus-Christ la folie de la raison humaine, & de toutes les contradictions la plus incompréhensible, & la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêter ces desirs insatiables & inutiles, de tout savoir & de tout comprendre, qui jusques-là avoient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine; cette vaine confiance qui promettoit la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit; cette licence effrénée, qui

tous les jours enfantoit de nouveaux monſtres, en croyant trouver de nouvelles vérités : le moyen, dis-je, le plus ſûr de l'arrêter, étoit la folie de l'Evangile ; je veux dire le Verbe fait chair, & la ſageſſe de Dieu inconnue aux Puiſſans & aux ſages du ſiécle dans ce Myſtère.

Par-là, vous comprenez d'abórd ; ô homme ! que l'Auteur de votre être ne veut pas vous ſauver par la raiſon, mais par la Foi ; qu'il ſe cache à vous ; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'eſprit, mais par les mouvemens du cœur ; que la vérité qui doit vous délivrer, ne vous eſt ici-bas montrée qu'en énigme, & qu'il faut croire pour comprendre : *Credite & intelligetis.* Ce n'eſt pas que la Religion ne nous propoſe que des Myſtères qui nous paſſent, & qu'elle nous interdiſe tout uſage de la raiſon : elle a ſes lumières comme ſes ténèbres, afin que d'une part l'obéiſſance du fidèle ſoit raiſonnable, & que de l'autre, elle ne ſoit pas ſans mérite. Nous voyons aſſés pour éclairer ceux qui veulent connoître ; nous ne voyons pas aſſés pour forcer ceux qui refuſent de voir : la Religion a aſſés de preuves pour ne pas laiſſer une ame fidèle ſans aſſurance & ſans conſolation ; elle n'en a pas aſſés pour laiſſer l'orgueil & l'incrédulité ſans réplique. Ainſi la Religion par ſon côté lumineux, conſole la raiſon ; & ſon côté obſcur, laiſſe à la Foi tout ſon mérite.

Cependant tout eſt plein aujourd'hui de Chrétiens philoſophes, & de Fidèles juges de la Foi. On adoucit tout; on donne un air de raiſon à tout: en retenant le fonds de la doctrine chrétienne, & de l'eſpérance en Jeſus-Chriſt, on croit ſe faire une religion plus ſainte, en ſe la faiſant plus claire & plus intelligible: tout ce qui tient tant ſoit peu du prodige & du ſurprenant, on s'en défie: on forme des doutes ſur ces flammes éternelles que la juſtice divine a préparées à l'impudique & à l'impie: on veut entrer dans les deſſeins de Dieu ſur les deſtinées des hommes; & par des idées toutes humaines de ſa bonté, réformer ce qu'ils ont, ou d'effrayant, ou d'incompréhenſible: on oſe examiner ſi nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos pères; & ſi notre profonde corruption n'eſt pas l'ouvrage de la nature, plutôt que du péché: on demande ſans ceſſe, pourquoi des panchans de plaiſir, qui ſemblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes: on trouve des inconvéniens dans l'hiſtoire vénérable de nos Livres ſaints: on s'érige en cenſeur de ces faits éclatans & merveilleux, que des hommes inſpirés nous y ont conſervés, & que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de ſon peuple: on cherche comment il a pu créer un monde qui n'étoit pas; exterminer toute chair dans les eaux du déluge; ſauver la race des hommes

&

& des animaux dans un ſeul azile ; ouvrir & fermer la mer, pour faciliter la fuite à ſon peuple ; le nourrir dans le déſert d'un pain miraculeux ; le conduire dans une nuée éclatante ; & ordonner même au Soleil de prolonger ſa courſe, pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de ſon nom : que dirai-je ? on veut trouver dans les forces de la nature, la poſſibilité de ces prodiges éclatans, où la foi de nos Pères a toujours reconnu le doigt de Dieu ; & l'on change l'hiſtoire de la Religion, & des manifeſtations du Seigneur aux hommes, en des événemens preſque tous naturels, & des monumens trop vantés d'une prudence toute humaine. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que l'homme inſenſé ſe diſpute à lui-même la conſolation de croire que vous avez opéré des merveilles en ſa faveur, & qu'il ſe fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de ſa gloire & de ſon eſpérance.

Mais, mes Frères, depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'eſt une folie, dit un Père, de vouloir raiſonner ſur tout ce que la Religion nous propoſe d'inacceſſible à la raiſon. Il n'eſt plus rien d'incompréhenſible, que Jeſus-Chriſt Homme-Dieu n'applaniſſe, & ne rende croyable : ou renoncez donc à Jeſus-Chriſt, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre : ou blaſphémez avec l'impie qu'il n'eſt plus que le Fils de Marie ou de Joſeph ; ou ſi vous

confessez avec la piété qu'il est le Christ Fils du Dieu vivant, cessez de trouver des difficultés dans les autres Mystères de la Foi : un Chrétien ne doit plus raisonner sur les voies de Dieu, s'il raisonne conséquemment. Ainsi l'Apôtre appelle Jesus-Christ, l'Auteur & le Consommateur de notre Foi: *Auctorem fidei & consummatorem Jesum:* il en est l'Auteur, parcequ'il nous l'inspire; il en est le Consommateur, parcequ'il en est, pour ainsi dire, la perfection & le plus haut point; & qu'après lui, la Foi ne peut rien nous proposer de plus élevé, & de plus inaccessible à la raison humaine.

Hebr. 12. 2.

Méditons donc sans cesse, mes Frères, le mystère de Jesus-Christ Homme-Dieu : en lui nous trouverons le dénouement de toutes les difficultés, parcequ'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexplicable : il éclairera notre raison en achevant de la confondre, & nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la Foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la Mère du Verbe incarné. L'envoyé du Ciel lui annonce qu'elle sera vierge & féconde; que ce qui naitra en elle, sera le Fils du Très-haut, & l'ouvrage unique de l'Esprit-saint: quoi de plus propre à révolter la raison toute entière? cependant sans hésiter, sans examiner, sans demander de signe pour garant d'un Mystère si incroyable, elle croit &

adore la puiſſance & les deſſeins de Dieu ſur elle. Zacharie avoit trouvé dans l'âge & dans la ſtérilité d'Elizabeth, des raiſons ſpécieuſes pour douter de la promeſſe divine; & malgré les exemples célèbres de Sara & de la mère de Samuel, il héſite & ſe défie. Marie au contraire, dans un Myſtère où tout eſt nouveau & incompréhenſible, où elle ne trouve rien dans l'hiſtoire des merveilles du Seigneur, qui puiſſe la raſſurer par la reſſemblance, ne veut point d'autre garant de ſa foi, que la toute-puiſſance & la vérité de celui qui l'exige. Une Vierge ſimple & innocente, croit ſans héſiter: un Prêtre inſtruit dans la Loi, doute & ſe défie de la promeſſe divine. Les grandes connoiſſances ôtent toujours quelque choſe à la ſimplicité de la Foi, & par un deſtin inévitable à la recherche des ſciènces humaines, inſéparable d'ordinaire de complaiſance & d'orgueil; la ſoumiſſion qui nous rend fidèles, ſemble perdre d'un côté, ce que les lumières qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre; comme ſi plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foibleſſe de la raiſon, & dans l'incertitude & l'obſcurité de ſes lumières.

Et certes, mes Frères, que ſervent les vaines réflexions ſur la doctrine ſainte? Si le ſalut étoit le fruit de la raiſon, vous auriez ſujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre. Mais la juſ-

tice vient de la Foi, & se perfectionne par la Foi: pourquoi craignez-vous donc, comme un écueil, de saintes obscurités, qui sont devenues votre voie & votre reméde?

Vivez donc de la Foi, mes Frères: commencez par purifier votre cœur; l'innocence est la source des véritables lumières: rappellez Jesus-Christ au dedans de vous; avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine & de la sagesse: établissez-vous dans la charité; c'est le seul moyen de trouver la vérité: on ne connoît Dieu, que lorsqu'on l'aime. Souvenez-vous qu'un cœur corrompu ne sauroit avoir une raison saine & épurée; que plus vous approcherez de Dieu par la grace, plus vous participerez à ses lumières; plus vous avancerez dans la voie de ses commandemens, plus vous croîtrez de clarté en clarté; plus enfin, vous sentirez s'éclaircir dans votre esprit ces vérités divines, que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenus semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous.

Ainsi soit-il.

SERMON
SUR LA PASSION
DE NOTRE SEIGNEUR
JESUS-CHRIST.

Ego in hoc natus ſum, & ad hoc veni in mundum, ut teſtimonium perhibeam veritati.

C'eſt pour cela que je ſuis né, & que je ſuis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Joan. 18. 37.

L'OPPOSITION à la vérité a toujours été le caractère le plus eſſentiel du monde, & la peine la plus univerſelle du péché. Depuis que l'homme eut effacé de ſon cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur, en le formant, y avoit gravée pour l'éclairer & pour le conduire; & qu'il eut ſubſtitué à cette lumière divine, née avec lui, ſes paſſions & ſes ténébres; il ſe forma entre lui & la vérité,

une oppoſition invincible, qui alloit toujours croiſſant à meſure que le monde, tous les jours plus corrompu, s'éloignoit de la pureté de ſa ſource, & que la malice des hommes ſe multiplioit ſur la terre.

Il eſt vrai, mes Frères, qu'au milieu des ténébres qui couvroient la face de l'univers, Dieu faiſoit luire encore de tems en tems ſa vérité & ſa lumière. De ſiécle en ſiécle paroiſſoient des hommes juſtes ſuſcités d'en-haut, pour rendre témoignage à la vérité & empêcher les erreurs & les paſſions de preſcrire contre elle. Depuis le ſang d'Abel juſqu'à Jean-Baptiſte, le Ciel avoit fourni à la terre une tradition non interrompue de Prophétes, de Martyrs, & de témoins de la vérité: les uns avoient rendu témoignage à la vérité par leur ſang comme Abel; les autres par leur Religion, comme Enos; quelques-uns par leur innocence, comme Noé; d'autres par la foi, comme Abraham: Iſaac par ſon obéiſſance: Job par ſa patience; Moyſe par ſes prodiges: enfin, pour rendre le monde inexcuſable, la vérité eut dans tous les ſiécles des témoins & des défenſeurs qui s'élevèrent contre le monde; & qui conſervèrent parmi les hommes le dépôt de la doctrine & de la vérité, que le monde, malgré ſes précautions, n'avoit jamais pu éteindre tout-à-fait ſur la terre.

Cependant cette nuée de témoins, comme parle l'Apôtre, qui de siécle en siécle avoient rendu témoignage à la vérité, avoient bien pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité; mais ils n'avoient pas délivré le monde par elle. La vérité avoit donc besoin d'un plus grand témoignage; il falloit que celui qui est la sagesse & la lumière du Père, vînt lui-même nous rendre témoignage de ce qu'il avoit vû; qu'il confirmât sa doctrine par son sang; que sa doctrine purgeât la terre des erreurs, qui jusqu'alors l'avoient inondée; & que Jesus-Christ crucifié fût jusqu'à la fin des siécles, le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde & l'erreur de ses maximes.

Le mystère des douleurs & des ignominies du Sauveur, nous offre donc aujourd'hui deux spectacles bien différens: d'un côté le monde si aveugle, & si opposé à la vérité, qu'après avoir rejetté dans tous les siécles, le témoignage des Justes & des Prophétes, il rejette encore aujourd'hui celui de Jesus-Christ lui-même; d'un autre côté, Jesus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde: c'est-à-dire, la mort de Jesus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, & le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur ! jusques ici nous avons offert comme le monde, un cœur rébelle à la vérité de votre doctrine : nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence & de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministère. Mais aujourd'hui, Seigneur ! où vous ne parlez plus que par vos douleurs & par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang ; aujourd'hui où attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez pas qu'une instruction si nouvelle & si touchante, nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre aux pieds de votre croix, des cœurs à la vérité encore pleins de passions & d'attachemens injustes ; mais laissez couler sur nous une seule goute de ce sang, que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Père, & nous serons purifiés : jettez sur nous, comme sur ce pécheur heureux, qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, & nous serons sauvés : délivrez-nous par la vérité, dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, & nous passerons de la servitude du monde & du péché à la sainte liberté des enfans de Dieu. C'est ce que nous vous demandons prosternés aux pieds de votre croix : *O Crux, ave.*

I. PARTIE.

LE monde n'a jamais aimé la vérité, parceque la vérité a toujours condamné le monde : les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs & de leurs crimes ; & comme cette fausse tranquillité ne peut durer, qu'aussi long-tems qu'ils peuvent réussir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumière qui ouvre leurs yeux à la vérité, les blesse & les révolte.

De-là les Justes & les Prophétes, que le Seigneur dans sa miséricorde, suscita de siécle en siécle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes, & réprouvés d'un monde dont ils venoient condamner les maximes. Isaïe, malgré le sang des Rois dont il étoit issu, vit tout Jérusalem conspirer sa perte, & vouloir éteindre dans son sang, la vérité qui ne meurt pas avec les Justes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de son peuple ; & les chaînes & les prisons devinrent pour lui le prix de la vérité, dont les persécutions des méchans sont toujours ici-bas la récompense. Elie ne trouva dans Israel que des cœurs rebelles à la vérité, & les montagnes les plus inaccessibles, purent à peine lui servir d'azile contre les embuches des impies. Enfin, le monde toujours opposé à la vérité, s'est toujours élevé contre ceux qui venoient le troubler dans la possession paisible où il étoit de

ſes erreurs & de ſes maximes.

Cependant il eſt vrai que c'eſt par la condamnation & la mort de Jeſus-Chriſt, que le monde donne aujourd'hui la plus grande & la plus éclatante preuve de ſon oppoſition pour la vérité ; c'eſt-à-dire, pour la vérité de ſa doctrine, des Ecritures, de ſes miracles, de ſon innocence, & de ſa royauté ; ſuivons toutes ces circonſtances.

Je dis, premiérement, une oppoſition à la vérité de ſa doctrine ; & c'eſt le reſpect humain, qui la forme, cette oppoſition, même dans ſes Diſciples. En vain le Sauveur les avoit préparés au ſcandale de ſa croix, en leur annonçant ſouvent qu'il falloit que le Chriſt ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire : qu'ils ne devoient ſe promettre de part à ſon Royaume, qu'autant qu'ils en auroient à l'amertume de ſon calice ; & que bienheureux ceux qui ſouffrent & qui ſont perſécutés : en vain toute ſa doctrine n'étoit qu'une préparation aux croix & aux ſouffrances. Dès que le monde ſe déclare contre lui ; que les Prêtres s'aſſemblent ; que les Docteurs conſpirent ; que le peuple murmure ; que tout Jéruſalem le rejette, ils chancélent, ils ſont découragés ; & voici juſqu'où le reſpect humain, & la crainte du monde les aveugle ſur la vérité de ſa doctrine.

Dans Judas elle forme un perfide, qui trahit ſon divin Maître, & qui ſe joint à ſes

ennemis pour le perdre. Ce Disciple infortuné, intimidé par le déchainement des principaux de Jérusalem contre le Sauveur, ne se contente pas de l'abandonner; il s'adresse aux Princes des Prêtres; il devient le principal ministre de leur jalousie & de leur fureur : *Que voulez vous me donner*, leur dit-il, *& je vous le livrerai?* Matth. 26. 15. Mais que peut vous donner le monde, Disciple infidèle, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre, & ce que vous aviez reçu de Jesus-Christ? Quoi? la gloire & l'estime des hommes? mais votre nom étoit écrit dans le Ciel, & il va devenir à jamais l'opprobre & l'horreur de toute la terre : le monde autorise le vice; mais au fond il n'estime que la vertu. Quoi? des titres & des honneurs? mais Jesus-Christ vous avoit établi Pasteur de son troupeau, colomne de son Eglise, Prince d'un nouveau peuple; & pour remplacer ces titres augustes, le monde va vous dégrader jusqu'aux ministères les plus vils & les plus infâmes : qu'on est grand, quand on est à Jesus-Christ! & qu'on est méprisable & dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas & de plus lâche, quand on est esclave du monde! Quoi? des biens & des richesses? mais Jesus-Christ vous avoit confié les trésors du Ciel; il vous avoit donné toute la terre pour votre partage : tout étoit à vous; & le monde ne vous paye en échange que d'un vil prix qu'il vous

fait attendre long-tems, & dont le premier instant de possession vous dégoûte : le monde promet beaucoup, & ne donne rien ; Jesus-Christ donne toujours au-delà de ce que nous attendons, & ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore ? des plaisirs réels & une félicité durable ? mais Jesus-Christ vous auroit laissé la paix du cœur qui est l'héritage de ses Disciples, & la seule source des vrais plaisirs ; & le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir, & tout le poids de votre crime : le monde méne par les plaisirs aux amertumes des passions ; Jesus-Christ méne par les croix à la paix du cœur, & aux plaisirs tranquilles & solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde ? Comme on n'en peut rien espérer, on n'en devroit aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes, qui avoit été la première source de la perfidie de Judas, devient celle de la défection des autres Disciples. Le Pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avoient suivi généreusement tandis qu'ils l'avoient vû maître de la mort & de la vie, & attirer après lui les Grands & le peuple par l'éclat de ses prodiges : il leur paroissoit beau alors d'être de ce petit nombre de Disciples qu'il avoit choisis ; ils ne rougissoient pas de lui appartenir, & ils s'en faisoient

même une gloire devant les hommes. Mais dès qu'il eſt ſaiſi, lié, mépriſé, ils ſe cachent; ils ne le connoiſſent plus; ſa foibleſſe les ſcandaliſe; ſes opprobres tant de fois annoncés les découragent. La vertu applaudie, honorée, favoriſée, ne manque jamais de ſectateurs; la vertu mépriſée ou perſécutée ne trouve plus perſonne qui oſe ſe faire un honneur de ſe déclarer tout haut pour elle.

Pierre lui-même, qui loin des dangers, ſe promettoit tout de ſon courage, n'eſt pas à l'épreuve d'une ſi dangereuſe tentation. On lui demande s'il n'eſt pas Diſciple de cet homme : *Numquid & tu ex Diſcipulis es hominis iſtius?* c'eſt-à-dire, s'il n'eſt pas du petit nombre de ces hommes heureux, à qui le Père céleſte avoit révélé le myſtère du Chriſt : c'eſt-à-dire, s'il n'eſt pas de ces dépoſitaires de ſa puiſſance, auſquels il a confié les clefs du Ciel & de l'enfer; le pouvoir de marcher ſur les ſerpens, & de diſpoſer à leur gré de toute la nature : c'eſt-à-dire, s'il n'eſt pas de ces fondateurs de ſon Evangile, qui vont planter la Foi au milieu des ténébres de l'idolâtrie, conquérir tout l'univers, renverſer tous les autels profanes, confondre toutes les ſectes, éclairer toutes les nations, rendre muette toute la ſcience des Philoſophes, ſoumettre les Céſars, porter le ſalut à toute la terre; & qui doivent à la fin paroître au milieu des airs ſur

Joan. 18. 17.

douze trônes de lumière, pour juger les douze Tribus d'Israel : c'est-à-dire enfin, s'il n'est pas de ces nouveaux Ministres de son Sacerdoce, qui vont être les premiers Pasteurs de son Eglise, les Pontifes des biens véritables, les Melchisedechs d'un peuple saint, les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds desquels les Princes & les Rois de la terre viendront courber leurs têtes superbes, & mettre leurs sceptres & leurs couronnes ? *Numquid & tu ex Discipulis es hominis istius ?* Est-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire & de magnificence, que vous rougissez, foible Disciple ? *Numquid & tu ex Discipulis es hominis istius ?* Quelle folie ! de se faire une honte devant les hommes du titre de Disciple de Jesus-Christ ! Le monde avec toute sa gloire a-t-il rien de si grand, de si haut, de si estimable, de si digne de la raison, que la vertu véritable ?

Cependant Pierre n'ose s'avouer Disciple du Sauveur ; une lâche timidité l'aveugle ; il déclare qu'il ne connoît point cet homme : *Non novi hominem ;* il affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître. Lâche Disciple ! Mais c'est-là ce Jesus, qui de pêcheur de poissons, vous avoit fait devenir pêcheur d'hommes ; & qui pour votre barque & vos filets, vous avoit établi le chef & le principal ministre de son Eglise : *Non novi hominem :* il ne le connoît

Matth. 26. 72.

plus. Mais c'eſt-là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confeſſé ſi généreuſement, & pour qui vous aviez tant de fois proteſté que vous étiez prêt de mourir : *Non novi hominem :* il ne veut plus le connoître. Mais c'eſt-là ce bon Maître qui vous avoit honoré de ſa plus tendre familiarité : qui vous avoit admis à ſes plus ſecrettes faveurs, & toujours préféré à tous les autres Diſciples : il affecte d'en ignorer juſqu'au nom ? *Non novi hominem.* Mais c'eſt-là ce Seigneur qui vous ſoutenoit ſur les flots ; à qui les vents & la mer obéiſſoient, & que vous aviez vû ſur le Thabor environné de tant de gloire & d'immortalité : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Mais enfin c'eſt-là le Chriſt, à qui tous les Prophétes ont rendu témoignage ; cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiſte vous a montré ; que tous les ſacrifices avoient figuré ; que tous vos pères avoient demandé ; que les hommes appelloient, il n'y a qu'un moment, les uns Élie, les autres Jean-Baptiſte, ou quelqu'un d'entre les Prophétes ; & que vous aviez reconnu vous-même, pour le Fils & l'Envoyé de Dieu, qui ſeul avoit les paroles de la vie éternelle : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ſes bienfaits, ſes miracles, ſa doctrine. Juſqu'où le reſpect humain n'aveugle-t-il pas un cœur foible & timide ! & quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de ſoi-même à Jeſus-Chriſt ?

Quelle foibleſſe, mes Frères! craindre les yeux du monde, quand on obéit à Dieu! ſe glorifier de ſervir les Rois de la terre, & avoir honte de ſervir celui que les Rois eux-mêmes ſervent, & par qui ſeuls ils ont droit de régner! avoir eu la force de vieillir dans le ſervice d'un monde miſérable, d'en ſoutenir les amertumes, les caprices, les aſſujettiſſemens, les dégoûts; & n'avoir pas le courage de conſacrer publiquement à Jeſus-Chriſt les reſtes d'une vie mondaine; & de remplir à la vûe des hommes, la grandeur des devoirs qu'il nous impoſe, & la nobleſſe de ſes maximes! Quelle foibleſſe! s'être fait honneur de ſacrifier au monde & ſouvent à des maîtres injuſtes & bizarres, ſon repos, ſa ſanté, ſa conſcience; & n'oſer pas même ſacrifier du monde à Jeſus-Chriſt, ſes diſcours frivoles & ſes vaines cenſures! O mon Dieu, le monde aura-t-il toujours des partiſans déclarés de ſes illuſions puériles? & la ſublime ſageſſe de votre doctrine, ne trouvera-t-elle jamais que des Diſciples tremblans & timides? Foibleſſe & timidité dans les Diſciples, qui les aveugle ſur la vérité de la doctrine de Jeſus-Chriſt.

En ſecond lieu, jalouſie dans les Prétres & les Docteurs, qui les aveugle ſur la vérité des Ecritures. C'eſt-là que Jeſus-Chriſt les avoit ſouvent renvoyés, comme au témoignage le moins ſuſpect de la vérité de

de ſon miniſtère : *Liſez les Ecritures*, leur *Joan. 5. 39.* diſoit-il ſouvent ; *ce ſont elles qui rendent témoignage de moi.* Le ſceptre de Juda entre les mains d'un étranger, ne leur permettoit plus de douter que les tems marqués ne fuſſent arrivés ; & que celui qui devoit être envoyé, ne dût enfin paroître : les aveugles éclairés, les boiteux redreſſés, les pauvres évangéliſés, & mille autres traits de ſon miniſtère, leur diſoient aſſés que c'étoit de lui dont Iſaïe & les autres Prophétes avoient parlé, lorſqu'ils avoient annoncé le Chriſt. Mais l'envie qui les aveugle, l'emporte ſur la vérité qui les éclaire : la grande réputation de Jeſus-Chriſt, & ſon zèle contre leur hypocriſie, forme en eux un aveuglement de jalouſie, qui ferme leurs yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité : plus la ſainteté de Jeſus-Chriſt éclate, plus leur injuſte paſſion s'aigrit & s'allume ; & en voici toutes les démarches & tous les caractères.

Premiérement, la mauvaiſe foi : *Que ferons-nous*, diſent-ils ? *car cet homme fait pluſieurs prodiges*, & *tout le peuple court après lui.* *Joan. 11. 47.* Ils ne peuvent ſe diſſimuler à eux-mêmes la vérité de ſes miracles : *Quia hic homo multa ſigna facit* : ils en conviennent enſemble ; mais c'eſt cela même qui les aigrit & les aveugle : ils ſe ſentent diminuer dans l'eſtime du peuple, à meſure que la réputation de Jeſus-Chriſt s'établit & s'augmente : que ferons-nous, diſent-ils ? *Quid*

facimus? Aveugles, & conducteurs d'aveugles! ce que vous ferez? c'est de vous écrier avec le peuple: *Que le Seigneur a visité Israel, & qu'un grand Prophéte a été suscité parmi vous:* c'est de lui dire avec le Scribe instruit dans le Royaume des Cieux: *Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu: car personne ne peut faire les œuvres que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Quid facimus?* ce que vous ferez? c'est de dire avec l'Aveugle-né: *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu;* avec une femme Tyrienne: *Fils de David, ayez pitié de nous;* avec le juste Siméon: *Nous mourrons en paix maintenant, puisque nos yeux ont vû le salut de Dieu;* avec les Disciples: *A qui pourrions-nous aller désormais, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle?* enfin, du moins avec les Démons: *Nous savons qui vous êtes, ô Saint de Dieu! Quid facimus?* ce que vous ferez? Ah! Tyr & Sidon, où il n'a jamais opéré de prodiges, pourroient dire: Que ferons-nous? & qui nous montrera le salut promis à la terre? Les Nations qui le desiroient depuis tant de siécles, auroient eu droit de dire: Que ferons-nous? nous avons attendu la lumière, & nous voici encore dans les ténébres. Les Rois & les Prophétes, qui avoient tant souhaité de le voir, auroient pu s'écrier: Que ferons-nous, puisqu'il tarde tant de venir? & qui nous apprendra

Luc. 7. 16. — Joan. 3. 2. — Joan. 9. 38. — Matth. 15. 22. — Luc. 2. 29. 30. — Joan. 6. 69. — Marc. 1. 24.

le jour de ſon arrivée? Mais vous à qui la grace de Dieu notre Sauveur a apparu; vous dont les yeux ont été aſſés heureux, pour voir ce que tant de Prophétes avoient prédit, ce que tant de Juſtes avoient deſiré, ce que tant de nations avoient attendu, ce que le Ciel avoit promis depuis tant de ſiécles à la terre; vous à qui le Père céleſte a montré ſon Fils bien-aimé, que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter, & recevoir le ſalut depuis long-tems promis à vos pères?

Et voilà le premier caractère d'une injuſte jalouſie; la mauvaiſe-foi. On diſpute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on eſt forcé de leur accorder en ſecret: on trouve à leurs vertus-mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les traveſtir en vices: la même jalouſie nous éclaire ſur ce qu'ils ont d'eſtimable, & nous le fait mépriſer: on eſt ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conſcience mieux inſtruite les juſtifie; ainſi le plaiſir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'eſt jamais parfait, parcequ'on ne ſauroit réuſſir à ſe tromper ſoi-même.

Secondement, la baſſeſſe. Ils cherchent eux-mêmes en ſecret un faux témoignage contre Jeſus-Chriſt, & ils n'en ſauroient trouver: *Et quærebant falſum teſtimonium contra Jeſum, & non invenerunt.* S'ils en *Mat.* 26. 59. 60.

eussent cherché de véritable, ah! tout eût répondu en faveur de l'innocent: le peuple se fût écrié: *Que Dieu n'avoit jamais donné une telle puissance aux hommes.* Tant de morts ressuscités, tant de malades guéris auroient protesté, *Qu'il est la résurrection & la vie.* Tant de pécheresses converties auroient publié qu'on ne peut resister *aux paroles de grace & de salut qui sortent de sa bouche.* Les pierres elles-mêmes du Temple auroient crié à leur manière, *Que le zè e de la maison de son Père le dévore.* Que de lumière s'ils avoient voulu voir! & sur combien de vérités faut-il s'aveugler, & à combien de bassesses est-on réduit à se livrer, quand on s'est une fois livré à cette passion injuste!

Matth. 9. 8.

Joan. 11. 25.

Luc. 4. 22.

Joan. 2. 17.

Et c'en est le second caractère. Les voies que prend la jalousie pour nuire, sont toujours secrettes, parcequ'elles sont toujours basses & rampantes. On se glorifie des autres passions: un ambitieux se fait honneur de ses prétentions & de ses espérances: un vindicatif met sa gloire à faire eclater son ressentiment: un voluptueux se vante de ses excès & de ses débauches. Mais il y a je ne sai quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même: c'est la passion des ames lâches; c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité; c'est un aveuglement qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus

indigne : on eſt capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

Troiſiémement, la dureté. Ces Juges corrompus, livrent le Sauveur à l'inſolence & à la fureur de leurs ſerviteurs & de leurs miniſtres ; & la jalouſie toujours cruelle, leur fait voir avec un plaiſir inhumain les opprobres & les crachats dont on le couvre : le ſanctuaire même de la Juſtice, & la majeſté du tribunal ſur lequel ils ſont aſſis, ne peut ſervir d'azile à un innocent, contre les indignités & les outrages. Ah ! l'Arche d'Iſrael fut en ſûreté dans le temple même de Dagon ; & l'Idole elle-même reſpecta, en tombant à ſes pieds, la majeſté & la gloire de celui qui réſidoit en elle : & Jeſus-Chriſt, l'Arche du Nouveau Teſtament, eſt aujourd'hui outragé au milieu même de ſon ſanctuaire & de ſes Miniſtres : & ſi l'on tombe à ſes pieds, en ſe proſternant devant lui, ce ſont des hommages de dériſion, qui inſultent à ſes douleurs & à ſes ignominies.

Qu'il reſte peu de ſentiment d'humanité dans un cœur, lequel après avoir regardé d'un œil d'envie & de triſteſſe, la proſpérité de ſon frère, voit ſes malheurs d'un œil d'allégreſſe & de complaiſance ! troiſiéme caractère de cette injuſte paſſion ; la dureté. Elle endurcit le cœur, & le ferme à tous ſentimens de piété & de tendreſſe ;

on voit avec une joie secrette les malheurs & la décadence de ses frères ; on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation & de réjouissance étoit répandu dans la maison d'Aman, au seul spectacle des malheurs & du supplice de Mardochée. C'est la passion d'un mauvais cœur ; & c'est pourtant ce qui se passe tous les jours à nos yeux, & la passion dominante des Cours : cette passion cruelle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer & se détruire, & où la décadence des uns fait toujours le triomphe & la victoire des autres. Quel aveuglement pour des Chrétiens, qui doivent se regarder comme frères, & comme héritiers des mêmes biens & des mêmes promesses !

Quatriémement enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre Roi que César, s'écrient-ils : *Nos Regem non habemus, nisi Cæsarem.* Eux qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquam* ; qui détestoient le joug des incirconcis ; qui avoient l'avantage d'être le peuple de Dieu, & de n'avoir que le Seigneur pour Roi & pour Père : eux qui regardoient le sceptre des nations comme une tyrannie, & qui croyoient que tous les Rois & tous les peuples deviendroient tributaires de Jérusalem, ils sacri-

Joan. 19. 15.

Joan. 8. 33.

fient cette gloire, ces avantages qui les distinguoient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui, avec la réputation duquel, une secrette jalousie les rendoit irréconciliables; *Nos Regem non habemus, nisi Cæsarem;* ils renoncent à la gloire d'être le Royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israel, & aux promesses faites à leurs pères, pourvû que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme! & faut-il que la ruine du peuple & de la patrie vous touche moins, que le plaisir affreux de vous satisfaire.

Oui, mes Frères, c'est ici son dernier caractère. On sacrifie tout, la Religion, l'Etat, les intérêts publics, la gloire de la patrie à la bassesse de son ressentiment. Tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses, nous devient odieux: s'ils proposent des avis utiles aux peuples & à l'Etat, nous les rejettons: s'ils en rejettent d'injustes & de pernicieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le conseil des Princes; divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du Prince & de la patrie devroit réunir: on cherche à se détruire aux dépens des affaires & des nécessités publiques: les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières: on

oublie tout ce qu'on doit à la Patrie & à soi-même, & il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit & infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des Prêtres met dans leur cœur aux promesses & à la vérité des Ecritures.

En troisiéme lieu, l'ingratitude, poussée jusqu'à la fureur, met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses Disciples; ils l'avoient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à Jérusalem, faisant retentir les airs d'acclamations & de louanges; & couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au Roi pacifique, qui venoit porter la paix & le salut dans Sion: cependant ce même peuple en furie, se déclare aujourd'hui contre Jesus-Christ, le suit comme un séditieux, & demande sa mort à Pilate. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils: *Nous ne voulons pas que celui-ci régne sur nous.* Quelle ingratitude! ils vouloient l'établir Roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse; & au milieu de Jérusalem, ils ne le connoissent plus, & regardent son joug comme une indigne servitude.

Luc. 19. 14.

C'est l'ingratitude, mes Frères, qui forme toutes nos inconstances dans les voies

voies de Dieu. Touchés quelquefois de sa grace, & des bienfaits singuliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événemens heureux pour notre salut, nous avons voulu le faire régner sur notre cœur; nous l'avons suivi quelque tems; nous avons été touchés de reconnoissance sur les attentions de préférence & de bonté qu'il avoit eues pour nous. Mais le monde, mais notre foiblesse, mais les occasions pas assés évitées, ont bientôt effacé ces sentimens de notre cœur; nous avons oublié ses bienfaits & nos promesses: & comme l'ingratitude & l'abus des graces en va toujours tarir la source dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur; nous nous sommes déclarés sans ménagement contre lui; nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre; & pour étouffer les restes de nos anciens sentimens de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes Frères, l'inconstance dans les voies du salut, est le plus grand obstacle que la grace trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes: tantôt touchés de Dieu, tantôt enyvrés du monde; tantôt formant des projets de retraite, & tantôt d'ambition; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque ins-

tant : rien ne l'arrête : rien ne le fixe : notre inconſtance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, & lui faire prendre une conſiſtance durable dans le vice ou dans la vertu ; & le premier objet le ſaiſit & l'entraîne : nous vivons dans une variation perpétuelle, ſans régle, ſans maxime, ſans principe ; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment ; & ne prenant que dans les inégalités de l'humeur & de l'imagination les régles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend ſi peu capables de vérité & de vertu ; c'eſt que la vertu demande une vie uniforme, & ſacrifie conſtamment à l'ordre & au devoir les inconſtances d'une imagination légère & variable. Nous avons beau nous laſſer de notre propre inconſtance ; nous nous laſſons encore bien plus de l'uniformité de la vertu : une vie toujours la même ; toujours aſſujettie aux mêmes loix ; toujours ſoumiſe aux mêmes régles ; toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage & nous rebute. Ah ! s'il ne falloit pour être ſaint, que faire une action héroïque de vertu, un ſacrifice éclatant, une démarche généreuſe, il en coûteroit moins à la démarche des hommes : on trouve en ſoi aſſés de réſolution pour ſe faire une grande violence d'un moment : toutes les forces de l'ame ſemblent ſe réunir alors ; & la courte durée du combat, en adoucit & en ſoulage la douleur.

Mais ce qui laſſe dans la vertu, c'eſt qu'un ſacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'eſt qu'une paſſion vaincue, renaît auſſitôt, & qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui aſſés de générolité pour tirer le glaive, & défendre ſon Maître contre les ſacriléges qui l'inſultent; mais dès que la tentation recommence, il ſe décourage, & ſuccombe : il eſt aiſé d'être en certains momens héroïque & généreux ; ce qui coûte, c'eſt d'être par-tout conſtant & fidèle. Aveuglement d'ingratitude & d'inconſtance dans le peuple, qui réſiſte à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatriéme lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui réſiſte à la vérité de ſon innocence.

Le Sauveur du monde eſt traîné devant ce Magiſtrat infidèle : tout prouve à Pilate ſon innocence : il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort ; mais on le menace de Céſar : *Non es amicus Cæſaris.* Et voici tous les obſtacles qu'une lâche ambition met dans ſon cœur à la vérité qu'il connoît, & qu'il ne peut ſe cacher à lui-même.

Joan. 19. 12.

Premiérement, un obſtacle de diſſimulation & de mauvaiſe-foi. Ne pouvant s'aveugler ſur l'innocence du Sauveur à laquelle ſon ſilence, ſes réponſes, les accuſations des Juifs, les ſonges mêmes de ſa propre femme, tout enfin rendoit témoi-

gnage ; mais d'un autre côté ne voulant pas ſe mettre en danger d'exciter une ſédition dans Jéruſalem, qui auroit pu déplaire à Céſar, & lui attirer ſa diſgrace : il propoſe des expédiens pour ſauver Jeſus-Chriſt ; il veut ſe ſervir de la circonſtance de la Pâque, où c'étoit la coutume d'accorder au peuple la vie d'un criminel ; & par-là il leur fait entendre contre les lumières de ſa conſcience, que Jeſus de Nazareth a beſoin de grace ; & qu'il eſt digne de mort, ſi les ſuffrages du peuple ne font tomber ſur lui l'indulgence toujours accordée au tems de la Pâque.

Premier obſtacle que l'ambition met dans un cœur ; elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ſoutenir les intérêts de la juſtice & de la vérité. On craint toujours de déplaire ; on veut toujours tout concilier, tout accommoder ; on n'eſt pas capable de droiture, de candeur ; d'une certaine nobleſſe, qui inſpire l'amour de l'équité ; & qui ſeule fait les grands hommes, les bons ſujets, les Miniſtres fidèles, les Magiſtrats illuſtres, les Héros chrétiens : on met en parallèle Jeſus & Barabbas, toujours prêt à ſacrifier l'un ou l'autre, ſelon que le tems & les occaſions peuvent le demander. Ainſi on ne ſauroit compter ſur un cœur en qui l'ambition domine : il n'a rien de ſûr, rien de fixe, rien de grand ; ſans principe, ſans maxime, ſans ſentimens : il prend toutes les formes ;

il ſe plie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui ; il dit ſans ceſſe, comme Pilate : *Quem vultis vobis de duobus dimitti ?* Lequel voulez-vous que je délivre ou que je perde ? prêt à tout également, ſelon que le vent tourne, ou à ſoutenir l'équité, ou à prêter ſa protection à l'injuſtice. On a beau dire que l'ambition eſt la paſſion des grandes ames ; on n'eſt grand que par l'amour de la vérité, & lorſqu'on ne veut plaire que par elle.

Matth. 27. 21.

Secondement, un obſtacle de haine pour la vérité, qui fait qu'elle nous eſt à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas ſur Jeſus-Chriſt, embarraſſe Pilate : *Que ferai-je donc de Jeſus, qu'on appelle le Chriſt*, leur diſoit-il ? Le Sauveur eſt pour lui un embarras ; ſon innocence lui péſe ; il voudroit bien que les Juifs en fiſſent tout ſeuls leur affaire : *Tollite eum vos, & ſecundùm legem veſtram judicate ;* la cauſe de l'innocent lui eſt odieuſe.

Ibid. v. 22.

Joan. 18. 31.

Second obſtacle que l'ambition met dans un cœur ; elle nous rend la juſtice & la vérité odieuſe. On eſt embarraſſé du bon droit ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, euſſent toujours tort ; on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cauſe ; on cherche les moyens de s'en débarraſſer ; & loin d'embraſſer avec joie l'occaſion de prêter ſon miniſtère à l'innocent ; on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une baſſeſſe.

Troisiémement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vûes de l'ambition. Pilate ayant appris que Jesus étoit Galiléen, le renvoye à Hérode, sous prétexte que la Galilée obéissant à ce Prince, c'étoit à lui à juger de la cause de Jesus-Christ. Ce n'est pas le desir de conserver la vie à un innocent, qui détermine Pilate à cette démarche; c'est pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avoit perdue: il fait servir Jesus-Christ à ses fins, & le met à profit pour sa propre utilité.

Troisiéme obstacle; un cœur ambitieux est d'autant plus éloigné de la vérité, qu'il semble faire plus d'ostentation de l'aimer & de la suivre. C'est ce vice qui fait toutes les fausses vertus, & sous un régne sur-tout, où la vertu est devenue la route sûre des faveurs & des graces; on se sert, comme Pilate, de Jesus-Christ pour gagner la bienveillance du Prince: après avoir tenté toutes les autres voies, c'est la dernière ressource que l'ambition inspire: elle employe tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, les apparences du zèle & de la vertu. Quel malheur, quand on est assés corrompu pour tourner Jesus-Christ même à sa propre perte; pour faire de la vertu la voie des passions & l'attrait du vice; pour employer la Religion à favoriser les desirs du siécle qu'elle condamne; pour changer les ressources mêmes de la piété en des motifs de cupidité; & les armes mêmes de la

vérité, en des instrumens de duplicité & de mensonge! Qu'il reste peu d'espérance de salut à une ame qui peut abuser du don de Dieu, & ne faire point d'autre usage de Jesus-Christ, le Juge & l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs & à la bienveillance du monde même!

Enfin dernier obstacle; un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher. Pilate voyant que ses délais & ses tempéramens ne servent qu'à aigrir & allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance: *Tradidit voluntati eorum;* mais en même-tems il lave ses mains: il consent qu'on le fasse mourir; & il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce Juste: *Innocens ego sum à sanguine justi hujus.*

Luc. 23. 25.

Matth. 27. 24.

Dernier obstacle que l'ambition oppose à la vérité; on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées au devoir & à la régle; on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'Etat, les bienséances du nom, le devoir des places, en rendant certaines transgressions, comme inévitables, les rendent en même-tems innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience & son devoir sont toujours nécessaires, dès-là qu'elles nous sont

utiles: elles ont toujours certains côtés, par où elles ne nous offrent que les dehors de la ſageſſe & de la prudence ; enfin, tout ce qui ſert à nos projets eſt bientôt innocent : *Innocens ego ſum.*

Auſſi l'ambition, ce vice qui forme tant de haines, de jalouſies, de baſſeſſes, d'injuſtices: ce vice, qui ſe gliſſe juſques dans nos vertus, & dont les plus juſtes ſont à peine exempts : ce vice, qui infecte toutes les Cours, & qui en eſt comme l'ame, & le grand reſſort qui donne le mouvement à tout: ce vice, dis-je, eſt celui ſur lequel on a le moins de remords, & qu'on ne s'aviſe jamais de porter aux pieds du Tribunal de la Pénitence. Les ſuccès de l'ambition nous raſſurent contre l'injuſtice de ſes voies; & il ſuffit d'avoir été heureux, pour ſe perſuader qu'on n'eſt pas coupable.

J'ai dit en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en riſée la Royauté de Jeſus-Chriſt. Il ne peut ſe diſſimuler à lui-même qu'il ne ſoit uſurpateur du Trône de David, & étranger dans l'héritage de Sion: les frayeurs de ſon Prédéceſſeur, ſur la naiſſance du nouveau Roi des Juifs, que les Mages venoient adorer, n'étoient ni ſi anciennes, ni ſi oubliées, & avoient été même marquées par des traits trop publics & trop ſanglans, pour qu'elles ne fuſſent pas venues juſqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité

de ſuperſtition & de crédulité ; & voici ce qu'elle produit en Hérode.

D'abord, un mouvement de curioſité : il ſouhaitoit de voir cet homme, dont la renommée publioit des choſes ſi merveilleuſes ; il ſe promettoit d'en être lui-même le témoin, & de voir quelqu'un des prodiges que le Sauveur avoit opérés dans la Judée ; *Sperabat ſignum aliquod videre ab eo fieri :* il ne cherche pas des inſtructions ; il ne veut qu'un ſpectacle. Il fait à Jeſus-Chriſt mille queſtions inutiles ſur ſa doctrine & ſur ſon miniſtère : *Interrogabat autem eum multis ſermonibus ;* mais ce n'eſt pas pour connoître la vérité, c'eſt pour en faire des dériſions, & ſe confirmer dans ſon incrédulité. Démarches ordinaires de l'impiété : on voudroit des miracles pour croire : on ne ſe rend point à la voix de tous les ſiécles & de tous les peuples, qui publient les prodiges éclatans, auſquels l'Egliſe doit ſa naiſſance & ſon progrès : on ne veut pas voir que l'Evangile reçu, & ſubſiſtant dans l'Univers, eſt le plus grand miracle que Dieu ait pu opérer ſur la terre : on veut être Chrétien par les ſens ; & on ne peut l'être que par la Foi. On ſouhaite de voir, comme Hérode, des hommes célébres par la ſingularité de leurs lumières, & par une réputation publique de zèle & de vertu : mais ce n'eſt pas pour s'inſtruire ; c'eſt pour propoſer, comme Hérode, des doutes ſans fin, & des queſtions vaines &

Luc. 23. 8.

Ibid. v. 9.

frivoles: *Interrogabat autem eum multis sermonibus.* On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune: on cherche à discourir sur la vérité, mais on ne cherche pas la vérité: on parle toujours de Religion, & on n'en a point: *Interrogabat autem eum multis sermonibus.*

Ceux qui interrogeoient Jesus-Christ pour s'instruire, se contentoient de lui demander: *Maître, que faut-il faire pour mériter la vie éternelle?* (Luc. 10.) Ils en venoient d'abord aux devoirs: ils couroient au reméde de leurs maux les plus pressés: ils vouloient qu'il leur apprit d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la Loi, & à trouver la voie qui conduit à la vie: *Quid faciendo, vitam aternam possidebo?* Ils vouloient aller à la vérité par les devoirs, & non pas douter de la vérité, pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci au contraire, ne se proposent dans leurs questions & dans leurs doutes, que de se dire à eux-mêmes, qu'au fond tout est incertain; qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre; & avoir l'audace de douter de la vérité, est pour eux une preuve décisive contre elle. C'est ainsi, ô mon Dieu! que votre Justice punit l'orgueil d'une foible raison, en la livrant à ses propres ténébres.

A la curiosité Hérode méle la dérision: n'ayant pu même tirer de Jesus-Christ une seule parole, il le méprise, & toute sa Cour suit son exemple: *Sprevit autem il-* (Luc. 23. 11.)

lum Herodes cum exercitu ſuo. Le ſilence du Sauveur, ſa modeſtie, ſa patience dans les humiliations dont il eſt couvèrt, ſon humilité qui lui fait cacher ſes talens divins & ſes œuvres admirables devant Hérode; tout cela qui auroit dû être auprès de ce Prince autant de preuves éclatantes de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, ne ſert qu'à le faire paſſer pour un homme d'un eſprit foible, & d'une raiſon égarée: on le revêt d'une robe blanche, comme un inſenſé, & on le renvoye à Pilate: *Et illuſit indutum veſte albâ.* *Ibid.*

Et voilà, mes Frères, comme Jeſus-Chriſt dans ſes ſerviteurs, eſt tous les jours traité dans le monde, & ſur-tout à la Cour des Rois. Si les gens de bien s'y diſpenſent de certains plaiſirs; s'ils ſe taiſent à certains diſcours; s'ils ne ſe conforment pas à certains uſages; s'ils ſe font un ſcrupule de certains abus, que l'exemple commun autoriſe; loin d'admirer en eux la force de la grace, & la grandeur de la Foi, qui peut réſiſter au torrent des plaiſirs & des exemples, on traite leur piété, & la magnanimité de leur vertu, de petiteſſe d'eſprit. On les regarde comme des hommes oiſeux & bornés, qui manquent d'élévation & de courage, & incapables de ſuivre des routes plus brillantes: on croit qu'il faut laiſſer un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talens, n'ont rien de mieux à faire: on s'applaudit de ne pas

leur ressembler : on s'estime trop soi-même, pour se croire en état de remplir les devoirs sublimes de la Religion : on se croit né pour de plus grandes choses, que pour servir Dieu, que pour sauver son ame, que pour mériter un Royaume immortel, que pour être reçu dans cette Cité éternelle, où tous les Citoyens seront Rois, & où toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité & de la gloire.

Monde profane ! vous mépriserez toujours Jesus-Christ, parceque Jesus-Christ vous condamnera toujours ; sa Croix vous paroîtra toujours une folie, parcequ'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé ! vous rejetterez toujours Jesus-Christ, parceque Jesus-Christ vous a rejetté lui-même de son héritage : vous traiterez toujours ses Disciples d'insensés, parceque leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable ! vous livrerez toujours Jesus-Christ, parceque Jesus-Christ vous incommode, & vous embarrasse : vous sacrifierez toujours la conscience & le devoir à des intérêts vils & rampans, parceque vous ne connoissez pas Dieu, & que vous n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup, & qui ne peut jamais réussir à remplir vos desirs & votre attente. Monde injuste ! vous persécuterez toujours Jesus-Christ, parceque Jesus-Christ n'est venu que pour

détruire votre empire : vous ſoupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ſes ſerviteurs, parcequ'il vous importera toujours de vous perſuader que la vertu n'eſt qu'une feinte, & que les plus gens de bien vous reſſemblent. Monde inſenſé ! vous rougirez toujours de Jeſus-Chriſt, vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une foibleſſe, parceque vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La vérité ne vous délivrera jamais, parceque vous la retiendrez toujours dans l'injuſtice ; & Jeſus-Chriſt trouvera juſqu'à la fin au milieu de vous, comme aujourd'hui à Jéruſalem, un aveuglement de reſpect humain, qui réſiſtera à la vérité de ſa doctrine : un aveuglement de jalouſie, qui réſiſtera à la vérité des Ecritures ; un aveuglement de légéreté & d'ingratitude, qui réſiſtera à la vérité de ſes miracles ; un aveuglement d'ambition, qui réſiſtera à la vérité de ſon innocence : enfin, un aveuglement d'impiété, qui réſiſtera à la vérité de ſa Royauté. C'eſt ainſi que le monde fait éclater aujourd'hui toute ſon oppoſition pour la vérité, en condamnant Jeſus-Chriſt : il faut voir comment Jeſus-Chriſt ſur la Croix devient aujourd'hui le grand témoin de la vérité, pour condamner le monde par elle.

II. PARTIE.

LA mort de Jeſus-Chriſt eſt le grand témoignage de la vérité contre les erreurs

& les préjugés des paſſions humaines; & c'eſt aujourd'hui proprement que le Père a établi ſon Fils, comme il eſt dit dans Iſaïe, le témoin de la vérité pour condamner le monde qui la rejette: *Ecce teſtem populis dedi eum.*

Iſaïe. 55. 4.

Or, nous avons vû que le monde, en rejettant aujourd'hui Jeſus-Chriſt, s'aveugle ſur la vérité des Ecritures, qui rendoient témoignage de lui; ſur la vérité de ſa doctrine, qu'il lui avoit tant de fois annoncée; ſur la vérité de ſes miracles, dont il avoit été témoin; ſur la vérité de ſon innocence, dont il étoit convaincu; & enfin, ſur la vérité de ſa Royauté, qu'il avoit auparavant reconnue. Jeſus-Chriſt ſur la Croix condamne aujourd'hui le monde, en rendant un grand témoignage à toutes ces vérités; à la vérité des Ecritures, en les accompliſſant par ſa mort; à la vérité de ſa doctrine, en la confirmant par ſes ſouffrances; à la vérite de ſes miracles, en les renouvellant ſur le Calvaire; à la vérité de ſon innocence, en priant pour ſes bourreaux; enfin, à la vérité de ſa Royauté, en établiſſant ſa puiſſance, & conquérant le monde par la Croix. Et c'eſt ainſi qu'il n'étoit venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité: *Ego in hoc natus ſum, & ad hoc veni, ut teſtimonium perhibeam veritati.*

Joan. 18. 37.

En premier lieu, à la vérité des Ecritures, en les accompliſſant par ſa mort.

Oui, mes Frères, la mort de Jesus-Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Ecritures : c'est elle seule, qui en justifie les Prophéties ; qui en développe les prédictions ; qui en éclaircit les obscurités ; qui en explique les figures : c'est la clef sacrée, qui ouvre les sept sceaux de ce Livre fermé. Sans le dénouement de ce grand sacrifice, les Livres saints sont incompréhensibles ; les ténébres des Prophéties deviennent impénétrables ; le détail du culte & des cérémonies de la Loi paroît puérile ; une nuit épaisse est répandue sur ce Livre divin, mais la mort de Jesus-Christ y répand un nouveau jour à la faveur de ce mystère préordonné avant tous les siécles ; on voit clair dans toutes ses figures ; on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies ; on entre dans le sens de toutes ses Prophéties ; on sent la vérité & la divinité de nos Livres saints. C'est ici cet Agneau occis depuis l'origine du monde ; cet Abel, qui expire sous les coups d'une indigne jalousie ; cet Isaac, obéissant jusqu'à la mort, & prêt à être immolé sur la Montagne sainte ; ce Joseph, livré par ses propres frères, & devenu le Sauveur de l'Egypte ; ce Job, l'homme de douleur, & méritant par sa patience, & par ses afflictions, de rentrer en possession de ses biens & de sa gloire ; ce David chassé de Jérusalem, montant sur la montagne couvert de honte & d'ignominie, accompagné

des anathêmes & des dérisions de son Peuple, qui l'outrage & qui l'insulte; ce Jonas enseveli durant trois jours dans le sein de l'abîme, & ressuscité pour sauver Ninive. Enfin, depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce Mystère sanglant, & en tracer de loin dans les Livres saints, les symboles & les figures. L'alliance de Sinaï, confirmée par le sang, nous annonçoit que le Sang de Jesus-Christ ratifieroit l'alliance nouvelle, que le Seigneur devoit contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figuroit la corruption des Nations, purifiée par le bois sacré de la Croix. Le Serpent d'airain élevé, & devenu le reméde des plaies du Peuple, n'étoit que le symbole de Jesus-Christ élevé en Croix, & devenu le reméde de nos plaies & de nos souillures. Enfin, on trouve que jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jesus-Christ, tout est prédit dans les Livres saints, & dès le commencement annoncé aux hommes; le fiel dont il devoit être abreuvé; les crachats dont on le couvre; les cloux, qui percent ses mains, & ses pieds sacrés; le sort, qui partage ses vêtemens; la perfidie du Disciple, qui le livre, & qui décheoit de son Apostolat; les deux malfaiteurs, au milieu desquels il expire; la lance qui ouvre son côté; ses os, qui ne sont pas brisés; la forte clameur qu'il

qu'il pousse vers son Père; de sorte que les Prophéties ne paroissent plus qu'une histoire claire & anticipée des douleurs & des opprobres de la Croix.

C'est ainsi que la mort de Jesus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce Mystère, qui révolte si fort la raison, & qui est la folie du Gentil, & le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre Foi, la certitude de nos Livres saints, & la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît, & mourût, afin que les Ecritures fussent accomplies; que les Peuples témoins de cet accomplissement, se soumissent à leur autorité; que ce Livre divin se répandît dans toutes les Nations, & qu'il fût jusqu'à la fin des siécles, le garant de notre Foi, le fondement de nos espérances, la régle immuable de notre culte, le rocher mystérieux, où tous les efforts de l'orgueil humain, & toute la violence des superstitions & des Sectes, viennent se briser; & enfin le monument éternel des miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos Mystères! C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison, & vous jouer de la vaine sagesse des hommes, en cachant la sagesse & la sublimité de vos voies, sous des apparences viles & insensées, en nous conduisant à la vérité par

l'humilité, & révoltant les foibles lumières d'une vaine raiſon, pour en éclaircir les ténébres. Premier témoignage que Jeſus-Chriſt rend aujourd'hui à la vérité des Ecritures, en les accompliſſant par ſa mort.

Il rend en ſecond lieu, un témoignage à la vérité de ſa doctrine, en la confirmant par ſes opprobres & par ſes ſouffrances. Il nous avoit appris que bienheureux ceux qui ſouffrent, & que la violence qu'on ſe fait à ſoi-même étoit l'unique reſſource du ſalut: toute ſa doctrine ſembloit ſe réduire à humilier l'eſprit & à mortifier les ſens. Or, nul Philoſophe juſqu'à lui n'avoit annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations & par les ſouffrances: c'étoit-là ce ſecret du Royaume des Cieux, juſques-là inconnu aux enfans du ſiécle. Il falloit donc que ſon exemple confirmât la nouveauté de ſes préceptes; qu'il ne reſſemblât point à ces faux ſages qui l'avoient précédé, leſquels, en prêchant pompeuſement le mépris de tout, jouiſſoient avec plaiſir de tout; & que les humiliations & les douleurs de ſa mort, devinſſent le grand témoignage de la vérité de ſa doctrine.

Je dis les douleurs de ſa mort; & quelles douleurs! le fiel & l'abſinte, dont on l'abreuve; l'infection des crachats, dont on couvre ſon viſage adorable; les coups de fouet, qui déchirent ſon corps ſacré; les ſoufflets barbares, qui le meurtriſſent; la

couronne d'épines, qui le perce; la pesanteur de la Croix, qui l'accable; les cloux, qui l'y attachent; les efforts inhumains, qui le crucifient. Quelles douleurs! son esprit affligé, par l'horreur de nos crimes; son cœur contristé, par l'inutilité de ses souffrances; son amour accablé, par l'ingratitude de son peuple, & par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modèle qu'on nous montre aujourd'hui, du haut de la montagne sainte, & la réponse décisive à tous vains prétextes.

Car, mes Frères, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple? Quoi? notre innocence? une vie régulière, exemte de certains excès, & qui semble nous dispenser de cette vie de larmes & de mortification, qui ne paroît destinée qu'à punir les grands crimes? Mais Jesus-Christ saint, innocent, séparé des pécheurs, ne remplit son Ministère, que par les souffrances; n'opère notre salut, que par la Croix: ne devient homme, que pour devenir l'homme de douleurs: ne suffit-il pas d'être son disciple, pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces?

Mais d'ailleurs, votre innocence? Grand Dieu! vous nous connoissez: vous avez compté nos pas dès le sein de nos mères: vous avez suivi les routes les plus secrettes de nos passions: vous avez prévu nos chutes, avant même que nous fussions tombés:

nos premières mœurs & nos dernières voies, tout est également présent à vos yeux : *Tu cognovisti omnia, novissima & antiqua ;* & vous savez, grand Dieu ! quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré ; & que ce phantôme de vertu qui nous abuse, tombera & s'évanouira devant la lumière & l'éclat terrible de vos jugemens & de votre justice.

Ps. 138. 5.

Quoi encore ? notre rang & l'élévation où la Providence nous a fait naître ? Mais Jesus-Christ, le successeur de tant de Rois, le Roi immortel des siécles, a-t-il cherché dans la grandeur de ses titres, des raisons qui le dispensassent de la Croix & de la violence ? Au contraire, il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur ; son sceptre, sa pourpre, sa couronne ; comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux Grands qu'au peuple, parcequ'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier ; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources & les instrumens de leurs souffrances ; & que le privilége de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des Fidèles.

Quoi encore ? la foiblesse de la santé, & la délicatesse du tempérament ? Mais le corps de Jesus-Christ, formé par l'Esprit-saint, & le plus sensible à la douleur qui

eût jamais paru ſur la terre, eſt meurtri & briſé pour nous. Mais d'ailleurs, quelle eſt cette foibleſſe de tempérament, qui a tant de force pour ſoutenir la fatigue des paſſions, & pour courir dans les voies de l'iniquité; & qui n'eſt foible & ſans courage, que lorſqu'il faut aller à Dieu, & faire un ſeul pas dans les voies de la juſtice.

Quoi donc? la bonté de Dieu, qui n'eſt pas un Maître ſi cruel, & qui nous aime trop, pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire? Mais nous aime-t-il plus qu'il n'a aimé ſon Fils unique, & dans lequel ſeul nous ſommes dignes de ſon amour? Et cependant, quel calice lui a-t-il ordonné de boire? par quelles tribulations l'a-t-il fait paſſer? Si le Juſte eſt traité avec tant de rigueur, réſervera-t-il toute ſon indulgence pour les coupables?

Quoi enfin? les rigueurs & les difficultés de la pénitence? Mais, mes Frères, comparons la violence que la Religion nous impoſe, aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt; & ſoutenons, ſi nous pouvons, ce parallèle. Hélas! nos violences conſiſtent plutôt à nous priver de quelque plaiſir, qu'à ſouffrir quelque peine; à retrancher quelques ſuperfluités, qu'à nous impoſer des privations douloureuſes; à ne pas tout accorder aux ſens, qu'à les mortifier: & encore ces privations légères,

par combien d'endroits font-elles adoucies? la grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous fuit, l'élévation qui nous flate, la magnificence qui nous éblouit, tous les avantages au milieu defquels nous fommes nés. Que fouffrons-nous, mes Frères? & fi nous ne fouffrons pas, que pouvons-nous prétendre aux promeffes qui ne font faites qu'à ceux qui fouffrent? Second témoignage que Jefus-Chrift, fur la Croix, rend à la vérité de fa doctrine, en la confirmant par fes humiliations & par fes fouffrances.

Il rend en troifiéme lieu, fur la Croix, témoignage à la vérité de fes miracles, en les renouvellant. Mais ce n'eft pas tant en ouvrant les tombeaux, en brifant les rochers, en obfcurciffant le foleil, & couvrant toute la terre de ténébres, qu'il confirme aujourd'hui fa puiffance, & qu'il rend témoignage à la vérité de tous fes miracles: c'eft en convertiffant un fcélérat, qui expire à fes côtés: c'eft en changeant le cœur du Centenier même, qui préfide à fon fupplice, & le forçant de confeffer tout haut fa puiffance & fa divinité: c'eft en touchant les fpectateurs de fa mort, & les obligeant de s'en retourner, frappant leur poitrine, & répandant des larmes de componction & de pénitence: *Et revertebantur percutientes pectora fua.* Voilà le grand miracle de la mort de Jefus-Chrift; la converfion des grands pé-

Luc. 23. 48.

cheurs ; & remarquez en effet, dans le caractère des pécheurs qu'il convertit sur la Croix, la grandeur de sa puissance dans sa foiblesse.

Le premier est un scélérat qui expire, lequel jusques-là avoit vécu sans Dieu dans ce monde, & n'avoit point apporté d'autre disposition à la mort, que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la conversion est presque toujours désespérée ; où les marques de repentir qu'on donne, on les donne plutôt à la punition qu'on craint, qu'aux crimes qu'on déteste ; où le pécheur est effrayé, mais où le cœur n'est presque jamais changé ; dans ce dernier moment où Dieu jusques-là méprisé, méprise à son tour, & se retire ; où la mesure est comblée, où les graces de repentir sont d'ordinaire refusées : dans ce dernier moment où le pécheur est déja jugé, & où la surprise de sa mort est d'ordinaire la juste punition de l'impénitence, & du désordre de toute sa vie : dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grace & le salut. La première aspersion du sang de Jesus-Christ, qui coule de la Croix, purifie en un instant toutes les souillures de sa vie : il reconnoît la gloire & la divinité de son Libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit : après une vie toute de crimes, il reçoit en mourant, de la bouche même de Jesus-

Christ, l'assurance du pardon : & le dernier moment où il expire, devient le prix de son salut éternel.

Voilà, mes Frères, le grand miracle de la mort de Jesus-Christ ; la conversion d'un pécheur mourant : & cependant il n'est point de pécheur, qui ne se promette le même prodige en ce dernier moment. On croiroit être insensé d'attendre que le Soleil s'éclipsât encore ; qu'on vît encore les tombeaux s'ouvrir, les morts ressusciter, le voile du Temple se déchirer ; que tous les miracles qui s'opérèrent alors, se renouvellassent encore : quelle folie donc de se promettre le miracle de la conversion opéré sur un pécheur mourant ; prodige plus grand & plus merveilleux, que tous les autres miracles qui se passent sur le Calvaire ! Il falloit que ce grand sacrifice, prédit dans tous les siécles & si nécessaire au genre humain, fût marqué par des circonstances uniques, & jusques-là inouies ; que tout y fût singulier ; que tout y rendît témoignage par sa nouveauté, à la gloire & à la divinité du Fils de l'homme. Mais Jesus-Christ mort une fois, il ne meurt plus, dit l'Apôtre ; les rochers ne se brisent plus, les morts ne ressuscitent plus, les pécheurs mourans ne se convertissent plus, toute la terre ne se couvre plus de ténébres, le voile du Temple ne se déchire plus : & les conversions au lit de la mort, n'ont que cet exemple & ce prodige pour elles.

Le

Le fecond pécheur, dont Jefus-Chrift fur la Croix, opère la converfion, eft un pécheur incrédule; un Centenier Gentil, qui jufques-là n'avoit regardé Jefus-Chrift qu'avec dérifion, & fa doctrine comme une impofture. Cependant l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les graces, qui rend inutiles tous les fecours de la Religion, & change en poifon les remédes mêmes, l'incrédulité devient aujourd'hui le triomphe de Jefus-Chrift mourant. Ce Centenier eft frappé des merveilles de fa mort: ce n'eft pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des fpectateurs, qu'il arrive à la connoiffance de la vérité; c'eft en confidérant Jefus-Chrift, fa puiffance dans fes opprobres, fa douceur envers fes ennemis, fa patience & fa majefté dans les tourmens, fon amour pour les hommes, l'innocence de fes mœurs, la fainteté & la divinité de fes maximes: voilà le grand miracle qui le touche. Il comprend que l'impofteur n'auroit pas eu recours à un moyen fi trifte & fi rebutant, pour féduire les hommes; qu'elle auroit flaté, ou leurs paffions, ou leur orgueil; qu'elle leur auroit propofé, comme les autres Philofophes, une doctrine agréable aux fens, ou flateufe à l'efprit & à la curiofité: mais qu'il n'y avoit que le Fils de Dieu, qui pût fe faire des difciples par la Croix; attirer les hommes, en ne leur propofant que des perfécutions

& des souffrances ; en leur interdisant tous les plaisirs, & ne leur permettant ici-bas point d'autre récompense de leur attachement à sa doctrine que les larmes, les croix & les violences : mais qu'il n'y avoit que le Maître des cœurs qui pût prétendre d'attirer tous les hommes par une loi sévère & humiliante, qui les alloit tous révolter, & venir établir un nouveau culte, par les voies les plus propres à le renverser & à l'éteindre : *Verè Filius Dei erat iste.*

Matth. 27. 54.

Enfin, la troisiéme sorte de pécheurs, que Jesus-Christ convertit sur la Croix, est une troupe inutile de spectateurs, que la seule curiosité avoit attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animoient les Scribes & les Pharisiens, & n'opposant point d'autre obstacle à la grace, qu'une indifférence coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter, que les passions les plus criminelles ; touchés du spectacle des souffrances du Sauveur, & des graces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé & brisé d'une sainte componction : *Et revertebantur percutientes pectora sua.*

Luc. 23. 48.

L'oserai-je dire, mes Frères ? Dans le caractère de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit & au spectacle des souffrances du Sauveur ? Des pécheurs

ſcandaleux, & chargés de crimes, comme les deux ſcélérats qu'on attache à la croix à côté de Jeſus-Chriſt, qui ne viennent aujourd'hui ſur le Calvaire, & à ce ſaint ſpectacle renouvellé dans nos Temples, que comme à un ſupplice; qui regardent ces ſaints jours, ces jours heureux que l'Egliſe conſacre aux myſtères douloureux de Jeſus-Chriſt, & où la liberté des plaiſirs publics eſt ſuſpendue, comme un joug odieux qu'une vaine religion leur impoſe; qui en murmurent, & en comptent tous les momens, comme s'ils étoient ſur la croix eux-mêmes : des pécheurs incrédules, & qui n'aſſiſtent, comme le Centenier, à ce ſpectacle de Religion, que pour ſatisfaire aux devoirs d'une Charge, pour remplir les bienſéances de leur rang, pour ne pas manquer à ce que tout le monde lui-même exige d'eux; mais qui en ſecret, regardent la Croix comme une folie, & inſultent peut-être aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & à la piété & au deuil public des Fidèles; enfin, des pécheurs mondains & oiſeux, que la ſeule curioſité attire au récit de la mort du Sauveur, qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni deſir d'une vie plus ſainte; qui ſuivent la multitude, & ne viennent ſur le Calvaire, que comme ſpectateurs, que parceque la foule y court, & que le monde lui-même les y entraîne.

Renouvellez donc aujourd'hui à leur

égard, ô mon Sauveur! les miracles du Calvaire: le moment où vous expirez, eſt le moment des graces & des miſéricordes. Il ſort de votre côté ouvert, des ſources de bénédictions capables de purifier les ames les plus ſouillées & les plus rebelles. Tout eſt favorable aux pécheurs aux pieds de votre Croix: vos mains étendues pour les recevoir; votre cœur ouvert & prêt à leur pardonner; la ſoif extrême que vous avez de leur ſalut; la forte clameur que vous pouſſez pour eux vers le Trône de votre Père. C'eſt aujourd'hui, ô mon Dieu! le jour de vos miſéricordes. Du haut de ce Bois ſacré, jettez encore quelques-uns de ces regards puiſſans ſur les pécheurs qui vous environnent; & conſacrez la mémoire de ce grand jour par quelques-unes de ces converſions éclatantes, qui faſſent ſentir la vertu de votre ſang, & la perpétuité de votre ſacrifice! Troiſiéme témoignage que Jeſus-Chriſt, ſur la Croix, rend à la vérité de ſes miracles, en les renouvellant.

Il rend en quatriéme lieu, témoignage à la vérité de ſon innocence & de ſa ſainteté, en priant pour ſes ennemis. En effet, mes Frères, le caractère le moins équivoque de la ſainteté, c'eſt d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le ſalut de ceux qui veulent nous perdre, & de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions & d'opprobres. Or, voilà le

grand témoignage que Jesus-Christ rend aujourd'hui à son innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient ; il meurt en demandant grace à son Père pour ses ennemis. Il ne méprise pas leur fureur & leurs outrages ; c'eût été souffrir en Philosophe : il ne leur reproche pas ses bienfaits & leur ingratitude ; c'eût été souffrir en homme foible : il ne les menace pas de sa puissance ; c'eût été souffrir en homme vain : il ne se console pas par l'espérance de leur punition ; c'eût été souffrir en homme piqué & sensible : il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie ; c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux ; il n'est occupé que de leur salut : il semble oublier dans ce dernier moment, ses Disciples les plus fidèles ; il ne demande rien pour eux à son Père : il ne pense qu'à ses ennemis ; il ne prie, il ne parle que pour eux. Il ne demande que pour eux des graces à son Père ; & c'est souffrir en Homme-Dieu : ils le maudissent, & il les bénit : ils demandent sa mort, & il demande leur grace : ils veulent prendre sur eux & sur leurs enfans, le crime de son sang répandu ; & il ne veut pas qu'on le leur impute.

Père ! pardonnez-leur, dit-il, *parcequ'ils ne savent ce qu'ils font.* Souvenez-vous, ô mon Père ! que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfans ; que par le prix du sacrifice que je vous

Luc. 23. 34.

offre, mes bourreaux deviennent mes cohéritiers & mes frères; que vous n'êtes plus un Juge armé pour les perdre, mais un Père toujours prêt à les ſauver; & qu'en m'attachant à la Croix, ils ſe ſont élevés un azile, qui doit les mettre à couvert de vos foudres & de vos vengeances: *Pater, dimitte illis.* Ne regardez pas les mains qui m'ont percé; ne regardez que le ſang qui coule de mes plaies, pour appaiſer votre juſtice, & effacer le crime de ceux qui m'immolent: *Pater, dimitte illis.* Ils ignorent encore que c'eſt vous qui m'avez envoyé: pardonnez à des aveugles, qui croyent rendre gloire à votre nom, en me mettant à mort. Ils ne ſavent pas que ce ſang qu'ils répandent, va ſanctifier tout l'univers; que cette victime qu'ils immolent, eſt le prix du ſalut de tous les hommes; que cette Croix, où ils m'ont attaché, va devenir la vie & la réſurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le reméde des maux du genre humain; qu'elle va répandre dans toute la terre, la connoiſſance de votre nom, & vous former parmi tous les peuples, des adorateurs en eſprit & en vérité. Père ſaint! mais vous, qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma Croix, ne leur imputez pas une faute ſi heureuſe; & pardonnez-leur le crime de ma mort, en faveur des biens ineſtimables qui vont en revenir à la terre: *Non enim*

ſciunt quid faciunt. Ils ne ſavent pas qu'en me faiſant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité ; qu'en effaçant mon nom de la terre des vivans, ils vont l'élever au-deſſus des Principautés & des Puiſſances ; qu'en me rejettant, ils vont me faire connoître de tous les peuples ; qu'en refuſant de me faire reconnoître pour Roi, ils vont m'établir Prince du ſiécle à venir, Juge de toutes les Tribus, Seigneur de toutes choſes, & m'aſſurer toute puiſſance dans le ciel & ſur la terre. Père ſaint ! mais vous, qui avez attaché la gloire que vous m'avez promiſe, à mes opprobres & à mes ſouffrances, pardonnez à des aveugles qui ſervent, ſans le ſavoir, à l'exaltation de mon nom, & à l'agrandiſſement de mon Royaume : *Non enim ſciunt quid faciunt.* Ils ne ſavent pas que le crime de ma mort va combler la meſure de leurs pères ; que vont venir des jours ſur eux, où l'on appellera heureuſes celles qui n'ont point enfanté ; où Jéruſalem va devenir une affreuſe ſolitude ; où ſon autel ſera détruit, ſon Temple abandonné, & devenu une triſte mazure ; ſes citoyens, errans & fugitifs ; & votre héritage qu'ils ont ſouillé du ſang innocent, livré à une malédiction éternelle. Père juſte ! mais vous qui leur préparez ces jours de viſite & de colère, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger : ſauvez les reſtes d'Iſrael ; épargnez

les branches d'une racine ſainte ; ſauvez un peuple que vous avez choiſi ; ne perdez pas pour toujours mes frères ſelon le ſang, les os de mes os, & la chair de ma chair : ne retirez pas votre ſalut de Juda, d'où le ſalut eſt ſorti : épargnez les enfans des Saints : raſſemblez enfin un jour les diſperſions d'Iſrael : réuniſſez-les dans les derniers tems au tronc dont ils ſe ſont ſéparés : rappellez-les dans l'enceinte de la véritable Jéruſalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail & qu'un Paſteur, & qu'ils vous offrent avec toutes les nations, non des boucs & des taureaux, mais le renouvellement & les ſignes myſtiques du grand ſacrifice, que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatriéme témoignage que Jeſus-Chriſt, ſur la Croix, rend à la vérité de ſon innocence, en priant pour ſes ennemis.

Enfin, il rend en dernier lieu, témoignage à la vérité de ſa Royauté, en conquérant le monde par la Croix. Le monde lui avoit diſputé la réalité & l'éclat de ſa Royauté : il ne l'avoit traité de Roi que par dériſion : toutes les marques de ſa Royauté avoient été de nouveaux opprobres : le ſceptre, un vil roſeau ; la pourpre, une robe d'ignominie ; la couronne, une couronne de douleur ; le trône, un bois infâme, & le lit de ſes opprobres & de ſes ſouffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuſes d'une Royauté ſi humiliante, deviennent les ſignes glorieux de

ſa puiſſance & de ſon empire. Ce foible roſeau, qui lui ſert de ſceptre, va renverſer tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les ſectes, anéantir tous les Empires, frapper les géans de la terre, & détruire toute ſcience qui s'éléve contre la ſcience de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur & de confuſion, va orner les têtes des Céſars plus pompeuſement, que les lauriers & les diadêmes les plus ſuperbes; & un Roi du premier trône du monde, & du ſang le plus auguſte de l'univers, ira expoſer ſa vie & ſa liberté, pour en rapporter en triomphe, les débris précieux dans ſa patrie; plus glorieux d'avoir enrichi ſon Royaume de ce ſaint & précieux tréſor, que s'il avoit conquis un Empire. Ce trône d'ignominie, où il eſt attaché, ſera bientôt un trône de gloire, aux pieds duquel les Princes & les Souverains viendront courber leurs têtes ſuperbes; un trône de puiſſance & d'autorité, ſur lequel il jugera toutes les nations de la terre; un trône de grace & de miſéricorde, aux pieds duquel tous les peuples trouveront la vie & le ſalut; un trône de ſcience & de doctrine, ſur lequel il inſtruira juſqu'à la fin tous les hommes, & leur apprendra les vérités de la vie éternelle; enfin, un trône de ſageſſe & de conſeil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la juſtice, dans la paix & dans l'abondance.

La puiſſance & le régne des Rois de la terre finiſſent avec eux; le régne de Jeſus-Chriſt ne commence à éclater que par ſa mort, & ſes opprobres ſont la première ſource de ſes grandeurs & de ſa gloire. Père ſaint! votre Fils & véritable Joſeph, que nous pleurons, vit donc encore: la malice de ſes frères, qui l'ont livré, n'a donc ſervi qu'à faire éclater ſa grandeur & ſa puiſſance: il eſt ſorti du puits fatal où l'envie l'avoit enſeveli; & tous les peuples de l'Egypte & l'univers entier, reconnoît ſa domination & ſon pouvoir ſuprême: *Filius tuus vivit, & ipſe dominatur in omni terrâ Ægypti.* (Gen. 45. 26.)

Mais, mes Frères, tout reconnoît aujourd'hui la ſouveraineté de Jeſus-Chriſt: ſa Croix triomphe du Ciel & de l'Enfer; de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurciſſement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confeſſe, toutes les créatures le reconnoiſſent; & nous lui fermerions tout ſeuls notre cœur, & nous nous obſtinerions tout ſeuls à dire: Nous ne voulons pas que celui-ci régne ſur nous: *Nolumus hunc regnare ſuper nos?* (Luc. 19. 14.) Les morts entendent aujourd'hui ſa voix, & ſortent de leurs tombeaux; & nous demeurerions encore enſevelis dans l'abîme de nos diſſolutions, quoique ſa voix puiſſante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de ſa Croix: Le-

vez-vous, ô vous! qui dormez d'un sommeil de mort; sortez de la profondeur de vos crimes & de vos ténébres; & ce Jesus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie & la lumière que vous avez perdue: *Surge, qui dormis, & exurge à mortuis, & illuminabit te Christus.* Les rochers se brisent, & nos cœurs plus insensibles ne sauroient s'amollir? le voile du Temple se déchire; & le voile impénétrable, qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, & qui nous empêche depuis si long-tems d'en manifester au Prêtre les souillures secrettes, ne peut s'ouvrir & se déchirer; & nous tenons encore cachés au dedans de nous ces mystères d'abomination, qui font de notre cœur le temple des démons, l'azile des esprits immondes, & un théâtre affreux de remords, de confusion & de trouble? Ne sortirons-nous pas enfin de ce Royaume de ténébres, où nous vivons, pour entrer dans un Royaume de lumière? ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusques ici les esclaves misérables d'un monde, qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous? & refuserons-nous de prendre Jesus-Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre Roi & notre Seigneur véritable? O mon Sauveur! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que

Ephes. 5. 14.

vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction & leur reconnoiſſance ; & s'ils s'obſtinent encore à périr, malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre ſang, pour arriver à la vie éternelle ?

Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
LA RESURRECTION
DE NOTRE SEIGNEUR.

Traditus eſt propter delicta noſtra, & reſurrexit propter juſtificationem noſtram.

Il a été livré à la mort pour nos péchés, & il eſt reſſuſcité pour notre juſtification. Rom. 4. 25.

C'EST avec raiſon, mes Frères, que l'Egliſe a célébré dès le commencement le grand Myſtère que nous honorons, comme le plus heureux de ſes jours, & ſa ſolemnité par excellence. C'eſt aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait, & qu'il a fait plus glorieux pour lui & pour ſon Egliſe, que tous les autres jours. Oui, mes Frères, c'eſt en ce jour que le ſcandale eſt ôté; que tous les myſtères ignominieux

de Jesus-Christ se développent; que le secret de ses souffrances est éclairci; que l'obscurité de ses paraboles est comprise, & le sens des Ecritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les Disciples chancelans se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la Religion sont confondus, que la foi de tous les siécles est établie, que la vérité de nos Mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son Libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, & tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. C'est aujourd'hui enfin, que l'immortalité nous est assurée; les tribulations de la chair adoucies; les souffrances de notre exil consolées; & une vie toute spirituelle proposée aux Chrétiens.

Oui, mes Frères, Jesus-Christ étoit mort pour crucifier le vieil homme; il ressuscite pour former le nouveau: il étoit mort pour délivrer des esclaves; il ressuscite pour apprendre aux enfans à user saintement de leur liberté: il étoit mort pour payer nos dettes; il ressuscite pour nous combler de ses graces: il étoit mort pour

ſauver des coupables; il reſſuſcite pour inſtruire & perfectionner des Juſtes: il étoit mort pour fermer les portes de l'Enfer; il reſſuſcite pour nous ouvrir celles du Ciel: en un mot, il étoit mort pour nos péchés; il reſſuſcite pour notre juſtification: *Traditus eſt propter delicta noſtra, & reſurrexit propter juſtificationem noſtram.*

Pourquoi cela, mes Frères? pour deux raiſons que je vous prie d'écouter avec attention. Premiérement, il reſſuſcite pour notre juſtification; parceque ſa réſurrection renferme les motifs les plus preſſans que la Religion puiſſe nous fournir, pour perſévérer dans la grace de la juſtification, que nous venons de recevoir dans les Sacremens; c'eſt mon premier point: en ſecond lieu, parceque ſa réſurrection nous propoſe les moyens les plus ſûrs d'y perſévérer; c'eſt le ſecond. La réſurrection de Jeſus-Chriſt nous anime à perſévérer dans la grace reçue; nous apprend à y perſévérer: elle eſt le motif & le modèle de notre perſévérance. Voilà le ſens des paroles de mon texte: *Traditus eſt propter delicta noſtra, & reſurrexit propter juſtificationem noſtram:* c'eſt-là tout le ſujet de ce diſcours.

I. PARTIE.

LEs principales ſources de l'inconſtance des hommes dans les voies de Dieu, ſont ou dans un affoibliſſement de la foi, qui commence à s'éteindre, & à jetter une

efpéce de nuage fur les vérités de la doctrine fainte; ou dans la tiédeur de l'efpérance, qui n'ouvre plus le fein de la gloire à leurs yeux; & ne réveille plus en eux le defir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve dans le Myftère de la réfurrection, des préfervatifs contre ces deux écueils; & des motifs très-puiffans pour perfévérer dans la grace, où la participation aux faints Myftères a dû vous établir en ces jours folemnels.

En effet, en premier lieu, fi l'affoibliffement de la Foi eft d'ordinaire la première fource de nos rechutes; s'il y a toujours une forte d'incrédulité qui devance le crime; s'il faut que l'efprit doute en quelque manière des vérités que le cœur abandonne; & que la Religion s'affoibliffe dans une ame, où la piété s'éteint; qui peut douter que la réfurrection de Jefus-Chrift ne foit le grand témoignage de la Foi chrétienne, & que tous les autres Myftères ne trouvent en celui-ci leur vérité & leur certitude? En effet, fi Jefus-Chrift n'eft pas reffufcité, difoit autrefois l'Apôtre aux Fidèles de Corinthe, notre prédication eft inutile, votre foi eft vaine, & nous fommes nous-mêmes des impofteurs. Mais par une raifon contraire, fi Jefus-Chrift eft reffufcité, notre miniftère vient donc du Ciel, votre foi eft certaine, la doctrine de l'Evangile eft divine, fes promeffes font infaillibles.

Oui, mes Frères, fi la vertu du Père a délivré

délivré Jesus-Christ d'entre les morts, Jesus-Christ étoit donc un Envoyé du Ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut. Le Dieu véritable & fidèle n'auroit pas voulu autoriser l'imposture, en la revétant du caractère de la vérité, & l'honorant d'une grace, dont jusqu'à Jesus-Christ aucun homme mortel n'avoit été favorisé, puisqu'il ressuscite pour ne plus mourir; prodige que Jesus-Christ lui-même avoit promis à ses disciples & à ses ennemis, comme le témoignage le plus décisif de la vérité de son ministère. Donc, sa résurrection une fois établie, tous ses Mystères sont prouvés, dit S. Augustin, & la foi des Chrétiens n'a besoin que de ce seul témoignage: *Resurrexit Christus, absoluta res est.* *S. Aug.*

Or, comme je parle ici à un peuple fidèle, qu'il faut édifier, & non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la résurrection du Sauveur. Premiérement, les précautions mêmes de ses ennemis: ils avoient scellé le tombeau; ils l'avoient environné de soldats; ils n'avoient rien oublié pour éviter une surprise. Ils se souvenoient que ce Jesus qu'ils ont crucifié, avoit prédit qu'il ressusciteroit le troisiéme jour; ils ne paroissoient attentifs qu'à empêcher les Disciples d'enlever le corps de leur divin Maître: des ennemis si puissans, si vigilans, si intéressés à n'être point sur-

pris, n'avoient garde de se laisser surprendre. Secondement, la dépofition des Soldats: ils leur font publier, que pendant qu'ils dormoient, les disciples sont venus enlever le corps de leur Maître. Mais si un profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites destinés à veiller sur le sépulcre & à le garder, peuvent-ils tous de concert & en même-tems, s'être livrés au sommeil, & à un sommeil si profond & si durable, qu'étant presque assis sur la pierre qui fermoit le tombeau, ils ayent donné le tems aux Disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable, sans bruit & sans agitation, n'ait éveillé quelqu'un des Soldats, & déconcerté une entreprise si téméraire & si insensée? De plus, ces Disciples doutent eux-mêmes; ils n'espèrent plus l'accomplissement des promesses de Jesus-Christ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes Femmes: des esprits si grossiers & si incrédules, sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croyent pas eux-mêmes. Troisiémement, les apparitions du Sauveur. Ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses Disciples; on eût pu se défier de l'illusion; c'est fort souvent: ce n'est pas en passant; l'imagination frappée peut pour un peu de tems, suppléer à la vérité par ses images, & transf-

porter au dehors ſes propres ſonges ; c'eſt pendant quarante jours : ce n'eſt pas de loin, & au milieu des airs, où le preſtige eût été probable ; c'eſt au milieu d'eux, mangeant, bûvant avec eux, ſe laiſſant voir de leurs yeux & toucher de leurs mains, & les inſtruiſant, & leur parlant du Royaume de Dieu : ce n'eſt pas à un ſeul ; il eſt des eſprits plus crédules que les autres : c'eſt à tous en commun, & à pluſieurs en particulier : ce n'eſt pas ſous une figure nouvelle ; le changement eût été ſuſpect ; c'eſt avec ſes plaies, & tous les traits auſquels on pouvoit encore le reconnoître. Enfin, le martyre des Apôtres, pour rendre témoignage à la vérité de ce miracle, dont ils avoient été témoins : *Cujus nos omnes teſtes ſumus.* Quel intérêt ont-ils de le publier, ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas reſſuſcité ? Quoi ! ils vont s'expoſer aux plus cruels tourmens pour établir une doctrine qu'ils croyent eux-mêmes fauſſe : ils vont tromper le genre humain, ſans attendre d'autre prix de leur impoſture que les feux, les roues & les gibets ! Une fauſſe perſuaſion, en matière de Religion ſur-tout, peut pouſſer des eſprits ſimples & crédules à des excès & à des démarches extraordinaires. Mais que des pêcheurs groſſiers, que des hommes ſans lettres, & de la lie du peuple, entreprennent de ſang froid, d'aller ſéduire l'univers, & de braver tous les genres de mort les plus affreux, pour publier

Act. 2. 32.

que leur Maître est ressuscité, & qu'ils soient persuadés qu'il ne l'est pas; c'est une sorte d'extravagance dont les hommes ne sont pas capables, & qui deviendroit un plus grand prodige, que tous ceux-mêmes que l'incrédulité conteste à la foi des Chrétiens.

D'ailleurs, ces Disciples ont abandonné Jesus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardoient encore comme le Libérateur promis à leurs pères, & le Christ Fils du Dieu vivant; & ils le confesseront généreusement sur les échafauts après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse? ils verseront tous leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité? ils se répandront dans tout l'univers, comme des desespérés, pour débiter un fait qu'ils croyent fabuleux? & parmi tous ces hommes foibles & timides, aucun d'eux ne se démentira, & ne confessera au milieu des tourmens, sa fureur ni son extravagance? Mais je sens que j'insiste trop long-tems sur une vérité si éclatante, & que votre religion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or voilà, mes Fréres, comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme juste: il voit dans ce Mystère toute la Religion assurée; les châtimens dont elle menace, certains; ses promesses, infailli-

bles; ses préceptes, nécessaires; ses conseils, importans; ses observances, respectables; le plus simple détail de son culte, digne de nos hommages. Dès-là que Jesus-Christ est ressuscité, ah! dès-lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu; rien de plus à craindre que le vice; rien de plus insensé que de négliger le soin de son ame; rien de plus sage que de sacrifier au salut. Dès-là les dérisions des impies sur la sainteté de nos Mystères, sont des extravagances que j'ai peine à comprendre, & des blasphêmes dont j'ai horreur; les réflexions des Sages du monde sur les saintes obscurités de la Foi, des discours d'enfant. Dès-là l'Evangile me paroît ma seule régle; les exemples de Jesus-Christ, mon modèle; les terreurs de la piété, des dons de Dieu; la sécurité des libertins, une fureur désespérée; en un mot, l'infidélité aux graces reçues, & les rechutes dans les premiers désordres, le plus grand des malheurs, & le caractère des réprouvés.

Or, mes Frères, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, & à l'établir dans une pieté solide & durable, que ces grandes vérités? Ah! aussi les Disciples, témoins de la résurrection de Jesus-Christ, ne se démentent plus; ils persévèrent tous jusqu'à la fin dans la prière, & dans le ministère de la parole sainte, il ne se trouve plus parmi eux de Judas, qui abandonne la vé-

rité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet Apôtre ne retombe plus, & confirme même ses frères. A peine Thomas a-t-il touché les cicatrices glorieuses de ses plaies, qu'il adore son Seigneur & son Dieu, & demeure à jamais fidèle. Les Disciples d'Emmaüs ne l'ont pas plutôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils retournent à Jérusalem se réunir aux autres Disciples. Ah, mes Frères! ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jesus-Christ? ne sommes-nous pas les enfans des Saints, qui le virent & qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée? Nous avons vû de leurs yeux, & touché de leurs mains: nous avons même senti, en ces jours heureux, Jesus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grace des Sacremens. Eh! pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? pourquoi rentrerions-nous dans nos premières voies? Si ce Mystère rend notre foi inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur? S'il étoit monstrueux, après tant de preuves, dit S. Augustin, de ne pas croire; l'est-il moins de croire, & de vivre comme si l'on ne croyoit pas? Un Fidèle persuadé qu'il ressuscitera pour jouir d'un bonheur éternel, ou pour être livré à des flammes éternelles; peut-il oublier un si grand intérêt, durant le seul instant qu'il paroît sur la terre? & si les biens fugitifs, qui n'ont rien de réel, & que nous

ne goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire, la véritable félicité, des biens sans fin & sans mesure, une éternité de gloire, de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne sauroit-elle nous détromper, & dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le ciel, & un tems qui se précipite & qui va finir demain, pour l'éternité ?

Second motif que je prens dans ce Mystère, pour nous animer à conserver la grace reçue en ces jours saints. Non-seulement ce Mystère affermit notre foi, mais encore premiérement, il rassure notre espérance ; secondement, il la console ; troisiémement, il la corrige. La résurrection de Jesus-Christ rassure notre espérance. Nous sçavons, dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, & que nous suivrons la destinée de notre Chef ; nous savons qu'étant le premier né d'entre ses frères, il ne doit être que les prémices heureuses de ceux qui dorment pour ressusciter : & qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort & de la corruption, que pour servir de gage à l'espérance de la nature entière : nous savons que sa résurrection seroit inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui ; qu'il seroit dans le Ciel, sans Eglise, sans sacerdoce, sans sacrifice ; & qu'il n'y seroit pas notre Pontife

éternel, s'il n'offroit pas éternellement ſon corps myſtique à ſon Père. Ainſi nous ſavons que nos frères qui nous ont précédés avec le ſigne de la Foi, & qui dorment en Jeſus-Chriſt dans le ſommeil de la paix & de l'unité, n'ont pas péri ſans reſſource; qu'ils ont diſparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuſe eſpérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en pouſſière, la pâture des oiſeaux du ciel, ou des animaux de la terre; mais que celui qui appelle les choſes qui ne ſont pas, comme celles qui ſont, raſſemblera des quatre vents les portions diſperſées de leur chair; démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ſes Elus; reprendra leurs reſtes précieux que la révolution des tems, & la viciſſitude des choſes a confondus, & qui ſont connus de lui ſeul, & que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce ſouvenir, mes Frères, que de puiſſans motifs pour affermir une ame dans la grace & dans le ſervice de Dieu! Je reſſuſciterai avec cette chair que je vais deshonorer; je la porterai aux yeux de Jeſus Chriſt & de ſes Anges, encore marquée des taches honteuſes de mes iniquités. Hélas! ſi tout devoit mourir avec moi, je pourrois tout permettre à mes deſirs corrompus: mais l'impie reſſuſcitera comme le Juſte: la trompette fatale éveillera, ſans égard, tous ceux qui repoſeront

ront ſous l'empire de la mort : il faudra reparoître ſur la ſcène à la face de tout l'univers ; & voir revivre des œuvres de ténébres, que je croyois enſevelies dans un éternel oubli. Quoi ? pendant toute l'éternité ; la honte de l'action que je vais commettre, me ſera reprochée ? ni les ſiécles, ni les années, ni les tourmens, n'effaceront jamais cette circonſtance honteuſe de ma vie ? un plaiſir ſi rapide, qui n'eſt déja plus lorſque je le goûte, & dont je me diſpute moi-même, en le goûtant, la fauſſe douceur, par des remords & des agitations ſecrettes ; ce moment ſi fugitif ſera écrit dans le Livre des vengeances du Seigneur en caractères immortels ; ſera ſcellé dans les tréſors de la colère divine, & durera autant que la juſtice de Dieu même ? Grand Dieu ! puiſque mes actions, mes paroles, mes penſées, mes deſirs, doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, ſoutenez ma foibleſſe ; & faites entendre à mon cœur, qu'un Chrétien ne doit plus rien ſe permettre, qui ne ſoit digne de l'éternité.

En ſecond lieu, la réſurrection de Jeſus-Chriſt conſole notre eſpérance. Car, mes Frères, ſi la piété a ſes douceurs, elle a auſſi ſes amertumes ; & les combats éternels, ou qu'il faut ſe livrer à ſoi-même, ou qu'il faut ſoutenir du côté de preſque tous les objets qui nous environnent, en ſont les épines & les violences. La vertu

ne ſe conſerve que par des ſacrifices continuels; & ſi vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu, les paſſions renaiſſent, ce ſemble, de leur propre défaite: vous croyez avoir réſiſté juſqu'au ſang, & remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on ſe laſſe d'être toujours aux priſes avec ſoi-même, de porter toujours un royaume diviſé au dedans de ſoi: on panche naturellement à vivre d'intelligence avec ſon propre cœur, & à jouir tranquillement de ſoi-même; & voilà la ſource la plus commune de nos rechutes.

Or, dans ces dangereuſes épreuves, rien ne ſoutient & ne conſole l'ame fidèle, comme l'eſpérance de la réſurrection: elle fait que ce corps de péché qui l'appeſantit, ſera bientôt conforme à la reſſemblance de celui de Jeſus-Chriſt glorieux & reſſuſcité. Ainſi loin de s'abattre ſous le poids de ſa chair, elle ſent que ſa délivrance s'approche: plus l'ange de Satan la preſſe, plus le deſir d'être délivrée de ce corps de mort, augmente: plus l'aiguillon du péché ſe fait ſentir, plus elle ſouhaite ſa diſſolution & ſa réunion avec Jeſus-Chriſt: elle trouve dans ſa foibleſſe une nouvelle force; ſes tentations portent avec elles leur remède; & tous les mouvemens qui l'avertiſſent du fond de ſa corruption, la conſolent par l'eſpérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ſes miſères.

Dans les tribulations qui arrivent au Juſte, du côté des créatures, il n'en eſt aucune que cette eſpérance n'adouciſſe. Job, ſur ſon fumier, voit tranquillement ſon corps tomber en piéces: *Je ſai*, dit-il, *que mon Rédempteur eſt vivant; que je reſſuſciterai de la terre au dernier jour; que je verrai mon Dieu & mon Sauveur avec cette même chair, dont les vers & la pourriture ont déja fait un cadavre. Cette douce eſpérance eſt cachée dans mon ſein.* Et il ne faut que cela, mes Frères, pour conſoler toute la rigueur de ſes peines: *Repoſita eſt hac ſpes mea in ſinu meo.* Nous nous réjouiſſons dans les tribulations, diſoient les premiers Fidèles, parceque nous attendons Jeſus-Chriſt du haut du ciel, qui réformera la baſſeſſe de notre corps, afin de le rendre ſemblable à la gloire & à la clarté du ſien, & que notre eſpérance eſt certaine. Dans cette attente, on nous maudit, & nous béniſſons: on nous charge de chaînes, & nous ſommes libres: on nous foule aux pieds, & nous ne ſommes point abattus; & nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche. Ainſi parloient autrefois par la bouche de l'Apôtre, des Fidèles opprimés, perſécutés, proſcrits, traînés dans les priſons & ſur les échafauds; il n'étoit plus de tourmens ſi affreux qui ne leur paruſſent doux, dans la vûe de la bienheureuſe eſpérance.

Job. 19. 25. 26.

Ibid. v. 27.

Auſſi, mes Frères, ils croyoient ſans ceſſe voir arriver Jeſus-Chriſt du haut des airs : ils croyoient que chaque jour alloit être le jour tant deſiré de ſon avénement : c'étoit une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on deſire avec ardeur ; & les Apôtres avoient beſoin de toute leur autorité, pour calmer là-deſſus la vive impatience de ces ſaints Diſciples. Jeſus-Chriſt lui-même avoit cru devoir prévenir les piéges qu'on pouvoit tendre un jour ſur ce point à la vivacité de leurs empreſſemens, & à leur crédulité, en les avertiſſant de n'ajoûter pas foi trop facilement à ceux qui viendroient leur annoncer qu'il alloit paroître : *Nolite credere.* De-là au milieu des tourmens, ils défioient, avec une ſainte fierté, la barbarie des tyrans : Vous pouvez bien déchirer nos corps, leur diſoient-ils, le Spectateur céleſte de notre confeſſion nous les rendra plus glorieux & plus éclatans : les plaies cruelles, dont vous défigurez nos membres, ſe changeront en des rayons de lumière ; & votre inhumanité augmentera notre gloire. Tel étoit l'eſprit de ces ſiécles heureux : une vaine ſpiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines conſolations à la vertu : on n'avoit pas encore fermé le ſein de la gloire aux Fidèles, pour les en rendre plus dignes : on n'avoit pas encore fait une perfection monſtrueuſe d'être indifférent aux promeſſes de la Foi, pour y arriver plus

Mat. 24. 23.

sûrement, on auroit eu horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir, ou de l'indifférence pour le salut même ; & la bienheureuse espérance étoit alors toute la piété & toute la perfection des Fidèles.

En effet, le Juste seroit à plaindre s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jesus-Christ n'est point ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre, & que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si in hac vita tantùm in Christo sperantes sumus; miserabiliores sumus omnibus hominibus ;* telle est la destinée du Chrétien. L'Evangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde ; ses maximes sont tristes, & ne promettent rien de trop agréable ici-bas ; & s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jesus-Christ. Or, sur cette vérité incontestable, vous n'avez, mon cher Auditeur, qu'à vous décider vous-même, pour connoître si vous êtes disciple de Jesus-Christ, ou enfant du siécle, & par conséquent enfant de mort & de perdition : la régle est sûre. S'il n'y avoit point de résurrection à espérer, seriez-vous à plaindre ? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, prenez-vous assés sur vous-même, mortifiez-vous assés tous vos desirs, cru-

1. Cor. 15. 19.

cifiez-vous affés votre chair, fouffrez-vous affés les mépris & les injures, fuyez-vous affés les plaifirs, vivez-vous affés féparé du monde, veillez-vous affés fur vos fens, êtes-vous affés détaché de la gloire, des biens périffables, pour dire avec l'Apôtre: *Si nous n'efpérons en Jefus-Chrift que pour cette vie, nous fommes les plus malheureux de tous les hommes?* Quand la Religion feroit un fonge, qu'y perdriez-vous? quand tout ce qu'on nous dit de la réfurrection à venir, & des promeffes de la Foi, feroient des fables, feriez-vous fort trompé dans vos mefures? quand tout mourroit avec vous, auriez-vous de grands reproches à vous faire au lit de la mort, fur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie préfente; fur les plaifirs dont vous vous y êtes abftenu; fur les facrifices, les violences, les auftérités, les privations que vous avez fouffert pour une éternité & un avenir chimérique? Si l'on venoit vous déclarer que la Foi des Chrétiens eft une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite? Ah! les premiers Fidèles avoient droit de dire, que fi Jefus-Chrift n'étoit pas reffufcité, tout étoit perdu pour eux. Des infortunés qui facrifioient tout à cette efpérance, qui fouffroient la faim, la foif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens & de la vie,

Ibid.

pour lui plaire, & dans la ſeule eſpérance d'aller jouir de lui : *Tantùm ut Chriſto fruar ;* des hommes qui n'avoient aucune consolation ſur la terre ; qui ſe diſputoient les plus légers plaiſirs ; qui regardoient la vie préſente comme un exil, comme une vallée de larmes ; ces hommes pouvoient aſſurer hardiment, que s'il ne devoit point y avoir de réſurrection, rien n'égaloit leur malheur ſur la terre. Mais vous à qui la Foi en Jeſus-Chriſt ne coûte rien ; vous qui ne ſacrifiez à ſes promeſſes, ni plaiſirs, ni goûts, ni ſuperfluités, ni panchans ; vous qui ſous l'Evangile vivez auſſi doucement, auſſi agréablement, auſſi mollement, que ſai-je ? auſſi licencieuſement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infidèles, où ſon nom n'eſt point connu ; qu'il ſoit reſſuſcité ou qu'il ne le ſoit pas, vous n'en êtes ni plus ni moins à plaindre ; la fauſſeté ou la vérité de ſes promeſſes, ne change rien à votre deſtinée : & dès-là vous n'êtes plus Chrétien ; vous n'appartenez plus à Jeſus-Chriſt ; vous n'avez plus de droit à ſon eſpérance.

S. Ignat. Mart.

Et voilà en dernier lieu, comme la réſurrection de Jeſus-Chriſt non-ſeulement aſſure & conſole, mais encore corrige notre eſpérance, en nous propoſant les moyens, qui ſeuls nous donnent droit d'eſpérer ; en nous faiſant entendre qu'il n'eſt pas poſſible de chercher ſa félicité ſur la terre, & d'eſpérer en Jeſus-Chriſt, & que le fidèle qui

ne souffre rien ici-bas, ne sauroit aussi rien espérer pour l'avenir.

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la résurrection de Jesus-Christ corrige notre espérance. En effet, une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solemnité, est de nous persuader que le retour à la grace est facile, & ainsi d'espérer contre l'espérance. Or, le Mystère de la résurrection de Jesus-Christ corrige cette erreur si commune & si dangereuse; car le bienfait de la résurrection n'a été en lui que le prix le plus douloureux de tous les sacrifices; & il n'a mérité sa délivrance du tombeau, qu'en devenant l'homme de douleurs. Or la résurrection de Jesus-Christ est le modèle de la nôtre; c'est-à-dire, que si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence. Si je retombe, ô Dieu! que ce plaisir rapide & frivole va me coûter cher! quel calice à boire, pour recouvrer la vie & l'innocence que je vais perdre! Je ne sai déja que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu, quand on a eu le malheur de s'éloigner de lui: & ce que les commencemens d'une conversion ont de terrible pour le cœur: est-ce qu'après une rechute, cette entreprise auroit moins de difficulté? Mais mes mauvais panchans seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes foibles desirs de salut refroi-

dis, les yeux du Public même plus redoutables, par les inégalités de ma conduite; tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant & plus pénible: or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche que tout sembloit faciliter; comment pourrois-je si fort compter sur une seconde, où tout m'offrira de nouveaux obstacles? Ainsi s'affermit dans la persévérance une ame fidèle.

Mais, d'ailleurs, la grace d'une seconde pénitence vous sera-t-elle accordée? Seconde raison que nous fournit ce Mystère. Savez-vous bien ce que c'est que la grace de la conversion; cette grace qui nous fait passer de la mort du péché à la vie & à la résurrection de la Justice? Ecoutez l'Apôtre, qui va vous l'apprendre: La même vertu suréminente de Dieu, dit-il, qui a opéré sur Jesus-Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur nous, pour nous retirer des voies de la mort & de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grace; c'est-à-dire, qu'il est vrai que la résurrection spirituelle du pécheur, est un ouvrage aussi grand pour Dieu que la résurrection corporelle de Jesus-Christ; que le miracle est ici égal; qu'il a besoin d'une vertu aussi éclatante pour l'un que pour l'autre; & que s'il y a quelque différence à faire, c'est qu'en ressuscitant son Fils, il commande à la mort, & il est obéi, & la mort qui entend sa voix

ne réſiſte point à ſes ordres; au lieu qu'en reſſuſcitant le pécheur, il commande à un cœur corrompu, & ce cœur ſe défend; & ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même après l'avoir entendu, réſiſte à ſes ordres, & repouſſe la main, qui vient le retirer du tombeau, & des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une ſeconde fois une faveur auſſi ſignalée? pouvez-vous vous flater qu'il opérera encore une fois pour vous un prodige, qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de ſon Fils? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups ſi miraculeux de la Puiſſance divine? De toutes les graces, celle de la converſion eſt la plus rare; & vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours? Que ſavez-vous ſi le Seigneur, après avoir fait une fois éclater ſur vous les merveilles de ſa miſéricorde, en rompant les chaînes de la mort & du péché qui lioient votre ame, & en vous faiſant revivre avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'une vie nouvelle, ne manifeſtera pas à l'avenir en vous la ſévérité de ſa Juſtice, en vous livrant pour toujours aux deſirs de vos paſſions inſenſées? Nous liſons bien dans les Livres ſaints que Lazare, que la fille de Jaïre, que le jeune homme de Naïm furent reſſuſcités; mais nous ne liſons pas que ce bienfait ſignalé leur ait été encore accordé. La ſeconde mort fut pour eux la dernière; & dans

cette image, on veut nous faire comprendre, que le miracle d'une feconde réfurrection eft rarement accordé au pécheur.

Confervons donc précieufement, mes Frères, un tréfor fi difficile à recouvrer, fi nous avons été affés heureux que de reffufciter avec Jefus-Chrift dans la participation des faints Myftères. Ah! fi vous connoiffiez, mes Frères, ce que vous perdez en perdant la grace fanctifiante: fi vous faviez que la perte de l'Univers entier n'eft rien à fon égal: fi vous penfiez que c'eft le prix du Sang de Jefus-Chrift, & le feul fruit des fouffrances dont vous venez d'être témoin: fi vous faifiez réflexion que c'eft la dragme précieufe dont on achette l'éternité: fi vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand; tout ce que les créatures & le monde entier ne fauroient vous remplacer; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-même, ce que celui feul que vous offenfez peut vous rendre; que vous perdez ce que tant de réprouvés fouhaiteront pendant toute l'éternité, ce qui fera la félicité de tant de Juftes dans le Ciel, ce qui eft refufé à tant de pécheurs fur la terre; fi vous le pouviez comprendre, fans doute ce fouvenir vous animeroit à perfévérer dans le fervice de Dieu, où la grace des Sacremens vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la réfurrec-

tion de Jesus-Christ ; il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même mystère.

II. PARTIE.

Rom. 6. 9.

JEsus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, dit l'Apôtre ; *la mort n'a plus d'empire sur lui*, parceque sa Résurrection renferme un renouvellement entier & parfait; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau ; & que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire*. Or voilà le modèle & le moyen de notre persévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes Frères ; il faut que tout ce qui étoit en vous de terrestre & de mortel soit détruit, pour ainsi dire, & que vous soyez un homme tout renouvellé & tout céleste. Une passion négligée conserve toutes les autres ; une seule plaie flatée attire sur elle les mauvaises humeurs de tout le corps. Ainsi votre attention doit redoubler, votre vigilance croître : & comme Jesus-Christ n'a compté ses travaux finis, & sa victoire assurée, que lorsque la mort a été entiérement absorbée en lui, & qu'elle n'a plus eu ni armes, ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre ; tandis qu'il vous restera des passions à combattre, des desirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, & avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau.

1. Cor. 15. 54.

Cependant, l'erreur commune regarde

le tems Pascal comme un tems de relâchement, de repos, de liberté & de plaisirs. Mais je le répéte, si vous voulez conserver la grace de la résurrection, il doit être pour vous un tems de renouvellement & de ferveur: en voici les raisons; elles me paroissent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des Fidèles croyent avoir droit de se délasser, & de donner moins de soins à leur salut éternel, quand une fois ils sont arrivés au bout de cette carrière de pénitence; qu'ils ne font consister le privilége de la résurrection que dans des mœurs plus douces, dans un usage plus libre des plaisirs de la table, du jeu, des spectacles, & dans la rareté des prières publiques & des autres devoirs de la Religion. Or, pour faire sentir d'abord l'illusion d'une erreur si vulgaire, & injurieuse à la sainteté de ce tems, il suffiroit de vous dire que l'allégresse de l'Eglise en ces jours heureux, n'est fondée que sur la victoire que Jesus-Christ & tous les Fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché; que votre retour à la grace fait tout le sujet de ses cantiques de joie; & que si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, & gémit en secret devant son Epoux: qu'ainsi, elle ne paroît en ce jour triomphante, & environnée de gloire, que pour célébrer le triomphe de la grace sur vos cœurs; & qu'elle

vous regarde comme autant de captifs, qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort, & de la puissance des ténébres. En un mot, c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie, ou de sa tristesse. Car d'ailleurs le tems de la vie présente n'est pas le tems de sa joie: étrangère, éloignée de son Epoux, déchirée par les schismes & les contentions, deshonorée par les scandales, affligée par les chutes de ses enfans, elle gémit sans cesse; elle soupire après sa délivrance; & ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, & de vifs empressemens d'être réunie à l'Eglise du Ciel, dont son Epoux est le Pontife visible. Mais laissons-là les raisons qui la regardent elle-seule; & arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si après des mœurs désordonnées, & une vie toute criminelle, vous avez été assés heureux, pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des Sacremens, & vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace; vous ne faites que de naître dans la justice & dans la sainteté: or, dans cet état d'enfance & de foiblesse, comme vous êtes plus aisé à séduire & à ébranler, il vous faut aussi plus de précautions, & plus de secours pour vous soutenir. D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs

criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier: vous avez gémi au Tribunal, il eſt vrai; vous vous y êtes déclaré pécheur; vous y avez porté des ſentimens vifs de componction, & une déteſtation ſincère de vos crimes: nous y avons eſſuyé vos larmes, recueilli vos ſoupirs, & conſolé votre douleur, qui nous rempliſſoit nous-mêmes de conſolation; mais ſont-ce-là les ſeuls fruits de la pénitence? une vie entière de plaiſirs & de diſſipation ſeroit-elle effacée par quelques larmes paſſagères? & le péché ſeroit-il expié dès qu'il eſt remis? Or, ſi vous êtes un nouveau Pénitent, eh! où ſont ces tranſports de zèle, cette indignation contre ſoi-même, cette avidité de ſouffrances, qui ſont toujours les prémices de l'Eſprit de Dieu dans un cœur touché? Vous n'avez pas encore commencé; & vous voulez vous permettre des adouciſſemens, que les plus juſtes, après de longues années de pénitence, n'oſeroient encore s'accorder? Eſt-il tems de ſe repoſer à l'entrée même de la carrière? Il peut arriver quelquefois que ſur la fin de la courſe, on ſe relâche; & que la ferveur ſe rallentiſſe après pluſieurs années d'auſtérité; mais du moins les commencemens ont été fervens. Le Roi de Ninive ſe met ſous la cendre, déchire ſes vêtemens, afflige ſa chair par le jeûne & par le cilice; c'eſt le caractère de la première grace; les efforts

qu'elle inſpire d'abord ſont héroïques ; & c'eſt alors que le pécheur nouvellement touché, a beſoin de frein, & qu'il faut que la ſageſſe d'un conducteur modère les ſaillies, & arrête l'impétuoſité du zèle, & de l'eſprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher Auditeur, ſi vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'eſprit? ſi vos premières démarches commencent par être tiédes & languiſſantes, comment ſoutiendrez-vous les ſecouſſes, les ennuis, les dégoûts inſéparables des ſuites & de la durée ?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne ſont jamais plus violentes, que dans un commencement de nouvelle vie. C'eſt alors que le démon furieux d'avoir laiſſé échapper ſa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer : c'eſt alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en piéges, qu'il réveille toutes les paſſions encore à demi vivantes, qu'il répand des dégoûts & des amertumes ſur toutes nos démarches, qu'il raſſemble tous les obſtacles, qu'il groſſit les difficultés ; en un mot, qu'il épuiſe tous ſes artifices, pour rentrer dans la maiſon de notre ame avec ſept eſprits impurs encore plus méchans que lui. Or, ſi les tentations ſont d'un côté plus vives, la piété de l'autre eſt alors plus foible. C'eſt une étincelle à peine allumée, & qu'il faut entretenir

tenir à force de soins & de ménagemens : c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre ; la moindre ardeur des tentations, de faire sécher. En quel tems donc la fidélité & la vigilance furent jamais plus nécessaires ? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer & de n'être point sur vos gardes, dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer ? N'est-ce pas alors que la retraite, la prière, l'éloignement du monde & des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints sont plus que jamais de saison ; & qu'aller exposer un trésor, que vous portez dans un cœur, si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre ?

Enfin, je n'ajoute pas que l'Eglise en ce saint tems, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des Fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle & d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi & la piété étoient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos Temples ; la parole de l'Evangile plus souvent & en plus de lieux annoncée ; les prières de l'Eglise plus longues & plus solemnelles ; tout cet appareil de deuil & de tristesse dont elle étoit couverte ; le souvenir des Mystères douloureux qu'elle nous

rappelloit ; la loi des jeûnes & des abſtinences ; les plaiſirs publics ſuſpendus ; la liberté des tables modérée ; le crime obligé preſque de ſe cacher, ou du moins de ſe ménager ; le devoir Paſcal, auquel, ſi vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés, & abſolument abandonnés de Dieu, tout le reſte ſe mettoit en état de ſatisfaire ; tout cela pouvoit ſervir de ſoutien à une piété naiſſante. Mais dans le tems où nous allons entrer, la vertu ne trouve preſque plus rien dans les dehors de la Religion, qui l'aide, qui la réveille, qui la défende : toute la beauté de la Fille du Roi eſt, pour ainſi dire, au dedans. L'Egliſe ſuppoſant que nous ſommes devenus des hommes tout ſpirituels & céleſtes par la Réſurrection, fournit à notre piété moins de ſecours ſenſibles ; les jeûnes ceſſent ; les prières publiques diminuent ; les chaires chrétiennes ſe taiſent ; les cérémonies du culte ſont plus unies & plus ſimples ; les ſolemnités finiſſent ; la révolution des Myſtères s'accomplit ; l'Egliſe de la terre reſſuſcitée eſt une image de celle du Ciel, où l'amour, l'adoration, l'action de graces & le ſilence tiennent lieu d'hymnes & de cantiques, & forment toute ſa religion & tout ſon culte.

Or, pour vous, qui êtes encore foible dans la foi, cette privation de ſecours ſenſibles, cette vie intérieure & parfaite a ſes dangers. Il eſt à craindre que ne trouvant

plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul : il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance & de volupté ; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu ; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraye le chemin au crime ; que la rareté des prières publiques ne vous désaccoutume d'élever votre cœur à Dieu ; que le silence des chaires chrétiennes ne vous endorme sur les vérités du salut ; en un mot, que la sainte liberté de ce tems ne soit pour vous une occasion de rechute & de libertinage.

Et pour mieux vous développer cette vérité, (car on ne sauroit trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise sur l'ordre & sur la fin de ses solemnités & de ses Mystères ; puisque c'est-là toute la piété de cet exil & de notre pélerinage :) remarquez, je vous prie, mes Frères, que depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa résurrection, & à l'effusion de son Esprit saint que nous attendons, l'Eglise vous a tenu sous ses aîles, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, & qu'elle vouloit former à Jesus-Christ ; elle vous a fait croître successivement par la grace de chaque mystère ; elle ne vous a point perdu de vûe, & vous a donné tous ses soins. Mais désormais les mystères de la Résur-

rection, & de l'effuſion de l'Eſprit ſaint accomplis, elle regarde ſon ouvrage comme achevé en vous ; elle ſuppoſe que vous êtes des hommes céleſtes, remplis de tous les dons d'enhaut, parvenus à la parfaite reſſemblance de Jeſus-Chriſt glorifié, & qui n'avez plus beſoin des ſecours dont elle avoit juſques-là ſoutenu votre enfance. Elle vous laiſſe à vous-mêmes, elle ſe retire dans le ſecret de ſon Sanctuaire ; elle ne propoſe plus à votre piété, que le myſtère ineffable de l'unité de l'eſſence divine, & de la Trinité des Perſonnes, qui fait la ſeule occupation, tout le culte, toute la religion des Eſprits céleſtes, & des Bienheureux dans le ciel : elle croit que menant déformais ſur la terre une vie toute céleſte, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Egliſe du ciel offre à ſes Elus, & qu'elle n'a plus qu'à vous offrir le ſein de la gloire, & le myſtère ineffable de la Trinité, loin de vous ſuivre encore, & de vous ſecourir, comme elle a fait juſqu'ici, au milieu des périls & des écueils qui ſont ſur la terre. Jugez ſi ces jours de perfection, de gloire, de vie céleſte, de plénitude de l'Eſprit ſaint pour des Chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement & de licence ; & ſi vous devez vivre ſelon les ſens, dans un tems où l'Egliſe ſuppoſe que votre vie eſt enfin toute cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt.

Mais après tout, quand une vie molle, fenfuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions & de toutes les violences de la piété, ne feroit pas dangereufe après la fainte folemnité, elle feroit du moins injufte pour la plupart de vous, mes Frères, qui m'écoutez. Et certes, mes Frères, ces jours de pénitence dont nous venons de fortir, ont-ils affés exténué votre chair, pour vous donner droit à vous délaffer de vos peines? qu'avez-vous fouffert durant ce tems confacré par l'Eglife à la mortification & aux fouffrances de Jefus-Chrift? en quoi l'avez-vous diftingué des autres tems de l'année? Avez-vous paru dans nos Temples fous la cendre & fous le cilice? avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? a-t-on vû plus de prières, plus de retraite, plus d'auftérité, ou du moins plus de régularité dans vos mœurs? avez-vous feulement fatisfait aux loix de l'Eglife, & fait gémir fous le devoir auftère du jeûne, accompli dans toute fon étendue, un corps que vous ne fauriez trop châtier? Ah! le Jufte arrivé au bout de cette carrière, a droit d'effuyer fes larmes, de laver fon vifage, de parfumer fa tête, de fe revêtir de fes vêtemens de gloire & d'allégreffe; de prendre part à la joie publique de l'Eglife, & de goûter avec elle les confolations fenfibles de ce faint tems; lui qui, loin de fe difpenfer de la févérité de fes

loix, y a ajouté des rigueurs de ſurcroît. Mais vous qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence; vous qui portez au myſtère de la Réſurrection une chair auſſi rébelle, des paſſions auſſi vives & auſſi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération & d'abſtinence: ah! loin de vous permettre aujourd'hui des délaſſemens que vous n'avez pas mérités, vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté paſſée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce tems de joie en un tems de deuil & de triſteſſe, & de commencer une carrière que vous n'avez pas encore fournie.

Et ſi vous ſouhaitez d'apprendre avant que je finiſſe, en quoi conſiſte ce renouvellement qu'on vous demande, & quels ſont en détail les moyens de conſerver la grace de la réſurrection, ce qui doit être le fruit de tout ce Diſcours; je vous réponds que la grace ne peut ſe conſerver, que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée; que les ſentimens d'amour, de componction, qui l'ont attirée dans votre ame, ſeuls peuvent l'y entretenir; & qu'il en eſt de l'homme ſpirituel comme de l'homme terreſtre, c'eſt-à-dire, que ſa conſervation n'a rien qui ne reſſemble à ſa première formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris en ces jours ſolemnels, pour recouvrer la grace

de la sanctification, s'il est vrai que vous l'ayez recouvrée? quelles sont les voies par où vous êtes arrivé à cet état heureux? les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avoient séduit, une conviction sincère de votre foiblesse, & du besoin que vous aviez de prière & de vigilance, un dégoût véritable du monde & de ses plaisirs, un goût de Dieu & de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien, mon cher Auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grace de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver, que vous avez fait pour la recouvrer; & qu'ainsi vous relâcher, c'est tout perdre, & risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Voilà, mes Frères, les motifs & les moyens de persévérance que nous fournit aujourd'hui la Résurrection de Jesus-Christ. Souffrez donc, mes Frères, que je finisse ce discours, cette carrière sainte & l'ouvrage de mon ministère, en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressoit autrefois aux Fidèles nouvellement convertis à la Foi. Mes Frères, leur disoit-il, demeurez donc fermes, &

ne vous rengagez plus ſous le joug de la dure ſervitude dont la grace de Jeſus-
Gal. 5.1. Chriſt vient de vous délivrer: *State*, & *nolite iterùm jugo ſervitutis contineri.* Tout ce que vous venez de ſouffrir pour purifier votre conſcience, pour en éclairer les abîmes au Tribunal ſacré; ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre foibleſſe, ces déchiremens du cœur; tout cela l'auriez-vous ſouffert en vain?
Ibid. 3.4. *Tanta paſſi eſtis ſine cauſa?* N'allez donc plus reprendre des chaînes, dont vous n'avez pu vous-même ſoutenir la peſanteur: ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pu calmer: ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité, que vous avez trouvé vous-même ſi triſtes & ſi difficiles: *State*, & *nolite iterùm jugo ſervitutis contineri.* Comparez l'état où la grace des Sacremens vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne ſentez-vous pas une joie ſecrette au fond de la conſcience: une douceur, une paix, que le monde & les paſſions ne vous avoient jamais donnée? vos troubles ne ſont-ils pas calmés, vos remords appaiſés? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaiſir ce temple, ces autels, tous ces ſpectacles pompeux que l'Egliſe étale aujourd'hui à vos yeux? n'entendez-vous pas ces chants d'allégreſſe, & ſon innocente harmonie, comme un prélude du

cantique

cantique éternel de la céleste Sion? N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle étoit auparavant pour vous un glaive perçant, qui portoit l'effroi & la douleur jusqu'au fond de votre ame? Rappellez vos jours de dissolution & de ténébres: ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui? N'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait? & en avez-vous jamais vû dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serain, de si heureux & de si auguste? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer; & ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait tout le bonheur & toute la consolation de ceux qui le portent: *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfans de lumière; soutenez cet heureux titre: vous venez d'être faits héritiers du Ciel; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance: vous voilà devenus la victoire de Jesus-Christ, le fruit de sa mort, & le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure & honteuse de son ennemi: *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Que dirai-je de plus, mes Frères? Les Anges qui environnent le trône de

l'Agneau dans le Ciel, & vos frères, qui vous ont précédés avec le ſigne de la Foi; les ſaints Protecteurs de cette Monarchie, qui ont annoncé Jeſus-Chriſt à nos pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleſte: ils célébrent dans le ſéjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grace, & votre réunion avec eux & avec toute l'Egliſe du Ciel: ils chantent aux pieds du trône le Cantique de louange & d'actions de grace. Voudriez-vous fermer encore les Cieux ſur vous, vous ſéparer encore de la charité des Citoyens de la Jéruſalem céleſte, & rompre des liens ſi heureux & ſi deſirables pour vous. Demeurez donc fermes; & ne paſſez plus de la ſainte liberté des enfans de Dieu, à l'eſclavage affreux du démon & du péché: *State, & nolite iterùm jugo ſervitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin? Vous avez même réjoui les Anges de la terre, les Miniſtres de l'Egliſe, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos ſoupirs, de la douleur de votre confeſſion, de la ſincérité de votre pénitence: ils vous ont appliqué avec joie le ſang de l'Agneau, & le reméde de vos ſouillures: ils vous ont réconcilié avec l'Autel, & avec le Dieu qu'on y adore: ils vous ont donné le baiſer de paix: ils vous regardent comme leur ouvrage en Jeſus-Chriſt, comme des enfans de la Foi qu'ils viennent d'enfanter, & de former

pour le Ciel, par leurs prières, par leurs gémissemens, & par les douleurs les plus vives du zèle Sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie; les obliger de gémir encore entre le vestibule & l'Autel, de demander à Dieu contre vous la vengeance de son Sang profané; & au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie, & leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur? Ne rendez donc pas, mes Frères, les soins de leur zèle, & les travaux de votre pénitence, inutiles: *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage & le prix de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

AVIS.

Le Discours suivant est une instruction familière, faite dans quelque assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il n'est pas écrit dans le goût des Sermons; mais il n'est ni moins solide, ni moins touchant; & peut-être que l'air de simplicité qui y régne ne le déprisera point aux yeux des connoisseurs.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PENTECÔTE.

Sur les caractères de l'Esprit de Jesus-Christ & de l'esprit du monde.

Nos autem, non ſpiritum hujus mundi accepimus, ſed Spiritum qui ex Deo eſt.

Pour nous, nous n'avons point reçu l'eſprit du monde, mais l'Eſprit qui vient de Dieu. 1. Cor. 2. 12.

L'ESPRIT de Dieu & l'eſprit du monde, dit S. Auguſtin, forment ici-bas deux cités, Babylone & Jérusalem, qui ont chacune leurs loix, leurs maximes, leurs citoyens, & qui s'élevant depuis le commencement du monde ſur la terre, ont toujours ſéparé inviſiblement & aux yeux de Dieu, les enfans du Ciel, des enfans du ſiécle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers, les villes, les empires, les familles: ils sont répandus sur tous les états, les Grands & le peuple ; dans tous les lieux, le monde & la retraite, la Cour & les cloîtres. Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits: vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités ; c'est-à-dire, que vous appartenez, ou à Babylone, ou à Jérusalem : vous êtes animé, ou de l'Esprit de Jesus-Christ, ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même-tems à tous les deux, dit Jesus-Christ : il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre : on ne peut ni se partager, ni ne pas se donner ; & comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître, à l'amour du monde, ou à l'amour de Jesus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes ; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble, à la vérité, par des dehors qui nous sont communs : par des devoirs extérieurs que nous remplissons tous également ; par les nécessités corporelles ausquelles nous sommes tous encore assujettis : mais un esprit invisible nous sépare & nous distingue ; nous portons au-dedans un homme intérieur bien différent; le principe qui nous pousse & qui nous anime,

n'eſt pas le même; & Dieu qui ne juge de nous, que par ce que nous ſommes au dedans, ſait bien démêler dans cette confuſion où nous vivons, ceux qui ne ſont pas à lui, de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler nous-mêmes: de nous demander à qui nous appartenons; de quel côté eſt notre cœur; quel eſt l'amour dominant répandu ſur nos actions, ſur nos deſirs, ſur nos penſées; en un mot, ſi nous vivons de l'eſprit du monde, ou de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt.

Il eſt ſi aiſé de ſe faire illuſion à ſoi-même, & de ſe calmer ſur quelques apparences de bien, ſur l'éloignement de certains excès, ſur la participation même des ſaints Myſtères, tandis que le cœur eſt mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu; que nous ne ſaurions trop réveiller là-deſſus nos craintes & nos défiances.

Or, mes Frères, pour nous juger nous-mêmes, ſelon les régles de la Foi, & éviter de nous ſéduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'eſt que l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, & ce que c'eſt que l'eſprit du monde; & en remarquant les caractères différens que les Livres ſaints leur attribuent, décider auquel des deux nous appartenons, & ſi nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre: Pour nous, nous n'avons pas reçu l'eſprit du monde, mais l'Eſprit qui vient de Dieu.

I. REFLEX. LE premier caractère de l'Esprit de Jesus-Christ, c'est d'être un Esprit de séparation, de recueillement & de prière. A peine les Apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière, & au ministère saint de sa parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvoient soutenir une heure entière de recueillement avec Jesus-Christ; qui ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier; qui méritoient même que Jesus-Christ leur reprochât, que jusques-là ils n'avoient rien demandé en son nom: ces hommes, dès que l'Esprit de Jesus-Christ est descendu sur eux, & qu'il a pris possession de leur cœur, ils persévèrent, dit Saint Luc, dans la prière avec les Fidèles; ils se rendent assiduement au Temple aux différentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au Ciel. Si la Synagogue les persécute, ils trouvent dans la prière la consolation la plus solide de leurs peines: si l'on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur, de cantiques d'allégresse & d'actions de graces: si Pierre, dans les liens & enlevé au troupeau, leur fait craindre que le Pasteur frappé, les brebis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la prière; & ce sont, dit Saint Luc, leurs supplications

ferventes & continuelles, qui obtiennent de Dieu la délivrance de cet Apôtre. Enfin, ces hommes ſi charnels, ſi diſſipés, ſi ennemis du recueillement & de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de prière, des hommes intérieurs, ſpirituels, recueillis, dont la converſation eſt dans le Ciel; & qui ſont au milieu de Jéruſalem, auſſi occupés de Jeſus-Chriſt, auſſi pleins de ſes merveilles & de ſes bienfaits, que s'ils étoient encore ſur la montagne de Galilée.

Voilà, mes Frères, le premier changement que l'Eſprit de Dieu opère dans une ame. Comme il prend la place de l'eſprit du monde dans ſon cœur; qu'il change ſes deſirs, ſes vûes, ſes inclinations, ſes penſées; qu'il lui rend, ou indifférens, ou odieux; tous les objets qui l'environnent, ſur leſquels auparavant elle trouvoit tant de plaiſir à ſe répandre; & qu'il rappelle dans ſon cœur le Dieu de paix & de conſolation, qui juſques-là en avoit été banni; il lui fait trouver tout ſon bonheur & tout ſon plaiſir en elle-même: la plus douce occupation de cette ame que l'Eſprit de Dieu pouſſe & remplit, c'eſt de ſe rappeller à elle-même. Comme c'eſt au dedans d'elle qu'elle trouve ſon Dieu, elle n'en ſort qu'à regret, pour ainſi dire; elle y revient ſans ceſſe au milieu même des diſſipations & des devoirs extérieurs, que la bienſéance rend inévitables, & qui de-

vroient, ce ſemble, l'en diſtraire: elle ſe fait au milieu même du tumulte & des entretiens du ſiécle, une ſolitude ſecrette dans ſon cœur, où elle s'entretient ſans ceſſe avec le Seigneur qui y fait ſa demeure; où elle ſe plaint à lui de la triſte néceſſité qui l'engage encore en des occupations & des bienſéances mondaines; où elle lui fait réparation par des retours continuels d'amour & de zèle, de tous les outrages dont elle eſt forcée d'être témoin; où elle en appelle à ſa Loi & à ſa vérité, de toutes les fauſſes maximes qu'elle entend ſans ceſſe débiter parmi les hommes; où enfin, elle vit & réſide bien plus que dans les diſſipations extérieures où ſon état l'engage, mais où ſon cœur ne ſe trouve pas.

Et voilà pourquoi S. Paul appelle l'homme Chrétien, l'homme ſpirituel & intérieur; & l'homme mondain & pécheur, l'homme extérieur. C'eſt-à-dire, que dès qu'une ame a reçu l'Eſprit de Dieu, & qu'elle en eſt véritablement animée, toute ſa vie eſt preſque inviſible & intérieure; tout ce qu'elle fait, part de ce principe divin & inviſible qui la remplit. Les actions même les plus communes deviennent ſaintes par la foi ſecrette qui les purifie: qu'elle mange, qu'elle ſe réjouiſſe, qu'elle pleure, qu'elle ſoit dans l'élévation ou dans l'obſcurité, dans l'abondance ou dans la miſère, dans la ſanté ou dans la mala-

die, elle trouve dans tous ces états, des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la Foi. Les événemens & les vicissitudes du monde, les révolutions des Etats & des Empires ; la décadence ou l'élévation des familles ; l'abondance ou le malheur des siécles ; la licence ou le renouvellement des mœurs ; les chutes des Justes, ou la conversion des pécheurs ; l'affoiblissement ou le régne de la vérité parmi les hommes ; la dissension ou la paix des Pasteurs & des Eglises ; les disgraces ou la faveur des particuliers ; enfin, toutes ces révolutions éternelles, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, & qui ne réveillent dans les ames mondaines, que les passions du monde, & des pensées de chair & de sang, sont des instructions secrettes & continuelles à une ame remplie & animée de l'Esprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la Foi ; tout lui montre dans un nouveau jour, le néant des choses humaines, & la grandeur des biens éternels : le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu, & l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre & la séduire ; qu'elle ne se laisse en certains momens, emporter au torrent ; que sa foi

moins attentive ne céde quelquefois à l'impreſſion des préjugés & des maximes humaines; & que les diſſipations du monde ne l'emportent ſouvent hors d'elle-même, & ne lui faſſent perdre de vûe la préſence du Dieu qu'elle porte dans ſon cœur. Mais ce ne ſont-là que des ſurpriſes, & des abſences d'un moment, pour ainſi dire: avertie d'abord de ſon égarement par les reproches ſecrets de l'Eſprit de Dieu qui habite en elle, elle recueille auſſitôt ſon cœur égaré; elle rentre dans ſon ame, d'où le monde l'avoit comme tirée; elle revient dans ce ſanctuaire domeſtique, y faire réparation à ſon Dieu de ce moment d'abſence & de diſſipation, par des gémiſſemens ſecrets, & par des aveux touchans & ſincères, que plus elle ſe répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'eſt qu'un grand vuide: & qu'un cœur où Dieu habite, eſt la ſource des vrais plaiſirs.

Voilà cet eſprit de Foi, de recueillement & de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Eſprit de Dieu, & qu'il habite en nous: voilà cette vie intérieure & ſpirituelle qui diſtingue les Juſtes des mondains, & qui eſt le caractère le plus eſſentiel de la piété chrétienne.

Auſſi les Juſtes, dans les Livres ſaints, ſont ceux qui vivent de la Foi; dont la converſation eſt dans le Ciel; qui n'ont de goût que pour les choſes d'en haut; qui uſent de ce monde comme s'ils n'en uſoient

pas ; qui le regardent comme une figure qui passe ; qui n'arrêtent pas leurs yeux sur les choses visibles, mais qui attendent les invisibles comme s'ils les voyoient déja ; qui ne jugent pas de tout ce que les hommes estiment sur ce qui paroît, mais sur la vérité qui ne paroît pas ; qui sont étrangers & voyageurs sur la terre ; qui sont citoyens du siécle à venir ; qui rapportent tout à cette Patrie éternelle vers laquelle ils marchent sans cesse ; & ne comptent pour rien tout ce qui passe, & ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'Esprit de Dieu est devenu l'esprit dominant qui nous conduit & qui nous anime, il doit régler nos desirs, réformer nos jugemens, renouveller nos affections, spiritualiser nos vûes, nous rendre à nous-mêmes : nous ne devons plus voir que par les yeux de l'Esprit ; agir que par l'impression de cet Esprit ; ne plus desirer que les biens spirituels : enfin, toute notre vie doit être spirituelle, & comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre animé par un esprit étranger, n'a de mouvement que par lui ; point d'impressions que les siennes ; point de pensées que celles que l'esprit qui l'habite, forme en lui : il n'est plus à lui, pour ainsi dire ; il est à l'esprit qui le remplit & qui le posséde.

C'est à nous maintenant, mes Fréres, à nous juger sur cette régle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de

l'Esprit de Dieu ? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos desirs, dans nos affections, dans nos vûes, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies, & dans nos chagrins : enfin, dans tout le détail de notre vie. Je ne demande pas si l'esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas ! où est l'ame fidèle, qui au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions & par ses artifices ? Mais je demande, si c'est l'Esprit de Dieu, ou l'esprit du monde, qui nous posséde & qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore ; ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-même : car d'ailleurs, les régles de la Foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent, de celles mêmes qui vivent dans la profession extérieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, & par conséquent, vuide de l'Esprit de Dieu, indigne du salut & des promesses éternelles.

Premiérement, parceque c'est une vie toute extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, & par conséquent, loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiétent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous

rappelle à nous-mêmes & à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauroient fixer la dissipation de notre ame : notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux : notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques : notre imagination est pleine de phantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut : enfin, dans des mœurs réglées au dehors, & louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes : nous nous fuyons nous-mêmes ; nous cherchons les amusemens qui nous dissipent : nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes ; marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car si Dieu habitoit en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes ; nous ne craindrions pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor & le Dieu de toute notre consolation : nous aurions de la peine même à nous quitter, parceque nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes ; c'est-à-dire, un cœur vuide de vrais plaisirs & des biens solides, plein de passions, de desirs & d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes ; & de-là nous justifions les inutilités & les plaisirs qui nous aident à

nous oublier; nous soutenons qu'ils sont innocens, parceque nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe & empêche le recueillement, & que c'est-là notre grand crime.

Secondement, je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, & vuide de l'Esprit de Dieu; non-seulement parceque notre vie n'est pas intérieure & recueillie, mais encore parceque c'est l'esprit du monde qui en forme les desirs, qui en conduit les affections, qui en régle les jugemens, qui en produit les vûes, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événemens qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde; nous jugeons comme le monde; nous sentons comme le monde; nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élévent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flatent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous lés appellons heureux; ceux qui échouent, nous paroissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talens que le monde admire, nous les admirons dans les autres; nous

nous

nous les souhaitons à nous-mêmes: la valeur, la réputation, la naissance, les agrémens du corps & de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent; nous nous en applaudissons, si nous les avons: enfin, nos vûes, nos jugemens, nos maximes, nos desirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris; mais dans le détail de la conduite, nos vûes, nos jugemens, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentimens chrétiens; qu'en certaines occasions nous ayons des vûes conformes à celles de la Foi; que sur certains événemens, nos dispositions soient chrétiennes & spirituelles: mais ce ne sont-là que des étincelles de Foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grace qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, & lorsque nous agissons naturellement; en un mot, le principe constant & comme universel de tous nos sentimens intérieurs & de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde; nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or, l'Esprit de Dieu n'est point où régne l'esprit du monde: il nous pousse peut-être, il nous excite, il

nous inspire de saints desirs, il réveille notre peu de foi; mais il ne régne pas dans notre cœur: il heurte à la porte; mais nous ne l'avons pas encore reçu: il laisse tomber sur notre ame quelques étincelles de son feu divin; mais il n'y est pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde & à son esprit. Sous des dehors religieux & réglés, notre cœur est donc encore mondain; avec des apparences de vie, nous demeurons donc encore dans la mort & dans le péché: & voilà sur quoi on ne s'examine guères. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de Religion ausquelles le monde attache le nom & la réputation de la piété; mais on ne s'avise guères de se demander à soi-même: Est-ce l'esprit du monde, ou l'Esprit de Jesus-Christ, qui me conduit & qui m'anime? ressemblai-je encore au monde par mes desirs, par mes vûes, par mes jugemens, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil; enfin, par toutes les dispositions de mon cœur? Je n'appartiens donc pas à l'Esprit de Jesus-Christ; le monde est donc encore l'esprit invisible, qui m'anime & qui me posséde. Si mon cœur ne change & ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde; puisqu'il est déja jugé, que le salut n'est pas pour lui, & que sa condamnation est

inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit & un même tout avec lui. Première Réflexion.

II. REFLEX.

LE second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement & de pénitence; & ce caractère est une suite nécessaire du recueillement, & de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes Frères, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, & qu'il nous fait habiter dans notre cœur, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées; il nous fait appercevoir en nous mille passions & mille misères, que la dissipation & l'aveuglement de la vie mondaine nous avoient cachées; il nous développe toute la corruption de nos panchans, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien & à la justice, toutes les plaies que le monde & les passions ont faites à notre ame; il nous convainc que nous sommes dans un désordre universel, par rapport aux biens véritables; que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps; que tout est déréglé en nous, & révolté contre l'ordre, la vérité & la justice: *Arguet mundum de peccato*, dit Jesus-Christ. Joan. 16. 8.

Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement secret & universel de

toutes les facultés de notre ame, il n'opère en nous deux diſpoſitions : la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous ; la ſeconde, de venger la juſtice de Dieu que ce déſordre a outragée.

Je dis premiérement, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous : car les lumières dont l'Eſprit de Dieu remplit un cœur, ne ſont pas des lumières ſtériles ; ce ſont des lumières vives & efficaces ; il opère partout où il eſt ; il fait aimer les vérités qu'il enſeigne, parcequ'il change le cœur qu'il éclaire. Les ames mondaines peuvent à la vérité connoître le déréglement de leur cœur, & la corruption de leurs panchans, mais elles ne la connoiſſent que par rapport à leur repos qui en ſouffre, & non pas à l'ordre qui en eſt troublé : & comme ces lumières ne ſont que des reproches ſecrets de leur amour propre, elles leur ſont bien haïr leurs maux, mais elles ne leur en font pas aimer le remède.

Mais une ame que l'Eſprit de Dieu a renouvellée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'oppoſé à la vérité & à la juſtice. Les lumières nouvelles qui lui montrent preſque ſur chaque action le déréglement de ſes affections & de ſes panchans, l'animent d'un ſaint zèle, pour les rapprocher de l'ordre & de la régle.

Ainſi, à meſure qu'elle ſent dans le détail de ſa conduite, que ſon cœur encore corrompu par l'orgueil, ſe révolte contre

la plus légère humiliation, elle les cherche & lui en ménage; qu'il se livre à des antipathies & à des animosités secrettes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance & de charité, ausquelles elle se condamne; qu'il ait un goût violent pour les dissipations & pour les plaisirs, elle le châtie par le recueillement & par la retraite; qu'il conserve encore des attachemens vils & frivoles, pour la parure & pour la vanité, elle le réduit par la simplicité & par la modestie; que les desirs de plaire infectent presque encore toutes ses actions, elle en fuit les occasions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile & rebelle, elle y ajoûte même des œuvres de surcroît, afin qu'en l'obligeant d'aller même au-delà, elle lui rende la régle plus supportable.

Enfin, toute son attention est de rétablir dans son cœur, par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé: elle ne se pardonne rien; ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteste; elle a recours aux gémissemens, quand les soins & les efforts sont inutiles; & elle souffre plus des misères qu'elle ne peut encore guérir, que des violences qu'elle se fait pour se délivrer de celles dont la grace la purifie.

Voilà la première disposition de cet esprit de renoncement & de pénitence, que l'Esprit de Dieu opère en nous; & de-là,

il eſt aiſé de juger ſi nous l'avons reçu, ou ſi nous vivons encore de l'eſprit du monde.

Car l'eſprit du monde eſt un eſprit de pareſſe & d'immortification; un eſprit d'indulgence pour tous nos panchans déréglés; d'attention à les ſatisfaire, d'habileté à les juſtifier, d'amour propre qui les régle & les retient ſur les tranſgreſſions eſſentielles, pour s'en épargner les remords, mais qui ſur tout le reſte s'y livre & s'y laiſſe entraîner. Car il ne faut pas croire que l'eſprit du monde nous porte toujours aux déſordres groſſiers & déclarés; c'eſt un eſprit artificieux qui, comme l'Eſprit de Dieu, ſait prendre différentes formes: *Multiformis ſpiritus*; ce qu'il cherche, c'eſt de corrompre le cœur & de le dérégler; pourvû qu'il y réuſſiſſe, il lui eſt égal que ce ſoit par des paſſions groſſières, ou par une multitude de panchans mondains, qui quoique ſéparément peut-être, & conſidérés chacun en ſoi, ne ſoient pas criminels, tous enſemble néanmoins, & ſubſiſtant habituellement dans le cœur, en font un cœur mondain, & y forment un état de mort & de péché, qui nous ſépare de Dieu & nous prive de ſon Eſprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainſi j'appelle un cœur mondain & vuide de l'Eſprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi, de la violence, & qui ſur tout ce

qui regarde ſes deſirs, ou indifférens, ou légérement mauvais, ne cherche qu'à ſe ſatisfaire, & ne ſauroit rien prendre ſur lui-même : un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne viſiblement de Dieu, & qui encore ſur les devoirs eſſentiels, pouſſe la pareſſe & l'indulgence pour ſes paſſions, juſqu'aux dernières bornes qui l'approchent du crime & de la tranſgreſſion aux yeux de Dieu : un cœur qui ſe livre à ſes animoſités & à ſes antipathies, pourvu qu'elles n'aillent pas juſqu'à une haine amère & furieuſe ; à ſes impatiences & à ſon humeur, pourvu qu'il ne les porte pas juſqu'à l'éclat & au ſcandale ; aux diſſipations & aux plaiſirs, pourvu qu'on en banniſſe les excès & le crime ; aux deſirs de plaire, pourvu qu'ils n'ayent pas de ſuite marquée & criminelle ; à l'amour de l'élévation & de la fortune, pourvu qu'on n'y employe pas des meſures, ou odieuſes, ou injuſtes ; à la recherche des aiſes & des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables ; à la vanité & à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en ſoit pas bleſſé, & qu'on y ajoûte quelques largeſſes ſaintes ; enfin, à tous les adouciſſemens poſſibles ſur les devoirs, pourvu qu'on paroiſſe ſauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain, & où l'Eſprit de Dieu n'habite pas,

parceque tous les panchans du monde y subsistent ; au lieu que l'Esprit de Dieu fait de nous, dit l'Apôtre, des divisions & des séparations douloureuses ; retranche, coupe jusqu'au vif, va jusques dans les plus secrets panchans de notre cœur séparer la chair de l'esprit, les affections humaines des mouvemens de la Foi, l'artifice des passions des opérations de la grace : *Vivus & efficax, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs.*

Hebr. 4. 12.

Or, est-ce-là l'esprit que nous avons reçu ? Notre vie est présentement exemte de grands crimes ; mais quelle violence faisons-nous à tous nos panchans ? que nous en coûte-t-il pour nous combattre à tous momens, & pour nous vaincre ? que refusons-nous à notre cœur & à nos desirs ? qu'avançons-nous par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines. & déréglées ? où plaçons-nous les sacrifices & les violences dans le détail de notre vie ? Le monde nous en ménage ; la situation de notre fortune nous en fait naître ; la malice des hommes nous en fournit des occasions : où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes ? où sont celles que la Foi nous rend nécessaires, & où l'Esprit de Dieu nous pousse ? que souffrons-nous pour être à Dieu ? qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse ? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite du tempérament,

pérament, ou une bienséance que l'âge & le monde lui-même nous impose; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là : ainsi ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification & de paresse ; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines ; & par conséquent nous appartenons encore au monde, & l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement & de pénitence, qui est le caractère de l'Esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée : c'est-à-dire, que ce qui nous rend la violence indispensable, n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler & de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées; mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une ame renouvellée : il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même ; il la pénétre de la crainte de ses jugemens ; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. L'Esprit que je vous promets, disoit Jesus-Christ à ses Disciples, convaincra le monde touchant la justice & touchant le jugement : *Arguet mun-* *Joan.* 16. 8.

dum de justitia & judicio; c'est-à-dire, il sera connoître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égaremens; ce qu'ils doivent souffrir pour la satisfaire; ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, & jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même, pour expier ses crimes, & pour prévenir la sévérité des jugemens du Seigneur, qui ne peut les laisser impunis: *Arguet mundum de justitia & judicio.*

Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémissemens, que les violences ne sauroient satisfaire, parcequ'il ne croit jamais lui-même avoir assés satisfait à la justice de Dieu? Faisons-nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occasions de sacrifices & de souffrance? Nous plaignons-nous devant Dieu de la foiblesse de notre chair, & de ne pouvoir en faire par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté & sa foiblesse ne nous permettent pas d'aller au-delà? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, & qui ne

peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes, qu'en se condamnant à une mort temporelle ; c'est-à-dire, en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses desirs & à toutes les créatures ?

Hélas ! tous nos soins se bornent à flater une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur, & d'un œil d'indignation & de colère : nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification & notre mollesse : nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire & si essentielle, comme une obligation indifférente & de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zèle contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne & le mortifie ; loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle exige tant de notre foiblesse ; nous soutenons qu'on pousse trop loin la sévérité de ses prétentions ; nous adoucissons la rigueur de ses maximes ; nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour propre ; nous diminuons ses droits pour augmenter ceux de notre cupidité ; enfin, notre corps nous est plus cher que la justice de Dieu qui demande sa punition ; & l'esprit qui nous anime, n'est pas un esprit de zèle & de pénitence, inséparable de l'Esprit de

Dieu ; c'eſt un eſprit de chair & de ſang, qui ne poſſédera jamais le Royaume promis à la croix & à la violence.

III. REFLEX. ENfin, le dernier caractère de l'Eſprit de Dieu, c'eſt d'être un Eſprit de force & de courage. Comme c'eſt un Eſprit qui a vaincu le monde, qui a renverſé les Idoles, anéanti les ſuperſtitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs & les ſectes, combattu les paſſions ; en un mot, comme c'eſt un Eſprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Auſſi les Apôtres, auparavant foibles & timides ; eux que la voix d'une femme avoit intimidés ; eux que la mort de Jeſus-Chriſt avoit diſperſés ; & qui cachés dans Jéruſalem, n'oſoient s'expoſer à la fureur des Juifs, & rendre témoignage à l'innocence de leur Maître, & à la vérité de ſa doctrine : dès que l'Eſprit de Dieu eſt deſcendu ſur eux, ils ne connoiſſent plus ces timides ménagemens ; ils paroiſſent avec une ſainte fierté au milieu de Jéruſalem ; ils annoncent devant les Prêtres & les Docteurs, ce Jeſus dont ils n'oſoient auparavant ſe déclarer les Diſciples. Non-ſeulement ils ne craignent plus les diſcours publics ; mais ils mépriſent les menaces ; ils bravent les ſupplices ; ils répondent hardiment qu'il eſt plus juſte d'obéir à Dieu qu'aux hommes ; & comme ſi la Judée n'avoit pas offert aſſés de périls & aſſés de perſécutions à leur courage, ils ſe

répandent dans tout l'univers ; & la férocité des peuples les plus barbares, & l'horreur des tourmens, & la cruauté des tyrans, & l'attente de la mort la plus affreuse, & le monde entier révolté contr'eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté & leur constance.

Telle est une ame pleine de l'Esprit de Dieu. Cet esprit qui humilie ou qui éléve à son gré les personnes ; qui se joue des Grands & des Puissans ; qui renverse ou qui affermit les noms & les fortunes ; qui forme ou qui détruit les Royaumes & les Empires ; cet esprit, source de toute grandeur dans le ciel & sur la terre, & devant lequel tout est néant, éléve une ame qu'il remplit, au-dessus d'elle-même : il la fait participer à sa grandeur & à sa souveraineté ; il imprime en elle ses caractères divins de liberté & d'indépendance : il va la placer jusques dans le sein de Dieu, d'où cette ame jettant les yeux sur cet univers, les grandeurs & les puissances de la terre ne lui paroissent plus qu'un vain atôme incapable de l'intimider, & indigne même de ses regards & de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une ame que l'Esprit de Dieu posséde. L'élévation & la fermeté que le monde donne, est toujours mêlée de ménagement & de bassesse ; parcequ'elle est toujours soumise au monde, & par quelque endroit dépendante de lui : au-

tant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une ame juſte ne le craint plus, parcequ'elle n'y tient plus : ſes jugemens lui ſont indifférens ; ſes diſcours & ſes dériſions ne l'ébranlent pas plus que le ſon d'une cymbale retentiſſante : elle fait gloire de la vertu devant ceux mêmes qui la mépriſent : elle ne défère qu'à la vérité ; elle ne ménage que la charité ; elle n'a point de ces timides complaiſances dont la piété ſouffre ; & qui loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans leurs erreurs injuſtes. Voyez aujourd'hui les Diſciples ; on traite leur zèle d'ivreſſe, & leur zèle ne fait que s'enflammer ; on les prend pour des inſenſés, & l'injuſtice des diſcours publics ne ſert qu'à les confirmer dans leur ſainte folie ; on les regarde comme des ſéducteurs, & ils ne font rien pour mettre le monde de leur côté, que ce qu'ils ont fait pour le révolter contr'eux ; c'eſt-à-dire, le condamner, l'édifier & le reprendre.

L'eſprit du monde eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement. Comme l'amour propre en eſt le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire ; il ne ſe déclare pour la piété, qu'autant que la piété trouve des partiſans favorables ; il ne ſe fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'eſprit qui nous régit & qui nous gouverne ; un eſprit de timidité & de com-

plaiſance : on craint d'être à Dieu, & dans toutes les occaſions où il s'agit de ſe déclarer pour lui, on mollit & on ſe ménage ; & dès qu'il faut s'expoſer pour ſa gloire à la dériſion & à la cenſure des hommes, on recule, & on ſe fait de ſa lâcheté une fauſſe prudence ; & dès qu'il eſt queſtion de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la tranſgreſſion légitime ; & la première choſe qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'eſt ſi le monde y donnera ſon ſuffrage ; & pour ne pas perdre l'eſtime du monde, on paroît encore mondain ; on parle ſon langage, on applaudit à ſes maximes, on s'aſſujettit à ſes uſages ; & pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ſes plaiſirs, on eſt de ſes diſſipations, on participe peut-être à ſes crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne-foi, pour convenir que c'eſt-là notre caractère. Toute notre vie n'eſt qu'une ſuite de ménagemens & de complaiſances, que la Loi de Dieu réprouve : partout nous ſacrifions les lumières de notre conſcience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoiſſons la vérité, & cependant nous la retenons dans l'injuſtice ; nous applaudiſſons aux maximes qui la combattent ; nous n'oſons réſiſter à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flaterie & au deſir de ne pas déplaire, mille choſes que notre conſ-

cience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne : en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la vérité ; nous vivons pour les autres & pour la vanité : nous voulons plaire ; nous ne pouvons nous passer du monde ; nous tenons à lui par des vûes de gloire, de fortune, d'établissement, de crédit, de réputation, d'amusement, même d'amitié & de société ; & de-là vient que dès que la vérité est en concurrence avec quelqu'une de ces passions, & qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons ; nous nous ménageons, nous dissimulons, nous nous faisons de fausses maximes pour justifier nos tempéramens injustes ; nous nous persuadons que la vie du monde, où nous sommes engagés, nous les rend inévitables. Ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples, à consentir à leurs maximes : nulle fermeté, nulle résistance, nul courage ; tout nous ébranle, tout nous entraîne ; la complaisance est le grand ressort de toute notre conduite ; & n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, & nous ne pratiquons aucune vertu.

Cependant comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égaremens

que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces ames mondaines qui en sont enivrées : mais nous nous trompons ; il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'Esprit de Dieu ; que ce n'est pas lui qui nous conduit & qui nous posséde. Car cet esprit divin est un Esprit de force, de fermeté, de courage : il ne craint pas le monde, parcequ'il méprise le monde : il ne veut pas plaire au monde, parcequ'il est crucifié au monde : il ne recherche pas les suffrages du monde, parcequ'il juge les jugemens du monde : il ne ménage pas l'amitié du monde, parcequ'il est ennemi du monde : il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parcequ'il a vaincu le monde. Le caractère le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractère de la lâcheté & de la complaisance ; & la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur, & qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, & qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu ! répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple Esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui répandu autrefois sur vos Disciples, en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde, & les témoins de la vérité : anéan-

tiſſez en nous cet eſprit du monde, cet eſprit de diſſipation, d'immortification, de complaiſance & de lâcheté, qui ferme depuis ſi long-tems dans nos cœurs l'entrée à votre Eſprit divin : renouvellez en ce jour nos deſirs, nos affections, nos ſentimens, nos penſées. Venez, Eſprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde miſérable qui nous déplaît, & auquel nous n'avons pas la force d'oſer déplaire ; & après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire & de votre vérité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION

DE LA S^TE VIERGE.

Sur les conſolations & la gloire de la mort de la ſainte Vierge.

Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi paſcas, ubi cubes in meridie.

O vous qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où eſt le lieu de votre repos & de vos pâturages éternels. Cant. 1. 6.

TEL eſt le langage de l'ame fidèle ſur la terre. Eloignée de ſon époux, que les nuages de la mortalité lui dérobent encore; ne trouvant rien ici-bas qui puiſſe conſoler ſon amour de cet éloignement, que l'eſpérance de le voir bientôt finir; ſoupirant ſans ceſſe après cet heureux mo-

ment, qui doit lui ouvrir les Cieux, & lui montrer l'Epoux immortel qu'elle aime; & faisant de la durée & des amertumes de son exil, l'exercice de son amour, & tout le mérite de sa foi & de sa patience: *O vous*, s'écrie-t-elle sans cesse, *qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos, & de vos pâturages éternels.*

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des ames les plus pures mille attachemens inévitables, qui partagent ici-bas leur amour; qui rallentissent en elles le desir des biens éternels; & qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudroient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore: *Nolumus exspoliari, sed supervestiri*: on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie & de toutes les créatures, cette tristesse sur la longueur de cet exil, cette joie & ce tressaillement à la vûe de la mort, & de l'heureuse délivrance, n'a été parfaite que dans Marie; & qu'elle seule, en ce jour consacré par l'Eglise à sa sortie de la terre, & à son exaltation dans le ciel, a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour: *O vous qui êtes le bien aimé de mon cœur, montrez moi où est le lieu de votre repos & de vos pâturages éternels.*

2. Cor. 5. 4.

En effet, les amertumes & les abbaissemens de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui dans sa mort, & dans son heureuse

Aſſomption, leur conſolation & leur gloire. A l'exemple de ſon cher Fils, la terre avoit été pour elle un lieu d'opprobres & de ſouffrances. Fille de douleur; dégradée de tous ſes titres; inconnue dans tous ſes dons; confondue avec les autres mères de Juda, il étoit juſté enfin que la gloire de ſon Fils fût réparée en ſa perſonne; & que toujours ſemblable à lui, les merveilles de ſa mort corrigeaſſent l'obſcurité de ſa vie.

Ce ſont donc les conſolations & la gloire de la mort de Marie, que nous allons développer aujourd'hui, & qui renferment tout le Myſtère que l'Egliſe propoſe à la piété des Fidèles. Les conſolations de ſa mort, qui compenſent les amertumes intérieures dont ſon ame ſainte avoit toujours été affligée durant ſa vie; la gloire de ſa mort, qui répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée ſur la terre: voilà tout le ſujet de ce Diſcours. Nous avons beſoin de ſon entremiſe pour obtenir les lumières de l'Eſprit ſaint. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

ON peut dire que Marie avoit éprouvé trois ſortes d'amertumes durant le cours de ſa vie mortelle; & que ç'avoient été là comme les trois traits qui avoient percé ſon cœur, & conſommé le ſacrifice de ſes douleurs & de ſes peines: une amertume de délaiſſement, une amertume de zèle, & une amertume de deſir. Or à ces trois

amertumes, répondent trois consolations à sa mort, qui vont nous développer la première circonstance de ce Mystère: une consolation de force & de courage; une consolation de paix & de joie; une consolation de possession & de jouissance. Entrons dans le détail, & m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaissement que Marie avoit éprouvée, l'indifférence & les rigueurs apparentes dont Jesus-Christ avoit toujours semblé payer sa tendresse & ses plus saints empressemens. Nous ne voyons nulle part qu'il la distingue par les égards & les tendres attentions, que sembloit demander l'autorité qu'elle avoit sur lui, & l'amour qu'il avoit pour elle. Caché dans le Temple à l'âge de douze ans, il paroît blâmer l'inquiétude où l'avoit jettée la crainte de l'avoir perdu; & loin d'être touché des allarmes & des empressemens de son amour, il ne lui parle que du Père qu'il a dans le ciel, comme s'il avoit oublié qu'il eût une mère sur la terre. Aux nôces de Cana, de peur, ce semble, que Marie ne partageât avec lui dans l'esprit des conviés la gloire du prodige qu'il alloit opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, & que c'est à son Père seul à lui marquer les tems & les momens où il doit se manifester par des miracles, comme c'est de lui seul qu'il tient la puissance de les opérer.

Si les femmes de Jérusalem appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il semble ravir à Marie une louange que l'Ange lui-même lui avoit donnée, & leur annonce qu'il n'y a d'heureux sur la terre, que ceux qui observent la Loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mère & ses frères l'attendent avec impatience, il répond, qu'il ne reconnoît pour sa mère & pour ses frères, que ceux qui font la volonté de son Père qui est dans le ciel. Enfin par-tout elle paroît oubliée, & toutes les fois que les Evangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jesus-Christ envers elle.

Telle avoit été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissemens & par des rigueurs de la part de Jesus-Christ; toujours conduite par des voies dures & rigoureuses, elle devoit servir de modèle & de consolation aux ames que Dieu éprouve, ausquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandemens, & qu'il livre à tous les dégoûts & à toutes les sécheresses d'une vertu triste & amère. Elle devoit leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens & de la nature, a son mérite & ses avantages aux yeux de la Foi; que c'est d'ordinaire la voie des ames pures & parfaites; que les goûts sensibles

font fouvent les appuis de la foibleffe, plutôt que les fruits de la vertu ; que la Foi feule des promeffes doit foutenir l'ame fidèle ; que fuivre Jesus-Chrift par le feul attrait des confolations attachées à fon joug, c'eft courir après foi-même ; que le caractère de la Foi eft d'attendre, de foupirer & de fouffrir ; que le tems de la vie préfente eft le tems des privations, & non des confolations ; que le Seigneur eft ici-bas un Dieu caché ; & que plus il veut s'unir une ame par une Foi vive & fervente, plus il la prive de ces confolations humaines, pour lui rendre cet exil encore plus infupportable ; pour allumer chaque jour en elle le defir de cette patrie immortelle, où pleins du Dieu qui nous rendra heureux, nos cœurs ne pourront plus goûter que ce bien ineftimable; & où la vérité vûe à découvert, paroîtra toujours aimable, parceque nous la verrons toujours telle qu'elle eft.

Et en effet, l'état de la Foi où nous vivons, ne confifte pas feulement dans la foumiffion de l'efprit à des vérités qui ne nous font pas encore montrées par des lumières claires & évidentes ; mais encore par l'adhérence du cœur à des biens invifibles & éternels, dont la beauté ne fe fait pas encore fentir à nous par des goûts & des plaifirs fenfibles. La Foi renferme donc deux privations effentielles, une privation de lumière & une privation de plaifir : il

faut

faut pouvoir croire ce qu'on ne voit pas, & aimer, pour ainsi dire, ce qu'on ne sent pas encore. C'est l'état de la patrie de voir toujours la vérité, & de sentir toujours qu'elle est aimable : mais il faut mériter cet état heureux, en sacrifiant sans cesse nos propres lumières aux lumières & aux vérités que nous ne voyons pas, & les plaisirs sensibles qui nous environnent, aux plaisirs invisibles & seuls dignes du cœur, que nous ne sentons pas encore.

Ce n'est pas que le Seigneur n'avance quelquefois à des ames justes & privilégiées ces dons ineffables qui leur sont préparés dans le ciel. Il en est qu'il favorise de lumières extraordinaires, & ausquelles il révéle, comme à Paul, des secrets & des mystères, qu'il n'est pas presque permis à l'homme de publier. Il en est d'autres sur lesquelles il verse abondamment ces plaisirs secrets & indicibles, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés, & qui ne pouvant porter la plénitude du Dieu de toute consolation qui les remplit, sont obligés de lui demander qu'il suspende l'abondance de ses dons, ou qu'il les modère. Mais ces faveurs sortent de la voie commune de la Foi : l'illusion même y est à craindre : notre siécle & les siécles passés en ont fourni de tristes exemples. Les singularités de la piété dégénèrent souvent en fanatisme. Tout esprit ne vient pas de Dieu;

ſouvent ces lumières extraordinaires qu'on croit venir du Ciel, ſont des lueurs trompeuſes, qu'une imagination échauffée & ſéduite produit, & qu'une vanité ſecrette conſacre; & les Priſcilles nous ont inſtruits à nous défier d'une voie, qui ſous prétexte de nous mener à la perfection, nous conduit dans le précipice: ſouvent ces goûts ſenſibles & abondans, qu'on croit être le fruit de la grace, ſont des ſentimens humains, qu'une tendreſſe naturelle excite, & qui flatent la cupidité ſans corriger la vertu; & tandis qu'on ſe croit plein de Dieu, on n'eſt rempli que de ſoi-même. La voie des privations eſt toujours la plus ſûre, parcequ'elle eſt la plus conforme à l'état ordinaire de la Foi. Ainſi loin de ſe décourager des dégoûts qu'on éprouve dans les voies de Dieu, & de ſe perſuader que nos hommages ne lui plaiſent pas, parceque nous n'y trouvons aucun plaiſir nous-mêmes; il y a bien plus lieu de préſumer que plus les devoirs que nous lui rendons, nous coûtent, plus ils ont de mérite à ſes yeux; & que les mêmes dégoûts qui font la peine & la triſteſſe de notre vertu, en font en même-tems la ſûreté & l'excellence.

Voilà les délaiſſemens que Marie avoit éprouvés ſur la terre. Il étoit donc juſte que la préſence viſible de Jesus-Christ fût la première conſolation de ſa mort; qu'il fût le ſpectateur de ce dernier combat;

qu'il vînt la ſoutenir dans cette dernière heure; qu'elle fit entre ſes bras le ſacrifice de ſa vie; qu'il fût lui-même ſon Ange conſolateur; & qu'il ſe hâtât d'autant plus de venir ſe montrer à cette ame impatiente d'être réunie à lui, qu'il avoit paru preſque toujours ſe refuſer & ſe cacher, pour ainſi dire, à elle ſur la terre.

La ſeconde amertume que je remarque dans la vie de la ſainte Vierge, eſt une amertume de zèle. Avec quelle douleur voyoit-elle l'inutilité des prodiges, des inſtructions & de tout le miniſtère de Jeſus-Chriſt dans la Judée! Les piéges que les Scribes & les Phariſiens dreſſoient à ſon innocence; la défection même de ſes Diſciples; ſa mort cruelle & ignominieuſe; l'ingratitude & l'endurciſſement d'un peuple qui le rejettoit; toutes les promeſſes faites à leurs pères, tous les ſoins que le Seigneur avoit pris autrefois de Jéruſalem, terminés par ſa réprobation & par ſa perte. Le malheur de ſes frères ſelon la chair faiſoit ſon occupation la plus triſte & la plus ordinaire: elle offroit ſans ceſſe pour eux les vertus de leurs ancêtres, des Abrahams, des Davids, des Prophétes, pour appaiſer la colère de Dieu, & adoucir par la mémoire de ces hommes fidèles, les crimes de leurs deſcendans. Auſſi dans l'Evangile on nous la repréſente partout, recueillie, occupée des malheurs de Jéruſalem & des deſſeins de colère que le

Seigneur alloit faire éclater ſur cette ville infidèle.

Il falloit qu'elle apprit aux ames juſtes, & à celles ſur-tout qu'un ſaint azile met à couvert des périls du monde, à s'occuper ſouvent aux pieds des autels des maux & des beſoins de l'Egliſe; à gémir ſur les ſcandales qui la deshonorent; à ſolliciter les graces du Ciel pour leurs frères ſelon la chair, que le torrent des plaiſirs & des tentations humaines emportent, & qui vivent dans un oubli entier des choſes du Ciel.

Ce fut un des principaux motifs qui détermina le ſaint Fondateur des Vierges * ferventes qui m'écoutent, à élever ces pieux aziles, où elles répandent aujourd'hui avec tant d'édification ſur toute l'Egliſe la bonne odeur de Jeſus-Chriſt. Il voulut aſſembler ſous les mêmes loix de la charité & du dépouillement religieux des ames innocentes, qui cachées dans le ſecret du Sanctuaire, puſſent gémir, comme la colombe, ſur les maux qui affligent l'Egliſe; demander tous les jours au Seigneur, des Paſteurs vigilans pour la conduire; des Docteurs éclairés pour la défendre; des Prêtres irrépréhenſibles & zélés pour l'édifier; des Princes religieux pour la protéger & pour l'étendre: demander l'extinction des ſchiſmes & des erreurs; le triom-

* *Les Religieuſes de la Viſitation de Chaillot, où étoit la Reine d'Angleterre.*

phe de la vérité; la cessation des contentions & des troubles; l'établissement de la paix & de la charité: demander des lumières & des secours puissans pour les Ministres de la parole qui sont chargés de l'œuvre de Dieu, & qui travaillent à rappeller les pécheurs de leurs voies égarées; enfin être auprès du Seigneur comme les médiatrices continuelles des Fidèles, les ressources des maux de l'Eglise, les victimes des péchés d'autrui; & dans les larmes & les privations de leur retraite, prendre sur elles-mêmes les iniquités de leurs frères. C'est ce zèle de la gloire de Dieu, du progrès de la Foi & de la piété, ce desir de la conversion des pécheurs & de l'accroissement du régne de Jesus-Christ sur la terre, qui est comme l'ame & le caractère particulier de ce saint Institut. D'autres se dévouent aux saintes rigueurs & aux macérations continuelles de la pénitence: ici on se consacre aux gémissemens de la prière, & aux saintes amertumes du zèle & de la charité.

Et voilà cette amertume de zèle & de douleur, qui avoit toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptoit pour rien sa propre gloire, son élévation de grace, de lumière & de dignité, tandis qu'elle voyoit le nom de son Fils blasphémé par son propre peuple, son ministère rejetté, ses prodiges soupçonnés d'imposture, ses Disciples per-

ſécutés, & Iſrael périr ſans reſſource. Car l'amour, lorſqu'il eſt parfait, eſt moins touché de ſes propres intérêts, que des intérêts de l'objet qu'il aime. Vous reconnoiſſez à ces traits, Vierges ſaintes, la foi & le zèle ardent de la pieuſe * Princeſſe qui vous anime ici par ſes exemples; l'égarement & l'incrédulité de ſes peuples la touche plus que leur révolte & leur défection; & elle gémit bien plus ſur la perte de leur foi, que ſur celle de ſa couronne.

Il falloit donc que ce zèle d'amertume & de douleur, qui avoit rempli tout le cours de la vie de Marie, ſe changeât à ſa mort en une conſolation de paix & d'allégreſſe. C'eſt alors que les nuages de ſa mortalité étant déja diſſipés, & ſon ame ſainte entrant déja dans la lumière inacceſſible des conſeils de Dieu, elle voit à découvert les raiſons profondes & adorables de la ſageſſe divine ſur les événemens de ſa vie, qui avoient tant contriſté ſon zèle & ſa tendreſſe. Elle voit l'utilité qui devoit revenir aux hommes des opprobres de ſon Fils, & de l'endurciſſement des Juifs; les grands avantages que l'Egliſe alloit retirer de leur haine envers Jeſus-Chriſt; ce nombre infini de Martyrs qui rendoient gloire à Dieu par leurs tourmens & par leur patience; cette multitude de Fidèles, qui remplacera abondamment la Jéruſalem incrédule, & qui croîtra du ſang même des Mar-

* *La Reine d'Angleterre.*

tyrs ; les Tyrans désarmés par la foiblesse de l'Evangile ; les Césars convertis par l'opprobre de Jesus-Christ ; les Philosophes ramenés par la folie de la Croix ; la pompe & la magnificence de l'Eglise succéder à l'obscurité de ses tristes commencemens ; la gloire de son Fils rejaillir sur elle-même, & son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des Fidèles.

C'est ainsi qu'une ame juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes les raisons de la sagesse divine dans les divers événemens de sa vie. C'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgraces, ces afflictions, ces situations désagréables où elle avoit presque toujours vécu, avoient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avoit ses raisons & ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avoit conduite ; que tout à son insçu coopéroit à son salut ; que les contradictions mêmes qu'on suscitoit à sa piété, étoient des miséricordes de Dieu sur elle ; que la malice & la perfidie qu'elle avoit éprouvée de la part de ceux mêmes qui lui devoient une inviolable fidélité, n'étoit qu'un moyen dont Dieu se servoit pour purifier sa foi ; que ces événemens si tristes, & qui en renversant sa fortune, paroissoient en même-tems si funestes à la

Religion, n'étoient que des voies sûres & secrettes, par où Dieu vouloit la sanctifier; & que la justice de Dieu sacrifioit des peuples & des royaumes entiers qu'il livroit à un esprit d'erreur & de révolte, qu'elle les sacrifioit, dis-je, à sa sûreté & à sa sanctification particulière. Elle verra que la propagation du schisme & de l'erreur, qui avoit si fort contristé son zèle & sa piété, servoit à fortifier dans la Foi un petit nombre d'ames justes, qui vivoient au milieu de la contagion, sans en être infectées; que les maux de l'Eglise dont elle gémissoit, contribuoient à sa gloire & à son triomphe; & qu'enfin en n'exauçant pas les desirs de son cœur, le Seigneur les accomplissoit d'une manière plus glorieuse à la Foi, & plus utile à son salut.

Hélas! mes Frères, on regarde présentement l'obscurité où vivent les ames justes, leur éloignement du monde, de ses intrigues, de ses prétentions, de ses espérances, de tout ce qui réveille les passions humaines, on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiseuse: on regarde les œuvres de miséricorde, & les saintes agitations, dont elles se font des affaires sérieuses, comme de pieuses inquiétudes que la vivacité ou la simplicité de leur zèle consacre. Mais dans ce dernier moment, tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde, nous paroîtra insensé & puérile; ces actions célébres que les hommes

hommes avoient ſi fort admirées; ces entrepriſes conduites avec tant de ſecret & de ſageſſe; ces victoires, ces ſuccès, ces talens éminens qui nous feront jouer un ſi grand rôle dans nos hiſtoires, tout cela nous ne les regarderons plus alors que comme des ſcènes puériles, & des amuſemens d'enfant. Toute notre vie nous paroîtra une enfance continuelle: tout ce que nous avons ſouffert pour le monde, ces ſoins pour acquérir une vaine réputation; ces efforts pour parvenir; ces complaiſances & ces aſſujettiſſemens qui avoient tant coûté à notre fierté; ces attentions pour des Maîtres, qui en avoient ſi peu pour nous; de toutes ces peines il ne nous en reſtera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos deſirs & tous nos ſoins n'avoient pour objet que des phantômes; que nous courions comme des inſenſés après une fumée qui s'évanouit; & que l'accompliſſement même de nos deſirs auroit été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes: Falloit-il tant s'agiter pour ne rien faire? hélas! falloit-il mener une vie ſi laborieuſe, pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompé, & reſſembler à ceux qui ſe ſont fatigués en ſuivant une fauſſe route, & qui ne ſe raviſent enfin que lorſque les forces leur manquent, & qu'il n'eſt plus tems d'en chercher une nouvelle? Que ne placions-nous mieux nos

ſoins & nos peines? Les faveurs de la terre ſe ſont éloignées de nous à meſure que nous courions après elles; les faveurs du Ciel, les biens éternels, il ſuffiſoit de les deſirer pour les obtenir.

Auſſi la dernière amertume de la vie de Marie ſur la terre, avoit été une amertume de deſir. Depuis ſur-tout que ſon cher Fils eut quitté la terre, tous les deſirs de ſon cœur le ſuivirent dans le ſéjour de l'immortalité: elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long & triſte exil: ſéparée de l'objet unique de ſon amour, tous ſes vœux, toutes ſes penſées, tout ſon cœur fut dans le Ciel. Ainſi étrangère ſur la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde, elle diſoit ſans ceſſe comme l'Epouſe: *O vous, le bien-aimé de mon cœur, montrez moi où eſt le lieu de votre repos & de vos pâturages éternels.* Sans ceſſe, comme le Prophéte, elle ſe plaignoit de la durée de ſon pélerinage: ſans ceſſe elle diſoit comme lui: *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle? quand paroîtrai-je devant la face de mon Seigneur?* Morte à toutes les créatures; plus unie à ſon Fils par les efforts vifs & continuels d'un cœur qui s'élevoit ſans ceſſe vers le Ciel, qu'attachée à la terre par les foibles liens qui l'y retenoient encore; déchirée, pour ainſi dire, & par le mouvement rapide qui portoit ſans ceſſe ſon ame vers ſon Seigneur, & par le poids d'un

Pſ. 41. 3.

corps terreſtre qui l'arrêtoit encore ici-bas, elle mouroit tous les jours d'amour & de triſteſſe ; & la véhémence de ſes deſirs, qui faiſoit la plus parfaite de ſes vertus, faiſoit auſſi la plus vive de ſes amertumes.

Nous ne ſentons pas juſqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous que mille liens attachent encore à la terre ; nous qui tenons encore à tout ce qui nous environne, au monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne ſentons pas ce que ſouffre une ame, qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour ſon Dieu, & qui eſt obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes & de tentations, ſans ceſſe expoſée à le perdre, & jamais ſûre de le poſſéder. Nos dégoûts de la vie ſont des dégoûts de nos paſſions ; ſont des inquiétudes ſecrettes de nos crimes ; ſont des mécontentemens d'un monde qui nous a trompés ; ſont un raſſaſiement de toutes les créatures, dont nous avons abuſé ; ſont des recherches de nous-mêmes. Nous ſommes fâchés de ne rien trouver ici-bas, qui puiſſe nous rendre heureux ; & nous voudrions, parmi les objets ſenſibles qui nous environnent, en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût ſe repoſer, & qui fût capable de le fixer & de le ſatisfaire.

Parmi les ames mêmes conſacrées au Seigneur, il en eſt peu qui ſentent la triſteſſe de cet exil, & l'éloignement où nous

y vivons de Dieu. On ſent la durée de la croix qu'il faut porter pour être diſciple de Jeſus-Chriſt ; on ſent la triſteſſe & les amertumes de la vertu : mais on ne ſent pas la privation des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment ; on ne ſent pas les ténébres d'une raiſon déchûe de ſa dignité, toute enveloppée dans les ſens, & qui ne voit plus que confuſément les lumières éternelles de la vérité, en quoi conſiſtoit toute ſa félicité & toute ſon excellence : on ne ſent pas la foibleſſe & l'impuiſſance d'une volonté née pour jouir de Dieu, & qui a beſoin de ſe faire une violence continuelle pour ſe défendre de l'amour injuſte des créatures, & pour aimer l'Etre ſuprême : on ne ſent pas, en un mot, cette contrariété de deſirs entre la loi des membres & la loi de l'eſprit, qui rend la ſervitude du corps ſi humiliante & ſi inſupportable à l'ame fidèle. Ces grandes ſources des larmes & de la triſteſſe des Saints ſur la terre, & qui forment proprement l'état & la vie de la Foi, n'entrent pour rien dans notre piété ; & la raiſon en eſt, qu'avec le nom & les apparences de la vertu, nos cœurs ſont encore ſur la terre. Mille attentions étrangères nous occupent encore ; mille attachemens frivoles partagent, affoibliſſent encore l'amour que nous devons à Dieu ; mille erreurs, qui naiſſent de la foibleſſe de notre foi, nous font perdre de vûe les vérités éternelles. Et ce

qu'il y a de plus trifte, c'eft que fouvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injuftes, le defir des biens éternels abfolument éteint, parmi tant d'objets fenfibles qui nous occupent & qui nous attachent, nous perdons la grace à notre infçû. Nous fommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivans, & fans que nous fachions par quel endroit la mort eft entrée dans notre ame.

Mais l'ame fainte de Marie ne trouvoit plus rien en elle, qui ne vînt de la grace: plus de defirs que pour le Ciel; plus de mouvement que pour fon Dieu; plus de joie que dans l'efpérance de voir fon bien-aimé. Cette ame pure, dont le cœur n'étoit pas répandu comme le nôtre fur mille objets vains & injuftes, & toute recueillie dans la charité, fentoit toute la défolation qu'infpire un amour violent, lorfqu'il eft féparé de ce qu'il aime. Auffi fa mort n'eft que le terme de fes foupirs, la confolation de fa tendreffe, le but de tous fes defirs. Elle retrouve ce qu'elle avoit comme perdu: elle va rejoindre ce cher Fils, que la malice des hommes, ou plutôt les ordres rigoureux de fon Père avoient féparé d'elle. Mais ce n'eft pas feulement fon cœur qui va fe réunir à ce qu'elle aime: fon amour n'a plus rien à defirer: on rend fa félicité entière & accomplie. On ne laiffe pas attendre à fon corps la rédemption parfaite fous l'empire de la mort: on lui avance ce

moment heureux de délivrance, qui n'eſt marqué pour les Elus qu'au jour de la révélation ; & elle va voir dans ſa chair ſon Sauveur, qui en étoit le chaſte fruit. Quelles furent alors les conſolations ineffables de cette union ſi long-tems deſirée ! & qui pourroit exprimer ici les tranſports du cœur de Marie à la vûe de ſon Fils glorieux & immortel, adoré des Anges & des Saints, & lui découvrant les richeſſes incompréhenſibles de ſa divinité & de ſa gloire ? Mais ce ſont-là des ſecrets que l'œil n'a jamais vû, & que le langage de l'homme ne ſauroit faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes Frères, c'eſt que la mort n'a rien que de conſolant pour une ame juſte. Elle ne la ſépare que de ce qu'elle n'avoit jamais aimé ; d'un monde, qu'elle avoit trouvé plein d'ennuis & de piéges ; d'une terre, où elle avoit toujours vécu comme étrangère ; d'un corps, qu'elle avoit toujours haï, combattu, crucifié, & qui avoit été la matière de toutes ſes tentations & la ſource de toutes ſes peines ; de toutes les créatures, qui en ſoulageant ſes beſoins, les multiplioient, & aggravoient ſa ſervitude. Elle s'applaudit d'avoir mépriſé des biens qui vont lui échapper ; de n'avoir pas mis ſa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle ; de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr ; & de n'avoir pris des meſures que pour une autre vie,

où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin à ce moment heureux, qui va la rendre à son Seigneur, en qui seul elle avoit toujours mis toute sa confiance : à ce moment, qui va finir une vie triste, mortifiée, périlleuse, lugubre, & commencer le jour serein de l'Éternité.

Oui, mes Frères, le véritable secret de trouver la mort douce & consolante, c'est de se détacher par avance de tout ce qu'elle nous enlèvera ; c'est de mourir chaque jour à quelqu'un de ces attachemens si chers qu'elle rompra : c'est de s'accoutumer à vivre seul avec Dieu au milieu de toutes les créatures qui nous environnent ; puisque la mort n'est que la solitude éternelle de l'ame avec Dieu. Le pécheur meurt bien plus, pour ainsi dire, que le juste : il meurt à tout ce qui l'environne, parcequ'il tenoit à tout. Autant de liens qu'il faut rompre, autant de morts particulières qu'il endure : il meurt à son corps, qu'il avoit toujours idolâtré : il meurt à ses biens & à ses places, qui avoient fait l'unique objet de ses soins & de ses desirs ; il meurt à ses plaisirs, dont il étoit l'esclave ; à ses espérances, sur lesquelles il s'appuyoit ; à ses édifices superbes, au milieu desquels il croyoit s'être fait une demeure éternelle ; à toutes les créatures presque, qui servoient toutes à ses passions. Quel déchirement, quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injustes, qui l'atta-

chent encore à la terre ! il fouffre mille morts dans une feule : toutes ces féparations portent chacune leur mort particulière dans fon ame ; & le Prophéte a raifon de dire, que la mort du pécheur eft la plus douloureufe & la plus amère de toutes.

Heureufe donc l'ame qui, comme Marie, morte à tout depuis long-tems, n'éprouve alors de nouveau que le plaifir de n'avoir plus rien à facrifier à l'Epoux célefte ; & qui habitant déja par le cœur dans le ciel, ne laiffe fur la terre que les exemples d'une vie fainte, & le fouvenir d'une mort précieufe. Mais fi la mort de Marie fut toute remplie de confolations, qui la dédommagèrent des amertumes qu'elle avoit éprouvées durant fa vie, elle fut auffi accompagnée d'une gloire qui répara les abaiffemens qu'elle avoit foufferts fur la terre.

II. PARTIE. PLus le Seigneur veut élever une ame à un dégré fublime de grace, de lumière & de dignité, plus il l'abaiffe & l'avilit aux yeux des hommes ; & comme s'il étoit jaloux que fes ferviteurs brillaffent d'un autre éclat que du fien, il eft, ce femble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable, qui eft le fruit tout feul de la juftice & de la fainteté.

Les abaiſſemens de Marie ſur la terre ſont une preuve de cette vérité. Comme les deſſeins de Dieu ſur elle lui préparoient la plus haute élévation où la ſimple créature puiſſe atteindre, les voies par où elle y eſt conduite, ſont des voies d'humiliation & d'obſcurité. Or je remarque trois ſortes d'abaiſſemens dans la vie de la ſainte Vierge; un abaiſſement de privation, un abaiſſement de dépendance, & un abaiſſement de confuſion & de mépris: & je dis que ſon Aſſomption dans le ciel, lui rend aujourd'hui une triple gloire, proportionnée aux abaiſſemens de ſa vie mortelle; une gloire d'élévation & d'excellence, une gloire de puiſſance & d'autorité, une gloire de vénération & d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on conſidère la vie de la ſainte Vierge ſur la terre, plus on y découvre une ſuite non-interrompue de privations triſtes & humiliantes: première ſorte d'abaiſſement. Aucune créature n'avoit juſques-là reçu du Ciel des titres plus auguſtes & plus ſublimes que cette ſainte fille de Juda. Elle étoit née du ſang de David; le privilége de ſa grace avoit prévenu même celui de ſa naiſſance; elle étoit Vierge dans ſa fécondité; enfin l'auguſte qualité de Mère de Dieu, rehauſſoit en elle tous les autres titres qu'elle tenoit de la naiſſance & de la grace: & cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle, tandis qu'elle a

vécu ſur la terre. Sa naiſſance fut toujours obſcurcie par la médiocrité de ſa fortune : l'excellence de ſa grace fut toujours cachée ſous une vie ſimple & commune : l'élévation de ſa dignité, & le titre auguſte de Mère de Dieu fut comme démenti par la reſſemblance de l'homme que ſon Fils avoit priſe ; la Judée la regarda ſimplement comme la Mère de Jeſus de Nazareth ; rien ne la diſtingue des autres mères de Juda. Elle laiſſe les hommes dans l'ignorance des grandes choſes que le Seigneur avoit opérées en elle : elle ne s'empreſſe pas de les détromper, & de découvrir les merveilles de Dieu : elle ſouffre la privation de tout ce qu'elle a de grand ; c'eſt à-dire, de la plus grande gloire qui puiſſe être communiquée à une pure créature : elle porte ce dépouillement avec joie : il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puiſſe trahir le ſecret de ſon humilité ; & ravie de vivre dans cette privation, elle ſouhaite ſeulement que la gloire de ſon Fils ſoit connue, & ſon Royaume établi ſur la terre.

C'eſt ainſi que par des privations continuelles, la ſageſſe de Dieu préparoit cette ame céleſte à la gloire où elle eſt en ce jour élevée. Tout ſon ſoin avoit été de ſe cacher aux yeux des hommes, & de ſe confondre avec les autres mères d'Iſrael ; & il ſemble que l'attention unique de Dieu eſt de la glorifier au jour de ſa mort, &

de la diſtinguer par un privilége ſingulier, & qui devoit rendre témoignage dans tous les ſiécles à ſon auguſte qualité de Mère de Dieu. Son corps pur & ſacré, comme celui de ſon Fils, ne voit pas la corruption : la vertu du Père la délivre d'entre les morts : les Cieux s'ouvrent pour la recevoir, comme Jeſus-Chriſt, triomphante & glorieuſe : elle ſort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre poſſeſſion de ſa gloire à la droite de ſon Fils, avec la même chair qu'elle lui avoit fournie pour ouvrir le Ciel à tous les hommes : elle eſt placée au-deſſus de toutes les Principautés & de toutes les Puiſſances. C'eſt cette Arche d'Iſrael, dit le ſaint Evêque de Genève, qui après avoir été quelque tems ſous des tentes dans le déſert, c'eſt-à-dire, dans un état obſcur & peu digne d'elle, eſt enfin introduite avec pompe & avec éclat par le véritable David dans la Jéruſalem céleſte.

Il ſemble en effet que Jeſus-Chriſt n'auroit pas reſſuſcité tout entier, & qu'une partie de ſa chair adorable auroit été aſſujettie en ſa ſainte Mère à la corruption, ſi Marie n'eût participé au privilège de ſa réſurrection glorieuſe. Etoit-il convenable qu'on laiſſât ſous l'empire de la mort, la mère de celui qui étoit la réſurrection & la vie ? Etoit-il juſte qu'une chair, de laquelle avoit été formée la victime qui venoit d'ouvrir le Ciel aux hommes, n'y fût

pas d'abord elle-même introduite? qu'un corps qu'elle avoit préservé par une grace ſingulière des ſouillures inévitables aux enfans d'Adam, participât à leur malédiction, & devînt la proie des vers & de la pourriture? qu'un corps, qui avoit été ſur la terre le ſanctuaire vivant du Verbe fait chair, ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le ſanctuaire éternel? Et c'eſt pour honorer cette mort & cette réſurrection miraculeuſe, & ſatisfaire à la piété des Fidèles, que l'Egliſe a depuis long-tems inſtitué la Fête qui nous raſſemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réſervoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'eſt en ſouffrant avec joie que les hommes ayent ignoré juſqu'à ſa mort tout ce que la grace avoit opéré en elle de grand, que le Seigneur le fait éclater par un privilége, qu'une tradition ſainte a rendu vénérable à toute l'Egliſe, & que la piété de nos pères a fait paſſer juſqu'à nous, comme le gage immortel de leur zèle & de leur reſpect pour Marie.

Pour nous, mes Frères, loin de ſouffrir avec joie les privations qui nous humilient, & qui laiſſent ignorer aux hommes ce que nous ſommes: hélas! tout notre ſoin eſt de nous montrer: toute notre vie eſt une étude de vanité, qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous diſtinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu, & revenus de nos égare-

mens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conſerve encore le ſouvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons ſacrifiés en rompant avec lui. Nous ſommes flatés qu'on faſſe encore valoir par-là tous les jours notre ſacrifice ; qu'on nous faſſe honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en ſecret au-deſſus des autres, comme ſi nous avions plus donné à Dieu ; comme ſi, plus nous paroiſſions nés pour le monde & pour les plaiſirs, plus il n'avoit pas fallu que la grace, qui nous en a dégouté, fût forte & abondante ; comme ſi les miſéricordes du Seigneur ſur nous pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos miſères. Ainſi ce qui a été l'occaſion de nos chutes & de nos malheurs, devient ſouvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable : ce qui devroit nous rendre plus mépriſables à nos yeux, ne ſert ſouvent qu'à nous inſpirer du mépris pour nos frères. Ainſi nous voulons participer en même-tems à la gloire du monde & à la gloire de la vertu : nous voulons qu'on loue en nous & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité ; & loin de cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous ſommes, nous voulons même qu'ils voyent encore en nous ce que nous ſommes fâchés d'avoir été.

Oui, mes Frères, rien de plus rare que de vouloir sincérement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure: nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang & notre naissance; & jusques dans ces aziles saints, où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde & de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage, qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde & de la naissance: on remonte encore sur une vaine boue, qu'on avoit foulée aux pieds: on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde; & dans le sanctuaire même de l'Epoux, on se fait valoir par d'autres titres, que par le titre sublime de son Epouse.

Mais s'il est rare de porter avec soi cet abaissement de privation, dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dépendance où elle vécut toujours. Toujours soumise sur la terre, & dans tous les états de sa vie mortelle, elle avoit toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grace vouloit la conduire: tantôt vivant dans une soumission entière aux volontés de Joseph; tantôt attachée

aux ordres & à la deſtinée de ſon Fils, tantôt confiée au Diſciple bien-aimé, & le regardant comme le maître de ſes actions & l'arbitre de ſa conduite; tantôt enfin paroiſſant à la ſuite des Diſciples, après la mort de Jeſus-Chriſt, comme une des autres femmes fidèles; ne paroiſſant entrer en rien; ne s'attribuant rien; ne voulant pas partager avec les Apôtres le gouvernement de l'Egliſe naiſſante; ſe ſoumettant à leurs loix & à leur autorité, n'affectant aucune prééminence dans cette ſainte aſſemblée; tout s'y paſſant ſans qu'il ſoit fait aucune mention d'elle; ſans qu'elle affectât aucune autorité; & ſe comportant comme une ſimple fille de l'Egliſe, elle en étoit la protectrice & la mère. Oui, Marie comblée de tous les dons & de toutes les lumières; revêtue de la dignité éminente à laquelle une pure créature ait jamais pu prétendre; le plus ferme appui ſur la terre depuis la mort de ſon Fils, de l'Egliſe naiſſante, en laiſſe tout le ſoin aux Apôtres, & ne ſe réſerve que la gloire de ſe ſoumettre la première à leurs déciſions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil & l'inquiétude des Fidèles, qui ſans participer à l'éminence de ſes dons & de ſes lumières, ne peuvent imiter ſa ſoumiſſion & ſa dépendance!

Pour nous, mes Frères, ce n'eſt pas la ſoumiſſion à l'Egliſe qui nous coûte: cette ſoumiſſion ne bleſſe, ni notre orgueil, ni nos panchans, ni notre ambition, ni notre

fortune. Ce qui nous bleſſe, c'eſt de dépendre de ceux que nous croyons fort au-deſſous de nous, c'eſt de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adouciſſons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris ſecret de ceux de qui nous dépendons : nous nous vengeons de leur élévation par nos cenſures : notre orgueil, forcé de leur obéir, ſe conſole en les mépriſant : leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts ; & il eſt rare que nos ſupérieurs & nos maîtres, ayent ſur notre cœur la même autorité qu'ils ont ſur notre perſonne.

Auſſi le ſecond caractère de gloire, à laquelle Marie eſt aujourd'hui élevée, oppoſé à ce caractère de dépendance qu'elle avoit tant aimé, eſt une gloire d'autorité & d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de ſon Fils, cette puiſſance qu'elle n'avoit pas voulu exercer ſur la terre : elle rentre dans tous ſes droits : elle eſt établie ſous Jeſus-Chriſt, la médiatrice des Fidèles, le canal des graces, l'eſpérance & le ſoutien de l'Egliſe, l'azile des pécheurs, la protectrice des Juſtes, la reſſource des peuples & des Empires, la Reine du ciel & de la terre. Oui, mes Frères, la puiſſance de Marie n'a point d'autres bornes, que celles de l'amour de ſon Fils pour elle. Il partage, pour ainſi dire, avec elle ſon autorité : il la rend la diſtributrice

diſtributrice de ſes graces : il veut que nous nous adreſſions à elle, ſi nous voulons tout obtenir de lui ; & rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit de la Foi, que de croire honorer la puiſſance de Jeſus-Chriſt, en diminuant celle de ſa ſainte Mère. C'eſt lui que nous honorons en elle : ce ſont ſes dons que nous exaltons, en exaltant les dons ineffables de Marie : c'eſt ſa puiſſance que nous réclamons, en réclamant celle de ſa ſainte Mère : & elle & nous, nous ne ſommes ce que nous ſommes, que par lui : & notre confiance en elle ne prend ſa ſource, que dans les merveilles que Jeſus-Chriſt veut bien opérer par elle.

Ce n'eſt pas, mes Frères, qu'il ſuffiſe de ſe mettre ſous la protection de Marie, & de lui rendre quelques hommages, pour aſſurer ſon ſalut : le ſalut éternel eſt le prix de l'obſervance ſeule de la Loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque ſe livre aux deſirs de la chair, quiconque ne rompt point ſes paſſions criminelles, il a beau ſe déclarer ſerviteur de Marie, elle ne le connoît pas : elle le regarde comme l'ennemi de ſon Fils : elle déteſte la confiance qu'il met en elle, comme injurieuſe à la Religion, & ſur-tout à la gloire de Jeſus-Chriſt. Elle aide de ſon entremiſe les pécheurs qui veulent revenir de leurs égaremens ; mais elle ſollicite elle-même la punition de ceux qui

ſe font de ſon entremiſe une ſécurité & une raiſon pour y perſévérer.

Et certes, mes Frères, ſi Jeſus-Chriſt lui-même ne reconnoît pour ſa mère & ſes frères, que ceux qui font la volonté du Père céleſte; Marie reconnoîtroit-elle pour ſes enfans, les tranſgreſſeurs de cette ſainte volonté, & les ennemis de la doctrine & de la croix de ſon Fils? Si Jeſus-Chriſt, malgré les acclamations populaires des femmes de Juda, ne fait pas conſiſter le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans ſon chaſte ſein, mais dans ſa fidélité à écouter la parole de vie, & en obſerver les ſaintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant ſur notre corps des marques conſacrées au culte de Marie, ſans avoir l'amour de Jeſus-Chriſt & de ſa vérité, gravé dans notre cœur? Marie ne ſeroit donc plus que la protectrice des paſſions que ſon Fils condamne? ſa puiſſance renverſeroit donc l'œuvre de l'Evangile, & ouvriroit aux hommes une autre voie de ſalut, que celle que Jeſus-Chriſt lui-même leur a frayée? Quelle illuſion, mes Frères, de prendre dans le reſpect que l'Egliſe nous inſpire envers Marie, le motif de notre ſécurité dans le crime, & de ſe perſuader qu'il ſuffit de ſe confier en ſa protection, pour obtenir après une vie toute de crimes & de paſſions, la grace du repentir & du pardon à

la mort ! Eh ! quoi, mes Frères, notre confiance en Jesus-Christ lui-même, qui est l'auteur de la vie & du salut, seroit vaine, si nous ne vivions pas comme ses Disciples, & notre confiance en Marie seroit plus puissante, quoique nous marchions dans les voies du monde & des passions ? Tous ceux qui diront à Jesus-Christ lui-même, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le Royaume des Cieux ; & tous ceux qui diroient à Marie, notre Reine, notre refuge, notre espérance, seroient admis dans la gloire que Jesus-Christ n'a promise qu'aux observateurs de sa Loi sainte ? Tous ceux même qui ont publié la gloire de Jesus-Christ sur la terre, qui ont prophétisé en son nom, qui ont annoncé sa doctrine & agrandi son Royaume, ne seront pas pour cela comptés parmi ces ouvriers fidèles, qu'il couronne de justice, si la sainteté de leurs mœurs n'a soutenu celle de leur ministère ; & nous croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour son culte, qui en ont augmenté l'éclat & la magnificence, & chargé peut-être ses autels de dons & d'offrandes, seroient comptés parmi ces serviteurs vigilans, à qui la récompense des Justes est promise, si l'innocence de leur vie & la pureté de leur cœur n'a sanctifié la pompe de ces hommages ? Non, mes Frères, l'Eglise a toujours regardé Marie comme le soutien de notre foiblesse,

& non comme l'azile de nos paſſions : comme la reſſource de nos néceſſités, & non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour ſiens que ceux qui appartiennent à Jeſus-Chriſt : elle ne regarde dans les hommages qu'on lui rend, que la pureté & la fidélité du cœur qui les lui offre, & n'aime dans ſes ſerviteurs que l'innocence, la foi, la charité, & toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'eſt ainſi que ſa puiſſance & ſon autorité dans le ciel, couronnent aujourd'hui l'abaiſſement de dépendance où elle avoit toujours vécu ſur la terre.

Enfin, le derner abaiſſement de Marie pendant ſa vie mortelle, avoit été un abaiſſement de mépris & de confuſion. Soupçonnée par Joſeph, elle avoit porté dans le ſilence toute la honte d'un ſoupçon ſi humiliant & ſi triſte. Elle adoroit en ſecret les ordres du Seigneur ſur elle ; & ſans découvrir à Joſeph le myſtère ineffable qui venoit de s'opérer dans ſon ſein, elle laiſſoit à la ſageſſe du Très-haut le ſoin de manifeſter l'innocence de ſa Servante. Elle uniſſoit cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençoit à éprouver dans ſes chaſtes entrailles : elle ſe ſoumettoit, comme lui, à porter quelque tems la reſſemblance du péché, à faire un ſacrifice de ſon innocence aux ordres inconnus & adorables de la ſageſſe divine, & à ſe ré-

jouir même par avance de l'utilité que Dieu fauroit bien retirer pour l'accompliffement de fes deffeins éternels, de fon humiliation & de fon opprobre.

Telle étoit la difpofition de Marie; & voilà pourquoi fa mort eft fuivie d'une gloire de vénération & d'hommage: dernier caractère. Tous les peuples & toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle: par-tout où la gloire de Jefus-Chrift a trouvé des adorateurs, la fienne a trouvé des honneurs & des hommages. A peine eut-elle difparu de la terre, que les hommes Apoftoliques lui adrefsèrent des vœux: ces fiécles heureux & fi honorables à la Foi, furent les premiers dépofitaires du refpect des Fidèles envers Marie; & il falloit bien que l'Eglife, encore naiffante, rendit déja des honneurs folemnels à cette Reine du ciel, puifqu'il s'éleva dès-lors, parmi les Fidèles, des hommes ignorans & fuperftitieux, qui frappés de l'éminence de fa gloire & de fa dignité, changèrent la piété en fuperftition & en idolâtrie; lui offrirent des facrifices, & lui rendirent des honneurs qui ne font dûs qu'à l'Eternel. Ainfi à mefure que la foi fe répandit, le culte de Marie s'établit fur la terre: à mefure que l'Eglife, favorifée par les Céfars, vit l'éclat & la magnificence, accompagner la fainteté de fes myftères; les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux & plus folemnels.

En vain parurent alors des esprits inquiets & superbes, qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de Mère de Dieu. Leurs blasphêmes ne servirent qu'à réveiller la piété des Fidèles: de toutes parts s'élevérent des autels & des Temples magnifiques consacrés sous sa protection & sous son nom, à la gloire de son Fils: la Religion des peuples opposa des monumens publics élevés à l'honneur de Marie, aux secrettes entreprises de ses ennemis: des Conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes, & laisser à la postérité dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect, & de celui de leurs pères envers Marie; & l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes Frères? les Villes & les Empires se mirent sous sa protection puissante: de saintes Sociétés assemblées à son nom, & dévouées à son culte, s'élevèrent de toutes parts: les fléaux publics cessèrent par les vœux & les hommages qu'on lui adressa; nos Villes & nos Provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise, le glaive qui les châtioit; & un de nos Rois, dont la mémoire nous sera toujours chère, parcequ'il fut un Roi juste & clément, fit pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette Reine des cieux, de tout son Royaume qu'elle venoit

de conſerver & de délivrer de la plaie, qui ſembloit annoncer ſa déſolation & ſa ruine.

L'Angleterre elle-même, avant qu'un ſchiſme infortuné en eût fait un Royaume de trouble & d'erreur, ſe diſtingua par ſa piété envers Marie: ſes Rois la regardèrent comme la protectrice de leurs Etats: ſes plus ſaints Evêques furent les défenſeurs les plus zélés de ſon culte; c'eſt un dépôt ſacré qu'ils avoient reçu de ces hommes Apoſtoliques, qui ſous les ordres du grand Pontife ſaint Grégoire, vinrent établir dans cette Iſle célébre, la Foi de Jeſus-Chriſt ſur les ruines de l'idolâtrie. La ſcience qui diſtingua bientôt cette Egliſe floriſſante, loin de refroidir ſon zèle envers Marie, le rendit plus fervent & plus ſolemnel; ſa piété augmenta avec ſes lumières: l'orgueil & les paſſions ſeules ont détruit ce qu'une foi humble & éclairée avoit d'abord édifié. Le Seigneur a retiré ſon Eſprit du milieu de cette Egliſe infidèle: il l'a livrée à un eſprit de menſonge & de révolte: mais ſes châtimens ne ſont jamais ſans miſéricorde. Il a voulu la punir; il ne veut pas l'abandonner & la perdre: il s'eſt encore réſervé au milieu d'elle un petit nombre d'Iſraélites fidèles, que la contagion générale n'a pas infectés, & qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal: cette ſainte ſemence que la bonté de Dieu laiſſe encore au milieu de ces Villes rébelles, fructifiera en ſon tems, & les empêchera d'éprouver le même ſort

que Sodome & que Gomorre. Et encore tous les jours une grande Reine, plus illuſtre par les couronnes qu'elle a ſacrifiées à la conſtance de ſa foi, que par la puiſſance & les grandes qualités qui les avoient miſes ſur ſa tête, trouve ici aux pieds de Marie, la plus douce conſolation de ſes peines; lui offre ſans ceſſe un Royaume que l'héréſie a infecté, des ſujets que l'eſprit de rébellion, toujours inſéparable de l'héréſie, a faſcinés; avance aux pieds des autels, les momens de la miſéricorde; & contribue plus à la converſion de ſes peuples & au rétabliſſement de la Royauté indignement violée, par les ſoupirs fervens qu'elle ne ceſſe de répandre dans le ſecret du Sanctuaire, que toutes les Puiſſances de la terre ne ſauroient y contribuer par la ſageſſe de leurs conſeils & par la force de leurs armes.

Voilà, mes Frères, le comble de gloire où les humiliations paſſagères ont conduit Marie; & telle eſt preſque toujours la deſtinée des Juſtes, qui ont éprouvé des revers & des humiliations ſur la terre. Chaque ſiécle en fournit des exemples: & encore ſous nos yeux un Roi * detrôné, expoſé pendant ſa vie à la cenſure des inſenſés; lui qui avoit vû ſa foi taxée de foibleſſe, ſon zéle d'imprudence, & ſes malheurs imputés à lui ſeul, reprend après ſa mort le droit qu'il avoit ſur l'eſtime & ſur la vénération publique; & s'attire des hom-

* *Jacques II. Roi d'Angleterre.*

mages

mages mille fois plus éclatans, que ceux qui avoient environné son trône.

Pour l'usurpateur qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent & chassé l'héritier légitime pour se mettre à sa place, & se revêtir de sa dépouille; hélas! sa gloire sera ensevelie avec lui dans le tombeau; sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposoient aux discours publics ses succès & sa puissance, étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été contraint de donner à sa personne: c'est alors que tous les grands motifs de crainte & d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonstances les plus honteuses de sa vie; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses, que l'adulation avoit tant exaltées; & on en exposera l'indignité & la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques, que l'on ne connoissoit que sur la bonne-foi des éloges publics: & on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature & de la société, foulés aux pieds: on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuste, dont il avoit joui: on lui rendra l'infamie & la mauvaise-foi de ses attentats, qu'on avoit bien voulu se cacher à soi-même. Loin de l'égaler aux héros, on l'appellera un fils dénaturé; un de ces hommes, dont parle saint Paul, sans culte, sans affection & sans principe; sa fausse gloire n'aura duré qu'un

instant, & son opprobre ne finira qu'avec les siécles : la dernière postérité ne le connoîtra que par ses crimes ; que par la piété filiale foulée aux pieds à la face des Rois & des nations, qui ont eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation ; enfin, par l'attentat qui lui a fait détrôner un père & un Roi juste, pour se mettre à sa place. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa honte ; & le rang où il s'est élevé aux dépens des loix de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambition & son ignominie sur la terre.

Quelle instruction pourrois-je vous laisser à vous, mes Frères, en finissant cet éloge de la mort & de l'exaltation de Marie, sinon de l'opposer encore à la mort du pécheur ? Oui, mes Frères, la mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie ; elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flateurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voyent périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus, accorder des larmes à son malheur, ou faire

des vœux inutiles pour ſa délivrance. Ainſi ſeul aux priſes avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le paſſé ne lui paroît plus qu'un inſtant fugitif, qui n'a fait que briller & diſparoître; l'avenir eſt un abîme immenſe, où il ne voit ni fin, ni iſſue, & où il va ſe perdre & s'engloutir pour toujours, incertain de ſa deſtinée. Le monde qu'il croyoit éternel, n'eſt plus qu'un phantôme qui ſe diſſipe; l'éternité qu'il regardoit comme une chimère, eſt un objet affreux qu'il a ſous les yeux, & qu'il touche déja de ſes mains. Tout ce qu'il avoit cru réel & ſolide, s'évanouit: tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, ſe montre & ſe réaliſe; & ſon malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux panchans, & un nouveau cœur: il meurt détrompé ſans mourir changé; il meurt déſeſpéré, & ne meurt pas pénitent.

Mais l'ame juſte, ah! elle voit alors le monde & l'éternité, des mêmes yeux qu'elle les avoit toujours vûs: rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ſes humiliations & ſes ſouffrances. Ainſi libre de tous les attachemens du monde & de la vanité, pleine de bonnes œuvres, ſoutenue de la foi des promeſſes, mure pour le Ciel, elle ferme les yeux ſans regret à tous les vains objets qu'elle n'avoit jamais vûs qu'avec peine;

elle s'envole dans le ſein de Dieu, d'où elle étoit ſortie, & où elle avoit toujours habité par ſes deſirs ; & rentre avec paix & avec confiance dans la bienheureuſe Eternité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION

DE LA Ste VIERGE.

Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum feſtinatione, in civitatem Juda.

Un peu après, Marie partit avec promptitude, & s'en alla dans les montagnes de Judée, en une Ville de la Tribu de Juda. Luc. I. 39.

QUEL eſt ce nouveau prodige, mes Frères? une Fille timide, foible, juſques-là élevée, dit un Père, dans le calme & dans la pudeur de la retraite, elle, qui n'a guères, ne pouvoit ſoutenir, ſans trouble & ſans embarras, la préſence même d'un Ange, ſe montre aujourd'hui en public, s'expoſe à la vûe des hommes, & ne compte même pour rien, les allarmes & les périls d'un long & pénible voyage. *S. Ambr.*

Incrédule, veut-elle avoir pour garant de sa maternité, le miracle de la fécondité d'Elizabeth ? incertaine, vient-elle lui confier le secret de l'ambassade de Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire ? fière de sa nouvelle dignité, se hâte-t-elle par un de ces secrets empressemens qu'inspire une vaine joie, d'en aller annoncer la nouvelle à sa Cousine ?

Ah ! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi & l'humilité de Marie. Convaincue que le Tout-puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité, qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire des Saras & des Annes, n'avoit été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux ; & rentrant dans son néant, à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, Mère du Libérateur de Sion, que tant de siécles avoient promis, que tant de Justes avoient annoncé, que tant de Rois & de Prophétes avoient souhaité, elle va rendre à Elizabeth les mêmes devoirs, que son Fils doit un jour rendre à Jean-Baptiste ; & comme lui, elle se croit obligée d'accomplir toute justice : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.*

Math. 3. 15.

Ni la bienséance, continue ce Père, sur laquelle son sexe est si délicat, & qui si souvent lui tient lieu de vertu ; ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage

n'allarment pas sa délicatesse; peu attentive à tous les obstacles que l'amour propre grossit & multiplie toujours avec tant d'art & de succès, elle se livre au divin panchant qui l'entraîne, & suit sans balancer les impressions du Dieu qu'elle porte dans son sein: *Non à publico virginitatis pudor, non à studio asperitas montium, non ab officio prolixitas itineris retardavit.* *S. Ambr.*

Souffrez, mes Frères, que je m'arrête à ces trois réflexions. Si je n'approfondis pas le mystère, c'est que nous avons encore plus besoin d'être touchés, que d'être instruits. Ces faits miraculeux sur quoi la Religion est fondée, consolent à la vérité la raison, & la mettent presque d'intelligence avec la Foi; mais d'ordinaire ils laissent au cœur toute sa tranquillité: ce sont des lueurs qui nous réjouissent pour un moment, selon l'expression de l'Evangile; mais qui ne nous embrasent presque jamais. Ramenons donc à l'édification de nos mœurs toutes les circonstances de ce mystère.

Quels sont les obstacles que notre amour propre oppose presque toujours à la grace? c'est premiérement, une fausse bienséance qui nous fait ménager le siécle & nous empêche de nous déclarer tout haut pour Jesus-Christ; c'est en second lieu, la difficulté de la vertu qui nous allarme; enfin, c'est la durée du chemin qui rallentit notre zèle, & nous persuade qu'on peut user d'a-

douciſſemens, & chercher des ſentiers détournés & commodes, pour aider notre foibleſſe. Or, Marie entreprenant ce voyage toute ſeule, nous confond ſur ces raiſons infinies de bienſéance, qui ne nous permettent pas de ſuivre l'attrait du Ciel: c'eſt ma première réflexion. Marie, malgré la délicateſſe de ſon âge & de ſon ſexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes & les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraye & retient dans le vice; c'eſt ma ſeconde réflexion. Enfin, Marie ſe hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas uſer de détours, ni adoucir par nos lenteurs & nos ménagemens, les rigueurs de la voie évangélique: c'eſt ma dernière réflexion. Voilà tout le deſſein de ce diſcours. Demandons au Saint-Eſprit ſes lumières par l'entremiſe de cette Vierge ſainte. *Ave, Maria.*

I. REFL. DE toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en eſt pas de moins contagieuſe que celle qui attache de la gloire au vice, & de la honte à la vertu. Je le ſai, mes Frères, & je ne veux pas ici prêter au ſiécle des déſordres imaginaires. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique: on ne voit guères de ces ames déſeſpérées, qui ſe faſſent honneur de leur confuſion,

comme dit l'Apôtre, & qui mettent leur gloire dans leur infamie : le crime traîne toujours après soi certaine bassesse, dont on est bien-aise de dérober le spectacle au public ; & je ne sai par quels restes de droiture le siécle lui-même ne peut s'empécher de condamner tout haut, ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

Mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, des crimes polis, si je l'ose dire, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, que le siécle place honorablement parmi les vertus, & qui tout à coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, sans en retenir la honte & les horreurs.

Or, je dis que c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui sont, hélas! des vices trop réels, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jesus-Christ ; je dis que de-là vient que nous faisons tant d'actions, malgré le cri secret de la conscience ; que nous en omettons tant d'autres dont nous sentons au dedans de nous la nécessité ; le tout, pour ne pas choquer le monde. Comment ne pas se conformer, dit-on, à des usages qui ont prévalu ? comment s'élever au-dessus de la multitude qui ne s'en fait point de scrupule ? Il est clair que le monde ne blâme point telle chose : est-il aussi clair que l'Evangile la réprouve ? faut-il que je condamne tout

le monde par mes ſingularités? De-là il arrive que la piété craintive & timide, cherche les ténébres; ou bien elle eſt obligée de s'ajuſter aux manières des mondains, & de ſe contrefaire comme David dans la Cour du Roi A.his: elle n'oſe preſque jamais paroître tout ce qu'elle eſt, tandis que le vice applaudi affecte l'éclat, loin de craindre de ſe montrer. Eh! n'étoit-ce pas aſſés que la foibleſſe & la corruption de notre cœur, nous rendît la vertu pénible & dégoûtante? falloit-il que le déréglement de l'eſprit y attachât encore de la honte & du mépris?

Trouvons aujourd'hui dans la conduite de Marie de quoi confondre le ſiécle ſur un point auſſi important. Quel eſt le motif qui l'éloigne de Nazareth? Un Ange vient de lui annoncer qu'Elizabeth, malgré ſon âge & ſa ſtérilité, étoit devenue féconde; qu'elle-même avoit été remplie de la vertu du Très-haut, & que l'Emmanuel promis depuis tant de ſiécles, deſcendu dans ſon ſein, alloit enfin être la lumière des nations & la gloire d'Iſrael. Mais cette ambaſſade ſi auguſte, ſi extraordinaire, eſt un ſecret pour le public. Peut-elle compter d'en être crue ſur ſa parole? ne doit-elle pas s'attendre aux diſcours des inſenſés, & aux railleries des eſprits qui ſe piquent de raiſon?

D'ailleurs, ſortie du ſang des Rois de Juda, & depuis peu illuſtrée par la quali-

té de Mère de Dieu, ne paroît-il pas contre la bienféance, & n'eft-ce pas trop avilir ce nouveau rang, que de s'aller abaiffer jufqu'aux offices les plus vils envers une femme qui étoit fi fort au-deffous d'elle ?

Enfin, les loix d'une auftère pudeur s'accommodent-elles bien avec les hazards & les contre-tems affés inévitables dans un long voyage ?

Ainfi s'abufe, ô mon Dieu ! une raifon malade : ainfi trop ingénieufes à fe tromper, fe flatent tous les jours ces ames foibles, qui ont affés de foi pour fouhaiter d'atteindre à ces montagnes faintes de la Tribu de Juda, mais qui n'en ont point affés pour entrer dans les voies qui peuvent les y conduire !

Que de raifons ne fe dit-on pas à foi-même pour s'étourdir ! dans combien de mauvais prétextes l'amour-propre ne fe retranche-t-il pas !

Un Grand gémit du tumulte qui l'environne ; & livré aux foins de fa fortune, aux devoirs de fa charge, aux bienféances de fon état, il oppofe ces foibles raifons à la voix du Ciel qui l'appelle ; veut mettre Dieu même dans les intérêts de fa foibleffe, & croit que l'affujettiffement à des loix que le caprice ou la vanité des hommes ont inventées, eft une bonne raifon aux yeux de Dieu, pour le difpenfer des loix divines de l'Evangile.

Je ne faurois me donner des airs de fin-

gularité, ni me condamner à une retraite éternelle, vous dira une femme Chrétienne : je voudrois bien que l'ufage autorifât une vie plus obfcure & plus retirée dans les perfonnes de mon rang, & que le monde ne nous fît pas une loi de certain tracas, dont je me pafferois fans beaucoup de peine; mais quelle apparence que je me donne du ridicule par des manières fingulières, & que par piété j'aille devenir extraordinaire ?

Mais dans le jour terrible de vos vengeances, ne jugerez-vous pas les Grands & le peuple fur le même Evangile, ô mon Dieu ? une fauffe bienféance qui étouffe dans tant de cœurs les femences de la grace que vous y jettez, cette loi du fiécle, cet Evangile des mondains, fera-t-il une exception dans les maximes générales de l'Evangile de Jefus-Chrift ? Eh ! fi votre juftice pouvoit fouffrir des adouciffemens dans une loi dont vous avez prédit l'accompliffement jufqu'au point le plus léger, feroit-ce en faveur des Puiffans du fiécle que vous vous relâcheriez, eux qui vous ont difputé la plus mince mortification ; & qui pour l'amour de vous n'ont jamais pu fe retrancher fur un feul plaifir ; ou en faveur de ces infortunés, qui par les ménagemens fecrets de votre Providence, en proie ici-bas, à la faim, à la foif & à tant d'autres calamités, accablés fous la pefanteur du joug, n'ont pu toujours pofféder leurs ames dans leur patience ?

Quel eſt ici, mes Frères, notre aveuglement ! on ne veut pas d'une piété qui ſe faſſe remarquer, & qui nous mette ſur le pied d'homme extraordinaire. Mais ſi la contagion eſt univerſelle, pouvez-vous vous en ſauver ſans être ſingulier ? mais ſi la foule entre dans la voie large, comment voulez-vous ſuivre le ſentier évangélique, & n'être pas remarqué ? Eh ! quoi! parceque l'inondation alloit être générale, Noé ne devoit donc pas bâtir une Arche, & ſe ſauver avec ſa ſeule famille ? Il falloit donc que Loth, pour éviter la ſingularité, attendît tranquillement l'incendie de Sodome ? Détrompez-vous, mes chers Auditeurs ; les Saints ont toujours paſſé pour gens ſinguliers : nous ſommes devenus, diſoit autrefois ſaint Paul, un ſpectacle aux Anges & aux hommes : la vie commune ne ſauroit être une vie chrétienne ; & l'on ſe damne à coup ſûr, quand on ne veut ſe ſauver qu'avec la multitude, parceque la multitude ne connoît & ne fréquente que cette voie large & ſpacieuſe, qui méne à la perdition. Et ne ſentez-vous pas vous-mêmes, mes Frères, ſi vous êtes de bonne-foi là-deſſus, l'illuſion de la créature ? Quoi ! il y aura toujours des raiſons pour elle d'offenſer Dieu, & de vivre pour le monde que nous devons haïr & déteſter, comme notre plus cruel ennemi ; & il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu ſi bon, ſi tendre pour nous, ſi bienfaiſant,

& de le servir ; tandis que tout nous crie ; que n'étant faits que pour Dieu, ce n'est que pour Dieu que nous devons vivre ? Chaque âge, chaque état se fera des bienséances incompatibles avec l'Evangile ? Une grande jeunesse servira de prétexte à celui-ci ; une vieillesse infirme & languissante à un autre ? Si tout nous rit, on s'excusera sur le tumulte & sur les embarras de la fortune ? si la main du Seigneur s'appesantit sur nous ; plus occupés de nos malheurs, que des crimes qui nous les ont attirés, on remettra sa conversion à des tems plus calmes & plus tranquilles ? Jouit-on d'une santé parfaite ? il faut fournir à mille soins, se prêter aux bienséances & aux dissipations de son rang & de son état. Est-on frappé d'une infirmité qui nous arrache au commerce du monde ? ce ne sont que soucis & mesures, pour la santé. L'affaire de l'Eternité demande trop d'attention ; on n'est capable de rien, dit-on : on a sur la conscience des abîmes qui n'ont jamais été bien approfondis, & qui demandent du loisir & de la liberté d'esprit : enfin, on craint de n'aigrir ses maux par les réflexions mêmes qui seules devroient les soulager.

Ainsi nous échappent tous les momens de la grace ; ainsi repoussons-nous la main salutaire qui frappe à la porte de notre cœur : & l'on est si ingénieux dans le siécle à ne pas laisser échapper ces conjonc-

tures favorables qui nous offrent des eſpérances de fortune & d'établiſſement! Les Grands ont leurs momens, dit-on; & le point, c'eſt de ſavoir les prendre: mais la clémence divine n'a-t-elle pas les ſiens? Eh! quoi! mes Frères, croyons-nous que notre Dieu ſoit un Dieu de toutes les heures; qu'il diſtribue ſes graces ſelon nos caprices; & que mille fois rebuté, lorſqu'il s'eſt offert à nous, il ne ſe laſſera pas enfin de nos délais & de nos mépris? Ah! diſons-le à notre honte; les enfans du ſiécle ſont plus prudens que les enfans de lumière; rien n'échappe aux premiers, parceque leur cupidité eſt vive & agiſſante; & nous, nous laiſſons perdre les occaſions les plus favorables, parceque notre charité eſt foible & languiſſante.

Car, ô mon Dieu! combien de fois m'avez-vous averti, ſollicité, importuné, d'entrer dans vos voies! combien de fois au ſortir même du crime, loin de lancer ſur moi les foudres de votre juſtice, m'avez-vous tendu une main favorable, & profité du moment, où la paſſion ſatisfaite & plus calme, laiſſoit à la raiſon la liberté des réflexions, pour m'expoſer les ſuites terribles d'une vie criminelle! Ah! l'homme le plus barbare ſe laiſſeroit attendrir, ſi dans le tems même qu'il nous enfonce le poignard dans le ſein, nous prenions des meſures pour ſa ſûreté; & mon ame toujours rebelle & toujours aimée a pu tenir

jusques-ici contre tous les efforts de votre tendresse ?

Mais ne vous lasserez-vous pas enfin de vos poursuites & de mes rebuts ? serez-vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en solliciter l'entrée ? ma conversion dépend-elle de vous ou de moi ? & ces graces offertes que je refuse, pourrai-je les r'avoir à mon gré ? ne m'avertissez-vous pas qu'un tems viendra où je vous chercherai, & où je ne vous trouverai plus ; & qu'une mort funeste, en finissant mes crimes, commencera enfin mon éternel supplice ?

Mais encore, dites-moi, ô homme si éclairé sur les bienséances ! lorsque par vos dissolutions & votre vie licencieuse, vous étiez le scandale de votre Ville, la bienséance étoit-elle un frein assez puissant pour vous arrêter ? lorsqu'oubliant votre caractère, Ministre du Seigneur, vous descendiez de l'autel sacré pour vous donner en spectacle au public, & violer vous-même des loix dont vous étiez le dépositaire & le protecteur, les discours publics vous ont-ils jamais coûté un seul plaisir ? lorsque des engagemens d'éclat, & une conduite peu régulière, rendoient cette femme la fable de son quartier & la honte de sa famille ; que les amis & les proches lui en faisoient des ouvertures si touchantes ; qu'un mari justement irrité en frémissoit ; qu'un ménage en tomboit à vûe d'œil en décadence,

décadence, régloit-elle ſes emportemens ſur ces loix génantes & trop auſtères de la bienſéance ? ah ! la paſſion alors la plus forte la rendoit inſenſible à tout. Ce n'eſt qu'avec vous, ô mon Dieu ! que l'on eſt timide & circonſpect : on n'excéde en précautions, que lorſqu'il s'agit de vous ſervir : on péſe alors ſur tout ; on eſt ſenſible à tout ; on épaiſſit même de vaines ombres, & l'on tremble à l'aſpect des phantômes que l'on s'eſt formés.

Ah ! je ſens là-deſſus toute l'injuſtice de ma conduite. Quand il a été queſtion de vous offenſer, on m'a vû la tête levée, me faire honneur de mes déſordres, & être pécheur de bonne-foi : tranquille alors ſur les intérêts de mon honneur, de ma fortune, de ma conſcience, de l'amitié, je ſacrifiois ſans ſcrupule ma réputation, mes biens, mes amis, mon ſalut. Faut-il revenir à vous ? faut-il de cette région de ténébres, paſſer à une région de lumière ? ah ! toute ma force m'abandonne ; je ſens expirer au premier obſtacle tous mes projets de converſion ; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main : ah ! c'eſt que votre amour ne domine pas dans mon cœur, comme y dominoit alors la paſſion. Lorſqu'il a établi ſon empire dans un cœur, cet amour ſacré, il n'eſt plus de difficulté qui rebute ; les peines même ſont délicieuſes ; & ſaintement ſéduit par le divin attrait de la gra-

ce, loin de se grossir à soi-même les obstacles, le cœur devient ingénieux à se les cacher. Tel est l'exemple que nous donne aujourd'hui Marie ; les vaines raisons de la chair & du sang ne l'arrêtent pas : *Exurgens abiit.* La difficulté même des chemins, les montagnes les plus inaccessibles n'allarment pas sa foi ; seconde instruction pour ceux que la difficulté du salut empêche d'entrer dans la voie évangélique : c'est ma seconde réflexion.

III. REFLEX. IL régne dans le siécle deux erreurs fort opposées, mais également dangereuses, sur la difficulté du salut ; & c'est à ces deux erreurs qu'il faut rapporter les vices & les fausses vertus des Chrétiens.

La première erreur, & celle que je combats maintenant, est de ceux qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, effrayés au seul aspect de la montagne évangélique, en croyent la route inaccessible ; & sans se souvenir que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, ils ne vieillissent dans l'iniquité, que parcequ'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur.

Or, la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siécle sur cette première illusion. Inspirée d'en-haut sur la route qu'elle doit tenir, les

montagnes les plus inacceffibles n'allarment pas fa foibleffe : *Abiit in montana.* Eh ! dit faint Ambroife, quelle autre route pouvoit-elle choifir ? la grace approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où fe trouve notre trèfor : *Quò enim jam Deo plena, nifi ad fuperiora confcenderet?* Voilà l'inftruction qui s'adreffe à ceux, qui comptant trop peu fur la grace, défefpérent de pouvoir jamais atteindre à cette fainte Cité fituée fur la montagne.

Je fens toute ma foibleffe, me dites-vous ; j'ai de l'horreur pour le crime ; & je ne voudrois pas avoir fait tort à mon prochain : mais il y a mille chofes que le Prédicateur foudroye tous les jours en chaire, & fur quoi je ne faurois me gagner. Je conviens qu'à vivre fur le pied de l'Evangile, il faudroit s'y prendre d'une toute autre manière : je fai que Jefus-Chrift menace d'une éternité de peines, ceux qui n'en fouffrent point ici-bas ; que ceux qui cherchent trop à ménager leur ame, la perdent ; qu'il faut porter fa croix, & fe renoncer foi-même, pour être fon difciple ; que la vie chrétienne eft une profeffion publique de pénitence ; & que comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu, fans être incorporé en Jefus-Chrift, on ne peut être incorporé en Jefus-Chrift, fans être crucifié avec lui : je le fai, & c'eft juftement ce qui me fait défefpérer d'être jamais homme de bien. Auffi je fuis

de bonne-foi ; je ne m'abuse point là-dessus. Je connois toute l'étendue de mes obligations ; & si j'embrassois le parti de la vèrtu, je ne l'embrasserois pas à demi ; je n'imiterois pas tant d'autres qui veulent allier Dieu & le monde, l'Evangile & les plaisirs ; & qui pour vouloir être, & au siécle & à Jesus-Christ, ne sont au goût ni de l'un, ni de l'autre.

Mais, ô homme! quel est ici ton égarement! Tu sens ta foiblesse, & ton impuissance : mais ignores-tu que la grace est le reméde de ta foiblesse ? n'entends-tu pas ces paroles consolantes du Sauveur des hommes : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles & fatigués, & je vous soulagerai ?* Il nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire : mais n'est-ce pas nous assurer en même-tems qu'avec lui, il n'est rien que nous ne puissions, & qu'il n'est point d'obstacle que sa grace ne surmonte, & point de foiblesse qu'elle ne guérisse ? Voilà, ô homme ! où tu dois chercher la force qui te manque. Que penseroit-on d'un malade, qui, atteint d'une langueur dangereuse, ne voudroit plus prendre de mesures pour sa santé ; seulement, parcequ'il se seroit apperçu qu'il est malade ? eh ! c'est la maladie elle-même qui vous avertit qu'il faut avoir recours à l'art & aux remédes.

La difficulté de l'entreprise vous arrête, mon Frère ? Ah ! s'il falloit, comme au-

trefois, vous expoſer à la fureur des tyrans; ſouffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie pour la Foi de Jeſus-Chriſt, vous auriez quelque ſujet de trembler à la vûe de votre foibleſſe; quoique vous duſſiez dire alors avec l'Apôtre: Je puis tout en celui qui me fortifie: mais Dieu n'en exige pas tant. Tranquille au milieu de vos proches & de vos amis; ne craignant, ni pour votre fortune, ni pour votre vie; que vous demande-t-on? le ſeul ſacrifice de vos paſſions, l'éloignement du vice, la haine du monde & de ſes maximes, la pratique des vertus évangéliques; un peu plus d'habitude avec la prière, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation de nos Sacremens; un uſage plus chrétien de votre tems; plus d'attention ſur vous-même; moins d'horreur pour la croix de Jeſus-Chriſt: & rebuté, allarmé, découragé, vous n'oſez tenter cette entrepriſe? & vous ſacrifiez follement l'eſpérance d'une éternité de bonheur, à votre molleſſe & à votre lâcheté?

Généreux Fidèles des premiers tems, hélas! les plus cruels ſupplices ne pouvoient vous ſéparer de la charité de Jeſus-Chriſt: vous auriez tremblé pour votre vertu, & vous auriez douté de votre amour pour lui, ſi cet amour ne vous eût coûté tout votre ſang: on vous regardoit comme ce qu'il y a de plus infâme ſur la terre; & votre plus douce conſolation étoit

de n'en avoir point ici-bas, & d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom du Sauveur. Et en ces derniers tems on croit qu'il en coûte trop pour être Chrétien, quand il en coûte un seul plaisir : le Ciel, à ce prix-là, paroît trop cher. Sommes-nous les successeurs de votre Foi ? avons-nous une espérance différente de la vôtre ? & le Dieu que nous adorons, est-il devenu moins digne de nos empressemens ?

Et d'ailleurs, Chrétiens, vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais sans parler des divines consolations, que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment ; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeller en même-tems, & un avant-goût & le gage de la félicité qui est réservée dans le ciel aux ames fidèles ; sans vous dire avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est pas digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend ; si vous étiez de bonne-foi, & que vous voulussiez nous exposer ici naïvement tous les désagrémens qui accompagnent la vie du siécle ; que ne diriez-vous pas, & que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siécle même ? *Beata quæ credidisti !* s'écrie-t-on, comme autrefois Elizabeth, quand on voit une ame désabusée du monde : Qu'un tel est heureux ! il sait se passer ce ce que la Religion nous

oblige de haïr ; il eſt ſage ; il penſe à une autre vie ; il choiſit la meilleure part ; que n'avons-nous le courage de faire comme lui ! c'eſt bien-là ce qu'il y a de plus ſolide ; tout le reſte n'eſt qu'amuſement ; & on n'y trouve point de plaiſir qui ne ſe faſſe acheter par mille chagrins.

En effet, quelles ſont les fureurs d'un mariage mal aſſorti, d'une paſſion mépriſée, d'un jeu malheureux, d'un établiſſement manqué, d'une amitié trahie, d'un rang perdu, d'une réputation flétrie, d'un procès douteux, d'une faiſon cruelle, d'une taxe qui vous abîme, d'une alliance qui vous deshonore, d'un nom qui va s'éteindre, d'une mort qui vous enléve une perſonne, ou chère, ou néceſſaire ; d'une famille mal élevée, d'une diſgrace encourue, d'une préférence injuſte ?

Avez-vous évité tous ces contre-tems ? ah ! vous ne ſauriez vous éviter vous-même. Car enfin, ô mon Dieu, le pécheur a beau s'étourdir : un reſte d'éducation chrétienne plaide long-tems pour vous dans le fond de ſon cœur, & empoiſonne ſes douces joies : on ſent le vuide du plaiſir ; il eſt des momens de réflexion qui vous tuent : le cœur fait pour une félicité plus ſolide, s'amuſe, mais ne ſauroit ſe ſatisfaire ; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer : il porte partout un fonds d'inquiétude & d'ennui, qui le réveille même au milieu des joies & des amu-

femens ; enfin, on trouve fon reméde dans le mal même, le dégoût dans la jouiffance ; & l'on ne fent de vivacité pour le plaifir, que dans le moment qui le précéde.

C'eft là-deffus que roule le fiécle ; on le fent, on s'en plaint, & on s'y aime : on fe familiarife avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ; & on frémit au feul fouvenir des faintes rigueurs de l'Evangile, que la Foi confole, que l'efpérance foutient, que la charité adoucit. Eh ! que ne puis-je à mon tour vous expofer ici le cœur d'un Jufte, & vous y faire remarquer cette chafte volupté, cette paifible félicité qui fuit l'innocence ! Quelles fecrettes délices ne trouve-t-il pas à vivre de la Foi, à fe regarder comme étranger fur la terre, à foupirer fans ceffe après fa patrie ! quels tranfports durant le cours de ces prières ferventes, où les vües de la Foi plus vives lui rapprochent l'éternité, & ne lui laiffent plus voir qu'en éloignement le fiécle & fa figure ! Quel dégoût au fortir de-là pour les vaines joies des mondains ! il les plaint, il déplore leur égarement, il les regarde comme des frénétiques qui rient au lit de la mort, ou comme des coupables deftinés au fupplice, & qui fans le favoir, fe réjouiffent, tandis qu'on les y conduit.

Mais que ne pouvez-vous le dire ici à ma place, Vierges faintes qui m'écoutez ! Inftruites fur ces chaftes délices qui accompagnent

gnent l'innocence & la piété, que de merveilles de la grace nous découvririez-vous? eh! que pourroit oppoſer le ſiécle à un exemple ſi conſolant? L'âge, le ſexe, la naiſſance, prétextes ſi frivoles & ſi ſouvent allégués, ſeroient ici confondus: puiſqu'on y voit l'âge le plus tendre, le ſexe le plus délicat, la naiſſance la plus diſtinguée, ajoûter même aux rigueurs de l'Evangile des rigueurs de ſurcroît, & trouver dans la ſainte pratique des vertus religieuſes plus de véritables douceurs, que le ſiécle tout entier n'en peut offrir à ſes plus déclarés partiſans.

Et c'eſt ici où je veux confondre l'iniquité par l'iniquité même. Un homme livré à l'ambition ſe laiſſe-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve ſur ſon chemin? il ſe refond, il ſe métamorphoſe, il force ſon naturel, & l'aſſujettit à ſa paſſion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & ſoumis, eſſuyer les caprices d'un Miniſtre; mériter par mille baſſeſſes la protection d'un ſubalterne en crédit, & ſe dégrader juſqu'à vouloir être redevable de ſa fortune à la vanité d'un Commis, ou à l'avarice d'un eſclave: vif & ardent pour le plaiſir, il conſume ennuyeuſement dans des antichambres, & à la ſuite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens: ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-ſeulement ſur ſes aiſes, mais

encore sur son sommeil & sur sa santé, de quoi y fournir : enfin d'une humeur serrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même ; tout est inondé de ses dons ; & il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un Domestique, qui ne soient le prix de ses largesses.

A-t-on un engagement profane ? vous le savez, ah ! on ne connoît plus d'obstacles : rien ne coûte, quand il s'agit de satisfaire une passion : les difficultés mêmes ragoûtent, piquent, réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut, où l'on se souvient que l'on est foible, & où l'on trouve des montagnes inaccessibles.

Ah ! mes Frères, le voluptueux, l'ambitieux s'éléveront contre nous au jour du Seigneur ; & par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire leur cupidité, ils nous confondront devant le tribunal de Jesus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse.

Eh ! disons-nous donc à nous-mêmes dès-à-présent, ce que cette voix du ciel disoit autrefois à S. Augustin effrayé, comme nous, de la difficulté du salut : *Tu non poteris quod isti & istæ ?* & pourquoi ne pourrois-je pas faire ce que tant d'autres ont fait avant moi, & font encore tous les jours ! Faut-il que je me traîne, ô mon Dieu, dans le siécle, & que je me laisse emporter au torrent, tandis qu'à mes yeux,

tel & telle échappent au naufrage, & marchent heureufement vers le port? n'êtes-vous pas mon Dieu comme le leur? mon ame n'eft-elle pas fortie de vos mains, & lavée dans le fang de votre Fils? n'ai-je pas la même efpérance? ne fuis-je pas appellé au même héritage? Ah! il n'eft que ma lâcheté qui m'empêche de fuivre: mille fois votre grace m'a fait faire le premier pas; mais rebuté par les plus petits obftacles, je fuis rentré dans mes voies. Ordonnez-moi, Seigneur, encore une fois d'aller à vous; mais ordonnez-le-moi de cette voix forte & puiffante à laquelle un cœur dur ne réfifte pas; &, comme Pierre, me dépouillant de tous ces vêtemens qui m'embarraffent & m'arrêtent, libre & dégagé j'irai vous joindre, même à travers les flots de la mer: oui, Seigneur, j'irai à vous à travers les orages du fiécle, où les écueils font fi gliffans, les naufrages fi ordinaires, & le falut fi difficile.

III. REFLEX.

LE monde eft fujet à une autre erreur fur la difficulté du falut, bien différente de celle que je viens de combattre; & cette erreur, quoique moins fpécieufe, eft cependant plus univerfelle, & moins aifée à corriger: or, voici en quoi elle confifte. S'il eft des gens que la févérité des maximes évangéliques rebute, & empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie,

comme nous venons de le voir ; il en eſt auſſi qui aiment à ſe perſuader que le ſalut ne renferme pas de ſi grandes difficultés. Ces perſonnes nées avec un caractère tranquille & uni, ne croyent rien trouver dans l'Evangile, qui gêne trop l'amour-propre. Elles ſe font un plan de vertu, où entrent ſous des noms déguiſés l'ambition, le luxe, la molleſſe, la vanité, & d'autres paſſions encore plus délicates : leur régularité conſiſte bien plus dans la fuite du mal, que dans la pratique du bien ; & tranquilles ſur leur ſalut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refuſent de ſe ſauver preſqu'à moins de frais que l'on ne ſe damne : illuſion groſſière, injurieuſe à la croix de Jeſus-Chriſt, & que l'exemple de Marie va pareillement confondre.

En effet, elle n'examine pas ſi l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes & moins fatiguans : elle choiſit, ſans différer, la voie la plus pénible ; & c'eſt dans la difficulté qu'elle trouve ſa ſûreté. Telle eſt l'inſtruction que Marie donne par ſon exemple à ceux qui voudroient arriver à la céleſte Jéruſalem par des voies commodes & applanies, & ſans franchir les montagnes ſaintes, ſur leſquelles elle eſt fondée. En effet, détrompons-nous, mes Frères ; il faut qu'il en coûte pour ſe ſauver ; & le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées ſur nous-

mêmes. Cependant le monde eſt plein de ces fauſſes maximes en matière de religion. L'auſtérité des Cloîtres eſt ſainte, dit-on; mais il ne feroit pas raiſonnable d'en faire une obligation à ceux que le Ciel n'y appelle pas: il y a pluſieurs demeures dans la maiſon du Père céleſte; & pour ne pas mériter les premières, il ne s'enſuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres: enfin il eſt des joies honnêtes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire.

Et là-deſſus, qu'une femme ne donne point d'atteinte à la foi conjugale; qu'elle ne ſoutienne pas un jeu outré; qu'elle évite certains excès, dont le monde poli même ne s'accommode pas; que dans ſes diſcours elle ne ſorte jamais de cette bienſéance de ſi bon goût dans ſon ſexe; qu'elle paroiſſe dans nos temples aux jours ſolemnels pour y participer à la chair ſacrée de l'Agneau; qu'elle ſe ſoit réglée à certaines libéralités pour le ſoulagement des membres de Jeſus-Chriſt: la voilà calme ſur l'affaire du ſalut: un Confeſſeur n'a plus rien à faire, & tout revêtu qu'il eſt de l'autorité de Jeſus-Chriſt, il ne feroit pas bien reçu à vouloir déconcerter ce train de vie. Mais elle eſt ſur ſon rang d'une délicateſſe à ne rien paſſer; mais elle aime le faſte & l'éclat; mais elle cultive des amitiés tendres; elle fournit à des converſations vives; elle ſourit à un profane qui enveloppe agréablement une ordure; & en faveur de l'eſprit,

elle fait grace à la corruption du cœur. Mais elle a ſur ſa beauté des délicateſſes ridicules; pour ſa parure des ſoins, que vous payeriez, ô mon Dieu, d'une éternité de bonheur, s'ils étoient employés à parer l'ame des vertus céleſtes. Mais l'abnégation de ſoi-même eſt un nom qu'elle ne connoît même pas, & il ne lui eſt peut-être jamais arrivé de ſe gagner pour Jeſus-Chriſt ſur un ſeul deſir; & enfin toute ſa religion ſe réduit aux intérêts de ſon honneur & aux ſoins de ce corps de boue qu'elle idolâtre. Ou l'Evangile eſt une loi outrée, ou cette perſonne n'eſt pas chrétienne. Car, quoi de moins compatible avec l'Evangile, par conſéquent avec le Chriſtianiſme, que cette molleſſe, cette fierté, cet amour-propre, cette délicateſſe dont elle ne fait aucun ſcrupule! N'importe; l'uſage veut qu'elle ſe raſſure, & qu'elle ſe croye dans le bon chemin, parcequ'elle n'eſt pas encore au fond du précipice.

Tel eſt aujourd'hui l'entêtement du ſiécle, de s'y faire des plans de religion; d'imaginer une morale de bon goût, qui réconcilie Jeſus-Chriſt avec Bélial; qui ente ſur un fonds chrétien les plus pures maximes du paganiſme; qui retienne du monde les plaiſirs, l'inutilité, la molleſſe, l'ambition; & de l'Evangile une foi morte & inutile; c'eſt-à-dire, qui d'une part retranche les crimes, & de l'autre les vertus.

Et c'eſt là-deſſus qu'on vit tranquille-

ment dans le fiécle, & qu'on attend fans frayeur, ô mon Dieu, votre jugement redoutable; tandis que le Jufte, au fond d'un réduit obfcur, le vifage pâle & défait, le corps affoibli & exténué par les travaux d'une longue pénitence, le cœur purifié par tant d'oraifons ferventes, vous conjure avec le Prophéte de n'entrer pas en jugement avec lui; repaffe dans l'amertume de fon cœur quelques fautes légères que fa piété lui groffit, & que la feule furprife a arrachées de fa foibleffe, & ne peut fe raffurer ni fur le tréfor infini de vos miféricordes, ni fur le pénible amas de tant d'œuvres faintes en qui fa foi découvre des taches. *Quid iftâ cœcitate tenebrofius?* s'écrieS. Chryfoftôme. Le crime conduit quelquefois au repentir; mais cette vie mondaine aboutit toujours à une trifte & funefte impénitence.

Sur quoi l'efprit humain ne peut-il pas fe féduire, puifqu'il a pu prendre ici le change! Que pouvoit-on ajoûter, ô mon Dieu, aux précautions que votre fageffe avoit prifes pour faire fentir aux hommes que les croix & les fouffrances leur font auffi indifpenfables, que le facrement qui les régénère; & qu'il eft auffi peu poffible d'être un vrai chrétien fans fouffrir, qu'il eft poffible d'être chrétien fans être batifé? A quoi fe réduit l'Evangile tout entier qu'à cette vérité? Combien de fois y eft-elle répétée? fous combien d'images fenfibles l'y avez-vous enveloppée?

Et après cela la Religion, dit-on, n'interdit pas tous les plaisirs. Mais pratiquez, mon Frère, toutes les austérités qu'elle ordonne, & on vous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Grimpez-vous sur la montagne comme Marie? Puisque sans la pénitence & la mortification il n'y a point de salut, cet œil qui vous scandalise, l'arrachez-vous? cette croix qui vous accable, la portez-vous? cette volonté propre qui vous tyrannise, la rompez-vous? cette chair qui vous est si chère, la châtiez-vous? ce calice dont il faut boire pour être assis à la droite de Jesus-Christ, en buvez-vous?

Mais que le siécle s'abuse sur ce point, je n'en suis pas surpris: tout y roule sur l'erreur & le mensonge, & de tout tems il est en possession de juger peu sainement de ce qui concerne le salut. Mais cette illusion trouve des partisans parmi ceux même qui font profession de piété; & l'on peut dire ici que les Elus tomberoient presque dans cette erreur, s'il étoit possible.

Tel depuis une conversion d'éclat, vit de bonne-foi sur sa réputation de piété, qui encore livré à tous ses défauts, vif, colère, vain, attaché, n'a pour toute vertu qu'un train de vie mêlé de foiblesses & de bonnes œuvres, de tiédeur & de dévotion, de grace & d'amour-propre, de sacremens & de rechutes.

Telle croit avoir renoncé au monde & à

ſes pompes, qui n'a renoncé qu'au tumulte & à l'embarras. Elle s'interdit les parties d'éclat; mais elle en aſſortit tous les jours de moins tumultueuſes & de plus délicates: elle n'eſt plus livrée au public, & expoſée à tous les importuns d'une ville; mais au milieu d'un monde choiſi elle goûte tout le plaiſir de la converſation, ſans en goûter les déſagrémens: elle a banni un jeu outré; mais elle n'a pas banni l'inutilité & la perte du tems: elle n'a plus des empreſſemens profanes pour ſe faire aimer; mais elle n'eſt pas fâchée de plaire: enfin le ſeul nom de paſſion allarme ſa vertu; mais peut-être n'eſt-ce que du nom dont elle s'allarme.

Une autre croit avoir déja le Ciel en engagement, qui parmi ſes vertus ne ſauroit guères compter qu'un Directeur de parade, quelques confeſſions réglées, & ſon nom écrit dans toutes les aſſemblées pieuſes d'une ville.

Enfin celle-ci ſe figure avancer à pas de géant dans la voie de la juſtice, qui n'y marche que par caprice. Elle ſe hâte à certaines repriſes; tantôt c'eſt une aumône, puis une auſtérité, une autre fois une retraite: Dieu a ſes intervalles, ſi je l'oſe dire, & le monde a le fond. Il ſemble que votre loi, ô mon Dieu, plus durable que le ciel & la terre, ſoit une loi ſouple & variable. On y retranche, on y ajoûte à ſon gré; on l'ajuſte à l'humeur, à l'âge, à l'état; en un mot, chacun ſe fait un Evangile à part, où

il trouve le fecret de faire entrer fes foibleffes.

Oui, mes Frères, l'efprit de la religion eft peu connu de ceux même qui paffent pour en pratiquer les maximes; & le reproche que Jefus-Chrift faifoit autrefois à fes Apôtres, on peut le faire encore aujourd'hui à la plupart de ceux qui font profeffion de le fuivre; *Nefcitis cujus fpiritûs eftis:* Vous ne favez à quel efprit vous êtes appellés.

Luc. 9. 55.

Ah! que l'exemple de Marie les inftruife. Que fa fidélité nous apprenne que ce n'eft pas une portion de nous-mêmes, des intervalles de notre tems, quelques accès de ferveur, que Dieu demande de nous; mais tout notre cœur, mais tous nos defirs, mais toutes nos actions, en un mot, une entière conformité avec l'Evangile, qui doit être notre régle en ce monde, puifqu'il fera notre juge dans l'autre. Oui, mes Frères, foyons fidèles à Dieu; après cela efpérons tout de fa miféricorde. Voyez de combien de bénédictions la fidélité de Marie eft fuivie: le Verbe commence fon miniftère, & fanctifie Jean-Baptifte: le Précurfeur treffaillit avant que de naître: Elizabeth prophétife: Marie elle-même, jufques-là fi retenue fur les merveilles que Dieu avoit opérées en elle, les découvre par un faint tranfport, & exalte la puiffance & la miféricorde du Seigneur.

Quand fera-ce donc, ô mon Dieu,

qu'ayant franchi à ſon exemple ces montagnes fatales qui me ſéparent de vous, je pourrai, comme elle, célébrer les merveilles de votre grace? Honteux de ma tiédeur & de ma négligence, je fais de vains efforts pour m'approcher de vous; mais, hélas! à peine me ſuis-je gagné ſur une foibleſſe, qu'affoibli par la victoire même, je retombe ſous mon propre poids, & me laiſſe rentraîner par une autre. Laſſé d'être toujours aux priſes avec moi-même, je compoſe enfin avec mon amour-propre; & pour être tranquille ſur mes paſſions, je ne leur refuſe que le crime, & leur abandonne tout le reſte.

Et encore, Seigneur! cette averſion qui me reſte pour le crime, vient-elle de votre grace? Ah! ſi le ſouvenir d'un plaiſir profane pouvoit périr avec le plaiſir même; ſi je pouvois me vaincre ſur ces retours cruels que traîne après ſoi l'offenſe mortelle, & devenir tranquillement pécheur; que ſai-je ce qu'une occaſion n'arracheroit pas de ma foibleſſe? que ſai-je ſi tous mes projets de vertu n'y viendroient pas triſtement échouer? Non, ce n'eſt pas le crime que je hais; c'eſt ma tranquillité que j'aime. Ah! ſi votre grace étoit le principe ſacré de ma haine, je haïrois tout ce qui vous déplaît: on ne me verroit pas de propos délibéré tomber tous les jours en tant d'infidélités, qui donnent des atteintes ſi ſenſibles à votre amour: on ne m'entendroit pas

m'informer ſi ſouvent s'il y a de l'offenſe mortelle à me permettre un tel plaiſir ; il me ſuffiroit de ſavoir qu'il vous déplaît. Non encore une fois, ce n'eſt pas l'innocence que je cherche ; c'eſt l'inquiétude que je fuis : heureux ſi de cette paix fauſſe & périlleuſe, je ne paſſe pas à un trouble éternel, banni pour toujours de la paix véritable qui accompagne la félicité de vos Saints ! Je vous la ſouhaite.

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

SUR LES OEUVRES

DE MISERICORDE,

Prononcé dans une Aſſemblée de Charité.

Dans quel eſprit il faut les pratiquer.

Si Spiritu vivimus, Spiritu & ambulemus.

Si nous vivons par l'Eſprit, conduiſons-nous par l'Eſprit. Gal. 5. 25.

CE n'eſt pas ſeulement pour vous exhorter à la miſéricorde, & vous expoſer ſur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que je viens ici vous entretenir, Meſdames : il me paroît peu utile de borner tout le fruit de ce Diſcours

à établir un devoir que vous accompliſſez déja, & annoncer la loi de la charité à des perſonnes que la charité elle-même aſſemble.

Lorſque nous parlons au commun des Fidèles, nous pouvons leur montrer dans les Livres ſaints ces maximes déciſives qui nous ordonnent de ſecourir nos frères affligés, parceque la plupart d'entr'eux les ignorent: nous pouvons leur redire ces anathêmes terribles que l'Eſprit de Dieu y prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance un azile & une reſſource aux malheureux, parcequ'il s'y trouve des ames dures & impitoyables, qu'il faut ébranler par ces vérités étonnantes: nous pouvons leur ouvrir le ſein de la gloire; & en leur faiſant voir un Royaume éternel devenu la récompenſe d'un verre d'eau froide, étaler tout le prix du plus léger office de miſéricorde, parceque parmi ceux qui nous écoutent, il en eſt toujours dont la charité tiéde & indolente a beſoin d'être ranimée.

Mais ici, Meſdames, où la miſéricorde eſt une vertu commune, il ſeroit inutile d'entreprendre de l'inſpirer: ici, où l'on porte des cœurs ſenſibles aux calamités de nos frères, ces maximes effrayantes des Livres ſaints contre l'inhumanité envers les pauvres, ſeroient mal placées: ici enfin où la charité ſe ſoutient par une ſociété de zèle, & s'anime par de ſaints exemples, on peut

ſe diſpenſer de l'encourager ; il n'eſt preſque plus beſoin que de l'inſtruire.

Mon deſſein donc aujourd'hui, Meſdames, eſt de vous entretenir ſur l'eſprit de la Foi dans la pratique des œuvres de miſéricorde, perſuadé que ces œuvres, dans la plupart des ames, ne ſont pas toujours les fruits de cette charité qui n'opère jamais en vain ; que les mécomptes de l'amour-propre détruiſent ſouvent à notre inſçû ce que la piété édifie ; que l'œuvre du Seigneur, entre les mains de l'homme, y contracte plus communément qu'on ne croit, je ne ſai quoi d'humain & de défectueux, capable d'en anéantir tout le mérite ; & qu'il n'arrive que trop ſouvent, hélas ! que nos foibleſſes ont la meilleure part à nos vertus.

Je vais donc ramener à trois régles principales tout l'eſprit de la piété chrétienne ſur les offices de la miſéricorde ; & en oppoſant ces régles évangéliques aux abus que la cupidité ne ceſſe d'y mêler, faire le diſcernement de l'or d'avec la paille ; ſéparer ce que l'homme y met du ſien, d'avec ce que la charité toute ſeule opère ; & établir des marques infaillibles, afin qu'on ne puiſſe pas s'y méprendre.

I. REGLE.

LA première régle ſur l'eſprit dans lequel on doit pratiquer les œuvres de miſéricorde, c'eſt qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.

En effet, Mefdames, une méprife affés ordinaire parmi les perfonnes confacrées aux œuvres faintes, eft de fe figurer que ces pieufes occupations ne font pas renfermées dans le devoir; & de les envifager plutôt comme des pratiques louables qu'une charité abondante embraffe, que comme des obligations réelles qu'une loi indifpenfable nous impofe. L'amour-propre favorife d'autant plus cette erreur, que l'accompliffement du devoir tout feul n'a rien qui nous flate, parcequ'il n'a rien qui nous diftingue: au lieu que les œuvres fur-ajoûtées, en nous laiffant plus de fingularité, nous laiffent auffi plus de complaifance. On aime à fe dire en fecret que le jufte ne borne pas fa fidélité aux feuls préceptes de la loi; que fon zèle doit aller au-delà, & que ces bornes imparfaites n'ont été mifes, comme dit l'Apôtre, que pour la foibleffe de l'homme encore charnel: ainfi l'on fe perfuade qu'on eft arrivé à la perfection des confeils, & l'on s'applaudit prefque tout bas comme fi l'on en faifoit de refte.

Cependant, Mefdames, il s'en faut bien que la Foi ne mette les offices de charité rendus à nos frères, au rang de ces œuvres arbitraires que la Religion laiffe au choix des Fidèles; & parmi tous les devoirs de votre état, la doctrine de Jefus-Chrift n'en connoît prefque pas de plus facrés & de plus inviolables.

Car vous n'ignorez pas, premiérement, que

que tout Chrétien est chargé du soin de son frère affligé, & que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même-tems un devoir de le secourir; puisqu'on n'aime pas, tandis qu'on peut être insensible aux malheurs de ce qu'on aime. En effet, Mesdames, le précepte de l'amour du prochain, si solemnel dans l'Evangile, si essentiel à la Foi, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos frères, de blesser leur réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos. Les payens & les peuples les plus barbares ont eu des loix qui les obligeoient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels: ce sont-là des devoirs qui suivent la nature; & jusques-là vous n'êtes pas encore Chrétien.

La loi de la charité, particulière à la Religion de Jesus-Christ, va donc encore plus loin. Ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime: ce n'est pas assés de ne pas nuire, il faut qu'elle aide: c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien. C'est-à-dire, que vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; que vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez; que vous devenez l'auteur de son infortune, si vous n'en êtes pas l'azile; en un mot, que vous usurpez

ce qui lui appartient, si vous lui refusez votre bien propre.

Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir; c'est une loi commune, imposée à toute ame fidèle. Car, Mesdames, par la grace qui dans le Batême nous associa à l'assemblée des Saints, nous devînmes tous les membres d'un même corps, & les enfans d'un même père. Dès-lors nous contractâmes des liaisons intimes & sacrées avec le reste des Fidèles: dès-lors nous ne fûmes plus étrangers à leur égard, & ils ne le furent plus au nôtre: dès-lors ils ne furent plus pour nous ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigens; ils furent nos frères: dès-lors leurs calamités devinrent les nôtres, & leurs besoins nos besoins: dès-lors l'auguste qualité de Chrétien, qui nous unissoit à eux, ôta ce mur orgueilleux de séparation, & ces différences vaines de rang, de titres, de naissance, que la nature, ou les loix du siécle, avoient mises entr'eux & nous: tout ce qui arriva dans le corps sacré des Fidèles, devint notre affaire propre: dès-lors qu'un membre souffrit, nous dûmes souffrir aussi; & sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jesus-Christ notre chef, & qui est le seul fondement de notre espérance & de notre droit aux promesses éternelles, nous ne pûmes plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention, & notre ministère.

Aussi les premiers Fidèles ne possédèrent d'abord rien en propre, parceque depuis leur vocation à l'Evangile n'étant plus qu'un cœur & qu'une ame ensemble, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens, qui étoient devenus les biens de leurs frères, & dont la nécessité toute seule devoit régler l'usage.

Je ne vous dis pas en second lieu, que plus vous êtes élevés dans le siécle, plus votre obligation est ici rigoureuse; & sans entrer dans les grandes raisons qui établissent cette maxime, souffrez que je me borne à une réflexion toute seule. La prospérité & l'abondance des biens de la terre ne nous dispensent ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique. En vain avons-nous amassé, comme ces Israélites, plus de manne que nos frères, nous n'en pouvons réserver pour notre usage que la mesure prescrite par la loi: *Qui multùm, non abundavit:* autrement Jesus-Christ n'auroit défendu la mollesse, le luxe & les plaisirs qu'aux pauvres & aux malheureux, à qui l'infortune de leur condition rend cette défense assés inutile.

Or, Mesdames, cette grande vérité supposée, si, selon la régle de l'Evangile, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens, & de jouir de votre abondance; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, & de se

renoncer ſans ceſſe ſoi-même comme le pauvre; quel a pu être le deſſein de la Providence en répandant ſur vous les biens de la terre? & quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit-ce de fournir à des paſſions déſordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre ſelon la chair. Seroit-ce de ſoutenir l'orgueil du rang & de la naiſſance? mais votre vie doit être cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt. Seroit-ce d'amaſſer pour vos neveux? mais vous ne devez plus théſauriſer que pour le Ciel. Seroit-ce de couler vos jours avec plus de tranquillité & d'indolence? mais ſi vous ne pleurez pas, ſi vous ne ſouffrez, ſi vous ne combattez pas, vous êtes perdues. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre? mais le Chrétien n'eſt pas de ce monde, il eſt citoyen du ſiécle à venir. Seroit-ce d'orner plus ſuperbement vos palais? mais cette vaine magnificence eſt réprouvée dans le riche de l'Evangile. Seroit-ce de charger vos tables de mêts plus exquis? mais la chair & le ſang ne poſſéderont pas le royaume de Dieu; & ſi vous ne faites pénitence, vous périrez. Seroit-ce de vous élever à de nouvelles dignités dans le monde? mais cette élévation, ſelon les vûes de la Foi, n'eſt que le haut d'un précipice. Seroit-ce d'aggrandir vos poſſeſſions & vos héritages? mais vous n'aggrandiriez jamais que le lieu de votre exil; & le gain du monde entier vous feroit inutile,

ſi vous veniez à perdre votre ame. Repaſſez ſur tous les avantages que vous pouvez retirer, ſelon le monde, de votre proſpérité; ils vous ſont preſque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été ſon deſſein de vous les ménager, en vous faiſant naître dans l'abondance: ce n'eſt donc pas pour vous-mêmes que vous êtes nés grands: ce n'eſt pas pour vous, comme le diſoit autrefois le ſage Mardochée à la pieuſe Eſther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne: c'eſt pour vos frères; c'eſt pour ſon peuple affligé; c'eſt pour être la protectrice des infortunés: *Et quis novit, utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Eſther.* 4. 14.) Si vous ne répondez pas aux deſſeins de Dieu ſur vous, il ſe ſervira de quelque autre qui lui ſera plus fidèle; il tranſportera cette gloire & cette couronne qui vous étoit deſtinée. Ah! il ſaura bien pourvoir par quelque autre voie à la délivrance de ſon peuple; car il ne permet pas que les ſiens périſſent: mais vous & la maiſon de votre père périrez: *Per aliam occaſionem liberabuntur Judæi; & tu, & domus patris tui, peribitis.* (*Ibid.*) Vous n'êtes donc dans les deſſeins de Dieu, que les miniſtres de ſa providence envers les créatures qui ſouffrent: vos grands biens ne ſont donc que des dépôts ſacrés, que ſa bonté a mis entre vos mains comme pour y être plus à couvert de l'u-

ſurpation & de la violence, & conſervés plus ſûrement à la veuve & à l'orphelin : votre abondance n'eſt donc que la portion de vos frères : votre élévation dans l'ordre de la ſageſſe éternelle, n'eſt donc deſtinée qu'à leur ſervir d'azile ; votre autorité qu'à les protéger ; vos dignités qu'à venger leurs intérêts ; l'éclat de votre nom qu'à les conſoler par vos offices ; votre rang qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition & le malheur de leur deſtinée, en vous abaiſſant juſqu'à leur rendre les plus vils miniſtères ; vos exemples, qu'à les affermir dans la Foi, & dans la ſoumiſſion au Dieu qui les frappe. En un mot, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre élévation ne ſeroit plus l'ouvrage de Dieu, & il vous auroit réprouvés en répandant ſur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre uſage.

Et certes, Meſdames, lorſque des infortunés voyent une ame fidèle, malgré la naiſſance, les biens, le crédit, les dignités qui la diſtinguent, renoncer aux plaiſirs qui rendent la proſpérité ſi digne d'envie, fuir un monde qui la cherche, ſe dérober aux honneurs qui l'environnent, percer juſques dans leurs plus ſombres retraites, & là faire de leur lèpre même un ſpectacle agréable à ſes yeux, abaiſſer ſes mains charitables juſqu'à leurs plus dégoutantes misères, verſer de l'huile ſur leurs plaies, reſpecter leur chair hideuſe comme le tem-

ple de l'Eſprit ſaint, ſoulager leur douleur par des paroles de conſolation, calmer leur impatience par les maximes de la Foi, prévenir leur honte & leurs beſoins par de ſaints artifices, les tirer de l'occaſion & du péril par de ſages ménagemens; & enfin tout ſouffrir, ou pour adoucir leurs peines, ou pour aſſurer leur ſalut: ah! c'eſt alors qu'ils lévent les yeux au Ciel; qu'ils reconnoiſſent un Dieu ſage, diſpenſateur des choſes d'ici-bas, & père commun du pauvre comme du riche; c'eſt alors qu'ils publient les merveilles de ſa providence. Que vous êtes riche en miſéricorde, Seigneur! lui diſent-ils; vous n'abandonnez jamais ceux qui eſpèrent en vous; votre œil attentif aux beſoins de vos créatures, ne permet jamais qu'elles ſouffrent au-delà de leurs forces. C'eſt alors qu'ils regardent leur infortune avec des yeux chrétiens; & qu'ils commencent à comprendre combien Dieu eſt grand, & digne d'être ſervi, puiſqu'il peut ſe former au milieu même de la corruption du grand monde & des périls de la proſpérité, des ſerviteurs ſi fidèles. Voilà, Meſdames, à quoi la naiſſance & les biens doivent ſervir: vous n'êtes puiſſans ſur la terre, que pour faire bénir par ceux qui ſouffrent, la bonté de Dieu & les richeſſes de ſa miſéricorde, qui leur a ménagé dans votre abondance des reſſources ſi conſolantes.

Mais je laiſſe ces grandes maximes, ſi

ſouvent ſans doute ici répétées ; & je dis, en troiſiéme lieu, que quand même on n'auroit aucun égard aux obligations communes qu'impoſe là-deſſus la Religion, & le rang que vous tenez dans le monde ; pour vous en particulier qui m'écoutez, les ſaintes occupations de la miſéricorde, & l'attention particulière à l'œuvre qui nous aſſemble, ne feroient pas moins des devoirs indiſpenſables. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

Car, premiérement, qui que vous ſoyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies ſaintes, & qui détrompées des erreurs du monde & des paſſions, ne connoiſſez plus rien de ſolide que la crainte du Seigneur & la gloire de le ſervir ; vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi ? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaiſir, & de molleſſe ? En repaſſant ſur vos jours de ténébres, & ſur ces premières années où vous ne connoiſſiez pas encore le don de Dieu, n'y trouvez-vous rien à vous reprocher ſur les ſoins d'une vaine beauté, ſur des attentions déplorables à corrompre les cœurs, ſur des indécences de parure dont la piété des ames juſtes gémiſſoit alors, ſur des licences que le monde autoriſe, & où vos frères ont tant de fois trouvé l'écueil de leur innocence ? que ſai-je ? ſur des foibleſſes qui ſont aujourd'hui devant Dieu le ſujet de vos ſoupirs & la matière de votre péni-

tence ?

tence? Vos citoyens, vos proches, vos amis, vos domeltiques n'ont-ils pas mille fois péri ſous vos yeux? votre rang ne donnoit-il pas du crédit à vos paſſions & à vos exemples? Combien d'ames, lorſque vous ſuiviez des routes injuſtes, avez-vous entraînées, à votre inſçû, avec vous dans le précipice?

Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le ſcandale? ne faut-il pas que vous ſoyez une odeur de vie pour vos frères, comme vous avez été une odeur de mort? ne faut-il pas que vous leviez, pour ainſi dire, ſans rien craindre, l'étendard de la piété, comme vous aviez levé autrefois celui du monde & des plaiſirs? Une vertu obſcure & privée peut-elle remplacer des maux publics? & quand les offices d'une charité publique ne feroient pour les autres que des pratiques arbitraires d'une piété édifiante, ne deviennent-ils pas pour vous des devoirs indiſpenſables?

Secondement: Autrefois, lorſque vous ne connoiſſiez rien de grand que le monde & ſes vanités, n'aviez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dériſions injuſtes? n'aviez-vous pas regardé les offices publics de miſéricorde, comme des indiſcrétions de zèle, ou des empreſſemens de vanité? loin de reſpecter les perſonnes qui s'y conſacroient, n'affectiez-vous pas d'en faire le ſujet le plus ordinaire

de vos censures? ne disiez-vous pas d'elles, comme autrefois Pharaon des Israélites qui vouloient aller sacrifier dans le désert; que c'étoit l'oisiveté toute seule, & une vie inutile qui leur faisoit chercher ces sortes d'occupations & ces pieux amusemens? *Vacatis otio, & idcircò dicitis: Eamus, & sacrificemus Domino?* Ne disiez-vous pas comme ces Gouverneurs des Provinces voisines de Jérusalem, lorsqu'ils voyoient Néhémias & les principaux du peuple de Dieu, occupés à rebâtir le Temple: A quoi s'amusent les foibles Juifs? *Quid Judai faciunt imbecilles?* prétendent-ils donc que le monde les laisse faire, & qu'on ne parle pas d'une conduite si bizarre & si singulière? *Num dimittent eos gentes?* veulent-ils donc tout faire à la fois, & gagner le Ciel en un seul jour? *Num sacrificabunt, & complebunt in una die?* veulent-ils que les cendres de leur ville se changent tout-d'un-coup en des bâtimens superbes, & passer en un instant d'une extrémité à l'autre? *Numquid ædificare poterunt lapides de acervis pulveris qui combusti sunt?* Car tels sont encore aujourd'hui, ô mon Dieu! les discours insensés du monde contre la vertu. N'étoient-ce pas là autrefois les vôtres? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté: il faut donc que vous pratiquiez vous-mêmes ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres Fi-

Exod. 5. 17.

2. Esdr. 4. 2.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

dèles : il faut désavouer la témérité de vos censures, en vous exposant vous-mêmes à celles du monde ; & réparer le tort que vous avez fait à la vertu, en donnant des marques éclatantes de la vénération que vous avez pour elle.

Troisiémement : Quel usage faisiez-vous autrefois de vos richesses ? vos biens immenses pouvoient-ils suffire aux jeux, au luxe, aux caprices, aux passions ? Vous faisiez servir les dons de Dieu à l'iniquité : or tout ce que vous employiez à des usages injustes, vous l'usurpiez sur le pauvre & sur l'affligé. Eh ! comment voulez-vous réparer cette injustice, que par de saintes profusions & des largesses plus abondantes ?

Quatriémement enfin, cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde & à ses erreurs, vous l'avez passée dans les plaisirs & dans une molle indolence : la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire : vous n'étiez attentives qu'à réveiller tous les jours par de nouveaux artifices le dégoût & la satiété inséparable de tout ce qui plaît hors de Dieu : vous ne viviez que pour votre corps.

Ah ! une vertu oiseuse, douce, aisée, ne seroit donc plus pour vous qu'une illusion dangereuse. Vous avez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flater : il faut donc vous appliquer à les crucifier ; aller dans ces lieux de miséricorde, où la piété ap-

pelle tant d'ames ſaintes ; vous approcher des Lazares puans & couverts de plaies ; ne pas refuſer votre miniſtère & le ſecours de vos mains à leurs beſoins extrêmes ; & malgré les frémiſſemens ſecrets de la nature, accoutumer votre délicateſſe à ces œuvres de religion ; & ſurmonter par votre foi & par l'ardeur de votre amour, la foibleſſe d'une chair qui a ſi ſouvent triomphé de vous-mêmes. Vous croyiez, en vous conſacrant à des exercices charitables, aller au-delà de vos devoirs ; & vous voyez que vous n'avez pas encore rendu un pour mille, & qu'il s'en faut bien que la compenſation ne ſoit égale.

Ce qui vous abuſe ici, Meſdames, vous que la miſéricorde de Jeſus-Chriſt a détrompées du monde & appellées à ſon ſervice, & qui fait que vous comptez ſi fort ſur le mérite de vos œuvres ſaintes ; c'eſt, premiérement, qu'une erreur ſecrette & délicate de vanité vous perſuade que les titres qui vous diſtinguent, donnent un nouveau mérite devant Dieu à vos œuvres de religion ; que leur prix croît à proportion de votre rang ; que les démarches les plus légères de piété ſont illuſtrées, pour ainſi dire, aux yeux du Seigneur par l'éclat qui vous environne. On ſe repoſe ſur cette vaine complaiſance, que d'injuſtes adulations nourriſſent ; on fait entrer dans l'idée que l'on a de ſes œuvres, celle qu'on a de ſoi-même ; & on ſe perſuade que ceux qui ſont

nés dans la foule, en faiſant mille fois plus que nous, méritent encore moins. Comme ſi la charité toute ſeule ne diſcernoit pas nos mérites; comme ſi en Dieu il y avoit acception de perſonnes; comme ſi ceux qui ont plus reçu, n'étoient pas ceux dont on demande davantage. Secondement, c'eſt que vous ne jettez d'ordinaire les yeux ſur vous-mêmes, qu'en vous oppoſant à ces perſonnes mondaines de votre état & de votre rang, livrées aux plaiſirs, aux paſſions inſenſées, à leurs propres égaremens, & qui négligent tout-à-fait le ſoin de leur ſalut. Alors ce parallèle groſſit à vos yeux votre propre mérite: vos œuvres comparées à leurs inutilités & à leurs plaiſirs, vous paroiſſent des abondances de juſtice: tout ce que vous faites pour le ſalut au-deſſus d'elles, vous croyez le faire au-delà de vos devoirs; & la tiédeur où vous vivez, oppoſée à leur déréglement, ſe change à vos yeux en vertu héroïque. Semblables à cet Évêque de l'Apocalypſe, qui malgré la tiédeur & l'indolence de ſes mœurs, ſe croyoit riche en bonnes œuvres, parceque'il jugeoit ſans doute de ſa vertu par la chute & les excès des faux Docteurs qui enſeignoient la doctrine de Balaam, & en ſuivoient les voies honteuſes; lui qui étoit aux yeux de celui qui eſt un témoin fidèle & véritable, pauvre, miſérable, nud, & ſur le point d'être rejetté de ſa bouche.

Cette régle eſt donc dangereuſe. Ce n'eſt pas par ces parallèles trompeurs qu'il faut meſurer ce que nous ſommes devant Dieu ; c'eſt par la ſainteté de la loi ; c'eſt par la ſublimité de nos devoirs ; c'eſt par l'excellence de notre vocation ; c'eſt par la grandeur du maître que nous ſervons ; c'eſt par la multitude des iniquités que nous avons à expier ; c'eſt par les foibleſſes journalières que notre tiédeur voit multiplier à l'infini ſans aucun changement ; en un mot, ce n'eſt pas en nous comparant aux pécheurs, qu'il faut faire honneur à nos foibles vertus ; c'eſt en nous oppoſant aux Saints qui nous ont précédés, aux ames juſtes qui marchent à nos yeux, & qui nous laiſſent ſi loin après elles dans la voie, qu'il faut confondre notre langueur & notre impénitence. Si la Péchereſſe de Jéruſalem eût jugé de la profuſion de ſes parfums, & de l'abondance de ſes larmes, par l'inſenſibilité des autres femmes mondaines de la Paleſtine, ah ! ſans doute, elle n'eût pas eu tant de honte de ſe préſenter devant le Sauveur, & n'eût pas choiſi ſes pieds comme pour dérober à ſes yeux les ſaints miniſtères de ſa charité, qui lui paroiſſoient ſi diſproportionnés aux déſordres de ſa vie : ſi la femme Cananéenne eût oppoſé ſa démarche ſi pleine de foi à l'aveuglement des autres femmes de Tyr, ſans doute elle ne ſe fût jamais comparée à un vil animal : ſi David lui-même n'eût jugé de ſa péniten-

ce, de ses jeûnes, de ses larmes & de ses macérations, que par la mollesse des autres Cours & l'exemple des Rois ses voisins, plutôt que par ses crimes, ah! sans doute il n'eût pas prié le Seigneur de n'entrer pas en jugement avec lui. Les déréglemens de nos frères n'ajoûtent donc rien au mérite de nos œuvres; & nous pouvons être plus justes que le monde, sans l'être encore assés pour Jesus-Christ.

II. REGLE.

LA seconde régle à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remédes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours.

Je m'explique. Vous le savez, Mesdames; les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur: car le Royaume de Dieu est au-dedans de nous; & tout ce que nous faisons pour le salut est inutile, s'il ne se rapporte au réglement du cœur, & à l'entière mortification des vices & des desirs, qui mettent encore obstacle en nous à la grace de notre parfaite délivrance. Or, sur cette maxime de la Foi, soulager nos frères, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété: ce sont les offices du Chrétien; ce n'est pas le Chré-

tien lui-même. Il faut donc que la vertu croiſſe & ſe purifie dans ces devoirs publics de miſéricorde ; que nos imperfections y trouvent leur remède : & que chaque œuvre ſainte ſerve à affoiblir en nous quelqu'une de nos paſſions : c'eſt-à-dire, Meſdames, que pour entrer dans l'eſprit de la Foi ſur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, mettre notre ame ſur nos mains, l'enviſager aux pieds de Jeſus-Chriſt ; & dans la lumière de ſa grace, examiner ſous ſes yeux quels ſont encore nos panchans déréglés, & choiſir les offices de miſéricorde qui leur ſont le plus oppoſés, & qui paroiſſent les plus propres à les déraciner de notre cœur.

Ainſi vous aimez encore le monde, les plaiſirs, les diſſipations des jeux & des commerces : préférez les œuvres qui vous en ſéparent le plus, & qui vous renferment plus ſouvent dans la prière, dans le ſilence & dans la retraite. Vous êtes nées avec des diſpoſitions de molleſſe & d'indolence que vous ne ſauriez preſque ſurmonter ; vous ne prenez jamais rien ſur vous-mêmes ; votre vertu n'eſt preſque qu'un éloignement naturel du tumulte & des agitations du monde que vous n'aimez pas, & une vie plus douce & plus oiſeuſe qu'on ne la méne d'ordinaire dans le ſiécle : ah ! les œuvres les plus dures, les plus pénibles de la miſéricorde, les ſoins les plus dé-

goûtans, les misères les plus hideuses, c'est-là votre partage. Vous aimez dans la vertu même tout ce qui éclate, tout ce qui distingue, tout ce qui attire les regards publics : entrez dans les œuvres les plus obscures, qui vous confondent le plus avec le peuple, les plus exposées aux dérisions des insensés : laissez aux autres le premier rang & tout l'honneur des entreprises de piété, & réservez-en pour vous les soins & les fatigues. Vous retombez sans cesse dans les mêmes vivacités ; tout vous blesse ; tout vous allume ; & vous décriez dans l'esprit de ceux qui vous approchent, la vertu par des foiblesses qui vous sont propres : choisissez les œuvres où il faut plus de douceur, plus de patience, être redevable aux sages & aux fous, & supporter même les plaintes, les chagrins, les humeurs, les outrages quelquefois de ceux qu'on veut soulager. Vous sentez des éloignemens injustes, & des antipathies secrettes sur lesquelles vous traitez votre cœur avec trop d'indulgence ; vous bornez presque toute votre vertu à fuir ce que vous ne pouvez aimer : recherchez les œuvres qui vous rapprochent, qui vous donnent de nouvelles liaisons avec les personnes que leur piété toute seule devroit vous rendre chères ; & accoutumez ainsi votre cœur à voir avec plaisir ce qu'il doit aimer sans feinte. Enfin, faites de vos œuvres de miséricorde les exercices des

vertus qui vous manquent.

Zachée, après avoir réparé ses injustices, fit des largesses abondantes, & sa maison même devint l'azile de son Libérateur: mais c'est qu'il vouloit par ces profusions achever d'éteindre dans son cœur cette soif insatiable des richesses, qui jusques-là l'avoit tyrannisé, & qui ne s'éteint pas d'un seul coup. Magdelaine répandit des parfums, & essuya de ses cheveux les pieds sacrés de son Maître: mais c'est qu'elle sentoit encore sans doute un reste d'attachement pour les instrumens déplorables de ses vanités & de ses plaisirs, & que son amour se hâtoit d'en achever le sacrifice. Les femmes des Israélites offrirent pour la construction du Tabernacle, ce qu'elles avoient de plus précieux: mais c'est que ces dépouilles de Pharaon, dont le Seigneur les avoit revétues, étoient un écueil pour leur foiblesse, & leur faisoient regretter encore tous les jours la pompe & les trésors de l'Egypte.

Les œuvres extérieures de la piété ne sont saintes, Mesdames, qu'autant qu'elles nous sanctifient; & elles ne nous sanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent. Car si Jesus-Christ est la fin de la Loi, tous les devoirs qu'elle nous impose ne tendent donc qu'à former Jesus-Christ en nous: l'accomplissement de chaque précepte doit donc ajoûter comme un nouveau trait à cet homme spirituel. Nos œuvres ne sont

comptées que par le progrès de cet ouvrage divin. S'il n'avance pas, en vain nous couvrons, nous visitons, nous consolons nos frères, nous ne faisons rien aux yeux de Dieu ; parcequ'il ne voit de nous que notre ressemblance avec son Fils, & que c'est en Jesus-Christ seulement que nous sommes dignes de ses regards ; tout ce qui ne perfectionne pas cette ressemblance, n'ajoûte rien à notre mérite. Or, Jesus-Christ ne croît en nous que sur les ruines du vieil Adam : il faut que l'un diminue, afin que l'autre croisse ; il n'est que ce qui mortifie les inclinations de la chair, qui augmente la vie de l'esprit ; il n'est que ce qui contredit la nature corrompue, qui conduise à sa perfection l'être chrétien ; il n'est que ce qui affoiblit ces panchans infinis qui s'opposent encore en nous à la Loi de Dieu, qui donne de nouvelles forces aux inclinations de la grace. Tout est presque sacrifice dans la vie du Chrétien, Mesdames : car il vit de la Foi ; & tout ce qui part de la Foi, coûte, parcequ'il contredit toujours la vie des sens. Ainsi les œuvres de miséricorde doivent être comme les sacrifices journaliers de l'ame fidèle : l'Apôtre lui-même ne leur donne pas d'autre nom : c'est par de telles hosties, dit-il en exhortant les Fidèles aux pieux offices de la charité envers leurs frères, qu'on se rend Dieu favorable : *Talibus enim hostiis promeretur Deus.* *Hebr.* 13. 16.

Or, on viole cette régle de la piété en deux manières. Premiérement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos panchans. On est vif, actif, entreprenant, ennemi du repos, du recueillement, & de la retraite : on entre dans toutes les entreprises de piété; on veut avoir part à tout; on a des soins de toutes les sortes; on ne vit pas un moment pour soi; & cependant, on auroit besoin de recueillir plus souvent son ame aux pieds de Jesus-Christ, pour y réparer les dommages inséparables des ministères tumultueux, & renouveller les forces que les dissipations les plus saintes ne laissent pas d'affoiblir.

On a apporté en naissant un cœur tendre & miséricordieux; on aime à soulager ceux qui souffrent, par une compassion toute humaine. On est né chagrin, austère, impérieux; on embrasse des ministères qui nous établissent sur les autres, & qui nous rendant arbitres de leur conduite, fournissent à l'amour-propre l'occasion de satisfaire ce panchant naturel qu'on a de corriger & de reprendre. On a plus de goût pour une œuvre, ou pour un établissement; tous les autres besoins nous trouvent insensibles. Enfin, pour éviter ici trop de détail, si l'on s'examine de près, on verra que nos panchans déréglés ne souffrent jamais rien de ces exercices re-

ligieux; que jufques dans la piété, on évite tout ce qui gêne & qui déplaît; que l'on ne fait que fe prêter à foi-même, lorfqu'on s'imagine opérer des œuvres de falut; & qu'on n'eft encore qu'homme, tandis qu'on croit être Chrétien.

Ce n'eft pas qu'il faille réfifter à ces panchans heureux qui inclinent notre ame à la miféricorde; ou qu'on rempliffe ces pieux devoirs fans mérite, dès qu'on les remplit fans répugnance. Non, Mefdames, la Foi fait faire fervir la nature à la grace; & ces difpofitions favorables que nous portons en naiffant pour la vertu, font des dons du Créateur, lefquels dans fes deffeins de miféricorde fur nous, doivent être comme les prémices de notre fanctification. Mais il faut prendre garde de ne pas borner là tous nos efforts; la piété va plus loin que la nature. On peut fuivre ce que nos panchans nous infpirent de louable: mais fi vous en demeurez là, vous n'avez encore rien fait; vous n'êtes qu'au commencement de la voie: car elle eft rude & difficile; & quelque heureux que foient vos panchans, vous n'y entrerez jamais bien avant, tandis que vous ne ferez que vous prêter à eux, & les fuivre: cependant le tempérament feul fait prefque toute la vertu de la plupart de ceux qui en font profeffion. La régle donc, c'eft que les offices extérieurs de piété, qui nous laiffent toujours auffi fenfuels,

auſſi immortifiés, auſſi imparfaits que nous ſommes, n'en ont que l'apparence, & n'en peuvent avoir la force & la vertu.

La ſeconde manière dont on viole cette régle eſt encore plus coupable. Non-ſeulement on ſe borne à une vertu toute naturelle, & les œuvres de miſéricorde que l'on choiſit ſont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, & qui ne nous corrigent jamais de nos foibleſſes; mais encore elles ne ſervent ſouvent qu'à nous y entretenir.

En effet, combien de ces ames abuſées, qui dans une vie toute mondaine, toute ſenſuelle, toute profane, ſe raſſurent ſur quelques pratiques de miſéricorde, & ſur l'abondance de leurs largeſſes? Ce ſont de ces Filles de Tyr dont parle le Prophéte, qui vivant dans l'infidélité, croyent appaiſer la juſtice du grand Roi, en mêlant à leurs plaiſirs quelques pieux offices de charité, & le mérite de quelques libéralités & de quelques offrandes: *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur.* (Pſ. 44. 13.) On ſe perſuade que la miſéricorde ſupplée à tout; que la prière, la retraite, le renoncement à ſoi-même, la haine du monde, la fuite des plaiſirs, la garde des ſens, & toutes les maximes les plus inviolables de la vie chrétienne, ſont des devoirs que l'on peut racheter, pour ainſi dire, à prix d'argent; que la Foi connoît ces ſortes de compenſations, & qu'une

indolence miséricordieuse ne sera pas distinguée de la vertu & de la justice. Mais, ô mon Dieu ! que votre Croix seroit douce ! que votre doctrine seroit favorable aux sens ! que la voie qui conduit à la vie seroit aisée ! & que la couronne de l'immortalité seroit un prix attaché à de légers efforts, s'il n'en coûtoit pour l'obtenir que quelques largesses, dont nos plaisirs mêmes, nos passions, notre luxe, notre sensualité ne souffrent rien !

Non, Mesdames, le Seigneur n'a pas besoin de nos biens ; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent, il est vrai ; mais elle ne justifie pas ceux qu'on aime : elle est le secours de la pénitence, je le sai ; mais elle n'est pas l'excuse de la volupté : elle supplée aux foibles efforts du pécheur qui revient à Dieu ; la Foi nous l'apprend ; mais elle ne met pas en sûreté l'ame mondaine qui refuse de se convertir à lui : en un mot, elle est le fruit de la vertu, & non pas la ressource du vice. Car ce qu'il y a ici de déplorable, c'est que des mœurs qui nous paroîtroient dangereuses, si elles n'étoient accompagnées de quelques offices de piété, perdent à nos yeux tout ce qu'elles ont de douteux, dès que ces œuvres extérieures les soutiennent. Et si quelquefois les vérités du salut entendues, ou la grace plus forte troublent cette fausse paix, & jettent des terreurs dans la conscience ;

ah! la nudité couverte, la faim rassasiée, la misère consolée, l'innocence protégée s'offrent à l'instant, & calment cet heureux orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos allarmes; c'est cet arc trompeur dont parle le Prophéte: *Arcus dolosus*, lequel au milieu des nuages & des tempêtes heureuses, que le doigt de Dieu commençoit à exciter dans le cœur, vient nous promettre une fausse sérénité; & divertit notre esprit de l'image présente du danger. On s'endort sur ces tristes débris de Religion, pour ainsi dire, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage; & des œuvres chrétiennes qui devroient être le prix de notre salut, deviennent l'occasion de notre perte éternelle.

Osée, 7. 16.

Ah! Seigneur, éclairez ces ames abusées. Si parmi tant de personnes pieuses qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère; ne permettez pas que la miséricorde, qui délivre, qui sauve, qui purifie, se change jamais pour nous en voie de perdition & de scandale. Défendez vous-même des illusions de la cupidité, une vertu que vos Livres saints nous ont rendue si chère; & en nous donnant ce cœur miséricordieux & sensible aux misères de nos frères, donnez-nous en même-tems ce cœur chrétien, qui ne sait, ni dissimuler, ni se pardonner ses misères propres.

Je ne dis rien de la troisiéme régle, qui consiste

consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, & que la vûe des hommes cachée au fond de nos cœurs, & presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

Je finis en vous disant seulement avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu ; interrogez votre cœur : *Ante Deum es ; interroga cor tuum :* ne vous en tenez pas à la surface de vos desirs qui vous trompe, en ne vous offrant rien que de louable : allez à la source ; fondez-en les vûes les plus secrettes : *Intùs, vide ;* & là, voyez ce que vous avez fait jusqu'ici, & quels en ont été les motifs les plus réels & les plus enveloppés dans le cœur : *Vide quid fecisti & quid appetisti.* Voyez si les œuvres obscures, & qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Père céleste, réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques, & exposées aux regards & aux louanges des hommes : *Vide, &c.* Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien-aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y employent ; & si votre charité ne se refroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs, *Vide, &c.* Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférente ; & si les œuvres privées de l'approbation des hommes, ne vous en-

S. Aug.

Ibid.

Ibid.

ſont pas un peu moins chères : *Vide*, *&c.* Voyez ſi le ſuccès qui les ſuit vous bleſſe, & ſi vous êtes ingénieuſe à en rejetter toute la gloire ſur les autres : *Vide*, *&c.* Voyez enfin, ſi vous n'agiſſez que ſous les yeux de Dieu ; ſi les hommes ſont pour vous comme s'ils n'étoient pas : ſi vous êtes auſſi aiſe que le Seigneur ſoit glorifié par vos opprobres, que par votre réputation ; ſi c'eſt vous-même, une vaine gloire, ou votre ſalut, que vous cherchez : *Vide quid feciſti, & quid appetiſti, ſalutem tuam an laudem humanam.*

S. Aug.

Bon Dieu ! s'écrie ce Père, que d'œuvres ſaintes ſur leſquelles nous comptons ici-bas, ſeront un jour rejettées, lorſque le Seigneur viendra juger les juſtices ! que de fruits de la charité, lorſque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, ſe trouveront gâtés par le ver ſecret d'une dangereuſe complaiſance ! & qu'il nous reſtera peu de choſe, lorſque le Juge de nos actions ne nous laiſſant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits & les dons de ſa grace, nous aura dépouillés de toutes celles qui paroiſſoient lui appartenir, mais qui n'appartenoient qu'à nous-mêmes? Et ne croyez pas, Meſdames, que les régles de la Foi ſur les offices de la charité, telles que je viens de les expoſer, qui ſemblent demander des précautions ſi pénibles, ſoient capables de dégoûter les ames fidèles de ces

pieuses pratiques. Ah! rien au contraire, n'est plus propre à soutenir la vertu, à ranimer le zèle, à consoler la piété & la miséricorde. Car que vous disons-nous? que ces pratiques saintes sont des devoirs; que vous ne devez pas les regarder comme des œuvres de surcroît, & que la miséricorde est la vertu la plus nécessaire à ceux qui naissent dans l'abondance? mais quoi de plus persuasif pour vous la rendre aimable? Le commandement de Jesus-Christ lui ôteroit-il quelque chose de ses charmes? & seroit-elle moins chère à ses Disciples, pour l'avoir été davantage à leur Maître?

Que vous disons-nous? que les œuvres de miséricorde doivent être les remédes journaliers de vos foiblesses de tous les jours? Mais que peut-on dire de plus consolant, que de vous découvrir dans ces offices religieux, une nouvelle source de mérite, & des trésors cachés que la plupart des Fidèles n'y cherchent point? que peut-on vous découvrir de plus heureux pour vous, que de vous apprendre qu'ils peuvent servir d'exercices à toutes les vertus qui vous manquent; que tous vos maux peuvent y trouver leurs remédes; que la patience, la pudeur, l'humilité, la douceur, l'amour de la prière & de la retraite, si vous voulez, naîtront de la miséricorde; & que dans un seul devoir de piété, vous recueillerez le mérite de tous les autres?

Que vous disons-nous enfin? qu'il faut agir sous les yeux de Dieu seul, & ne compter pour rien l'approbation ou la censure des hommes? Mais que sont devant Dieu tous les hommes ensemble, qui puisse mériter que l'ame fidèle fasse des attentions sur eux? L'estime du monde qu'elle méprise, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paroîtroit-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle? Est-ce rallentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser; & que pour les mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais? Ah! l'esprit de la Loi n'est point opposé à la Loi même. Plus on avance dans la vérité, plus on croît dans la charité; plus on connoît la loi de l'amour, plus on l'aime. L'erreur perd infailliblement quand on l'approfondit; mais la vérité n'en étale que de nouveaux charmes. Ainsi ce sera lorsque nous la verrons telle qu'elle est, que nous l'aimerons sans tiédeur, sans mélange, sans retour & sans inconstance.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCE'
DANS LA CE'RE'MONIE
DE L'ABSOUTE,

Pour rappeller le ſouvenir de la ferveur des premiers Chrétiens.

Rememoramini autem priſtinos dies.

Rappellez en votre mémoire les premiers tems. Hebr. 10. 32.

IL n'en eſt pas de la naiſſance de l'Egliſe, mes Frères, comme de celle des ſuperſtitions & des ſectes. Leur origine a toujours quelque choſe de honteux. Comme l'orgueil & la licence en furent les premières ſources, il faut tirer le voile ſur ces premiers tems, qui les établirent parmi les hommes. On y voit les paſſions les plus honteuſes préſider à la naiſſance de ces

ouvrages de ténébres; leur donner la forme, l'accroiffement & le progrès: & femblables à ces enfans infortunés, qui font le trifte fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confufion, que les rappeller à leur origine.

Mais pour nous, mes Frères, nous pouvons vous dire avec confiance: *Rappellez les anciens jours: Rememoramini autem priftinos dies.* Les premiers âges de l'Eglife font les âges de fa ferveur & de fa gloire.

Souvenez-vous de ces tems heureux, où la foi encore naiffante, formoit tant de Martyrs généreux, tant de Pénitens auftères, tant de Vierges pures, tant de Pafteurs fidèles, tant de Miniftres irrépréhenfibles: *Rememoramini*, &c.

Rappellez ces fiécles d'or, où l'Eglife encore animée des prémices de l'Efprit qui venoit de la former, paroiffoit fans tache & fans ride; fous des dehors triftes & obfcurs, brilloit d'un éclat célefte & divin; empruntoit toute fa majefté de fes opprobres & de fes fouffrances; & foulée aux pieds de fes perfécuteurs, devenoit pourtant un fpectacle digne des Anges & des hommes: *Rememoramini*, &c.

Souvenez-vous de ces jours glorieux, où le Chriftianifme ne comptoit que des Saints au nombre de fes enfans: où fes vafes les plus fragiles étoient plus forts que toute la force d'un fiécle profane; & où la Foi formoit parmi les fimples & les

ignorans, ces Sages & ces Héros, que la philofophie n'avoit fait jufques-là, ou qu'imaginer, ou que promettre : *Rememoramini autem priftinos dies.*

Rappellez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs étoit, j'ofe le dire, le crime auquel on reconnoiffoit les Chrétiens ; où ils ne devenoient fufpects aux tyrans, qu'en paroiffant peu conformes au monde corrompu ; & où la fuite des plaifirs publics étoit le feul indice dont on fe fervoit pour dénoncer les Fidèles : *Rememoramini autem priftinos dies.*

Rappellez cette rigueur de difcipline, où les chûtes publiques ne s'expioient que par des châtimens publics ; où le fpectacle de la pénitence effaçoit le fcandale du crime ; où la longueur & la févérité des expiations, paroiffoient encore une indulgence dans la rémiffion des fautes ; où les pécheurs regardoient la pénitence la plus rigoureufe, comme une grace, où ils follicitoient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes, & de les pleurer ; & où, profternés aux portes de nos Temples, couverts de cendre & de cilices, féparés de l'autel faint, après avoir long-tems gémi dans cet état d'humiliation & de peine, ils recevoient le bienfait de la paix & de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité & de la clémence de l'Eglife : *Rememoramini autem priftinos dies.*

Au souvenir de ces jours heureux ; à la vûe de ces foibles vestiges que la cérémonie d'aujourd'hui nous en retrace ; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos péres & nous ; entre leur ferveur & notre létargie ; leur innocence & nos déréglemens ; leurs austérités & nos mœurs sensuelles ; les larmes & les expiations de leur pénitence, & les démarches languissantes de la nôtre : dans quelles dispositions de terreur & de confusion ne devons-nous pas entrer ? C'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, & la seule à laquelle je m'arrête.

L'Eglise n'exige plus, il est vrai, ces épreuves longues & publiques par où il falloit passer pour obtenir le pardon de ses fautes. Nous ne voyons plus ces différens dégrés de pénitens séparés du reste des Fidèles, & admis successivement & publiquement, à la paix & à la réconciliation, selon la mesure de leur ferveur, ou la durée de leur pénitence. La discipline extérieure a changé ; le nombre des pécheurs croissant avec celui des Fidèles, il n'a plus été possible de les séparer tous, & de les soumettre aux peines canoniques. Hélas ! mes Frères, que resteroit-il dans l'assemblée sainte, si l'on en séparoit encore aujourd'hui, comme autrefois, les immondes, les fornicateurs, les adultères, les ravisseurs, & tous les pécheurs soumis

ſoumis alors à la pénitence publique ?

Mais, mes Frères, les changemens arrivés à la police de l'Egliſe n'ont rien changé à ſon eſprit. La ferveur des Fidèles a pu ſe relâcher; la multitude des coupables a pu rendre impoſſible la durée & la publicité des peines; la néceſſité des tems a pu ſuſpendre des loix que la néceſſité avoit d'abord établies: en un mot, la prudence a pu changer au dehors, ce que le premier zèle avoit d'abord ordonné: mais il y a une loi ſupérieure fixe & inviſible, qui ne change point; une obligation de pénitence inſéparable de l'Evangile, qui eſt comme lui, de tous les tems & de tous les lieux, & que le relâchement des mœurs, loin d'affoiblir, rend encore plus indiſpenſable.

Tout Chrétien doit crucifier ſa chair avec ſes deſirs; tout pécheur doit être puni: ſoit que vous regardiez ce que vous devez à la ſainteté de la Foi par votre Batême, ou à la juſtice de Dieu par vos crimes, la pénitence eſt pour vous l'unique voie du ſalut. Si vous ne vous renoncez pas ſans ceſſe vous-même, vous n'êtes pas diſciple de Jeſus-Chriſt; ſi vous ne lavez pas dans le ſang de la pénitence le vêtement de juſtice que vous avez ſouillé, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu; deux vérités immuables. En un mot, ſans la pénitence, vous périrez tous; c'eſt un arrêt qui n'excepte perſonne, & dont il n'eſt permis

à perſonne d'appeller. Or, quelle eſt cette pénitence?

Si vous la meſurez par l'Evangile, renoncez-vous ſans ceſſe vous-même; portez votre croix chaque jour; appellez heureux ceux qui pleurent & qui ſont affligés; ne cherchez point votre conſolation en ce monde; perdez votre ame pour la ſauver; arrachez l'œil qui vous ſcandaliſe; ne comptez pour rien votre corps; n'attendez le Royaume de Dieu que de la violence; regardez votre chair comme l'ennemi le plus dangereux de votre ſalut; aimez ceux qui vous haïſſent; ſouvenez-vous que les abjections & les opprobres ſont le caractère des enfans de Dieu; mettez la cognée à la racine de vos paſſions, & coupez juſqu'au vif tout ce qui occupe en vain la terre de votre cœur; faites cela & vous vivrez.

Voilà la pénitence que vous impoſe le titre ſeul de Chrétien. A ce titre, vous avez ajoûté celui de pécheur. Il ne s'agit plus de combattre & de ſe faire violence pour éviter de perdre la grace; c'eſt le devoir de toute ame fidèle, c'eſt la pénitence des innocens; il s'agit d'expier vos crimes paſſés; il s'agit de pleurer des chutes innombrables, & de déraciner des paſſions invétérées: nouveau genre de pénitence qui vous regarde; la pénitence des pécheurs. Voilà des régles que le changement des tems n'a point changées.

Or, montrez-nous dans vos mœurs la

pénitence même des innocens. Je ſuppoſe que vous n'avez point d'excès à pleurer, point de voluptés profanes à expier; vous êtes diſciple de Jeſus-Chriſt; cela ſuffit. Or, vivez-vous conformément à ſon Evangile?

Renoncez-vous à tout ce qui flate les ſens? vous diſputez-vous une parole même oiſeuſe? regardez-vous les afflictions comme des graces? êtes-vous doux & humble de cœur? aimez-vous ceux qui vous calomnient? portez-vous la mortification de Jeſus-Chriſt ſur votre chair? haïſſez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? veillez-vous, & priez-vous ſans ceſſe? choiſiſſez-vous la dernière place? & ce qui eſt élevé aux yeux des hommes, eſt-il mépriſable à vos yeux?

Telle eſt la pénitence des innocens. Sans elle, ſans cette conformité avec l'Evangile, vous ſeriez plus chaſte que Suſanne, plus irrépréhenſible que Judith, plus charitable que Corneille; vous êtes perdu.

Et cependant, mes Frères, vous n'avez été ni chaſtes, ni tempérans, ni irréprochables: vous êtes pécheurs, vous le ſavez: la pénitence des innocens ne ſuffit plus pour vous: vous devez à la juſtice de Dieu des réparations infinies. Que de plaiſirs injuſtes & honteux à expier! que de ſcandales à réparer! que d'horreurs à effacer! quelle conſcience monſtrueuſe à purifier! Il vous faut encore la pénitence des pé-

cheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence ?

Ah ! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté & la majesté de celui que vous avez outragé ; regardez la terreur de ses jugemens, exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes : regardez l'univers entier inondé par le déluge ; des villes coupables livrées à un feu vengeur ; des murmurateurs engloutis ; un simple violement du Sabbat frappé de mort ; une légère défiance de Moyse punie par l'exclusion de la terre promise : regardez son propre Fils devenu la victime de nos péchés, & quels châtimens sa justice a exigés de celui en qui il avoit mis toute sa complaisance : regardez, & faites selon ce modèle.

Si vous en jugez par les régles que l'Eglise observoit envers les pécheurs qu'elle soumettoit à la pénitence publique ; paroissez ici, illustres pénitens qui gémissiez autrefois des années entières à la porte du Temple, sous la cendre & sous le cilice ; & par tout ce que l'Eglise exigeoit alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières, apprenez aux Fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigeroit encore aujourd'hui, si la sainteté de son esprit décidoit de la sévérité de ses régles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Eglise ne fait plus de cette pénitence une

police publique ; mais la juſtice de Dieu, qui eſt immuable, vous diſpenſe-t-elle de la pénitence ſecrette? L'Egliſe elle-même, qui ne s'eſt relâchée qu'à regret de la diſcipline extérieure, en conſerve toujours l'eſprit ; elle vous charge encore de vous impoſer en ſecret des peines proportionnées à vos fautes, & d'être à vous-même votre juge.

Et certes, mes Frères, de bonne-foi ; pourquoi croiriez-vous aujourd'hui, ſur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des Fidèles des premiers tems?

Eſt-ce que la juſtice de Dieu a changé ſes régles? Mais vous ſavez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni viciſſitude ; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Eſt-ce que vos crimes ſont moins énormes que ceux de ces premiers Fidèles? Hélas ! ils ne connoiſſoient pas même les horreurs que vous avalez comme l'eau. Une ſeule chute en faiſoit quelquefois des pénitens publics ; & après une vie entière de ſouillures & d'iniquités, vous voudriez être plus déchargés qu'eux de l'expiation & de la pénitence.

Eſt-ce que dans ces premiers tems les crimes étoient moins excuſables, & méritoient par-là des peines plus rigoureuſes? Mais l'idolâtrie d'où ſortoient ces premiers diſciples ; les diſſolutions du paganiſme

dans lesquelles ils avoient été élevés ; les excès autorisés par la religion même qu'ils avoient succée avec le lait ; tout cela sembloit rendre après leur conversion, leurs chutes plus dignes d'indulgence & de grace : au lieu que vous, nourris des paroles de la Foi, blanchis par la grace de la régénération au sortir du sein de vos mères, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la Religion & par les exemples des Justes, vous ne pouvez justifier vos chutes que par un excès d'ingratitude & de corruption, qui les rend plus criminelles, & dignes d'un châtiment plus long & plus sévère.

Est-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, sont devenus plus pardonnables ? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avoient corrompu leur voie du tems de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu, & engloutis sous les eaux, que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du Ciel de quelques dépouilles de Jéricho, se trouva le seul anathême au milieu d'Israël : & d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine ; & c'est une folie de prétendre qu'à mesure que Dieu est plus outragé, il deviendra plus indulgent & plus favorable.

Est-ce enfin que la ferveur de ces pre-

miers tems rendoit les Fidèles plus propres à ſoutenir les rigueurs de la pénitence publique ; au lieu que nous, nés dans des ſiécles plus relâchés, nous ne ſommes plus en état de les porter, ni l'Egliſe en droit de les exiger de notre foibleſſe ?

Quoi, mes Frères, la ferveur des premiers Fidèles auroit armé l'Egliſe à leur égard, de rigueur & de ſévérité ; & l'Egliſe auroit réſervé, pour notre molleſſe & pour nos déréglemens, ſon indulgence & ſes graces ? Les premiers tems l'auroient donc vûe une mère rigoureuſe envers des enfans zélés & fidèles ; & elle deviendroit en nos jours, pour des enfans rebelles & corrompus, une mère complaiſante & facile ? Ses châtimens étoient donc réſervés à des ſiécles où l'on ſe repentoit encore ſi vivement de ſes fautes ; & pour les pénitens tiédes de nos jours, elle n'auroit plus que des faveurs & des récompenſes ? C'étoit donc un malheur pour ces premiers diſciples de la Foi, que l'abondance de leur componction ; puiſqu'elle leur attiroit une abondance de peines ? leur ferveur qui faiſoit tout leur mérite, faiſoit donc auſſi toute leur infortune ; & notre lâcheté fait tout notre bonheur, quoiqu'elle faſſe tout notre crime ? Et depuis quand donc la vertu eſt-elle devenue un titre onéreux, & le vice un privilége favorable ?

Non, mes Frères, comparez-vous de bonne-foi à ces premiers diſciples ; vos

crimes à leurs crimes, & leur pénitence à la vôtre. La Religion ne change point ; l'eſprit de l'Egliſe eſt encore le même ; Dieu regarde toujours le péché des mêmes yeux ; ſa juſtice exige toujours les mêmes réparations ; l'Evangile nous propoſe encore les mêmes maximes ; le changement des tems ne change point les régles & les devoirs : ſur quoi pouvez-vous donc croire que vous ſerez quitte devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, ſi je l'oſe dire, que ces premiers Fidèles ? S'il y avoit des différences à mettre, vous le voyez, elles ſe tourneroient contre vous.

Et cependant comparez votre pénitence à la leur : vous ſavez juſqu'où eſt montée la meſure de vos crimes ; que faites-vous pour les expier ? Croyez-vous que quelques légères prières impoſées par un Miniſtre peu éclairé, ou trop indulgent, effaceront devant Dieu ce cahos d'iniquités, où votre ame a preſque toujours été abîmée ? croyez-vous que confeſſer ſimplement ſes crimes aux pieds du Prêtre, ce ſoit les punir ; & que des fautes qui ne s'expioient autrefois que par des années entières de gémiſſemens & de macérations, ſeront expiées aujourd'hui, dès qu'on s'en ſera déclaré coupable ? croyez-vous qu'une vie entière de volupté ſera purifiée par la ſimple abſolution du Prêtre trop facilement accordée, tandis qu'une ſeule chute demandoit autrefois une vie entière de larmes &

de pénitence? Croyez-vous que la voie ait été étroite pour les Fidèles des premiers tems, & qu'elle soit devenue spacieuse & commode pour vous? que le Royaume du Ciel ait été pour eux le prix de la seule violence, & qu'il le soit devenu pour vous des plaisirs & de la paresse? que le Seigneur ait exigé d'eux jusqu'au dernier obole, & qu'il vous remette à vous toute la dette? en un mot, que leurs crimes rares & peu fréquens, expiés sous la cendre & sous le cilice, pleurés avec une foi vive & une componction abondante, ayent irrité la justice de Dieu; & que les vôtres plus innombrables & plus honteux, sans être punis & expiés, vous attireront sa miséricorde, & vous feront les garans de sa bonté & de sa clémence?

Et cependant où sont vos larmes, vos macérations, vos jeûnes, vos privations, & la persévérance de vos prières? où est cet esprit de componction & d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractère de pénitence? Que souffrez-vous? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qui vous reste pour prétendre au salut?

Mais que dis-je, mes Frères? loin d'être pénitens, êtes-vous Chrétiens? Quand vous n'auriez que les devoirs communs de l'Evangile à remplir, sans avoir de crimes à expier, n'auriez-vous rien à craindre de la justice de Dieu? Quelle vie que

votre vie ! quelles mœurs que les vôtres ! Quel ſiécle a jamais pouſſé plus loin le faſte, les plaiſirs, l'oiſiveté, la molleſſe & la bizarrerie des excès & des uſages ? quels tems ont jamais été plus malheureux, & cependant plus outrés ſur tout ce qui fait la félicité des ſens & les joies des enfans du ſiécle ? Choiſiſſez les plus hommes de bien d'entre vous ; ces hommes vertueux que le monde canoniſe ; ces femmes régulières que la multitude approuve ; ces Elus du ſiécle, comme parle ſaint Auguſtin, dont la conduite au dehors eſt irréprochable ; & voyez ſi vous trouverez dans leurs mœurs des veſtiges même de la première ſainteté des Chrétiens ; voyez ſi vous y retrouverez un ſeul de ces traits de la vie évangélique, qui tous enſemble font ſeuls le caractère des enfans de Dieu ; voyez ſi leur vie ſoutiendra un ſeul des engagemens de leur Batême ; ſi vous y reconnoîtrez des diſciples de Jeſus-Chriſt, des enfans de la Foi, des citoyens du Ciel, des ennemis du monde, des hommes crucifiés, des étrangers ſur la terre ; & ſi de tout ce petit nombre d'hommes même enſemble, que le monde approuve le plus, vous en pourriez former un ſeul Chrétien.

Ainſi nos devoirs ſont encore les mêmes qu'autrefois ; & les mœurs ſeules ont changé : ainſi la Religion ſubſiſte encore pour nous juger ; & la Foi, qui devoit nous ſauver, s'eſt éteinte : ainſi l'Evangile

a paſſé de nos pères à nous, & ne nous ſert plus que de condamnation, après leur avoir ſervi de régle: ainſi le corps du Chriſtianiſme ſe ſoutient, & l'eſprit qui vivifie eſt éteint dans nos cœurs; & tout l'avantage que nous avons ſur les infidèles, c'eſt que ſortis d'une racine ſainte, nous ſommes devenus des rameaux ſauvages qui ont dégénéré, & que nous avons enté ſur l'olivier franc le germe de l'infidélité, & les mœurs corrompues du payen & de l'idolâtre.

Ne regardez donc pas, mes Frères, les mœurs publiques comme un titre qui vous raſſure; c'eſt le fruit de cette inſtruction. Rappellez-vous ſans ceſſe aux régles & aux devoirs: ne vous croyez pas en ſûreté, parceque vous êtes la multitude, comme ſi votre conformité avec le monde, qui fait le caractère des réprouvés, pouvoit devenir le titre de votre innocence.

Et pour vous, mes Frères, qui revenus des paſſions inſenſées, êtes entrés depuis long-tems dans les voies de la componction & du ſalut, rapprochez les foibles efforts de votre pénitence, du zèle & de la ſainte auſtérité de ces premiers pénitens: loin de vous enorgueillir de vos juſtices défectueuſes, qui dans un ſiécle auſſi corrompu, paroiſſent des ſingularités & des prodiges de vertu, parcequ'elles mettent entre vos mœurs & les mœurs du reſte des hommes, tous pervers & corrompus,

une différence infinie ; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire, pour approcher de la pénitence & de la ferveur des premiers tems ; & pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers Fidèles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent, & que les justes se raniment ; que les uns sortent de leur létargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur ; que les premiers ayent horreur d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance ; en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne se rassurent pas sur leurs vertus, afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du Ciel, & y jouir de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

De la soumission à la volonté de Dieu.

DIVISION. *I. Quelles sont les sources secrettes de notre révolte contre la volonté de Dieu. II. Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte.*

I. PARTIE. *Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu*, sont, premiérement, une vaine raison qui rappelle toujours les voies du Seigneur au jugement de ses propres lumières : secondement, un fond d'amour-propre, qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes: troisiémement, une fausse vertu, qui sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même.

1°. Une vaine raison. Marie pouvoit opposer bien des doutes à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le Temple;

cependant elle obéit, & nous apprend par-là que c'est au Seigneur à vouloir, & à la créature à se soumettre. Pour nous, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. S'agit-il de ses voies générales sur le salut de tous les hommes ? on n'entend tous les jours dans le monde que des réflexions insensées là-dessus : Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas sauvés ? pourquoi Dieu a-t-il rendu le salut si difficile ? pourquoi a t-il fait les hommes si foibles ? &c. Mais s'il y a nécessairement des mystères incompréhensibles au reste des Sujets, dans le conseil des Souverains, pourquoi n'y en auroit-il point dans les conseils de Dieu ? & s'il faut, dit l'Ecriture, respecter le secret des Rois dans la conduite de leurs peuples, le secret du Roi des Rois dans la dispensation des choses humaines, seroit-il moins respectable? Si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin & si admirable, concluons que ce que nous n'en connoissons pas, l'est aussi. Mais ce n'est pas tout. S'agit-il des desseins éternels de Dieu sur nos destinées particulières? nous condamnons sa conduite à notre égard: nous nous en prenons à sa providence de nous avoir placés en certaines situations où notre foiblesse trouve des écueils inévitables ; & nous ne pensons pas que Dieu proportionne les graces aux états ; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous ; & que la plupart des dangers & des

occaſions dont nous nous plaignons, ſont plus dans nos paſſions que dans nos places.

2°. Un amour exceſſif & déréglé de nous-mêmes. Marie nous donne encore ici l'exemple de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu. A ne conſulter que les ſentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour s'y ſouſtraire, & refuſer de venir au Temple s'aſſujettir à la loi de la purification; les intérêts de ſa maternité divine, le prodige de ſon enfantement, la honte même de ſa pauvreté, & de la modicité de ſon offrande : mais elle n'écoute point la voix du ſang & de la chair; perſuadée que le premier ſacrifice que Dieu demande de nous, c'eſt le ſacrifice de nous-mêmes. Pour nous, comme nous rapportons tout à nous-mêmes, & que nous vivons comme ſi l'univers entier n'étoit fait que pour nous ſeuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous ſeuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; & qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers & le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos paſſions & de nos caprices. De-là, premiérement, l'affliction ne nous trouve pas plus ſoumis à Dieu que la proſpérité; & tout ce qui trouble un ſeul inſtant nos plaiſirs, notre orgueil, nos projets, nous aigrit & nous révolte. De-là, ſecondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos deſirs, nous ne ſommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places; & parce-

que nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous comptons pour rien tout ce que nous avons. De-là, troisiémement, comme nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage; les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité, & qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme un bien qu'on nous ravit injustement. De-là, quatriémement, comme nous croyons avoir seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vûes & à nos lumiéres dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation & sa censure: nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut: nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places & des faveurs; sans penser qu'il se peut faire que les hommes ayent tort, & fassent des choix injustes; mais que Dieu a toujours raison, & se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence.

Pensons de la sorte: alors le monde, le gouvernement des Etats & des Empires offrira à nos yeux un ordre & une sagesse admirable, parceque nous y verrons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes; par la volonté de qui tout se fait; & qui par des ménagemens inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde, la malice même des hommes. Mais si vous séparez Dieu du spectacle de l'univers, si vous n'y voyez plus

plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, le monde n'est plus qu'un cahos, un théâtre de confusion & de trouble, où l'on ne voit point d'ordre; parce-qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret & l'usage.

3°. Une fausse vertu, qui résiste à Dieu sous prétexte de le chercher : dernier écueil, que l'exemple de Marie nous apprend à éviter. En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son Fils, elle devoit, ce semble, se soustraire à la loi de la purification, qui ne paroissoit propre qu'à confirmer l'incrédulité de son peuple, en le faisant passer pour le simple fils de Marie & de Joseph. Mais Marie se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu; & rien ne lui paroît plus sûr même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte : & véritablement rien n'est bon pour nous, que ce que Dieu veut; & toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu. C'est par-là cependant que la piété manque presque toujours; & nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées. Premiérement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais: nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur & de nos infidélités dans le service de Dieu. Troisié-

mement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections: nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher & vivre contens de nous-mêmes. Quatriémement, si les pécheurs revétus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle; nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux. Cinquiémement, les déréglemens de nos proches, de nos maîtres, de nos égaux avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables; & nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, & de les aigrir: au lieu que la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même; & les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, & qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence.

II. PARTIE. *Les avantages qui accompagnent la soumission à la volonté de Dieu.* Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs & toutes les inquiétudes de la vie humaine: les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent, & les regrets inutiles sur le passé.

Or, 1°. La soumission à la volonté de Dieu nous fait attendre, comme Marie, l'avenir sans inquiétude. Quelles allarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son Fils, ne devoit-elle pas jetter dans son ame sainte? Cependant, comme le Prophéte, elle jette toutes ses pensées & toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu; & sa tranquilli-

té eſt parfaite, parceque ſa ſoumiſſion eſt entière. Pour nous, les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de notre vie ; &nous ne ſommes malheureux, que parceque nous ne ſavons pas nous renfermer dans le moment préſent: nous nous tourmentons ſans ceſſe ſur le lendemain, comme ſi à chaque jour ne ſuffiſoit pas ſon mal. Toute notre vie n'eſt qu'agitation, que trouble, que craintes, que précautions : mais une ame ſoumiſe à Dieu, n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces ſoucis, qui agitent les enfans du ſiécle ; parcequ'elle ſait que l'avenir eſt arrêté dans les conſeils de ſa providence ; & que nos inquiétudes & nos ſoucis, ne pouvant changer la couleur même d'un ſeul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raiſon, l'ordre de ſes volontés immuables ; que d'ailleurs on ne riſque rien, en ſe confiant à lui ſur tout ce qui doit arriver. Ce n'eſt pas que la Religion autoriſe la pareſſe & l'imprudence : le Fidèle travaille comme ſi tout dépendoit de lui ; mais il eſt tranquille ſur l'événement, parceque tout dépend de Dieu. Ainſi la prudence eſt commune au Fidèle & au mondain ; mais la paix & la tranquillité n'eſt que pour le Fidèle. Et quand je dis que la prudence leur eſt commune, c'eſt le nom ſeul qui leur eſt commun ; car il y a bien de la différence entre une prudence chrétienne & ſoumiſe à Dieu, & une prudence toute humaine. La prudence du Fidèle, dit ſaint Jacques, eſt premiérement, chaſte & inno-

cente : elle ne connoît de mesures légitimes que celles que la conscience permet, & que la Religion approuve : celle du pécheur au contraire ne compte pour rien les crimes, pour arriver à ses fins. Secondement, celle du Fidèle est tranquille, & amie de la paix ; ses mesures sont toujours paisibles, parcequ'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu : celle du pécheur au contraire est toujours agitée, parcequ'elle n'est jamais soumise. 3°. Celle du Fidèle est modeste ; il s'interdit les projets ambitieux, & n'a que des vûes conformes à son état : celle du pécheur est insatiable. Quatriémement, celle du Fidèle est humble ; il se défie toujours de ses propres lumières : celle du pécheur au contraire est pleine d'orgueil ; il ne compte que sur l'habileté de ses mesures. Cinquiémement, celle du Fidèle n'est point soupçonneuse ; il aimeroit encore mieux tomber dans le piége, que de juger témérairement les intentions & les pensées de ses frères : la prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons & dans ses défiances. Sixiémement, celle du Fidèle n'est point dissimulée ; comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser : celle du pécheur n'est qu'une duplicité éternelle. Septiémement, enfin celle du Fidèle est pleine de miséricorde, & des fruits des bonnes œuvres ; il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu, & les secours de la prière : le pécheur au contraire regarde la piété comme un obstacle à son élévation.

2°. La seconde source de nos inquiétudes, est une agitation infinie sur le présent. Rien n'arrive presque jamais selon nos desirs: mais une ame fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente. Tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle: mais la volonté de Dieu est le seul dénouement de ses doutes, & la grande consolation de ses peines. Or, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est, premiérement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant, à qui tout est aisé; secondement, d'un Dieu sage, qui ne fait rien au hazard, qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; troisiémement, d'un Dieu bon, tendre & miséricordieux, qui nous aime, & qui ne veut que notre salut.

3°. Les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines. Nous ne rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir: nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle. Comme elle ne peut douter que la main du Très-haut seul ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit aujourd'hui au Temple,

&à se soumettre au sacrifice &à l'humiliation que Dieu demande d'elle. Voilà la grande science de la Foi. Le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les volontés adorables du Seigneur sur les destinées des hommes : cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, &ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux ; & nous ne voyons Dieu nulle part: nous n'y voyons que les révolutions humaines. Les Patriarches, bien différens de nous, voyoient Dieu partout; & repassant sans cesse sur les différentes voies, par où sa sagesse les avoit conduits, ils y admiroient les ménagemens ineffables de sa providence, & l'ordre de ses volontés adorables. Et voilà la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures: dans les autres histoires, on n'y voit agir que les hommes; mais dans l'histoire des Livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout. Aussi nous apprend-elle à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire des desseins & des volontés du Seigneur sur les hommes; & c'est l'instruction que trouve à présent une ame fidèle dans le souvenir du passé, comme ce sera une des grandes consolations des Justes dans le ciel, de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie passée. Ils verront avec quelle bonté & quelle sagesse Dieu faisoit tout servir à la sanctification des

fiens; tandis que les pécheurs feront furpris & déſeſpérés de voir que croyant vivre fans joug & fans Dieu en ce monde, ils étoient néanmoins entre les mains de fa fageffe, qui fe fervoit de leurs égaremens, pour l'accompliffement de fes deffeins éternels. Réflexion qui feule devroit rappeller tous les hommes à une foumiffion continuelle aux volontés du Seigneur : puifque, qu'ils fe foumettent ou non, à fa volonté fainte, il eft certain qu'ils agiffent toujours fous la main de Dieu : ainfi en fe révoltant contre lui, ils ne changent point les événemens ; ils ne font que multiplier leurs crimes.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

II. SERM. *Sur les diſpoſitions néceſſaires pour fe confacrer à Dieu par une nouvelle vie.*

DIVISION. *Nous apprenons dans ce myſtère, les diſpoſitions dans leſquelles il faut entrer pour fe confacrer à Dieu par une vie toute nouvelle: nous y trouvons un eſprit de facrifice dans Jeſus-Chriſt, qui s'offre à fon Père; & un eſprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or voilà les deux diſpoſitions qui rendent la converſion ſincère & durable, & l'offrande de nos cœurs, agréable à Dieu. I. Un eſprit de facrifice, qui ne réſerve rien en s'offrant. II. Un eſprit de fidélité, qui ne fe dément plus fur rien en le fervant.*

I. PARTIE. *Un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant.* Quoique Jesus-Christ ne soit pas immolé aujourd'hui dans le Temple, le sacrifice qu'il fait de lui-même à son Père, n'en est pas moins réel ; bien différent en cela des autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains des Pontifes, & qu'on présentoit au Temple, plutôt pour les racheter, que pour les consacrer au Seigneur. Pour Jesus-Christ, dès qu'il entre dans le Temple, dès-lors il accepte & souffre par avance, tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père. Ainsi quoique ce qui se passe aujourd'hui dans le Temple, ne soit qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard.

1°. Et telle doit être la première condition de notre sacrifice, lorsque nous voulons nous donner à Dieu, la réalité de l'offrande. La clémence divine qui depuis le péché, pourroit exiger de nous le sacrifice de notre vie, a remplacé cette peine; & le sacrifice continuel de la vie des sens, est devenu la loi de mort imposée à tout Fidèle : loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le Temple. Voilà la vie chrétienne; une vie de renoncement & de sacrifice. Cependant, qu'est-ce que se consacrer à Dieu pour la plupart des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le servir ? c'est simplement étaler des dehors plus religieux, & ne plus vivre dans un oubli entier de Dieu & de la Religion. Mais si vous n'êtes

n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins ſenſuel, ni moins ſenſible, &c. vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Iſrael, qui étant rachetés auſſi-tôt, ne devenoient pas ſon partage; c'eſt-à-dire, que vous n'offrez à Dieu à votre place, qu'un vil animal, des œuvres extérieures, une apparence de piété, au lieu de votre cœur & de vous-même : Dieu ne ſauroit ſe contenter de cet échange; il faut que le ſacrifice ſoit réel. Cependant la plupart des converſions, à la Cour ſur-tout, ſont de ce caractère, & ſubſiſtent encore avec toutes les paſſions, moins marquées à la vérité, mais toujours auſſi réelles. On s'eſt donné au Seigneur; mais tout ce qui plaiſoit, plaît encore; dès-lors on n'a point fait de ſacrifice; on s'eſt contenté d'ôter la peau de la victime, d'en changer les dehors; mais on n'a pas touché au reſte; & comme on perſévère dans l'uſage des choſes ſaintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on ſuit preſque les mêmes routes que les Juſtes, peu s'en faut qu'on ne ſe croye Juſte comme eux : & ce n'eſt pas par hypocriſie : on eſt dans l'erreur de bonne-foi : on croit avoir fait à Dieu le ſacrifice qu'il demandoit de nous, quoique nous ne lui ayons jamais fait aucun ſacrifice réel & douloureux de nos ſens, de nos panchans, de nos eſpérances, de nos commodités, de nos antipathies, &c. Détrompons-nous; c'eſt le ſacrifice du cœur, que Dieu demande; tout autre ſacrifice, n'eſt pas un ſacrifice réel.

2°. Mais ce n'eſt pas aſſés que l'offrande de notre cœur ſoit réelle : la ſeconde condition, c'eſt qu'elle ſoit univerſelle. Jeſus-Chriſt, dit ſaint Bernard, ſacrifie aujourd'hui à ſon Père, tous ſes titres, toute ſa gloire, ſon innocence même : il ne ſe réſerve rien, pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du ſacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite.

Pour nous, nous voulons bien retourner à Dieu ; mais nous ne voulons pas tout-à-coup faire un divorce univerſel avec le monde : nous nous figurons qu'il faut nous gagner ſur certains points, avant que d'en venir aux autres. Mais des commencemens ſi ménagés ne ſont jamais heureux, & ne vont jamais loin. Il n'en eſt pas de la converſion, comme des ouvrages des hommes ; elle n'eſt point, lorſqu'elle n'eſt point entière. Il eſt vrai que la piété a ſes progrès, & qu'elle ſe perfectionne de jour en jour : mais le monde & tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur ; & tout ce qui eſt incompatible avec la vie chrétienne, doit ceſſer tout d'un coup. Jeſus-Chriſt ſacrifie aujourd'hui à ſon Père tous ſes titres & toute ſa gloire ; lui qui eſt le Pontife véritable, & le rédempteur d'Iſrael ; voulant bien acheter le droit d'entrer dans le Temple, & être racheté comme un enfant ordinaire. Mais pour nous, qu'il eſt rare que nous n'uſions pas de réſerve, lorſqu'il eſt queſtion ſur-tout de faire au Seigneur un ſacrifice de toutes les vaines diſtinctions qui nous élévent aux yeux des hommes? Nous voulons que nos

titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce que nous faisons pour le Seigneur; & les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût.

Jesus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père son innocence même, afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice. Il paroît dans le Temple comme pécheur, & prend sur lui toute la honte du péché dont il est exempt; & dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence & de probité que nous avons perdue.

3°. La troisiéme condition de notre offrande, c'est qu'elle soit volontaire comme celle de Jesus-Christ. En effet, le sacrifice que fait aujourd'hui Jesus-Christ à son Père, est un hommage de surcroît, pour ainsi dire: ce n'est point un devoir nécessaire, puisque l'ouvrage du salut des hommes, dont son Père l'avoit chargé, pouvoit être consommé, sans qu'il y ajoutât la honte de cette première démarche. Mais il vouloit nous apprendre qu'une ame qui revenue des égaremens du monde, se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès, & ne s'avise pas de compter avec son Seigneur, pour savoir au juste ce qu'elle lui doit; & loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Mais où sont les ames de ce caractère? Lorsque touché de la grace, on veut revenir à

Dieu, le premier ſoin eſt de chercher de toutes les manières de le ſervir, la plus douce & la moins dure à l'amour-propre. Loin d'embraſſer des rigueurs de ſurcroît, on étudie d'abord juſqu'où on peut pouſſer la condeſcendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuſes. Mais qu'on aime peu ſon Dieu, lorſqu'on peut ſe preſcrire à ſoi-même la meſure de l'aimer! les commencemens de la vraie pénitence ne ſauroient être ni ſi languiſſans, ni ſi ménagés.

II PARTIE. *La ſeconde diſpoſition d'une ame qui veut ſe donner à Dieu, doit être un eſprit de fidélité qui ne ſe dément plus ſur rien en le ſervant;* & c'eſt ce que nous apprend l'exemple de Marie.

Nos infidélités ont leur ſource, premiérement, ou dans une prudence de la chair toujours ingénieuſe à trouver des inconvéniens aux deſſeins de la grace ſur notre ame; ſecondement, ou dans un orgueil & une complaiſance ſecrette, qui trouve dans les dons même de l'Eſprit ſaint, l'écueil de la vertu; troiſiémement, ou enfin dans un découragement dangereux, qui à la vûe des maux dont il eſt menacé, ſe conſulte trop ſoi-même, & fait de ſa foibleſſe la meſure de ſes devoirs. Or, la fidélité de Marie dans ce myſtère nous fournit de grandes régles pour éviter ces écueils.

1°. Docile, elle ne raiſonne pas. Elle n'écoute rien de ce qu'elle pouvoit ſe dire pour ſe diſpenſer de la loi de la purification; que c'étoit ſe dégrader publiquement de l'honneur de ſa divine maternité, & dérober à ſon Fils la

gloire de ſon éternelle origine, &c. Elle avoit appris dans ſa retraite, que trop de raiſon, quand il s'agit des voies de Dieu, eſt un excès de lumière qui éblouit & qui égare ; & que la vie de la Foi laiſſe toujours des ténébres & des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juſte le mérite de ſa docilité. Mais l'exemple de Marie a peu d'imitateurs, parmi ceux même qu'on regarde comme juſtes. Nous prenons preſque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous diſpenſer de ſa loi ſainte ; & nous trouvons le ſecret de nous déguiſer à nous-mêmes nos paſſions ſous le nom de la piété : en un mot, nous trouvons des inconvéniens infinis, dès qu'il s'agit de faire le bien ; & nous ne penſons pas que notre devoir eſt d'accomplir la loi qui eſt claire, & qu'après cela les inconvéniens douteux que nous croyons appercevoir de loin, ne nous regardent plus : c'eſt l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéïr ; & puiſque les inconvéniens que nous croyons appercevoir, ne l'ont pas encore obligé de changer ſa loi, ils ne doivent rien changer auſſi à la fidélité de notre obéiſſance.

Une autre inſtruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'eſt qu'élevée au dégré le plus ſublime de la grace, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus ſublimes, plus ſpirituelles, & plus parfaites. Or, cet écueil eſt à craindre pour la piété : ſouvent on croit avoir une dévotion plus éclairée & de meilleur goût, en laiſſant au peuple ſimple & groſſier les prati-

ques les plus communes de la Religion, que la piété publique a autorisées, & dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante : on croit, en donnant moins aux sens & à la chair qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout ; & on ne pense pas que tout aide à la véritable piété, & que rien n'est petit & imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur.

2°. Marie humble, ne s'éléve pas. On ne peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en-haut sur toute la suite du ministère de son Fils ; son divin cantique en est une preuve : cependant elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard Siméon: elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle. Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage & modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons, & à manifester ceux des autres.

3°. Marie généreuse ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son ame ; que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction & de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes & effrayantes: cependant à des présages si funestes elle offre une foi généreuse & soumise ; fille d'Abraham, elle en imite la fidélité & le courage : or, c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens l'amour charnel & déréglé des enfans; & l'on n'offre pas tou-

jours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demandoit de nous. Si un enfant paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom & l'estime publique, on le sépare pour la terre : en vain mille traits d'une vocation sainte, paroissent déja sur sa personne : on résiste à l'ordre deDieu : on regarde les plus saints mouvemens de la grace,comme des légéretés de l'enfance ; & sans le détourner ouvertement d'un dessein louable, sous prétexte d'éprouver sa vocation,on la lui fait perdre. Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne ; mais je blâme les vains prétextes de la chair & du sang. En effet, lorsque les mêmes desirs de retraite se trouvent dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talens, sont moins propres au monde, & à seconder la vanité de vos projets ; vous n'êtes pas si difficiles & si circonspects : loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, c'est vous-même qui le leur inspirez. Aussi arrive-t-il de-là que la honte de vos familles devient le partage du Seigneur. Après cela vous êtes assés injustes pour faire du déréglement & de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire de vos dérisions & de vos censures : mais ne sont-ce pas les mains de votre cupidité qui ont placé sur l'Autel, ces idoles méprisables que vous insultez? S'il n'y avoit point dans l'Eglise tant de parens avares, ambitieux, injustes, on n'y

verroit pas tant de Miniſtres mondains, ſcandaleux, ignorans. Telles ſont les inſtructions que la Foi découvre dans ce Myſtère. Conſacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jeſus-Chriſt ; mais conſacrons-nous ſans réſerve, & répondons avec fidélité, comme Marie, aux deſſeins de Dieu ſur nous.

LE MYSTERE

DE L'INCARNATION.

DIVISION. *Le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les ſens ; de vrai bonheur que celui de vivre dans les plaiſirs ; de raiſon, que la ſienne : ce ſont-là les trois erreurs principales, qui forment proprement toute la ſageſſe humaine, & que confond la ſageſſe de Dieu, cachée dans le Myſtère de l'Incarnation. I. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables. II. Un Dieu chargé de nos douleurs, rend les ſouffrances aimables. III. Un Dieu uni à l'homme, fait taire la raiſon, & rend la foi même raiſonnable.*

I. PARTIE. *Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables.* Pour le comprendre, remarquons quels ſont les principaux caractères de l'orgueil humain ; voyons enſuite l'oppoſition qu'ils ont avec l'anéantiſſement du Fils de Dieu, dans ſon union avec notre nature.

10. Le premier caractère de l'orgueil, est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes, & que pour nous étourdir sur le sentiment intérieur & humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous, les biens, les titres, la naissance, &c. une gloire dont la source ne devroit être que dans nous-mêmes. Or les circonstances extérieures de l'Incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette première erreur. De tous les Mystères, celui de l'Incarnation avoit été annoncé de la manière la plus éclatante & la plus pompeuse; cependant rien de plus obscur aux yeux des sens, que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth : c'est un seul Ange qui est envoyé, & encore sous la simplicité de la figure humaine ; il est envoyé à une Fille qui n'a rien qui la distingue dans sa tribu, que sa pudeur & son innocence; Nazareth, où ce mystère s'accomplit, est la ville de Juda la plus méprisable : personne, Joseph lui-même l'époux de Marie, n'est informé de l'ambassade céleste. Dans tous les autres mystères, les abaissemens du Verbe sont mêlés d'éclat & de grandeur ; ici tout est obscur : rien ne parle aux sens ; parcequ'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, & de substituer les nouvelles vûes de la Foi aux anciennes illusions de la sagesse humaine. En effet, dans ce Mystère nous apprenons que l'innocence & la vertu sont les seules richesses de l'homme; que tout le mérite de l'ame fidèle est caché dans son cœur; en un mot,

que la grandeur qui n'eſt que hors de nous, n'eſt qu'un preſtige qui nous joue; & qu'on n'eſt grand qu'autant qu'on eſt ſaint; mais plût à Dieu que ce ne fût pas-là encore aujourd'hui une ſageſſe inconnue au ſiécle !

2°. Le ſecond caractère de l'orgueil humain, eſt cette foibleſſe qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il eſt caché, & qui ne hait du vice que la confuſion & l'opprobre; comme ſi les hommes ne pouvoient être grands ou mépriſables, que dans l'idée des autres hommes : or, l'anéantiſſement du Verbe dans ce Myſtère, confond cette vaine attention aux jugemens humains. Le Fils de Dieu ne deſcendant ſur la terre que pour glorifier ſon Père, & reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avoient ravis, ce deſſein demandoit, ce ſemble, qu'il ſe montrât à eux dans toute ſa gloire : cependant ce n'eſt pas par l'éclat & la majeſté, qu'il veut triompher de nos cœurs; c'eſt par les humiliations & les opprobres : il cache tout ce qu'il eſt; en un mot, il paroît anéanti dans tous ſes titres. D'où vient une conduite ſi ſurprenante? Laiſſons les autres raiſons de l'obſcurité de ſon miniſtère; celles qui nous regardent, ſont, premiérement, qu'il vouloit apprendre aux Miniſtres chargés de la diſpenſation de l'Evangile, à ne rien changer à l'ordre de Dieu dans les fonctions de leur miniſtère, ſous prétexte de concilier plus facilement à ſa parole les ſuffrages des hommes, & à ne pas croire que Dieu ſoit plus glorifié par la

gloire qui leur revient à eux-mêmes. Secondement, il vouloit apprendre aux Fidèles, que les jugemens des hommes ne doivent jamais décider de leurs devoirs; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le service de Dieu à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que l'obscurité est le plus sûr azile de la vertu: cependant prenons-y garde; les gens de bien même comptent les hommes pour beaucoup: ce qu'ils sont à leurs yeux & aux yeux de Dieu, les intéresse peu, ils ne paroissent touchés que de ce qu'ils sont aux yeux des hommes; & ils sont souvent, hélas! plus flatés des fausses vertus qu'on leur attribue, qu'ils ne sont humiliés par la vérité qui leur fait sentir leurs défauts & leurs misères réelles.

3°. Le dernier caractère de l'orgueil, est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes: car il n'est presque point d'humilité réelle; & rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité. Or, voilà l'écueil que les anéantissemens du Verbe dans ce Mystère nous apprennent à éviter: il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte: il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime: il veut passer pour un Samaritain & pour un ennemi de la Loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur: enfin il se cache, lorsqu'on veut le reconnoître pour Roi, mais c'est pour mourir comme un esclave. Pour nous, hélas! les œuvres humiliantes ne nous plaisent presque jamais, que

parceque nous espérons qu'elles tourneront à notre gloire : cependant depuis l'anéantissement d'un Dieu, est-il rien de plus injuste pour l'homme, que de vouloir s'élever de quelque manière que ce soit ?

II. PARTIE. *Un Dieu chargé de nos douleurs doit nous rendre les souffrances aimables.* L'homme innocent devoit mener une vie heureuse & tranquille; mais l'homme pécheur est né pour souffrir; cependant le plaisir est encore le panchant dominant de cet homme criminel, & condamné à souffrir il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui étoit devenu nécessaire, & qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît & aimât à souffrir pour appaiser son Dieu. Aussi le ministère du Verbe incarné, est un ministère de croix & de souffrances : il n'annonce que des croix & des tribulations ; il n'appelle heureux que ceux qui souffrent ; & de peur qu'on ne donnât un jour à ses maximes des interprétations favorables à l'amour-propre, il a voulu expirer entre les bras de la douleur, & sa doctrine n'est que le récit de ses exemples. Puis donc que le Verbe qui ne s'est incarné que pour nous montrer la voie du Ciel, & satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste & souffrante, le Chrétien ne peut plus se flater d'arriver au salut par des routes douces & aisées; car l'homme-Dieu étant le chef des Chrétiens, nous ne pouvons prétendre au salut que comme ses

membres : & qu'eſt-ce qu'être membre de Jeſus-Chriſt ? c'eſt ſuivre la deſtinée du chef, & lui être conforme. On languit toute ſa vie dans des mœurs indolentes & ſenſuelles ; & ſe livrer ſans ceſſe à tous ſes goûts, pourvû qu'ils n'offrent point de crime, eſt-ce être conforme à Jeſus-Chriſt, & vivre comme il a vécu? eſt-ce être animé de ſon eſprit ? Ce n'eſt pas ainſi que ces hommes apoſtoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jeſus-Chriſt à nos péres, leur en parlérent : l'Eſprit de Jeſus-Chriſt eſt une ſainte avidité de ſouffrances, une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, & à retrancher à ſes ſens tous les adouciſſemens inutiles. Voilà le fond du Chriſtianiſme, & l'Eſprit de Jeſus-Chriſt ; ſi vous n'avez pas cet eſprit, en vain ſeriez-vous exempt des crimes groſſiers, vous n'appartenez pas à Jeſus-Chriſt, & vous n'aurez point de part à ſon royaume.

Mais ce qu'il y a de conſolant pour nous, c'eſt que Jeſus-Chriſt en nous faiſant une loi par le caractère ſeul de ſon miniſtère, de la violence & du renoncement, nous rend en même tems aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un ſort inévitable; mais ſans Jeſus-Chriſt l'homme eût ſouffert ſans conſolation & ſans mérite. Il eſt donc venu adoucir & ſanctifier nos ſouffrances. Premiérement, ſon exemple leur ôte tout ce qu'elles avoient d'abject & d'humiliant : il eſt beau de ſouffrir après lui ; il eſt glorieux de marcher ſur ſes traces. Secondement, l'onction de ſa grace adou-

cit ce que la violence & le renoncement avoient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même ; que ne point aimer le faste, la magnificence, la joie, les plaisirs, & se réduire à une modestie simple & chrétienne, & renfermer tous ses panchans dans le silence, dans la prière & dans la retraite, est quelque chose de très-pénible ; mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens, elle est dans le cœur : or, c'est-là que Jesus-Christ porte le remède, & la douceur de sa grace ; tandis qu'au dehors tout paroît triste, rebutant, douloureux pour une ame fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées. Troisiémement, les promesses de Jesus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile & de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffroit pour la gloire, pour la patrie, &c. mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme sur-tout qui veut être heureux : mais le Fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, a un avenir éternel pour lui ; quand même ses peines seroient ici-bas sans consolation, l'espérance seule qui est cachée dans son sein, les adouciroit. Un Dieu manifesté en chair, est le garant de sa confiance : en Jesus-Christ ses souffrances trouvent un prix & un mérite digne de Dieu ; en faut-il davantage pour nous les rendre aimables ?

III. PARTIE. *Un Dieu uni à l'hom-*

me fait taire la raison, & rend la Foi même raisonnable. Tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes, & de fidèles juges de la Foi : on adoucit tout, on donne un air de raison à tout ; on veut entrer dans les desseins de Dieu, sur les destinées des hommes : on trouve des inconvéniens dans l'histoire vénérable de nos Livres saints, &c. Mais depuis que nous adorons un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la Religion nous propose d'inaccessible à la raison : il n'est plus rien d'incompréhensible que Jesus-Christ homme-Dieu n'applanisse & ne rende croyable. Ou renoncez donc à Jesus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre. Après le Mystère de l'Homme-Dieu, la Foi ne peut rien nous proposer de plus élevé, & de plus inaccessible à la raison humaine. Méditons donc ce Mystère de Jesus-Christ Homme-Dieu : il éclairera notre raison en achevant de la confondre, & nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la Foi. Imitons Marie, qui dans un Mystère où tout est nouveau & incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur qui puisse la rassurer par la ressemblance, au lieu de douter comme Zacharie, ne veut point d'autre garant de sa Foi, que la toute-puissance & la vérité de celui qui l'exige.

LE VENDREDI SAINT.

Sur la Paſſion de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

DIVISION. *L'oppoſition à la vérité, a toujours été le caractère le plus eſſentiel du monde ; mais la mort de Jeſus-Chriſt eſt la plus grande preuve de l'oppoſition du monde pour la vérité, & en même-tems le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

I. PARTIE. *La mort de Jeſus-Chriſt eſt la plus grande preuve de l'oppoſition du monde pour la vérité*, c'eſt-à-dire, pour la vérité de ſa doctrine, des Ecritures, de ſes miracles, de ſon innocence & de ſa royauté.

1°. Oppoſition à la vérité de ſa doctrine: & c'eſt le reſpect humain qui la forme cette oppoſition même de ſes Diſciples. Qu'étoit-ce que ſa doctrine, ſinon une préparation aux croix & aux ſouffrances? Cependant dès que le monde ſe déclare contre lui, ſes Diſciples chancélent, & ſont découragés : & voici juſqu'où le reſpect humain&la crainte du monde les aveugle ſur la vérité de ſa doctrine. Dans Judas, elle forme un perfide qui trahit ſon divin Maître, & qui ſe joint à ſes ennemis pour le perdre. Le même reſpect humain eſt cauſe de la défection des autres Diſciples ; & Pierre lui-même qui loin des dangers, ſe promettoit tout de ſon courage, n'eſt pas à l'épreuve d'une

ne si dangereuse tentation: il n'ose s'avouer le Disciple du Sauveur, & affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître: *Non novi hominem.*

2°. Opposition à la vérité des Ecritures, & c'est ce que produit la jalousie dans les Prêtres & dans les Docteurs. Jesus-Christ les avoit souvent renvoyés aux Ecritures, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère. Ce témoignage étoit clair, puisque les prédictions des Prophétes étoient accomplies: mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire; & voici tous les caractères de cette injuste passion. Premiérement, la mauvaise-foi: ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses prodiges; & au lieu de le reconnoître pour le Messie, ils se demandent à eux-mêmes: Que ferons-nous? *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?* Secondement, la bassesse: ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jesus-Christ. Troisiémement, la dureté: ces Juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence & à la fureur de leurs Serviteurs & de leurs Ministres. Quatriémement, enfin le sacrifice des intérêts de la patrie: eux qui détestoient le joug des Incirconcis, qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne, protestent qu'ils n'ont point d'autre Roi que César.

3°. Opposition à la vérité des miracles du Sauveur; & c'est l'ingratitude poussée jusqu'à la fureur, qui la met dans le peuple. Témoins

de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses Disciples ; ils avoient voulu l'établir Roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse ; & ce même peuple en furie, se déclare aujourd'hui contre Jesus-Christ, le suit comme un séditieux, & demande sa mort à Pilate.

4°. Opposition à la vérité de son innocence ; & c'est ce que produit dans Pilate une ambition aveugle. Le Sauveur du monde est traîné devant ce Magistrat infidèle: tout prouve à Pilate son innocence ; il la reconnoit lui-même: mais on le menace de la disgrace de César ; & voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il ne peut se cacher à lui-même : Premiérement, un obstacle de dissimulation & de mauvaise-foi: au lieu de renvoyer absolument Jesus-Christ, il propose des expédiens pour le sauver, & fait entendre contre sa conscience, qu'il a besoin de grace. Secondement, un obstacle de haine contre la vérité, qui fait qu'elle lui est à charge : embarrassé de la préférence que les Juifs donnent à Barabbas, il demande ce qu'il fera donc de ce Jesus qu'on appelle le Christ. Troisiémement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vûes de l'ambition : il renvoye Jesus à Hérode, non pour conserver la vie à un innocent, mais pour recouvrer l'amitié de ce Prince, qu'il avoit perdue. Quatriémement, un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des

intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher : Pilate voyant que les tempéramens ne servent qu'à allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance ; mais en même-tems il lave ses mains : il consent qu'on le fasse mourir, & il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce Juste.

5°. Opposition à la vérité de sa royauté ; & c'est ce que produit dans Hérode son impiété : d'abord par un mouvement de curiosité, il souhaite de voir cet homme dont la renommée publioit des choses si merveilleuses ; il se promet d'en être lui-même le témoin ; il fait à Jesus-Christ mille questions inutiles ; mais ensuite ne voyant aucun miracle, & n'en pouvant même tirer une seule parole, il le méprise, & toute sa Cour suit son exemple.

II. PARTIE. *La mort de Jesus Christ est le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

1°. La mort de Jesus-Christ rend témoignage à la vérité des Ecritures : c'est la clef sacrée qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé ; car sans le dénouement de ce grand sacrifice, les Livres saints sont incompréhensibles ; mais la mort de Jesus-Christ y répand un nouveau jour. A la faveur de ce Mystère, on voit clair dans toutes les figures, on découvre l'esprit de toutes les cérémonies, on entre dans le sens de toutes les prophéties, on sent la vérité & la divinité de nos Livres saints.

2o. Elle rend témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres & par ses souffrances. Toute la doctrine du Sauveur sembloit se réduire à humilier l'esprit & à mortifier les sens : or comme nul Philosophe jusqu'à lui, n'avoit annoncé aux hommes, qu'il falloit aller à la félicité par les humiliations & par les souffrances, il falloit que l'exemple du Sauveur confirmât la nouveauté de ses préceptes ; & c'est ce qu'il a fait par les humiliations & les douleurs de sa mort : aussi notre impénitence n'a-t-elle rien à opposer au grand exemple qu'il nous donne aujourd'hui.

3o. Jesus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de ses miracles, en les renouvellant. Et ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, &c. c'est en convertissant un scélérat qui expire à ses côtés ; c'est en changeant le cœur du Centenier même qui préside à son supplice, & le forçant de confesser tout haut sa puissance & sa divinité ; c'est en touchant les spectateurs de sa mort. Voilà le grand miracle de la mort de Jesus-Christ ; la cônversion des grands pécheurs.

4o. Jesus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de son innocence & de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, & de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre : or voilà le grand témoignage que

Jesus-Christ rend aujourd'hui à son innocence ; il meurt pour ceux qui le crucifient, & il meurt en demandant grace à son Père pour ses ennemis : *Père, pardonnez-leur, parcequ'ils ne savent ce qu'ils font.*

5°. Jesus-Christ rend témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par sa croix. Le monde lui avoit disputé l'éclat & la réalité de sa royauté ; il ne l'avoit traité de Roi que par dérision : toutes les marques de sa royauté avoient été de nouveaux opprobres ; mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance & de son empire. Mais au lieu que la puissance & le régne des Rois de la terre, finissent avec eux, le régne de Jesus-Christ ne commence à éclater que par sa mort ; & ses opprobres sont la première source de ses grandeurs & de sa gloire. En effet, depuis qu'il est mort, tout reconnoît sa souveraineté : sa croix triomphe du ciel & de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant.

LE JOUR DE PASQUES.

Sur la Résurrection de Notre Seigneur.

DIVISION. *Jesus-Christ mort pour nos péchés, ressuscite pour notre justification. Comment ? I. Parceque la résurrection de Jesus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue : II. Parcequ'elle nous apprend à y persévérer. La résurrection de Jesus-Christ le motif & le modèle de notre persévérance.*

I. PARTIE. *La résurrection de Jesus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue.* En effet, les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu, sont ou dans l'affoiblissement de la Foi, ou dans la tiédeur de l'espérance : or, la piété chrétienne trouve dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils, & des motifs très-puissans pour persévérer dans la grace.

1°. La piété trouve dans la résurrection de Jesus-Christ, des préservatifs contre l'affoiblissement de la Foi, & cette sorte d'incrédulité que devance presque toujours le crime : car ce mystère est le grand témoignage de la Foi chrétienne ; c'est en lui que tous les autres mystères trouvent leur vérité & leur certitude ; puisque, si Jesus-Christ est ressuscité, notre foi est certaine, la doctrine de

l'Evangile eſt divine, ſes promeſſes ſont infaillibles. En effet, ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, il étoit donc un envoyé du Ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du ſalut: car Dieu, véritable & fidèle, n'auroit pas voulu autoriſer l'impoſture, en la revêtant du caractère de la vérité: donc tout ce qu'il nous a annoncé, eſt véritable. Or, Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité: nous prouvons ce grand miracle aux incrédules; premiérement, par les précautions mêmes que ſes ennemis prirent d'abord après ſa mort; ſecondement, par la dépoſition des ſoldats; troiſiémement, par les apparitions du Sauveur; quatriémement, par le doute des Apôtres, avant de croire ce miracle, & par tout ce qu'ils ont ſouffert enſuite pour rendre témoignage à la vérité. Et voilà ce qui ſoutient la foi de l'homme juſte: il voit dans le myſtère de la réſurrection, toute la Religion aſſurée; les châtimens dont elle menace, certains; ſes promeſſes infaillibles, & ſes préceptes néceſſaires, &c. Or, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconſtance du cœur de l'homme, & à l'établir dans une piété ſolide & durable, que ces grandes vérités? Auſſi les Diſciples témoins de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, ne ſe démentent plus, & perſévèrent juſqu'à la fin dans la prière, & dans le miniſtère de la parole ſainte.

Mais nous ſommes les enfans des Saints qui virent Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & qui l'adorèrent ſur la montagne de Galilée: nous avons vû de leurs yeux, & touché de leurs mains:

pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? Si ce mystère rend notre foi certaine & inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur? S'il seroit monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire, l'est-il moins de croire, & de vivre comme si l'on ne croyoit pas?

2°. La piété trouve dans la résurrection de Jesus-Christ des préservatifs contre la tiédeur de l'espérance: car ce mystère, premiérement, rassure notre espérance; secondement, il la console; troisiémement, il la corrige.

Premiérement, la résurrection de Jesus-Christ rassure notre espérance, parceque nous savons, comme dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, & que nous suivrons la destinée de notre chef; que sa résurrection seroit inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui: nous savons que nos frères qui nous ont précédés avec le signe de la Foi, & qui dorment en Jesus Christ dans le sommeil de la paix, n'ont pas péri sans ressource, quoiqu'ils ayent disparu à nos yeux. Or, dans le souvenir de ces vérités, que de puissans motifs pour affermir une ame dans la grace & dans le service de Dieu! puisque nous ressusciterons pour ne plus mourir, nous ne devons donc rien nous permettre qui ne soit digne de l'éternité bienheureuse.

Secondement, elle console notre espérance. Si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes, puisque la vertu ne se conserve que par des

des combats & des sacrifices continuels ; & si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu. Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient & ne console l'ame fidèle, comme l'espérance de la résurrection: ce corps de péché qui l'appesantit, elle sent qu'il sera bientôt conforme à celui de Jesus-Christ glorieux & ressuscité ; dans les afflictions qui lui arrivent du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. C'est par cette espérance, que Job sur son fumier voyoit tranquillement son corps tomber en piéces : c'est par cette espérance, que les Apôtres & les premiers Fidèles se réjouissoient dans leurs tribulations : ils croyoient sans cesse voir arriver Jesus-Christ du haut des airs ; aussi, au milieu des tourmens, ils défioient avec une sainte fierté la barbarie des tyrans. Tel étoit l'esprit de ces siécles heureux : une vaine spiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines consolations à la vertu. En effet, le juste seroit bien à plaindre, s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. L'Evangile, en un sens, ne fait que des malheureux selon le monde ; & s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un Disciple de Jesus-Christ. Aussi point de régle plus sûre que celle-ci, pour connoître si l'on est véritablement disciple de Jesus-Christ, ou enfant du siécle : seriez-vous à plaindre, s'il n'y avoit point de résurrection à espérer ? si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assés de vio-

lence en celle-ci, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jesus Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes ?* Quand la Religion ne seroit qu'un songe, seriez-vous fort trompé dans vos mesures ? Les premiers Fidèles avoient droit de dire, que si Jesus-Christ n'étoit pas ressuscité, tout étoit perdu pour eux ; eux qui sacrifioient tout à cette espérance ; eux qui n'avoient aucune autre consolation sur la terre : mais vous qui ne sacrifiez aux promesses de la Foi, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités ; que Jesus-Christ soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, en êtes-vous plus ou moins à plaindre ? dès-là cependant vous n'êtes plus Chrétien.

Troisiémement : elle corrige notre espérance, parcequ'elle nous propose les moyens qui seuls nous donnent droit d'espérer, en nous apprenant qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, & d'espérer en Jesus-Christ. Mais de plus, comme une des causes ordinaires de nos rechutes après la solemnité, est de nous persuader que le retour à la grace est facile, & ainsi d'espérer contre l'espérance, le mystère de la résurrection de Jesus-Christ corrige cette erreur si commune & si dangereuse. Car, puisque le bienfait de la résurrection n'a été en Jesus-Christ que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices, & que sa résurrection est le modèle de la nôtre, nous devons en conclure, que si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pé-

nitence ; & méme la grace d'une ſeconde pénitence nous ſera-t-elle accordée, cette grace qui eſt rare ? Conſervons donc précieuſement un tréſor ſi difficile à recouvrer.

II. PARTIE. *La réſurrection de Jeſus-Chriſt nous apprend à perſévérer ; elle eſt le modèle de notre perſévérance. Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus*, dit l'Apôtre, *la mort n'a plus d'empire ſur lui ;* parceque ſa réſurrection renferme un renouvellement entier & parfait ; qu'il n'a plus rien de terreſtre au ſortir du tombeau ; & que *la mort a été abſorbée dans ſa propre victoire.* Voilà le modèle & le moyen de notre perſévérance. Voulons-nous ne plus retomber ? il faut que tout ce qui étoit en nous de terreſtre & de mortel ſoit détruit, & que nous ſoyons des hommes tout renouvellés & tout céleſtes. Cependant l'erreur commune regarde le tems Paſcal comme un tems de relâchement & de repos; mais c'eſt tout le contraire. Si vous voulez conſerver la grace de la réſurrection, il doit être pour vous un tems de renouvellement & de ferveur ; en voici les raiſons.

1°. Si vous croyez pouvoir vous permettre des mœurs plus douces, & un uſage plus libre des plaiſirs dans le tems Paſcal, parceque l'Egliſe paroît dans l'allégreſſe en ce ſaint tems ; faites réflexion que l'allégreſſe de l'Egliſe n'eſt fondée que ſur la victoire que Jeſus-Chriſt, & tous les Fidèles avec lui, remportent aujourd'hui ſur le péché ; qu'ainſi, ſi vous êtes encore ſous l'empire du péché, elle eſt en-

core couverte d'un deuil invisible, & gémit en secret devant son Epoux. D'ailleurs le tems de la vie présente n'est pas le tems de sa joie : elle y gémit sans cesse ; elle soupire sans cesse après sa délivrance ; & ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, & de vifs empressemens d'être réunie à l'Eglise du Ciel. Voyez si vous entrez dans l'esprit de l'Eglise, en faisant consister le privilége de la résurrection dans un usage plus libre des plaisirs, & dans la rareté des prières & des autres devoirs de la Religion.

2°. Si après une vie criminelle, vous avez été assés heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des Sacremens, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace : or, dans cet état d'enfance & de foiblesse, plus faciles à séduire, ne vous faut-il pas plus de secours & de précautions pour vous soutenir ? D'ailleurs si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier. Vous avez gémi au tribunal, il est vrai; mais ce ne sont pas là les seuls fruits de la pénitence. Vous n'avez donc pas encore commencé à expier vos crimes; & vous voulez vous permettre des adoucissemens? est-il tems de se reposer à l'entrée même de la carrière? Il peut arriver quelquefois qu'à la fin de la course, on se relâche ; mais les commencemens doivent être fervens; c'est là le caractère de la première grace. Si donc vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit ? De plus, votre propre

expérience vous apprendra que les tentations ne ſont jamais plus violentes que dans un commencement de nouvelle vie ; parceque le Démon, furieux d'avoir laiſſé échapper ſa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer. Les tentations étant donc alors plus vives, & la piété plus foible, n'eſt-il pas évident que la fidélité & la vigilance ne furent jamais plus néceſſaires que dans ces commencemens ?

3°. Puiſque l'Egliſe, en ce ſaint tems, fournit moins de ſecours extérieurs à la piété des Fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle & d'attention; car pour vous qui êtes encore foible dans la Foi, cette privation de ſecours ſenſibles a ſes dangers. Il eſt à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puiſſiez vous ſoutenir tout ſeul ; & que la ſainte liberté de ce ſaint tems, ne ſoit pour vous une occaſion de chûte & de libertinage. D'ailleurs, entrez dans l'eſprit de l'Egliſe : depuis la naiſſance du Sauveur juſqu'à ſa réſurrection, & à l'effuſion de ſon Eſprit ſaint que nous attendons, elle vous a tenus ſous ſes aîles, pour ainſi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, & qu'elle vouloit former à Jeſus-Chriſt. Mais déformais, ces Myſtères étant accomplis, elle regarde ſon ouvrage comme achevé en vous; & vous regardant comme des hommes tout céleſtes, elle ſe retire dans le ſecret de ſon ſanctuaire, & ne propoſe à votre piété que le myſtère ineffable de l'unité de l'eſſence divine, & de la Trinité des

personnes, qui fait toute l'occupation & tout le culte des Bienheureux; parce qu'elle croit que vous ménerez désormais une vie toute céleste Jugez si vous devez vivre selon les sens, dans un tems où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec J. C.

4o. Mais supposons qu'une vie molle & moins attentive ne fût pas dangereuse pour la piété après la solemnité sainte, elle seroit du moins injuste pour la plupart des Fidèles. Le Juste arrivé au bout de cette sainte Quarantaine, a droit d'essuyer ses larmes, & de goûter avec l'Eglise les consolations sensibles de ce saint tems; lui, qui loin de se dispenser de la sévérité de ses Loix, y a ajoûté des rigueurs de surcroît. Mais ceux qui au lieu d'avoir été pénitens pendant le Carême, ont été prévaricateurs de la loi commune méme de la pénitence; qui ont porté au mystère de la Résurrection, des passions aussi vives & aussi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération & d'abstinence; ah! ceux-là, loin de se permettre aujourd'hui des délassemens, doivent se mettre en état de réparer leur lâcheté passée, & changer ce tems de joie en un tems de deuil & de tristesse.

Au reste, la grace ne peut se conserver que par les mémes voies par où on l'a recouvrée. Vous avez employé, pour la recouvrer, les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, l'éloignement des occasions, une conviction sincère de votre foiblesse, & du besoin que vous aviez de prière & de vigilance,

la fuite du monde & de ſes plaiſirs, &c. voilà le plan de vos devoirs juſqu'à la fin : ſuivez toujours ces routes heureuſes, qui vous ont conduit à votre délivrance, & vous perſévérerez. Vous relâcher, ce ſeroit tout perdre, & riſquer tout le fruit de vos travaux paſſés.

LE JOUR DE LA PENTECOSTE.

Caractères de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, & de l'eſprit du monde.

I. CARACTÈRE. LE premier caractère de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'être un eſprit de ſéparation, de recueillement & de prière. A peine les Apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres ſoins extérieurs, pour ne vacquer plus qu'à la prière, & au miniſtère ſaint de la parole ; eux qui auparavant étoient ſi charnels & ſi diſſipés, & ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier. Voilà le premier changement que l'Eſprit de Dieu opère dans une ame : au lieu du plaiſir qu'elle trouvoit auparavant à ſe répandre ſur les objets extérieurs, la plus douce occupation d'une ame que l'Eſprit de Dieu pouſſe & remplit, c'eſt de ſe rappeller à elle-même ; parceque c'eſt au-dedans d'elle qu'elle trouve ſon Dieu : auſſi n'en ſort-elle qu'à regret ; & au milieu même du tumulte & des entretiens du ſiècle,

elle se fait une solitude secrette dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur. Voilà pourquoi l'Apôtre appelle l'homme chrétien, l'homme spirituel & intérieur; & l'homme mondain & pécheur, l'homme extérieur: pour nous apprendre que dès qu'une ame a reçu l'Esprit de Dieu, & qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible & intérieure; ses actions les plus communes deviennent saintes par la foi secrette qui les purifie; l'Esprit saint régle ses desirs, réforme ses jugemens, renouvelle ses affections, spiritualise ses vûes: tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la Foi; le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu, & l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre & la séduire; mais ce ne sont-là que des surprises & des absences d'un moment. Avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle rentre aussi-tôt en elle-même, d'où le monde l'avoit comme tirée. Voilà cet esprit de foi, de récueillement & de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de Dieu: aussi les Justes, dans les Livres saints, sont ceux qui vivent de la Foi; qui étrangers & voyageurs sur la terre, & citoyens du siécle à venir, rapportent tout à cette patrie éternelle, vers laquelle ils marchent sans cesse, &

ne comptent pour rien tout ce qui se passe.

C'est à nous maintenant à nous juger sur cette régle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos desirs, dans nos affections, dans nos vûes, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies & dans nos chagrins. Hélas! notre vie est une vie toute extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, par conséquent loin deDieu. C'est l'esprit du monde qui forme nos desirs, qui conduit nos affections, qui régle nos jugemens, qui produit nos vûes, qui anime toutes nos démarches. S'il arrive qu'en certaines occasions nous ayons quelques sentimens chrétiens, & des vûes conformes à celles de la Foi; ce ne sont-là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grace, qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines: & ce qui domine dans la conduite, ce qui fait le corps de toute notre vie, ce qui est le principe de tous nos sentimens, c'est l'esprit du monde. Or, l'Esprit de Dieu ne régne point où régne l'esprit du monde: nous appartenons donc encore au monde & à son esprit; & sous des dehors religieux & réglés, notre cœur est encore mondain.

II. Caractère. Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement & de pénitence; & ce caractère est une suite nécessaire du renoncement, & de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, il nous découvre bientôt que notre cœur, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps, en un mot, que tout est déréglé en nous, & révolté contre l'ordre, la vérité & la justice. Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement universel, il n'opère en nous deux dispositions; la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragé.

I. Disposition. Rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous. Car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles: il fait aimer les vérités qu'il enseigne. Ainsi une ame que l'Esprit de Dieu a renouvellée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité & à la justice, & s'anime d'un saint zèle pour rapprocher ses affections & ses panchans, de l'ordre & de la régle. Il est aisé de juger là-dessus si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde: car au lieu que l'ame que l'Esprit de Dieu posséde, met toute son attention à rétablir dans son cœur par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé, & qu'elle ne se pardonne rien; l'esprit du monde au contraire est un esprit de paresse & d'immortification, un esprit d'indulgence pour tous nos panchans déréglés, d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre qui les régle, & les

retient fur les tranfgreffions effentielles pour s'en épargner les remords, mais qui fur tout le refte s'y livre, & s'y laiffe entraîner. Si donc nous ne faifons aucune violence à nos panchans; s'il ne nous en coûte rien pour nous combattre & pour nous vaincre; fi nous ne fouffrons rien pour être à Dieu; fi la régularité de notre vie eft peut-être fimplement la fuite de notre tempérament, ou une bienféance que l'âge & le monde lui-même nous impofe, &c. nous appartenons encore au monde, & l'Efprit de Dieu n'eft point en nous.

II. Difpofition. Venger la juftice de Dieu que le défordre de nos paffions a outragée ; & c'eft-là le premier fentiment que l'Efprit de Dieu opère dans une ame renouvellée. Il la fait entrer dans les intérêts de la juftice divine contre elle-même; il la pénétre de la crainte de fes jugemens; il l'anime d'un faint zèle contre une chair qui a fervi à l'iniquité. Pour connoître donc fi nous avons reçu l'Efprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémiffemens, que les violences ne fauroient fatisfaire, parcequ'il ne croit jamais lui-même avoir affés fatisfait à la juftice de Dieu ? Hélas! tous nos foins fe bornent à flater une chair que la Juftice divine ne regarde plus que d'un œil d'indignation & de colère : loin d'entrer dans les intérêts de la juftice de Dieu, nous plaidons fans ceffe pour nous contre elle-même ; c'eft donc un efprit de chair & de fang qui nous poffède, & l'Efprit de Dieu n'habite point en nous.

III. CARACTE'RE. Le dernier caractère de l'Eſprit de Dieu, c'eſt d'être un eſprit de force & de courage. Comme c'eſt un eſprit qui a vaincu le monde, & qui eſt plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Auſſi dès que l'Eſprit de Dieu eſt deſcendu ſur les Apôtres auparavant foibles & timides, ils annonçent avec une ſainte fierté devant les Prêtres & les Docteurs, ce Jeſus dont ils n'oſoient auparavant ſe déclarer les diſciples; ils ſe répandent dans tout l'univers; & le monde entier révolté contre eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté & leur conſtance. Et telle eſt une ame pleine de l'Eſprit de Dieu: cet Eſprit l'éléve au-deſſus d'elle-même; il imprime en elle ſes caractères divins de liberté & d'indépendance; il lui fait regarder les grandeurs & les puiſſances de la terre comme un vain atôme, indigne même de ſes attentions. Auſſi rien n'approche de l'élévation, de la fermeté, de la nobleſſe d'une ame que l'Eſprit de Dieu poſſéde: comme elle ne tient plus au monde, elle ne le craint plus; ſes jugemens & ſes dériſions lui ſont indifférens: elle ne défère qu'à la vérité; elle n'a point de ces timides complaiſances, dont la piété ſouffre ſi fort. L'eſprit du monde au contraire eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement: comme l'amour-propre en eſt le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne ſe fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Si donc l'eſprit qui nous régit & qui nous gouverne, eſt un eſprit de

timidité & de complaisance; si nous craignons d'être à Dieu; si dans toutes les occasions, où il s'agit de se déclarer pour lui, nous mollissons, nous nous ménageons; si dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, nous croyons la transgression légitime; si la première chose que nous examinons dans les démarches que Dieu exige de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage; si nous paroissons encore mondains, pour ne pas perdre l'estime du monde; si nous parlons son langage; si nous applaudissons à ses maximes; si nous nous assujettissons à ses usages, en vain nous nous flatons de conserver dans le cœur un reste d'amour pour la vérité; en vain nous paroissons ne nous livrer au monde qu'à regret: détrompons-nous; ce n'est pas l'Esprit de Dieu, c'est l'esprit du monde qui nous conduit & qui nous posséde.

LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur les consolations & la gloire de la mort de la Sainte Vierge.

DIVISION. *I. Les consolations de la mort de Marie compensent les amertumes dont son ame sainte avoit toujours été affligée.*

II. La gloire de la mort de Marie répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée ſur la terre.

I. Partie. A trois ſortes d'amertumes qu'avoit éprouvées Marie, répondent trois ſortes de conſolations; à une amertume de délaiſſement, une conſolation de force & de courage; à une amertume de zèle, une conſolation de paix & de joie; à une amertume de deſir, une conſolation de poſſeſſion & de jouiſſance.

1°. Jeſus-Chriſt avoit ſemblé indifférent envers Marie. Au Temple il paroît blâmer ſon inquiétude, & oublier qu'il a une mère ſur la terre; à Cana il lui déclare qu'il n'a rien de commun avec elle. Qu'on appelle heureuſes les entrailles qui l'ont porté, il annonce qu'il n'y a d'heureux que ceux qui entendent la parole de Dieu, & la pratiquent; qu'on lui diſe que ſa mère & ſes frères l'attendent, il répond qu'il ne reconnoît pour ſa mère & pour ſes frères que ceux qui font la volonté de Dieu. Nous voyons par-tout Marie éprouvée par des délaiſſemens; elle devoit nous apprendre que cette voie ſi pénible à la nature, eſt la voie ordinaire des ames pures & parfaites, & que plus Dieu veut ſe les unir par une foi vive & fervente, plus il les prive des conſolations humaines: mais il étoit juſte que la préſence viſible de Jeſus-Chriſt fût la première conſolation de Marie à ſa mort; & qu'il ſe hâtât d'autant plus de venir ſe montrer à elle, qu'il avoit paru preſque toujours ſe refuſer à ſes empreſſemens.

2°. Le zèle de Marie lui causoit une seconde sorte d'amertume. Elle voyoit avec douleur l'inutilité des instructions & des miracles de Jesus-Christ, les piéges que lui tendoient ses ennemis, la défection de ses Disciples mêmes, l'endurcissement des Juifs, leur réprobation & leur perte; il falloit qu'elle apprît aux ames justes à s'occuper aux pieds des autels des maux & des besoins de l'Eglise, & à solliciter les graces du Ciel pour leurs fréres pécheurs & impénitens: mais ce zèle de douleur qui avoit rempli le cours de la vie de Marie, devoit se changer à sa mort en une consolation de paix & d'allégresse. Elle voit à découvert les raisons de la sagesse divine sur les événemens qui avoient contristé sa tendresse, l'utilité des opprobres de son Fils, les avantages de la haine même des Juifs envers lui, les Gentils appellés, les Rois convertis, les Philosophes désabusés, la Religion triomphante. C'est ainsi qu'au lit de la mort une ame juste voit que tout avoit son utilité dans les voies par où Dieu l'a conduite; que les disgraces, les afflictions, les contradictions, les perfidies, &c. tout étoit pour elle entre les mains du Seigneur des moyens de sanctification: alors au contraire ceux qui n'ont travaillé que pour le monde, reconnoissent que leur vie n'a été qu'une enfance continuelle, & se repentent, mais trop tard, d'avoir si mal placé leurs soins & leurs peines.

3°. La dernière amertume de Marie avoit été une amertume de desir. Séparée de Jesus-Christ, l'unique objet de son amour, tous ses

vœux, toutes ſes penſées, tout ſon cœur fut dans le Ciel : ſans ceſſe elle ſe plaignoit de la durée de ſon pélerinage, elle mouroit tous les jours d'amour & de triſteſſe. Nous ne ſentons pas juſqu'où alloit l'excès de ſes peines, nous que mille liens attachent encore à la terre; nos dégoûts de la vie ſont des dégoûts de nos paſſions, des recherches de nous-mêmes, un dépit de ne pouvoir trouver dans le monde aucun objet capable de ſatisfaire notre cœur. Parmi les ames mêmes conſacrées à Dieu, il en eſt peu qui ſentent la triſteſſe de cet exil; on ſent la durée de ſa croix & la triſteſſe de la vertu ; les grandes ſources des larmes des Saints n'entrent pour rien dans notre piété. Mais l'ame pure de Marie ſentoit toute la déſolation qu'inſpire un amour violent lorſqu'il eſt ſéparé de ce qu'il aime ; auſſi ſa mort n'eſt que le terme de ſes ſoupirs, la conſolation de ſa tendreſſe ; ſon cœur va ſe réunir à l'objet de ſon amour ; elle va voir dans ſa chair ſon Sauveur, qui en étoit le chaſte fruit. Qui pourroit exprimer les tranſports du cœur de Marie à la vûe de ſon Fils glorieux ! ce ſont des ſecrets que le langage des hommes ne peut faire comprendre : ce qui nous regarde ; c'eſt que la mort ne ſépare le Juſte que de ce qu'il n'avoit jamais aimé ; & que dès-lors il meurt, pour ainſi dire, bien moins que le Pécheur, qui mourant à mille objets auſquels il étoit attaché, ſouffre mille morts dans une ſeule.

II. Partie. A trois ſortes d'abaiſſemens remarquables dans la vie de Marie ſuccéde

céde aujourd'hui une triple gloire : à un abaissement de privation, une gloire d'élévation & d'excellence; à un abaissement de dépendance, une gloire de puissance & d'autorité; à un abaissement de confusion & de mépris, une gloire de vénération & d'hommage.

1°. On voit dans la vie de Marie une suite non interrompue de privations tristes & humiliantes. Elle étoit née du sang de David; le privilége de sa grace avoit prevenu celui de sa naissance; elle étoit vierge dans sa fécondité; enfin elle étoit Mère de Dieu : aucun de ces titres n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu sur la terre; ils ont tous été ou obscurcis, ou ignorés, ou même démentis en apparence : elle porte avec joie ce dépouillement; & il ne lui échappe rien qui puisse trahir le secret de son humilité. Tout son soin avoit été de se confondre avec les autres mères d'Israel; aujourd'hui toute l'attention de Dieu est de la distinguer par un privilége singulier. Sa chair n'éprouve point la corruption; elle monte au Ciel triomphante & glorieuse, pour s'y asseoir à côté de son Fils au-dessus de toutes les Principautés & de toutes les Puissances: voilà le juste prix que Dieu réservoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. Hélas! nous n'imitons point son humilité persévérante: nous nous montrons par tous les endroits propres à nous distinguer : lors même que revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie Chrétienne, nous voulons que le monde conserve le souvenir de nos talens & de nos avantages; nous

sommes flatés qu'il fasse valoir par-là notre sacrifice ; & nous aimons à voir louer en nous avec les merveilles de la grace, les talens de la vanité jusques dans les Cloîtres;on reprend d'une main un vain étalage qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre; & on veut retrouver dans le séjour de l'humilité, les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde.

2°. Marie pendant sa vie mortelle avoit toujours chéri la dépendance: soumise aux volontés de Joseph, attachée aux ordres & à la destinée de son Fils, confiée au Disciple bien-aimé, & le regardant comme l'arbitre de sa conduite; paroissant à la suite des Disciples après la mort de Jesus-Christ comme une autre des femmes fidèles, n'affectant aucune prééminence, aucune autorité ; se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en étoit la protectrice & la mère. Aujourd'hui elle reprend dans le Ciel la puissance qu'elle n'avoit pas voulu exercer sur la terre, elle est établie sous Jesus-Christ la médiatrice des Fidèles, la distributrice des graces; il veut que nous nous adressions à elle pour tout obtenir de lui. Ce n'est pas qu'il suffise de lui rendre quelques hommages pour assurer son salut: le salut est le prix de l'observance seule de la Loi de Dieu. Marie regarde comme ennemis de son Fils ceux qui aiment le monde, qui se livrent aux desirs de la chair, qui transgressent ses volontés saintes, qui n'ont point gravé dans le cœur l'amour de ce divin Fils & de sa vérité. Marie ne peut être contraire à Jesus-Christ : sa puissance ne peut

renverſer l'œuvre de l'Evangile: elle eſt la reſſource de nos néceſſités; mais elle n'eſt pas la protectrice de nos paſſions: elle n'aime dans ſes ſerviteurs que les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu.

3°. Le dernier abaiſſement de Marie avoit été un abaiſſement de mépris & de confuſion. Elle avoit porté dans le ſilence la honte du ſoupçon de Joſeph: elle s'étoit ſoumiſe comme Jeſus-Chriſt à porter quelque tems la reſſemblance du péché, & à faire un ſacrifice de ſon innocence aux ordres inconnus & adorables de la ſageſſe divine. Voilà pourquoi ſa mort eſt ſuivie d'une gloire de vénération & d'hommage. Les hommes Apoſtoliques lui adreſſèrent des vœux: ſon culte s'établit à meſure que la foi ſe répandit ſur la terre. En vain l'erreur lui diſputa l'auguſte qualité de Mère de Dieu; des Conciles s'aſſemblèrent pour laiſſer à la poſtérité dans leurs déciſions les titres de leur reſpect envers Marie. Les Villes & les Empires ſe mirent ſous ſa protection; nos Provinces frappées de la main de Dieu, virent tomber par ſon entremiſe le glaive qui les châtioit: & un de nos Rois fit, pour immortaliſer ce bienfait, un hommage public de tout ſon Roiaume à cette Reine des Cieux qui venoit de le conſerver. Que la mort du pécheur eſt différente de celle de Marie! elle lui ravit tout; elle le dépouille de tout: ſeul aux priſes avec elle, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent; tout ce qu'il avoit cru réel & ſolide, s'évanouit; tout ce qu'il avoit cru frivole

& chimérique, se montre & se réalise; son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas un nouveau cœur; il meurt détrompé, sans mourir changé.

LE JOUR DE LA VISITATION.

Sur les obstacles que notre amour-propre oppose à la grace.

DIVISION. Notre amour-propre oppose presque toujours trois obstacles à la grace : premiérement, une fausse bienséance; secondement, la difficulté de la vertu; ou bien troisiémement, une fausse persuasion que nous pouvons user d'adoucissemens dans la voie du salut. Or Marie entreprenant ce voyage toute seule, nous confond, premiérement sur ces raisons infinies de bienséance qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du Ciel. Marie malgré la délicatesse de son âge & de son sexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes & les chemins les plus difficiles, condamne, secondement, notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraye & retient dans le vice. Enfin Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend, troisiémement, à ne pas adoucir par nos lenteurs & nos ménagemens la rigueur de la voie Evangélique.

I. PARTIE. Premier obstacle que nous

oppofons à la grace, une fauffe bienféance. Il eft des crimes dont le monde lui-même rougit, & qu'il condamne hautement ; mais il eft des vices moins odieux, des défordres plus heureux, qui femblent avoir prefcrit contre l'Evangile, & que le fiécle place honorablement parmi les vertus. Or c'eft de la fauffe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, que naiffent ces égards fi peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougiffons de Jefus-Chrift : on n'ofe ne pas fe conformer à des ufages qui ont prévalu ; on ne veut point condamner le monde par des fingularités affectées. La conduite de Marie a de quoi confondre le monde fur un point auffi important : elle quitte Nazareth pour aller rendre vifite à Elizabeth : combien de raifons une fauffe bienféance & la crainte des difcours du monde lui eût-elle fuggérées pour fe difpenfer de ce voyage. Premiérement, elle n'eft inftruite de la groffeffe d'Elizabeth que par un Ange ; or croira-t-on fur fa parole qu'elle ait reçu cette ambaffade célefte ? Secondement, fortie du fang des Rois de Juda, & depuis peu devenue Mère de Dieu, n'eft-il pas contre la bienféance qu'elle aille s'abaiffer envers une femme fi fort au-deffous d'elle ? Troifiémement, les loix de la pudeur ne s'oppofent-elles pas à un voyage fi long & fi périlleux ? mais ces raifons n'arrêtent pas Marie. Pour nous, hélas ! nous n'en cherchons pas même de fi plaufibles pour nous étourdir ; & les plus mauvais prétextes fuffifent à notre amour-propre. La crainte de

nous donner du ridicule dans l'esprit du monde, est toujours pour nous une raison suffisante pour nous dispenser des loix de l'Evangile: mais quel est notre aveuglement! nous ne voulons pas d'une piété qui se fasse remarquer, & qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire? mais si la contagion est universelle, pouvons-nous nous en sauver, sans être singuliers? Détrompons-nous: les Saints ont toujours passé pour gens singuliers; parceque la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne; & c'est une illusion grossière de s'imaginer que l'on a toujours des raisons d'offenser Dieu, & qu'on n'en a jamais de revenir à lui & de le servir: de-là il arrive que tous les momens de la grace nous échappent. Mille fois Dieu nous a avertis, sollicités, importunés; nous n'avons eu que la crainte des vains discours du monde à lui opposer: craignons qu'il ne se lasse enfin de ses poursuites & de nos rebuts. Notre conversion ne dépend pas de nous, mais de Dieu; & nous ne sommes pas assurés de r'avoir à notre gré les graces offertes que nous aurons refusées. Mais de plus, nous qui sommes si éclairés sur les bienséances, lorsque par nos dissolutions nous étions le scandale de notre Ville, la bienséance étoit-elle un frein assés puissant pour nous arrêter? Ce n'est donc qu'avec Dieu que nous sommes timides & circonspects; & nous n'excédons en précautions que lorsqu'il s'agit de le servir! Sentons là-dessus toute l'injustice de notre conduite!

II. PARTIE. Difficulté de la vertu: se-

cond obstacle que l'amour-propre oppose à la grace. Il est des gens qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, ne vieillissent dans l'iniquité, que parcequ'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur ; comme si quelque chose lui étoit impossible. Or la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siécle sur cette illusion. Sans trop réfléchir sur sa propre foiblesse, elle va à travers les montagnes les plus inaccessibles: *Abiit in montana.*

Je sens toute ma foiblesse, dites-vous; je sai que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence, qu'il faut porter sa croix & se renoncer soi-même pour être Disciple de Jesus-Christ ; Je le sai, & c'est justement ce qui me fait désespérer d'être jamais homme de bien,parce que je sens que quoique j'aie horreur du crime, je ne saurois jamais me gagner là-dessus. Mais, ô homme, quel est ici ton égarement ! tu sens ta foiblesse & ton impuissance ; mais entends ces paroles du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles & fatigués, & je vous soulagerai.* Voilà où tu dois chercher la force qui te manque.

C'est la difficulté de l'entreprise, dites-vous, qui vous arrête. Ah ! s'il falloit comme autrefois vous exposer à la fureur des Tyrans pour la foi de Jesus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vûe de votre foiblesse, quoique vous dussiez dire alors avec

l'Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Mais qu'exige-t-on de vous à présent? le seul sacrifice de vos passions : & vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur à votre mollesse & à votre lâcheté ; bien différent en cela des Fidèles des premiers tems, que les plus cruels supplices ne pouvoient séparer de l'amour de Jesus-Christ, & maintenant on croit qu'il en coûte trop pour être Chrétien, quand il en coûte un seul plaisir, comme si le Dieu que nous adorons étoit devenu moins digne de nos empressemens.

Et d'ailleurs vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais soyez de bonne-foi ; exposez-nous naïvement tous les désagrémens qui accompagnent la vie du siécle, que ne diriez-vous pas, & que ne dit-on pas en effet là-dessus tous les jours dans le monde? à combien de chagrins affreux la vie du siécle n'expose-t-elle pas ? Et quand on parviendroit à les éviter, le pécheur peut-il s'éviter lui-même? il a beau s'étourdir; il porte par-tout un fonds d'inquiétude qui le réveille même au milieu des joies & des amusemens : c'est là-dessus que roule le siécle : on le sent, on s'en plaint, & on s'y aime: on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage; & on frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit.

Mais pour confondre l'iniquité par l'iniquité elle-même, dites-moi, je vous prie, un homme livré

livré à l'ambition ou à la volupté, se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin ? Ah ! craignons que l'ambitieux & le voluptueux ne nous confondent devant le tribunal de Jesus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse dès qu'il s'agit du salut.

III. PARTIE. Une autre erreur qui régne dans le monde sur la difficulté du salut, c'est de se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Des personnes nées avec un caractère tranquille & uni, ne croyent rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre ; & tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presqu'à moins de frais que l'on ne se damne. Illusion grossière, injurieuse à la croix de Jesus-Christ, & que l'exemple de Marie confond pareillement, puisque sans examiner si l'on peut arriver à la Cité de Juda par des chemins moins rudes & moins fatiguans, elle choisit sans différer la voie la plus pénible : par-là elle nous apprend qu'il faut qu'il en coûte pour se sauver, & que le Royaume des Cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées contre nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion, que l'austérité des Cloîtres est sainte, mais que tout le monde n'y est pas appellé ; que puisqu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas

qu'on doive être exclus de toutes les autres; enfin, que l'Evangile ne défend pas les joies honnêtes: & là-dessus, pourvû qu'on ne donne pas dans les excès les plus crians, on se croit dans le bon chemin, parcequ'on n'est pas encore au fond du précipice.

Mais sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change? Car enfin on ne peut rien ajoûter aux précautions que la sagesse divine a prises, pour faire sentir aux hommes que les croix & les souffrances leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que non-seulement le siécle, mais ceux-mêmes qui font profession de piété, se font illusion là-dessus, & chacun se fait un Evangile à part où il trouve le secret de faire entrer ses foiblesses, parceque l'esprit de la Religion est peu connu par ceux-mêmes qui passent pour en pratiquer les maximes.

DISCOURS

Sur l'esprit dans lequel il faut pratiquer les œuvres de miséricorde.

Pour bien pratiquer les œuvres de miséricorde, il y a trois régles à observer.

I. RE'GLE. *C'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.* En effet, c'est une méprise assés ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, de se fi-

gurer que ces pieuſes occupations ne ſont pas renfermées dans le devoir. L'amour propre favoriſe d'autant plus cette erreur, que l'accompliſſement du devoir tout ſeul n'a rien qui nous flate, parcequ'il n'a rien qui nous diſtingue; au lieu que les œuvres ſurajoûtées, en nous laiſſant plus de ſingularité, nous laiſſent auſſi plus de complaiſance. Cependant il s'en faut bien que la Foi ne mette les offices de charité rendus à nos frères, au rang des œuvres ſurajoûtées; elle ne connoît pas de devoirs plus ſacrés & plus inviolables. En effet, premiérement, le précepte de l'amour du prochain, ſi eſſentiel à la Foi, ne ſe borne pas à nous défendre ſeulement de nuire à nos frères: ce n'eſt rien pour la loi de la charité, de ne point haïr; il faut qu'elle aime; c'eſt-à-dire, que dans la Religion de Jeſus-Chriſt vous êtes injuſte, ſi vous n'êtes pas bienfaiſant; vous haïſſez votre frère affligé, ſi vous ne le ſoulagez pas, lorſque vous le pouvez. Ce n'eſt donc pas ici une œuvre de ſurcroît, dont le zèle puiſſe s'applaudir; c'eſt une loi commune impoſée à tout Fidèle, qui par les liaiſons intimes & ſacrées que nous avons contractées au batême avec tous les Chrétiens, ne lui permet plus d'en regarder aucun comme étranger à ſon égard, mais l'oblige de les regarder tous comme ſes frères, comme les membres d'un même corps, dont aucun ne peut ſouffrir, ſans qu'il ſouffre avec lui. Secondement, plus vous êtes élevés dans le ſiécle, plus votre obligation eſt ici rigoureuſe.

La prospérité & l'abondance des biens de la terre ne vous dispense ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique : cette vérité supposée, quel a pu être le dessein de la providence, en répandant sur vous les biens de la terre ? Seroit-ce de vous fournir les moyens de satisfaire toutes vos passions ? Non, sans doute : vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent ; votre abondance n'est donc que la portion de vos frères affligés ; & Dieu vous auroit réprouvés, en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage que pour le soulagement des malheureux. Troisiémement, pour vous en particulier qui m'écoutez, indépendamment de l'obligation que vous impose là-dessus la Religion, & le rang que vous tenez, les saintes occupations de la miséricorde n'en sont pas moins des devoirs indispensables. En premier lieu, qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la Loi ? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisir & de mollesse ? Eh ! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale ? En second lieu, lorsque vous ne connoissiez rien de grand que le monde & ses vanités, n'avez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes ? n'avez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde, comme des

indiscrétions de zèle, ou comme des empressemens de vanité, loin de respecter les personnes qui s'y consacroient? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté; & que vous pratiquiez vous-même ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres Fidèles. En troisiéme lieu, vous faisiez servir autrefois vos richesses, qui sont des dons de Dieu, à l'iniquité; comment voulez-vous réparer cette injustice, que par de saintes profusions & des largesses plus abondantes? Enfin, dans cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde & à ses erreurs, la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire: il faut donc aujourd'hui vous appliquer à les crucifier; aller dans ces lieux secrets, dans ces maisons désolées, où l'indigence cache tant de misères; vous approcher des Lazares puans & couverts de plaies; & malgré les frémissemens secrets de la nature, ne pas refuser votre ministère & le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes.

LA II. RE'GLE *à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remédes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours.* En effet, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur. Cela étant, soulager nos frères, les revétir, les visiter, les consoler, les servir

même, n'eſt encore que le corps de la piété: ce ſont les offices du Chrétien; ce n'eſt pas le Chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croiſſe & ſe purifie dans ces devoirs publics de miſéricorde, & que chaque œuvre ſainte ſerve à affoiblir en nous quelqu'une de nos paſſions: c'eſt-à-dire, que pour entrer dans l'eſprit de la Foi ſur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, examiner ſous les yeux de Dieu quels ſont encore nos panchans déréglés, & choiſir les œuvres de miſéricorde les plus propres à les déraciner de notre cœur; en un mot, faire de ces œuvres les exercices des vertus qui nous manquent. Car les œuvres de la piété ne ſont ſaintes, qu'autant qu'elles nous ſanctifient; & elles ne nous ſanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent.

Or, on viole cette régle de la piété en deux manières: premiérement, de tous les offices de miſéricorde, nous choiſiſſons preſque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos panchans. Ce n'eſt pas qu'il faille réſiſter à ces panchans heureux, qui inclinent notre ame à la miſéricorde; ou qu'on rempliſſe ces pieux devoirs ſans mérite, dès qu'on les remplit ſans répugnance: au contraire, la Foi fait faire ſervir la nature à la grace. Mais il faut prendre garde de ne pas borner tous nos efforts à ſuivre ces panchans; car la piété va bien plus loin que la nature. Secondement, la ſeconde manière de violer cette régle, eſt encore plus coupable: non-

ſeulement on ſe borne à une vertu toute naturelle ; & les œuvres de miſéricorde que l'on choiſit, ſont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, & qui ne nous corrigent jamais de nos foibleſſes ; mais encore elles ne ſervent ſouvent qu'à nous y entretenir. En effet, combien de ces ames abuſées, qui dans une vie toute mondaine, toute ſenſuelle, toute profane, ſe raſſurent ſur quelques pratiques de miſéricorde, & ſur l'abondance de leurs largeſſes. Ah ! le Seigneur n'a pas beſoin de nos biens ; mais il demande notre cœur. La miſéricorde aide à expier les crimes dont on ſe repent ; mais elle ne juſtifie pas ceux que l'on aime.

LA III. RE'GLE *conſiſte à prendre garde qu'il ne ſe mêle rien d'humain dans l'intention, & que la vûe des hommes, cachée au fond de nos cœurs, & preſque imperceptible à nous-mêmes, ne nous faſſe perdre devant Dieu tout le mérite de la miſéricorde.*

Je vous dis avec ſaint Auguſtin : Vous êtes ici devant Dieu ; interrogez votre cœur : fondez-en les vûes les plus ſecrettes, & voyez quels ont été juſqu'ici les motifs les plus réels de toutes ces actions extérieures. Voyez ſi les œuvres ſecrettes réveillent auſſi vivement votre zèle, que celles qui ſont publiques. Voyez ſi dans celles où l'éclat eſt inévitable, vous êtes bien aiſe qu'on vous oublie & qu'on vous confonde dans la foule des perſonnes qui s'y employent. Voyez ſi les entrepriſes pieuſes que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu

indifférent ; en un mot, ſi c'eſt vous-même, la gloire des hommes, ou votre ſalut que vous y cherchez. On ne ſauroit croire, continue ſaint Auguſtin, combien d'œuvres ſaintes, ſur leſquelles nous comptons ici-bas, ſeront un jour rejettées, lorſque le Seigneur viendra juger les juſtices ; combien de fruits de la charité, lorſque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, ſe trouveront gâtés par le ver ſecret d'une dangereuſe complaiſance.

Fin des Analyſes.

De l'Imprimerie de la Veuve de Ph. N. Lottin, rue S. Jacques, à la Vérité, 1770.